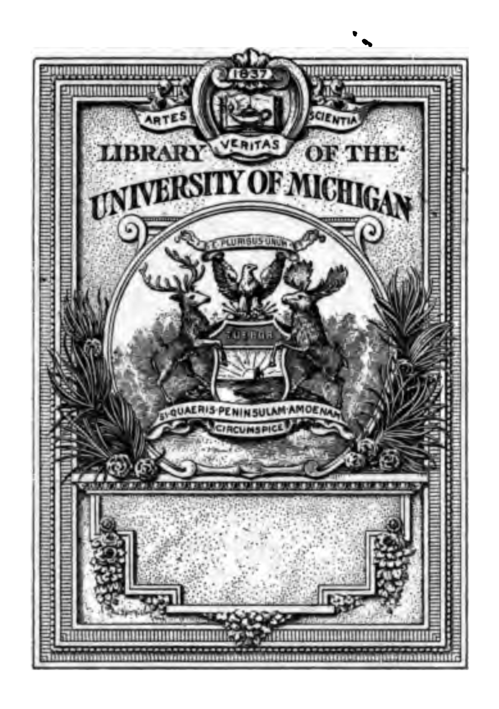

A 935,483


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

J. ERNEST-CHARLES

Les Samedis littéraires

DEUXIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.

J. ERNEST-CHARLES

Les Samedis littéraires

DEUXIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.

Les Samedis Littéraires

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Théories sociales et Politiciens (Fasquelle).
Praticiens politiques (Fasquelle).
La littérature française d'aujourd'hui (Perrin).
Waldeck-Rousseau (Éditions de la *Revue Bleue*).

PARAITRONT :

L'Empire intellectuel de la France.
Histoire morale de la France pour l'année...

J. ERNEST-CHARLES

Les Samedis Littéraires



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1903

A mon Ami

FÉLIX DUMOULIN

Directeur de la « Revue Bleue »

PRÉFACE

Parlons net et bref.

Je tiens pour certain que le rôle du critique est momentanément celui-ci : Il doit d'abord travailler violemment à séparer les industriels de la littérature, que favorisent les conditions économiques de notre époque et l'inconsistance odieuse de l'opinion publique, du petit nombre des écrivains véritables qui, insoucieux de commercer, prétendent hardiment à exercer par leurs œuvres une action intellectuelle, morale, sociale.

Il doit ensuite sauvegarder la dignité, l'indépendance de l'aristocratie littéraire pour assurer son influence normale, indispensable. Dans l'abaissement universel il faut que les écrivains s'élèvent. Naturellement, ils se distinguent de la foule et forment une sorte de caste dont l'accès est ouvert à tous ceux qui ont la conscience exacte de leur devoir moral envers la démocratie. C'est pourquoi

une protestation constante est nécessaire contre tous ceux, prompts à servir, qui abdiquent, ayant conquis la gloire, l'indépendance d'idées et de vie qui la leur fit conquérir et, ayant fait profession naguère de penser librement, se prosternent aujourd'hui aux pieds des aristocraties caduques dont le règne précaire ne se prolonge un peu que par la bassesse singulière de ces défections retentissantes et scandaleuses, se font les domestiques de leurs préjugés et de leurs vanités retardataires, réduisent le monde écrivain à une situation subalterne et à un esclavage essentiel envers les puissances affaiblies du passé, et peuvent déconcerter ainsi les efforts des hommes généreux et probes qui travaillent, en somme, à organiser la société nouvelle. Il faut démasquer ces traîtres rampants et hautains, les châtier.

Le critique doit, en outre, marquer avec soin tout ce qui assure la prépondérance de l'esprit français dans l'esprit européen. Cet esprit européen ce forme chaque jour et tend à dominer la vie nationale de tous les peuples. Il n'est pas vrai qu'il se soit formé en dehors de l'esprit français, contre lui. Ne nous isolons pas de la vie universelle, sachons ne point nous abaisser nous-mêmes par un jeu aussi sot que coupable et plus grossier qu'élégant, nous verrons bientôt que jamais

la France n'a été plus apte à excercer sur le monde un grand empire intellectuel, et que tout appelle l'esprit français à une longue domination des esprits et des âmes. Il faut noter tout ce qui peut affermir notre foi en un avenir aussi beau : c'est préparer mieux cet avenir et nous le rapprocher davantage.

C'est donc aujourd'hui une tâche accessoire pour le critique de noter les agitations fragmentaires et vaines de petites écoles éphémères, de distinguer les groupes minuscules et les coteries menues. Tout cède aux préoccupations que j'ai dites. Et je veux, quant à moi, être aussi complètement que possible absorbé par elles. J'ai énoncé les trois devoirs de la critique française à l'heure présente. Il pourra en naître d'autres demain. Et je ferai de mon mieux pour « élargir ma critique ». Rien ne presse. Et puissé-je seulement faire passablement ce qu'il me paraît urgent de faire !

*
* *

Sainte-Beuve déclarait faire de « la critique d'invasion ». Aujourd'hui la critique doit ordonner et régénérer ; elle doit coaliser les vrais écrivains contre leurs pires ennemis qui les environnent et qui les obsèdent, leur donner conscience de

leur œuvre contemporaine, et leur inspirer confiance en leur noble pouvoir. Il est bien entendu que l'avenir de la critique me laisse indifférent. Je ne suis point du tout curieux de savoir si décidément la critique est un genre littéraire inférieur ou supérieur. Ces dissertations de pédants sont vides d'intérêt. Il me suffit que moi, étant critique, je fasse produire, autant qu'il dépend de moi, à la critique tout son effet utile. Et je prétends que parmi l'incertitude des uns, la timidité des autres, le charlatanisme de ceux-ci et la servilité de ceux-là, le rôle de la critique est aujourd'hui plus important qu'il ne fut jamais; la critique est plus nécessaire maintenant que jamais elle ne le fut. Et je pose ce principe fondamental : c'est de l'énergie intellectuelle et morale des critiques d'aujourd'hui que dépendra la force littéraire de la France dans le monde pendant la première moitié du xxe siècle.

Or, tous les critiques, à peu près dignes de ce nom, sont aujourd'hui critiques honoraires ou ne suivent qu'à peine le mouvement des idées et des livres. D'autres qui font métier d'être critiques sont absolument dépourvus de talent ou de caractère, ou des deux à la fois. Naturellement, ils servent. Tout les commande, tout ce qui est futile ou méprisable. Ils peuvent ainsi acquérir avec une humilité patiente des honneurs ou des places : ils font

pitié, disons le mot, ils dégoûtent. Et la critique, énervée par eux, semble être une profession inutile, parasite, presque inavouable. Je travaille, dans la mesure de mes forces, à restaurer la dignité de la critique : il suffit pour cela d'avoir le sentiment de sa dignité personnelle.

Certes, je puis prendre pour épigraphe de cet ouvrage l'idée que je rencontre en la préface des *Causeries du lundi :* « Je me mis à faire de la critique nette « et franche, à la faire en plein jour, en rase cam- « pagne. » Je ne crois pas, du moins, avoir mérité le reproche d'être sévère à tous et de rechercher plutôt les occasions de blâmer que celles de louer. Au reste, c'est affaire de statistique; en un an j'ai loué plus d'écrivains — et d'écrivains inconnus — que tel autre, en dix ans, qui pourtant n'a jamais attaqué personne : voilà le fait. D'ailleurs, il s'impose surtout de déblayer et d'assainir ; il sera temps demain d'exalter les plus dignes. Mais je ne fais pas reproche aux médiocres « arrivés » d'être moins sensibles qu'il ne faudrait au mal dont ils profitent. Et comme je ne parviendrai jamais à avoir sur les écrivains faibles et inexpressifs, qui ont accaparé depuis vingt ans les faveurs du public démoralisé, la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, je ne trouve pas surprenant qu'en revanche ils dénient à ma conception de la critique les vertus

que je lui crois, et qu'ils la dédaignent avec une sécurité satisfaite. Les suffrages de quelques esprits indépendants, qui ont voulu me suivre posément pendant une première année d'efforts, sont pour moi un encouragement plus que suffisant. S'il me manquait je persévérerais néanmoins dans l'accomplissement d'une tâche que je juge bonne et indispensable.

Il n'est, en toutes choses, que de discerner son devoir et de l'accomplir.

Les Samedis Littéraires

CINQ ANS CHEZ LES SAUVAGES

Ernest Lajeunesse

Le vieil écrivain Lajeunesse, qui a sans doute vingt-sept ans et trois mois ou vingt-neuf ans moins deux mois, a déjà publié dix volumes sans compter celui-ci, ou bien en le comptant. Un volume ne fait rien à l'affaire ou n'améliore pas ses affaires — qui sont mauvaises. Je suis même extrêmement inquiet pour lui, car il nous promet ou il nous menace de « faire paraître prochainement » neuf autres volumes, parmi lesquels des mémoires, des romans et des études critiques, sans parler de plusieurs drames et de quelques opérettes. Je suis d'autant plus inquiet qu'il nous menace ou qu'il nous promet d'écrire un ou deux de ces livres imminents — en collaboration. Hélas ! Ernest Lajeunesse n'a besoin du concours de personne pour écrire des livres plus mauvais que ceux qu'il écrivit déjà depuis trente ans ou depuis trente mois, et je sais qu'il pourrait tout seul écrire des livres meilleurs que celui qu'il publie aujourd'hui...

Quand je dis qu'il le publie, j'exagère... Il le publie si peu ! On dirait qu'il le publie en sourdine, en catimini. Et c'est pourquoi précisément je parle maintenant de ce livre qui a pour titre : *Cinq ans chez les Sauvages*, et qui n'a que le titre qu'il mérite.

Les censeurs de la littérature ont organisé, — si involontairement d'ailleurs ! — autour de ce livre, de cette esquisse, de cette ébauche de livre, un silence imposant et injuste, plus imposant et même un peu plus injuste que le fracas de gloire dont ils entourèrent l'apparition, naguère — il y a bien longtemps, c'était il a y cinq ans ou il y a cinq semaines — *des Nuits*, *des Ennuis et des Ames de nos plus notoires Contemporains*. Pourtant *les nuits*, *les ennuis*, *et les âmes de nos contemporains les plus notoires*, dont beaucoup l'étaient moins que ne le croyait l'auteur et que ces contemporains eux-mêmes ne le pensaient ; pourtant, dis-je, *les nuits et les ennuis* préparaient exactement *Cinq ans chez les Sauvages*, qui complètent les *nuits* et surtout les *ennuis*, sans leur rien ajouter, et en leur enlevant, somme toute, assez peu de chose.

Car, que leur enlever? La doctrine? La méthode? L'autorité? Mais il n'y avait dans les *Nuits* ni doctrine, ni méthode, ni autorité ; il n'y avait que du génie. Et maintenant, il n'y a pas de génie dans *Cinq ans chez les Sauvages*, mais il n'y a pas de doctrine non plus, et il n'y a pas non plus d'autorité, ni de méthode. Qu'y a-t-il donc alors dans ce livre ? Rien, malheureusement rien, si ce n'est les vestiges d'un talent pittoresque et superficiel qui s'est usé avant d'avoir réellement servi et qui aurait pu s'approfondir en demeurant pittoresque et devenir, si les circonstances avaient été propices, un très grand talent.

Mais Lajeunesse fut la victime des circonstances et des critiques qui l'exaltèrent avec démence et le contraignirent de réunir scrupuleusement en volume toutes les petites études qu'il bâcla à tort et à travers un jour, un soir, une nuit, dans un café, dans un bar, en causant avec les uns, en écoutant les autres, aux moments surtout où il n'avait pas le loisir de penser avec suite et d'écrire avec force. Et c'est pourquoi il réunit aujourd'hui, avec un soin attendrissant, quinze études sur toutes sortes de sujets ou la plupart sans sujets, quinze études dont la

plus ancienne date de 1900 et la plus récente du siècle passé. Elles sont toutes datées d'ailleurs, ces études — sans études — et comment M. Lajeunesse pourrait-il croire en effet qu'il n'est pas indispensable à l'humanité de savoir toutes les idées qui jaillirent en lui et à quelles heures elles s'exprimèrent hors de son cerveau, alors que les critiques ont bavé d'enthousiasme sur ses premiers essais fantaisistes, prodigieusement spirituels et déjà semblables à eux-mêmes, et timides en leurs audaces, et faibles par endroits, et confus le plus souvent, et incohérents toujours.

Or donc, en décembre 1900, Lajeunesse pensa sur Rostand — car les génies s'attirent — et il fit sur lui une poésie familière et drôle par instants qui sont des moments d'oubli — et longue tout le reste du temps comme un drame en six actes. En 1899, il avait pensé, pour les faire converser en dialogue, à des morts littéraires dont plusieurs n'ont jamais existé, dont les autres n'ont existé que pour nous faire savoir involontairement qu'un homme de lettres est souvent peu de chose, et dont quelques autres enfin commenceront peut-être à vivre demain dans la littérature. En octobre 1899, il avait discuté surabondamment de Courteline qui a écrit *Boubouroche* et, depuis, nous en fait repentir, mais se soutient par une réclame industrieuse. Et il pensa presque, en tous temps, à M. Mirbeau. Et il y a même des pensées géniales qu'il consigna génialement en octobre 1896, et elles étaient sur Henry Bauër, — et c'est cela qui ne nous rajeunira pas, Lajeunesse! — et d'autres encore en juin 1896, et je ne sais pas trop sur quoi et je ne sais pas trop sur qui il les écrivit. Et lui-même ne paraît pas le savoir très bien. Mais il a estimé que tout cela pouvait être groupé en un volume, et que tout cela pouvait constituer un livre, et il a eu tort.

Il a eu tort. Mais il n'est pas coupable. Les coupables furent ceux qui l'exaltèrent — lâchement — et lui donnèrent à croire qu'on pouvait improviser des chefs-

d'œuvre et écrire en toute hâte au coin d'une table des choses sublimes sur un certain Courteline ou sur le nommé Mirbeau. Il était bien jeune quand il publia son premier volume charmant malgré ses défauts et par ses défauts; il était bien jeune, et on déclara que son œuvre était la marque définitive d'un incomparable talent. Ainsi on l'a dissuadé de tendre ses yeux vers l'avenir pour se voir plus parfait, plus fort, plus agissant, et on l'a condamné à se retourner en arrière pour se mieux voir et se voir en plus de splendeur. Depuis lors, il s'est trop arrêté... pour se regarder marcher, dans la gloire, vers la postérité.

Par conséquent, il ne travailla pas, mais il écrivit. Il écrivit, tout de suite, au galop. Et ce fut cette affolante *Imitation de notre maître Napoléon* qui déconcerta ceux mêmes qui avaient le plus sincèrement vanté *les Nuits et les Ennuis*. Et ce sont des romans sans suite et sans intérêt, fiévreux et languissants, incohérents et fougueux, et des piécettes qu'on dirait par gageure imaginées et composées en un jour (il a fallu moins de temps pour les oublier), et de minuscules œuvrettes dont certaines photographies illustrent les pages, mais non pas le style. Et voici maintenant une œuvre de critique, qui n'est pas une œuvre et qui est sans critique.

Car M. Lajeunesse n'a rien fait pour fortifier son jeune esprit hardi et curieux et même séduisant. Il a tout fait pour perdre ses séductions, ses curiosités, ses hardiesses. Et son nouveau livre ne témoigne de nulle étude méthodiquement persévérante. Ce ne sont qu'impressions fugaces, insaisissables ou desquelles on ne peut saisir que les contradictions.

Et dans ces deux livres (*Cinq ans chez les Sauvages*, et *les Nuits*) qui veulent être, le premier surtout, le tableau de la littérature contemporaine et qui se complètent à moins qu'ils ne se détruisent l'un par l'autre, dans ces deux livres vous ne voyez paraître aucun des grands, des vrais grands écrivains de notre époque;

non, mais vous voyez M. Mirbeau une fois, deux fois; et trois ou quatre fois M. Mirbeau, et c'est beaucoup trop et ce n'est pas assez.

Et vous ne rencontrez que des romanciers et des dramaturges et, par-ci par-là, des poètes, car on rencontre partout des poètes. Et, certes, nous avons de bons romanciers, mais sans originalité, et les meilleurs sont les romanciers penseurs; nous avons des dramaturges passables, et nos poètes ne sont pas au-dessous du médiocre. Mais est-ce que des romanciers, des dramaturges et des poètes suffisent à figurer notre littérature contemporaine? Allons donc! Ce sont nos philosophes, ce sont nos historiens, ce sont parfois nos critiques qui maintiennent notre suprématie traditionnelle dans le monde qui pense ou se pique de penser. Et M. Lajeunesse les ignore tous, les soupçonne à peine! D'eux, d'eux tous, ce critique nouveau et neuf ne veut rien savoir. Il n'a point voulu enrichir et fortifier et embellir son jeune esprit avide, en désordre, d'idées et de jouissances intellectuelles; il est resté dans les milieux les plus pauvres et les plus banaux; et, de la littérature actuelle, il n'a distingué que des romanciers, des dramaturges, des poètes, rien que cela, puis M. Mirbeau et encore M. Mirbeau, c'est-à-dire beaucoup moins que cela. Et son récent livre montre que, nourri de nourriture littérairement malsaine, son esprit s'est débilité.

Quels hommes a-t-il donc rencontrés chez les sauvages? Il a rencontré une foule incalculable de Courtelines de tous genres : et il a rencontré aussi Rostand et Mirbeau.

Rostand ne lui en impose pas. Et il le raille en vers : ce qui fut toujours une façon de railler lourdement.

Lorsque tu débarquas, poète, dans l'arène
Des spectacles du soir,
Il me sembla revoir le *Collier de la Reine*
Et le *Domino noir*

. . . .
En ton honneur, tu peux d'Apollon porte-lyre
Te concilier les enfants,
Enfants qui dans le jour préparent un collyre
Ou qui vont passer commandants...

Et Lajeunesse compare Rostand à divers Montesquiou et à plusieurs Jean Rameau : et voilà d'innocentes cruautés! Il me semble cependant que ce sont surtout les écrivains, « les purs artistes », les « servants de la Beauté », tous ceux qu'adore très spécialement Lajeunesse, qui ont d'abord exalté Rostand sans mesure; et comment donc concilier ces dénigrements d'aujourd'hui et ces enthousiasmes d'hier ? On sent d'ailleurs combien il importe peu que Rostand soit inférieur à sa gloire s'il est, au fond, supérieur à son œuvre.

Ce qui importe davantage, c'est de savoir si M. Mirbeau, l'écrivain que M. Lajeunesse a le mieux connu et le plus fréquenté durant son séjour de cinq ans chez les sauvages, est vraiment l'écrivain qui domine de toute sa gloire et de tout son génie la littérature française d'aujourd'hui. Pour moi, je n'en crois rien et je le dis sans feinte. Mais, pour M. Lajeunesse, le mémorialiste des femmes de chambre est le soleil qui éclaire notre littérature, d'une lueur plutôt fuligineuse, si je ne me trompe. Au reste, ce soleil perce péniblement les nuages opaques des phrases prétentieusement enchevêtrées de son panégyriste. Et je tiens pour certain que jamais M. Lajeunesse n'a écrit un chapitre plus ridicule que son chapitre sur Octave Mirbeau : on devine qu'il a été réellement inspiré par son sujet. Maintenant, si les phrases que je vais citer ne vous paraissent pas justifier cette épithète, je la retire et je dirai simplement que le chapitre de M. Lajeunesse et M. Mirbeau, par surcroît, sont sublimes. Mais lisez au moins,et tâchez de comprendre ces quelques passages qui trahissent la méthode de M. Lajeunesse et, malheureusement, de plusieurs critiques contemporains :

Mirbeau m'enchante de désenchantement, de renoncement, de douleur et de rancune. — Déjà! Il me laisse non pas nu, mais dépouillé...

J'avais trouvé un ami, un ami lointain et proche..., l'ami qui ne tenterait pas méchamment de m'apporter la banale consolation aux souffrances qu'on ne console pas, qui me donnerait la fièvre et le feu, le dégoût et la colère.

...Les journaux de reproduction... m'accordèrent (!) peu à peu et tour à tour des chroniques de lui qui frémissent encore de frissons rouges, des nouvelles aussi, aiguës, profondes, déchirant le cœur... mettant en sang la chair, m'accordèrent (!) des visions qui brûlaient les yeux et des utopies qui, de leur beauté, de leur attirance, de leur impossibilité, nous jetaient en de saouls et désolés évanouissements. (*Ah! tu parles!*)

Et je lus sa série de caricatures en noir, de portraits à l'eau-forte maculés de pointe sèche et de gouache méchante, la suite de cris d'indignation, d'interviews prises au seuil de l'enfer...

Ses véhémentes critiques d'art (etc., etc.) m'exaltèrent, m'abrutirent (*ce n'est pas moi qui l'ai dit*), m'enflammèrent et me glacèrent...

Et ça continue encore pendant des pages et ça s'aggrave. M. Mirbeau a résisté à ce chapitre, car l'inoubliable auteur du *Journal d'une femme de chambre* est homme à résister à tout. Mais, comme on dit, ce n'est pas une raison... Quant à moi, encore que je n'aie pas ri, je m'avoue désarmé.

Je suis désarmé, et je plains ce jeune écrivain verveux qui n'a ni idées générales, ni philosophie, ni psychologie des hommes et des écrivains, ni sens de la vie, je le plains car on l'a empêché d'acquérir tout cela. Ernest Lajeunesse, qui avait beaucoup de talent, mais qui avait tout ce talent trop tôt, est une victime.

Victime des critiques sottement empressés à lui nuire par la véhémence de leurs éloges. Il semble qu'il sente cela maintenant, et, dans la préface, à peu près incompréhensible d'ailleurs, de *Cinq ans chez les Sauvages*, j'ai

noté ces quelques lignes au moins dont le sens est perceptible :

Si la chance a couronné ton effort, tu deviens prisonnier de ton succès. Tu as des camarades de succès, des aînés affectueux et protecteurs, des émules, une petite troupe d'élite qui te lie les bras de chères étreintes, qui t'empêche de lire et de penser : on cause et toi aussi, — sans fin... Tu ne sauras plus bientôt ce que tu sais et ce que tu ignores : tu parleras de tout en tas, en tas menu, avec cette assurance qui craint les démentis et qui les intimide d'avance. La vie emportera dans sa vertigineuse monotonie toutes les velléités, les sursauts (*emporter des sursauts dans une monotonie : oh! ce style!*) de ton ambition, et de ta force, et de ton âme...

Victime de son milieu. Lancé dans Paris, le jeune provincial Lajeunesse s'est effondré dans « le boulevard ». Le boulevard est à Paris ce que l'esprit de Bergerat est à celui de Voltaire, la poésie de Catulle Mendès à celle de Hugo ou de Lamartine... et vous voyez ce que le boulevard peut être. Lajeunesse n'a pas su vaincre les influences littéraires et sociales déplorables qui se sont brusquement et violemment imprimées sur lui. Et c'est pourquoi il n'a pu acquérir les principes littéraires essentiels qui seuls vivifient les œuvres et leur assurent une puissance sociale et morale. Et il n'a gardé de ses débuts excessivement heureux qu'une fantaisie outrancière, débordante, essoufflée, affolée, furibonde, exquise encore par aventure et quelquefois admirable. Mais la fantaisie ne suffit pas. Un âge vient où il faut de la logique et de la discipline. Et M. Lajeunesse, qui a moins de fantaisie qu'il n'en avait naguère, n'a pas encore de logique ni de discipline.

Et je le déplore pour lui et je le déplore pour les jeunes générations littéraires qui hésitent, d'une façon bien inquiétante, avant d'accomplir la grande œuvre qui leur incombe. Je le déplore, car elles auront bien besoin de toutes leurs ardeurs et de tous leurs talents.

Ernest Lajeunesse n'est pas parvenu à être une personnalité, mais il est un symbole. Son livre d'aujourd'hui est le livre d'un désorienté, d'un désemparé, comme d'ailleurs tous ses livres précédents. Ce jeune écrivain se rue avec agitation vers la gloire qui le fuit, car elle veut, en somme, être conquise posément. Il est venu prématurément sur les boulevards et il y a eu du génie. Mais nul ne lui a fait savoir que le génie qu'on a sur les boulevards est sans vertu. Je l'avertis maintenant. Et il est temps, il est grand temps. Qu'il cesse d'avoir du génie pour n'avoir que du talent, ce qui ne lui est pas impossible, car il est spirituel et gracieux, éloquent aussi et varié même en sa monotonie. Qu'il s'éloigne à la hâte d'un milieu délétère ; qu'il s'en aille, parmi la simplicité des provinces, respirer un air salubre, et, reconstituant des forces intellectuelles et morales, qu'il consente à publier cinq ou six volumes de moins chaque année ; mais qu'il pense lentement, qu'il élabore sagement un livre où il introduira tout son charme et toute son élégance immense et la vigueur qu'il peut avoir et qu'il décorera des mille arabesques ingénieuses de son style agaçant, bizarre et ravissant ; et j'espère que nous pourrons encore compter avec lui, compter sur lui.

14 décembre 1901.

NOTES SUR L'ENSEIGNEMENT

Henry Michel et Gustave Lanson

Il est des augures qui peuvent se regarder sans rire, et ce sont surtout ceux qui s'appliquent à prévoir les destinées de l'enseignement secondaire en France. De tous temps, cet enseignement fut à la veille ou à l'avant-veille de subir « de prochaines et importantes modifications », et ces modifications, sans jamais satisfaire complètement ceux qui les réclamaient, étaient toujours en un point agréables à ceux qui les combattaient : en effet, on pouvait toujours tenir pour certain qu'elles ne seraient pas définitives. Et comme le dit fort judicieusement M. Henry Michel : en dépit de tous ces efforts rénovateurs qui laisseront à la postérité les noms de plusieurs Georges Leygues, « nous en sommes encore à attendre la rénovation rationnelle et organique des études secondaires dans notre pays ».

Mais des augures excellents nous annoncent cette rénovation, nous expliquent sa nécessité, nous découvrent les causes de son retard et les motifs qui, vraisemblablement, la hâteront désormais. Ils sont sérieux au plus haut point. Ils dissertent admirablement de ce qu'ils savent parfaitement. Il y a profit pour nous à nous arrêter en leur compagnie : nous y apprendrons — moi, du moins — quelque chose. Et si nous ne renouvelons pas, par cela seulement, notre enseignement secondaire qui, ne l'oublions pas, a tant besoin d'être rénové, nous saurons, en revanche, de quelles façons diverses et

multiples on pourrait le rénover. Entre toutes ces façons, il ne nous restera plus qu'à choisir la meilleure. Et c'est un choix bien difficile ; et c'est une terrible responsabilité que d'effectuer ce choix... Mais, en vérité, pourquoi donc m'inquiéter? Je ne suis pas chargé de ce choix!

On a publié d'innombrables études sur la réforme de l'enseignement secondaire; et c'est bien pour cela, d'ailleurs, je le dis sans nulle raillerie, que la question reste encore si obscure et, comme nous écrivons aujourd'hui, « se hérisse chaque jour de difficultés nouvelles ». Mais voici deux livres que je distingue dans la foule de ces autres livres spéciaux, qui devraient, justement parce qu'ils sont spéciaux à bon escient, intéresser tout le monde... L'un est de M. Henry Michel et il a pour titre : *Notes sur l'enseignement secondaire*. L'autre est de M. Gustave Lanson et il a pour titre : *l'Université et la Société moderne*. Celui de M. Gustave Lanson est bref, et, à la hâte, avec une clarté d'ailleurs merveilleuse et une vive encore que discrète admiration pour M. Georges Leygues, il nous indique, il nous suggère des idées précises sur les projets de réforme actuelle, et il ne constitue, en somme, qu'une série de notes sur l'enseignement. Celui de M. Henry Michel est considérable. Il est une véritable histoire des réformes de l'enseignement secondaire en France depuis vingt années. Parce qu'il est rétrospectif, il éclaire autant que possible le présent. Tout le monde doit le lire : et M. Georges Leygues lui-même y peut apprendre quelque chose avant de traduire en actes immuables ses grandioses projets. Ce livre de M. Henry Michel est nécessaire maintenant à tous les esprits cultivés. Il est plus qu'un assemblage de notes sur l'enseignement; il est réellement une étude approfondie sur l'Université et la société moderne.

Voilà donc deux écrivains les mieux faits pour discuter des réformes de l'enseignement. Ils ont enseigné; ils

professent encore. Ils ont exactement les mêmes origines intellectuelles. Ils ont les mêmes idées et les mêmes tendances. Les idées nouvelles les attirent, mais ils ne les accueillent pas sans contrôle. Ils sont libéraux en étant démocrates; ils sont démocrates pour rester plus entièrement ou bien pour devenir plus complètement libéraux. Ils ont toujours fréquenté des milieux littéraires analogues, des milieux sociaux identiques. Si, après le temps où leur esprit se forma, ils subirent néanmoins telles ou telles influences, les mêmes influences agirent sur tous les deux. Ils ont une indépendance parfaite, une indépendance réfléchie et qui ne s'en fait pas accroire. Leur désintéressement est sans bornes, absolue leur sincérité. L'un et l'autre sont, chacun avec un talent singulier, des types caractéristiques de la grande Université française. Et ils jugent ensemble de l'état de l'enseignement secondaire français, de ses réformes utiles, de ses améliorations possibles. Et ils sont bien inspirés de publier leurs jugements ou, si vous voulez, leurs consultations. Nous savons qu'il n'en sera guère de plus raisonnables et de plus raisonnées, et de mieux documentées de toutes manières. Ouvrons maintenant leurs livres et comparons-les.

Vous attendez un accord perpétuel; le désaccord est presque constant. Et ce désaccord provient de raisonnements partis d'un même principe originel et conduits avec la même méthode. Alors pourquoi? Mais d'abord constatons les faits.

Un fait? — Doit-on détourner les enfants des études trop longues pour les précipiter plus tôt dans la vie active? M. Gustave Lanson n'hésite pas. Il est pratique, purement pratique. Il est donc net, très net. Il déplore donc, avec tous les hommes d'action, l'initiation tardive des jeunes gens aux affaires, à cause de la prolongation démesurée des études. Et il approuve sans restrictions, avec enthousiasme même, le projet rénovateur qui sectionne les six années d'enseignement moderne en deux

séries de cours : la première ayant une durée de quatre ans, formant un enseignement complet et aboutissant à un examen public qui en constate le résultat. Il lui semble bien que les conditions sociales de la vie contemporaine exigent la prompte participation de l'adolescent à l'activité générale d'un pays. M. Henry Michel hésite, au contraire, avec une inquiétude attristée. Lui aussi cherche à bien discerner ce qu'exigent les conditions sociales. Que réclame la démocratie? Que souhaitent « les amis de la démocratie »? L'instruction intégrale, disent les uns ou disaient les autres. Mais d'autres font remarquer qu'il importe à la culture de l'énergie de ne pas confiner nos enfants dans les classes presque jusqu'à l'âge d'homme. Et, entre les uns et les autres, M. Henry Michel n'ose décider. Il n'ose, car ces deux « thèses se recommandent de considérations très plausibles ». Il n'ose, et cependant il nous dévoile bientôt ses préférences. On devine qu'il est disposé à laisser longtemps l'enfant dans les classes. Ah! cela est vrai, il tardera davantage à vivre utilement la vie sociale. Ah! cela est vrai, le collège n'aura pas été pour lui une sérieuse école de vie, une sérieuse initiation à la vie réelle, car les conditions de la vie dans le collège et les conditions de la vie dans la vie ne sont nullement les mêmes. Dès lors, le collège ne pouvant devenir une initiation à la vie réelle, il doit demeurer, il doit être de plus en plus une initiation à une vie supérieure. Et M. Henry Michel se soucie de conserver le plus longuement possible cet idéalisme que la vie de collège laisse développer en l'âme de l'enfant et que la vie réelle lui enlève si rapidement; et il conclut : « Ne nous attachons pas trop à faire surgir l'homme dans l'enfant : souhaitons plutôt que quelque chose de l'enfant subsiste dans l'homme. »

D'autres faits? Cherchez dans ces deux livres. Vous trouverez des contradictions incessantes entre la pensée des deux auteurs. Et ces livres sont d'un intérêt

capital parce que leurs auteurs possèdent une compétence exceptionnelle, imperturbable en sa précision catégorique, et d'un intérêt capital aussi à cause qu'une connaissance si exacte d'un sujet si complexe les amène, eux qui n'ont pas seulement étudié la question théoriquement mais l'ont examinée pratiquement, professionnellement, — les amène, dis-je, à se contredire à chaque instant, à se heurter presque toujours.

De tout cela, quelle conclusion tirer? L'impuissance, des réformateurs et l'inutilité des réformes? Non pas. Mais l'extrême difficulté des réformes. C'est M. Henry Michel qui l'avoue franchement : « Tout à l'heure, tout était clair, net, presque indiscutable. A présent, tout est sujet à controverse, imprécis et obscur. » De tout cela, que conclure encore ? On conclura qu'il est bon de réformer souvent, de réformer indéfiniment. « Encore une réforme donc, écrit M. Gustave Lanson, et qui ne sera pas la dernière. Il faut bien compter que tous les dix ans une réforme, petite ou grande, sera nécessaire, car on vit vite de nos jours. » On ne saurait mieux dire. Et moi j'indiquerai, si on m'y autorise, une autre conclusion. Jules Simon déclarait malicieusement : « Pour réussir dans la politique, il faut avoir un certain aveuglement. » Pour entreprendre de grandes réformes et pour les accomplir, il ne faut pas trop se pénétrer de leurs difficultés, il faut avoir une certaine hardiesse et comme une certaine pétulance. Et parce que les réformes de notre enseignement secondaire sont très difficiles, parce qu'elles doivent être fréquentes et réitérées, et parce qu'il appartient aux politiciens de transformer en décrets ou en lois les idées longuement élaborées des maîtres de l'Université, il faut se réjouir de ce que M. Georges Leygues est, ou fut, ou sera ministre de l'Instruction publique.

*
* *

Mais, parmi la succession ininterrompue de ces réformes difficultueuses, des idées, des doctrines surgissent peu à peu, controversées d'abord, acceptées ensuite pour la vérité absolue, puis à la longue combattues et ruinées par d'autres idées qui se substituent opiniâtrément à elles et, pour quelques années ou bien pour quelques siècles, deviennent à leur tour la vérité. Des livres de M. Henry Michel et de M. Gustave Lanson, il résulte que nous nous enrichissons maintenant de quelques idées générales nouvelles dont la suprématie s'assure chaque jour et pour longtemps. D'abord tout le monde commence de s'intéresser à la question de l'enseignement secondaire. M. Henry Michel est ravi de cet empressement, et il a bien raison. Ainsi la question de l'enseignement secondaire devient une question nationale, une question sociale. Tout ne devient-il pas aujourd'hui question sociale ? Jusqu'ici les membres du corps enseignant, les professionnels, le milieu universitaire et ces entours immédiats s'intéressaient seuls aux réformes d'enseignement. Désormais tout le monde prend part à la discussion. Elle ne devient pas plus claire pour cela. Mais qu'importe ? On disciplinera peu à peu ces ardeurs toutes jeunes et on les fera aussi plus efficaces. Et à ce point de vue, elle paraît excellente, très pratique et très sage, la proposition de M. Henry Michel, qui vise à ouvrir à des personnes étrangères à l'Université tous les conseils, depuis le Conseil supérieur jusqu'aux assemblées de professeurs des lycées et des collèges.

Or, parce que tous les citoyens prennent parti dans la grande affaire nationale et sociale de l'enseignement secondaire en France, il est naturel que les préoccupations utilitaires dominent toutes les autres préoccupations. M. Gustave Lanson le constate avec joie, ou tout au moins avec bonne humeur. Et je suis très enclin à l'en féliciter. Il est très aise d'observer que, dans l'enquête dirigée avec tant d'autorité par M. Ribot, les hommes de toutes les professions ont apporté leur avis.

Surtout, alors qu'il s'agissait de réorganiser l'instruction secondaire, les Chambres de commerce ont jugé qu'il ne pouvait pas se présenter pour elles d'occasion meilleure d'exposer les nécessités de la lutte économique... M. Henry Michel a moins d'enthousiasme. Il s'afflige un peu en considérant que les conseillers de nos réformes universitaires sont « de leur temps, trop de leur temps ». Ce n'est pas sans mélancolie qu'il les voit ambitieux surtout de restaurer la force économique du pays et de former des industriels, des commerçants, des colonisateurs plus avisés, plus hardis, plus entreprenants. Et c'est presque avec douleur qu'il se demande si l'éducation traditionnelle doit être rendue responsable de l'énervement des énergies. Non, sans doute. Non. Mais M. Lanson prononce un jugement équitable lorsqu'il déclare : « Nous souffrons d'un enseignement aristocratique imposé à un pays de démocratie. » Et M. Henry Michel, lui-même, fournit les moyens de rendre notre enseignement plus pratique, plus moderne, plus utilitaire, plus conforme aux exigences de notre temps, lorsqu'il propose, avec une prévoyance admirable qu'on voudrait bien rencontrer chez tous nos réformateurs, de faire entrer des industriels ou des commerçants dans tous les conseils de l'Université.

M. Henry Michel, M. Lanson, et, si je ne me trompe, tous les bons esprits avec eux, s'accordent encore sur le point de savoir si notre enseignement secondaire doit être diversifié. M. Henry Michel, toujours précis et dont les aspirations elles-mêmes ont cette supériorité d'être catégoriques et minutieuses, M. Henry Michel préconise la création de trois types d'enseignement secondaire dans nos lycées et collèges : un enseignement classique gréco-latin, un enseignement classique français et un enseignement spécial. Plus ambitieux, M. Lanson voudrait un enseignement diversifié suivant les régions et les besoins ou les tendances de ces régions. Et ce serait sans doute très profitable, et si M. Lanson en pouvait

« toucher deux mots » à M. Georges Leygues, en quelques minutes il est vraisemblable que le successeur de Duruy aurait bientôt fait de réaliser complètement cette ample réforme par laquelle la prospérité future de la nation française peut être totalement intéressée...

... Il est bon, après avoir parcouru la grande enquête parlementaire, de s'arrêter longuement à ces enquêtes personnelles d'esprits pénétrants. Ceux-ci nous apportent, comme vous le voyez, quelques certitudes définitives. Il faut leur savoir gré de leur prudence extrême à affirmer. Leurs affirmations sont plus précieuses pour cela. Et les souhaits qu'ils formulent méritent mieux d'être promptement réalisés. Ces questions d'enseignement ont, en France, un privilège incomparable : elles ont suscité, de tous temps, une littérature, modeste d'allures, mais excellente et bien faite pour guider les réformateurs. Maintenant plus que jamais, on écrit avec ordre et profondeur sur l'enseignement. De grands parlementaires ont apporté récemment leur concours à la préparation de cette œuvre importante entre toutes ; et on a lu, sans les oublier, les livres de M. Ribot et de M. Aynard. Mais, qu'il est heureux, tout de même, que les universitaires écrivent avec persévérance sur l'Université !

L'autorité des idées se multiplie par l'autorité des auteurs : M. Henry Michel a publié un des beaux livres de ce temps-ci : *l'Idée de l'État*. Je ne sais guère de critique social plus fort et plus persuasif en son éblouissante précision. Habile à suivre le mouvement des idées et l'enchaînement des théories, il disserte agréablement et malicieusement des discours académiques, et, moraliste par surcroît, il orne le bon sens imperturbable de sa riante dialectique de toutes sortes de grâces discrètes. Professeur et journaliste, philosophe et critique, il dogmatise et il badine et il est le plus grave des écrivains faciles ou le plus facile des écrivains graves. Il enseigne à notre monde qui n'est guère indépendant et

qui n'est pas trop aimable, qu'on peut être aimable avec beaucoup d'indépendance, indépendant avec beaucoup d'amabilité.

M. Gustave Lanson est professeur en toutes choses. Il l'est surtout lorsqu'il écrit. N'est-ce point lui attribuer un grand éloge ? Cela prouve qu'il expose avec une clarté toute française et une élégance toute classique. Il a, au surplus, de la verve et de l'éloquence. Il a infiniment d'idées, et nul n'est moins que lui encombré de ses idées. Pourrions-nous ne point aimer ses livres sur Bossuet, sur Corneille, sur Boileau, qui sont d'un esprit original et sûr et d'un parfait écrivain ?

Ces deux maîtres célèbres de l'Université étaient désignés entre tous pour discuter des améliorations indispensables à notre enseignement classique. Ces améliorations peuvent déterminer tout l'avenir de notre littérature. Lire les études de M. Henry Michel et de M. Lanson, c'est donc de toutes façons vivre « la vie littéraire ». C'est la vivre avec plus de sérieux et plus de profit.

21 décembre 1901.

LES PAONS

Robert de Montesquiou

Le livre du noble Montesquiou et du poète Fézensac est encore en plein insuccès. Le poète Montesquiou, autant que l'aristocrate Fézensac, est responsable de cet insuccès dont il est facile de déterminer les causes. Quelques-unes des causes tout au moins, car elles sont innombrables, assez nombreuses, en vérité, pour justifier l'échec du livre actuel, expliquer l'échec des livres qui le suivront, et même pour rendre inexplicable le succès des ouvrages qui l'ont précédé.

Ah! vraiment, je ne puis tout dire. Mais il est aisé de noter plusieurs procédés par lesquels M. Robert de Montesquiou pense nous convaincre davantage de son talent poétique et ne réussit qu'à nous démontrer qu'il n'en a pas.

D'abord les poèmes de Montesquiou, qui sont singuliers de tant de façons, sont singuliers par leurs dédicaces. Je relève les noms suivants : à Son Excellence la comtesse de Wolkenstein-Trotsburg, à Melchior de Vogüé, à la duchesse de Rohan, au duc de Rohan, au baron de Schickler, à la grande-duchesse Marie, à la comtesse de Noailles, au duc de Camastra, qu'il ne faut pas confondre avec le marquis de Carabas, au vicomte de Guerne, à la comtesse de Grey, au comte Boni, à la comtesse Aimery de La Rochefoucauld, à la comtesse d'Haussonville, à Mme de Brantes, au marquis de Clermont-Tonnerre, à la comtesse de Briey, à la marquise de Clermont-Tonnerre, à Gabriel de Yturri mon ami.

Ces poèmes de Montesquiou paraissent donc être écrits pour un monde spécial, le monde aristocratique de l'Europe et un peu de l'Amérique, où l'aristocratie progresse beaucoup depuis quelques années. Le poète a même voulu que son intention fût rendue très visible par telle de ses dédicaces dont la familiarité est bien faite pour choquer le vulgaire, dont je suis. Une poésie est dédiée *au comte Boni*. Quel est ce comte Boni ? Il appert de la poésie elle-même que c'est le comte Boniface de Castellane. Mais M. de Montesquiou supprime le nom, n'écrit que le diminutif du prénom. Par là, il tient évidemment à signifier une intimité qui peut avoir du prix pour lui, mais qui n'en donne malheureusement pas à ses vers. Au contraire, cette affectation d'assez mauvais ton nous étonne, nous blesse et nous porte à croire que ces vers n'ont pas été écrits pour la foule cultivée, mais seulement pour le monde restreint de l'aristocratie internationale, pour flatter ses goûts qui ne sont pas les nôtres et pour susciter ses enthousiasmes qui n'ont rien de commun avec les nôtres. Il n'est pas jusqu'à la dédicace générale — aggravée d'un sonnet difficile à comprendre — à Son Excellence l'ambassadrice d'Autriche-Hongrie, qui ne soit particulièrement caractéristique. Elle témoigne assurément que M. de Montesquiou a voulu, par ce livre, devenir le plus noble représentant de la poésie française à l'étranger et dans le monde qui fréquente les Grands-Hôtels de la Compagnie des wagons-lits. Il y a lieu de s'en féliciter pour M. de Montesquiou et même pour nous, car ce monde sera moins sensible que les autres aux fautes de français dont ses vers sont ornés avec quelque exagération.

Et quels sacrifices M. de Montesquiou consent pour plaire à ce monde, à quelles étrangetés il se condamne, quelles fautes de goût il commet, qui ne détruisent point l'effet de ses fautes de français! Les titres de ses poésies ont justement ce clinquant qu'évitent, plus que tout le reste, les bons prosateurs et même les poètes pas-

sables. Ils sont anglais ou latins, quelques-uns sont français : la plupart sont belges. Et ils sont tous très prétentieux. Nous trouvons : *les Pierres de lune*, *l'Or pur*, *Cristal*, *les Douze Pierres*. Et si nous descendons parmi les obscurités infinies et présomptueuses de la table des matières, nous rencontrons des titres effarants dont il nous est impossible de pénétrer le mystère : *Idole*, *Bélial*, *Bénitier endiablé*, *Dalila*, *Salomé*, *Salomon*, *Virgo Mater*, *Triptyque virginal*, *Perles baroques*, *Virgo filius*, *Patenôtres*, *Spiritus*, et douze perles, douze anges, douze gemmes qui se répondent sans se correspondre, mais déjà nous incitent à penser que, parmi ces perles et parmi ces gemmes, la plupart sont en strass. Mais qu'importe au poète que l'éclat soit pur, pourvu que les perles brillent ! Du moins, ce n'est pas la table des matières, si prometteuse en ses contorsions affectées, qui nous peut indiquer très clairement ce que le poète a voulu mettre dans son livre. Il est vrai que le livre lui-même ne nous donne pas non plus beaucoup d'éclaircissements à cet égard.

Ayant collationné les textes, je crois pouvoir conclure que M. de Montesquiou a voulu écrire le poème des pierres précieuses. Au reste, M. de Montesquiou explique — si j'ose dire ! — son obscur dessein en plaçant à l'entrée de son livre une page de l'Apocalypse. Voilà d'ailleurs une citation qui prouve que M. de Montesquiou est quelquefois capable d'esprit :

Ce qui l'éclairait était semblable à une pierre de jaspe transparente comme du cristal.

Elle avait une grande et haute muraille, douze portes et douze anges, un à chaque porte.

Cette muraille était bâtie de jaspe, et la ville était d'un or pur. Et les assises de la muraille étaient ornées de toutes sortes de pierres précieuses... (etc.).

Or les douze portes étaient douze perles, et chaque porte était faite de l'une de ces perles, et la place de la ville était d'un or pur comme du verre.

Puis, réfléchissant judicieusement que le lecteur ne comprendrait pas ce symbole de l'Apocalypse développé en 416 pages, M. de Montesquiou ajoute et le lecteur ne comprend pas mieux qu'auparavant : « La rutilante apothéose apocalyptique m'a paru offrir le plan d'un beau livre de pierreries que j'ai seulement ébauché, mais dans lequel l'or des auréoles et le chaton des bijoux, l'éclat des âmes saintes et le carat des pierres fines se reflètent et se réverbèrent, échangent des regards de joyaux. » Vous traversez le livre et vous êtes ébloui par toutes ces pierreries qui vous éclairent mal, mais vous êtes soutenu par l'espoir que l'épitaphe épigraphique qui clôture le volume vous donnera la lumière complémentaire et indispensable. Hélas ! cette épitaphe ou cette épigraphe démontre seulement que M. de Montesquiou a lu avec fruit l'Apocalypse :

Tant vous fûtes fragile, étrange et susceptible,
Que, pour symboliser votre être descriptible,
Je dirai qu'après vous un jour, ce qui fut vous —
Puisque les dieux seront, je le crains, assez fous
Pour vous briser — aura, pour sa métempsycose
Juste et rationnelle au règne de la chose,
Quelque vivant objet craignant encore le heurt :
La turquoise ou la perle, une gemme qui meurt !

Et voilà ! Puis, après avoir commencé par ne pas comprendre quel poème des pierres précieuses voulut faire M. de Montesquiou, vous continuez à ne pas comprendre pourquoi il intitula ce poème : *les Paons*. Il l'explique cependant, et quand M. de Fézensac explique quelque chose !...

Or, c'est pourquoi ces Paons vous veulent pour leur Reine,
Eux qui font rougeoyer et bleuir sur leur traîne
Des fleurs de pierreries et des rêves de saints.

Il est de braves gens à qui une telle explication pourra suffire ; alors ils liront le poème. Moi, je l'ai bien lu ! Et

je vous assure cependant que l'explication de l'auteur ne me suffit pas !

Mais tous les sujets sont permis : il n'y a guère que certaines manières de les traiter qui soient illégitimes. Entre autres, la façon dont M. de Montesquiou a développé le sujet du présent poème. Pouvait-on consacrer plus de quatre cents pages aux bijoux sans mêler à eux quelque joaillerie de pacotille et sans faire preuve d'un *rastaquouérisme* intellectuel, moins excusable chez M. de Montesquiou que chez tous les autres poètes des deux hémisphères. Un court poème de peu de strophes nous eût dit très suffisamment les prestiges variés de cette bijouterie qui est réellemenl bien médiocre, puisque M. de Montesquiou finit ou commence par avouer, en une langue d'ailleurs détestable :

Les plus purs des joyaux sont en somme ces pierres
Vivantes que nos yeux montent de nos paupières
Et dont la sertissure est la perle des pleurs,
Ces yeux d'agates, de saphyrs et d'améthystes,
Ces yeux rêveurs, ces yeux rieurs et ces yeux tristes.

Au reste, M. de Montesquiou a précisément les défauts qui devaient le dissuader plus complètement d'élire entre tous un pareil sujet de poème. En effet, la prolixité et la platitude : tels sont les traits caractéristiques de sa poésie. La prolixité est la première des vulgarités, mais nous trouvons beaucoup d'autres vulgarités dans *les Paons* et nous souffrons d'en découvrir une seule. D'abord, M. de Montesquiou est prolixe parce que, franchement, les bijoux apocalyptiques ne l'inspirent guère, et on s'aperçoit à chaque page qu'il ne sait pas trop ce qu'il doit dire. Lorsqu'on ne sait pas que dire, on le dit toujours très longuement. Et M. de Montesquiou le dit en répétitions incessantes et dont la moindre ne se résout jamais à finir. Combien de fois énumère-t-il les pierreries, et en quel style !

La muraille offrait douze bases
Que des noms d'apôtres nommaient,
Les chrysolithes, les topazes
Et l'améthyste les formaient;
Le sardonyx et la sardoine,
L'améthyste avec le saphir,
L'hyacinthe, la calcédoine,
Et le jaspe y venaient ravir.
Le béryl et la chrysoprase
En complétaient l'ardent anneau.

Ou bien :

Le jaspe est de vert coloris...
Le saphyr a le bleu du ciel...
La calcédoine est comme feu
Qui subrutile peu à peu...
L'émeraude au vert lumineux
A des tons oléagineux...
Tricolore est le sardonyx...
Le sarde est d'un rouge empourpré...
La chrysolithe est un brasier
Que rien ne peut rassasier...
Le béryl est en son halo
Comme un soleil miré dans l'eau...
L'hyacinthe est d'un tendre bleu... (etc.).

Ou bien :

Que vous ont dit les girasols,
Les ollaires, les tourmalines,
Les paranites dont les cols
Se parent parmi les malines?
Les marcassites, les zircons,
Colubrines et serpentines,
Les bufonites, les jargons,
Obsidiennes, alamandines,
Les gypses et les cacholongs,
Les turquoises et les turqueuses...

Ou bien :

Ensuite la turquoise apparut la première,
Puis vinrent la topaze et l'améthyste avec
Le saphyr et le diamant à l'œil plus sec,
Le rubis, l'émeraude...(etc.).

Ou bien :

L'améthyste à l'œil violet...
... Et l'améthyste
Couleur des yeux de Jean-Baptiste...
... L'améthyste est surtout lilas...
... L'améthyste à l'œil lilassé
Douce pour le regard lassé...
... L'améthyste au reflet incarnat...
... Et l'améthyste met
Entre les grains où comme des roses s'épandent
Son doux lilas où la violette germait...

Vous devinez ici maintenant de quelle couleur bizarre pouvaient être les yeux de ce pauvre saint Jean-Baptiste. Et vous excusez presque celui qui lui a fait couper la tête! Mais j'en passe, des énumérations, et des plus mauvaises!... Pourquoi faut-il donc que M. de Montesquiou ajoute, à ces répétitions interminables, d'autres vulgarités? Il se préoccupe contamment du prix des perles. Et c'est une préoccupation bien inutile à un poète.

La topaze est rare et de prix...
Tous les cailloux de tous les prix,
Les plasmas, les aromatites...
... Et la bague que nous allons
Acquérir pour nos fiancées...
Et sa richesse atteint des chiffres inconnus...
... Une perle qui n'eut jamais sa plus jolie
Et payée onze cent dix mille de nos francs...

Lollia Paulina qu'aimait Caligula
Fut la plus folle amoureuse des perles fines,
Car pour huit millions sur elle en circula,
Et son époux lui-même en eut à ses bottines...

D'ailleurs la « question d'argent » est continuellement présente à l'esprit de cet extraordinaire poète : il indique complaisamment la valeur des cadeaux qu'il fit à Sarah Bernhardt. Une de ses poésies est intitulée *Donnant donnant.* Une autre a pour titre : *Trois cents roupies.* Et la voici, car je sais mal farder la vérité :

Le prince Soltykof au pays de Lahore
Goûta d'un vin royal, dont le moindre flacon
Coûtait plus cher que le plus pur catholicon,
Sept cent cinquante francs — trente livres encore.

A ce propos, j'ai observé que trente livres sterling font exactement 750 francs. Le vin coûtait-il donc 1.500 francs, ou simplement 750? Seuls, ceux qui connaissent la valeur d'une roupie pourront savoir le prix réel de ce vin qui, à 750 ou à 1.500 francs la bouteille, coûtait plus cher que le plus pur catholicon. Mais la poésie continue :

C'était un vin de gemmes et de perles pilé,
Tant de grains de rubis, tant d'or et d'émeraude...
Ce vin dans le Pendjab est fabriqué sans fraude,
Et quiconque a pu boire a le cœur centuplé !

Dirait-on pas une réclame pour l'album Mariani? Et, est-ce qu'une telle poésie ne fait pas comprendre la vulgarité d'inspiration de M. de Montesquiou? Vulgarité qui, naturellement — et il devrait nous en savoir gré comme d'un hommage rendu à sa noblesse de naissance, d'esprit et d'âme — nous est insupportable en lui plus qu'en tous les autres poètes. Il n'est, je le sais bien, qu'à demi coupable de cette vulgarité, car il fut atteint

de la manie déplaisante de tout mettre en vers. Il y a telles impressions que nous ne voudrions même pas exprimer en prose : il les traduit tout de suite en un poème. Et c'est comme cela qu'il fait chaque année un poème de 400 pages. Mais c'est comme cela qu'il ne parviendra jamais à faire un bon poème. On ne « bâcle » pas un chef-d'œuvre, Monsieur! Même ou surtout si l'on s'applique à en réparer la vulgarité foncière par des prétentions tout extérieures de parvenu de la poésie qui font au contraire voir beaucoup mieux la pauvreté du sujet ou de ses développements.

M. de Montesquiou croit enrichir sa poésie en affublant les mots d'une orthographe inusitée : *les saphyrs*, *l'asyle*, etc. D'ailleurs, lorsque la rime fait sentir ses exigences, il écrit parfaitement, comme vous et moi : saphirs, asile, etc. Puis, et cela est plus inexcusable, il inflige aux mots un sens qu'ils ne sauraient avoir, ou bien il invente des mots qui sont et restent des barbarismes : *l'allégorisant*, *un repos indiscontinu*, *le couple impieux*, *la perle infinise son grain*, etc. Et quelles épithètes, et quelles métaphores ! Et quelle syntaxe, ô mon Dieu ! Les fautes de français pullulent. Et, ce qu'il y a de plus stupéfiant, c'est que, même en écrivant une langue déplorable, M. de Montesquiou ne parvient pas à faire comprendre ce qu'il veut dire. Pour citer les passages incompréhensibles de ses poèmes, il faudrait presque tout citer. Non seulement ce sont des phrases si obscures qu'on se croirait au moyen âge (A. Allais : il faisait une nuit si sombre qu'on se serait cru en plein moyen âge); mais des poèmes entiers où le poète n'arrive pas à être maître de sa pensée qui divague follement. Cette incohérence s'explique par l'effort qu'accomplit sans fin M. de Montesquiou pour être rare et précieux, surabondamment rare et précieux, précieux dans les idées ou les impressions précieux dans la forme. M. de Montesquiou devrait savoir cependant que l'affectation perpétuelle de préciosité est la négation de l'élégance.

Mais, quand il se surveille, il lui advient, et nous en sommes ravis, d'écrire des poèmes brefs. Toujours un peu prétentieux naturellement, et où il est toujours sur le point de manquer de goût, mais qui sont délicats et fins et, par aventure, gracieux. Mais, dans l'ensemble, ce n'est pas impunément, oh non ! que M. de Montesquiou imite à perte de vue et « en tirant à la ligne », le plus mauvais Hugo, le meilleur Richepin, et qu'il développe sans mesure Baudelaire dont le seul mérite poétique incontestable est la concision.

La gloire de M. de Montesquiou est née dans les salons, est sortie d'eux pour se déployer sur le monde. Mais je crains qu'elle ne retourne en eux pour y mourir. C'est un droit et une noble ambition qu'ont les salons d'imposer leurs amis dans la littérature. Mais le vulgaire a le droit d'exiger d'eux qu'ils fassent des choix pertinents. M. de Montesquiou ne justifie pas la confiance qu'on s'est trop hâté de mettre en lui. Il ruine l'autorité littéraire des salons plus qu'il ne la consolide. Mais on me dit que l'Académie songe à gratifier M. de Montesquiou du prix de poésie dont la création honore à jamais feu Despréouses-Archon. Comme je n'ai, cette année, aucun ami de banlieue ou de province qui sollicite une telle consécration de son génie poétique, je reste indifférent. Si l'Académie se souvient qu'elle est une sorte de caste, et presque la dernière représentante des vieilles traditions sociales, elle donnera le prix à M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac ; mais elle le refusera à l'auteur des *Paons* si elle songe qu'elle est, comme elle aime à le dire, la gardienne des lois de la langue française... Au fond, cela est de peu d'importance.

4 janvier 1902.

L'IDÉE DE PATRIE ET L'HUMANITARISME

Georges Goyau

M. Georges Goyau est, de sa nature, un profond penseur. Mais il l'est sans emphase et avec une sympathique simplicité; il l'est aussi avec méthode : ce qui arrive rarement. Enfin, il n'impose pas les doctrines qu'il insinue : et voilà encore un mérite exceptionnel pour un penseur. Il faut le suivre dans ses pérégrinations parmi les idées contemporaines, et si, de ce voyage, on ne tire pas les conclusions que tire M. Goyau, du moins conviendra-t-il d'être reconnaissant à l'auteur d'avoir fourni les moyens d'aboutir aux conclusions contraires. car il donne tous les documents tour à tour avec une sincérité à peu près héroïque et avec une impartialité presque toujours maîtresse d'elle-même.

M. Georges Goyau est ami des idées. Il a bien raison. C'est une amitié qui ne trompe guère. A l'heure actuelle je ne sache pas qu'on puisse vivre sa vie en une meilleure compagnie. M. Goyau, au reste, est infiniment digne des idées qu'il fréquente. Il ne les trompe pas, lui non plus. Il les comprend, il les pénètre, il les aime. Il les accompagne, avec des soins persévérants dans leurs évolutions et leurs révolutions. Et il ne se lasse jamais de les accompagner. Sans doute, je crois qu'il pourrait se reposer de temps en temps, car, à noter de minuscules manifestations ou d'imperceptibles contradictions de telles ou telles idées, il risque de fatiguer notre attention moins diligente que la sienne; au reste, je me hâte

d'ajouter que, si Georges Goyau court d'aventure ce péril, il l'évite presque toujours.

Mais comment M. Georges Goyau ne nous intéresserait-il pas à peu près constamment puisqu'il s'attache à déterminer les phases de la grande lutte de l'idée de patrie et de l'humanitarisme! Les hommes continueront-ils de se considérer avant tout comme les membres solidaires du groupement territorial qui est la patrie, ou bien se tiendront-ils d'abord pour liés directement à tous les hommes de l'univers? Seront-ils patriotes ou humanitaristes? Et par conséquent conserveront-ils les institutions et les organisations qui assurent la persistance de l'idée de patrie et de la patrie, ou bien supprimeront-ils ces institutions et ces organisations? La Révolution était cosmopolite, opposant la fraternité des peuples à la fraternité des rois. Sous le second Empire l'humanitarisme se développe; et la franc-maçonnerie coopère à ce développement.

Dans ce clair-obscur maçonnique agit, pendant trente ans, un homme dont Georges Goyau analyse, sans la moindre sympathie, l'effort systématique et persévérant: Jean Macé. Si, dans un petit nombre d'années, les patries sont supprimées, et si nous devenons prochainement citoyens du monde au lieu de rester citoyens de France, les historiens de l'avenir seront obligés de considérer Jean Macé comme un des plus grands hommes des temps modernes. Ce sont là de ces conclusions extrêmes et logiques qui vous font tout de suite douter de la bonté de telle doctrine qui les engendre inéluctablement. Grand homme ou non (plutôt non), Jean Macé, après la guerre de 1870, travaille impérieusement, dans les loges, à ranimer l'humanitarisme rendu languissant par la crise douloureuse de patriotisme que la guerre nous avait naturellement fait subir. *Les Trinosophes de Bercy* et *les Enfants de Gergovie* ne refusent pas leur concours à Jean Macé. L'Allemagne, cependant, fortifie en elle son patriotisme, et les loges de divers Leipzig

envoient aux loges françaises des messages lourdement narquois. Mais Gambetta comprend la nécessité d'être patriote et non pas humanitaire. Il est, durant quelques années, le restaurateur de l'idée de patrie en France, et il s'applique à rétablir notre puissance militaire. Il meurt. Ferry continue son œuvre en la restreignant, et en la précisant, car il faut que chaque homme et surtout chaque grand homme obéisse à son tempérament. Jules Ferry dirige les ardeurs patriotiques de la France vers les territoires coloniaux. Il doit vaincre alors l'hostilité doctrinale du vieil esprit humanitaire contre une politique qui permettait à la France de faire acte de nation... Il a contre lui Clémenceau et des hommes comme Jules Gaillard, Guépin, Périn, Réveillère, Robinet, A.-S. Morin... L'œuvre scolaire de la République tend à développer aussi le patriotisme français. De même l'œuvre militaire et diplomatique. Contre les humanitaristes, les républicains défendent avec succès la tradition, la doctrine de Gambetta, de Ferry. Mais voici que la scission s'opère. Et depuis 1895 l'évolution républicaine s'accomplit favorablement aux idées humanitaires et cosmopolites. Georges Goyau, qui aperçoit la franc-maçonnerie partout (est-ce parce qu'il l'observe plus minutieusement que personne), n'hésite pas à dire que la maçonnerie est l'agent de cette nouvelle évolution républicaine. La maçonnerie et le socialisme, car tout socialisme est certainement cosmopolite au moins parce qu'il est antimilitaire. Nous en sommes là. La lutte, étudiée par Georges Goyau, semble recommencer plus ardente. L'humanitarisme progresse. Le patriotisme fléchit. Mais M. Goyau n'a pas de peine à démontrer que la France, pour remplir entièrement son rôle humanitaire, a besoin de rester d'abord la patrie française.

Tel est, sèchement et platement résumé, un livre qui vaut justement par je ne sais quelle ampleur et surtout par la multitude de détails patiemment accumulés et groupés avec un ordre admirable. Mais je veux tout de

suite présenter, à l'excellent historien des idées que sait être M. Georges Goyau, diverses objections qui, même péremptoires, n'enlèvent nulle valeur au livre original que nous applaudissons, mais au contraire nous font mieux comprendre sa valeur, et que, dans les temps actuels, Georges Goyau est particulièrement louable d'avoir développé avec tant de sûreté un sujet aussi incertain.

Georges Goyau d'abord se gausse abondamment des républicains de 1865 pour ce qu'ils ont admis et déployé en eux les théories de l'humanitarisme. Il raille avec bonheur Jules Simon et quelques autres Magnin, partisans des milices, naïvement hostiles à l'esprit militaire et à l'éducation militaire. Certes, il a raison. Mais ne pourrait-on pas trouver en Napoléon III, qui, avec Louis-Philippe, fut le plus cosmopolite et le moins français de nos monarques, ces tendances et même ces doctrines humanitaires? N'était-il pas intéressant, je dis : n'était-il pas indispensable de rechercher ici ou là, dans l'œuvre de Napoléon III, ces tendances caractéristiques? Et un esprit curieux des contradictions, c'est-à-dire des faiblesses humaines, comme l'est M. Goyau, devait prendre un plaisir délicat à montrer les premiers républicains adversaires intraitables de l'Empire, héritiers néanmoins et interprètes de la théorie et des sentiments de l'empereur. M. Georges Goyau s'est refusé ce plaisir et nous l'a refusé. Regrettons-le.

Léger reproche! Mais il en est de plus graves et plus légitimes encore. Georges Goyau considère le combat de l'idée de patrie contre l'idée d'humanitarisme comme le fait le plus important de l'époque contemporaine. C'est, à mon avis, prévoir d'un peu loin les réalités historiques. Et, en tous cas, ce combat ne prend toute son importance que dans la mesure où il favorise ou bien gêne les progrès du collectivisme. Le libéralisme social et le collectivisme : telles sont, dit-on, les doctrines dont l'application déterminera, dans un avenir assez prochain,

la destinée des peuples. L'humanitarisme n'est souhaitable ou n'est redoutable que parce qu'il implique presque nécessairement le triomphe du socialisme internationaliste. Il est évident que les premiers progrès de l'humanitarisme ont coïncidé avec les premiers progrès du collectivisme, et les ont vraisemblablement engendrés. Pourquoi M. Goyau ne se préoccupe-t-il pas de montrer, dès 1866, la parenté réelle de ces deux doctrines?

Il est d'autant plus reprochable d'avoir négligé de mettre en lumière tout d'abord cette parenté, cette association intime, qu'il ne lui échappe pas que les progrès de l'humanitarisme en France depuis 1895 sont étroitement unis avec les progrès du collectivisme. Et je prétends même que ces progrès n'ont d'importance et ne sont dangereux qu'autant qu'ils déterminent des transformations profondes dans les principes directeurs de notre vie sociale. Mais M. Goyau est moins soucieux qu'il ne devrait l'être des réalités sociales : il lui suffit d'opposer dans la suite des temps les controverses plus ou moins efficaces des rhétoriciens de la politique. Et parce qu'aujourd'hui les argumentations des partisans de l'humanitarisme tendent surtout à détruire nos forces militaires, parce que, d'autre part, c'est la préoccupation d'expliquer les faits actuels, les événements immédiats qui a excité en lui le dessein d'édifier son livre, il a négligé presque fatalement ce qui constitue le pire danger de l'humanitarisme, c'est, à savoir, les développements concomitants du collectivisme ; et lui, adversaire forcené de l'humanitarisme, il aboutit à ne combattre l'humanitarisme que pour les raisons les plus faibles, et assurément les moins capables de convaincre les esprits déjà prévenus en sa faveur.

Mais j'ai dit que Georges Goyau est impartial autant qu'on le peut être — et je ne m'en dédis pas. Il a même un mérite extraordinaire à être impartial, puisque son livre est engendré par les préoccupations les mieux faites pour détruire toute impartialité : la préoccupation

des récents et violents combats de la politique... et de la littérature, de la littérature plus que de la politique. Je veux cependant adresser un nouveau reproche à M. Georges Goyau. Il est républicain autant que vous et moi, et ce n'est pas peu dire. Néanmoins, il se réjouit visiblement, presque outrageusement, en constatant que les républicains du second Empire ont professé justement les doctrines humanitaires et cosmopolites qu'il condamne, de toutes ses forces, qui sont redoutables. Ah! en 1868, Jules Simon et quelques autres Magnin vitupéraient les armées permanentes! Ah! en 1868, Jules Fabre flétrissait la prévoyante réforme militaire du maréchal Niel! Ah! à la même date, le spirituel Garnier-Pagès employait tout son génie à élaborer de fortes et fines plaisanteries contre les traîneurs de sabre, et tous les républicains d'alors signaient un programme qui ne pouvait qu'énerver le patriotisme français... Et Clamageran, qui, à cette époque, était presque un jeune homme encore, dans un congrès maçonnique international raillait ou excusait, ce qui était pire, le drapeau de la France! Et M. Georges Goyau s'irriterait de toutes ces déclarations si elles ne lui paraissaient d'abord si ridicules. Mais il laisse voir à quel point il les méprise. Il laisse voir aussi qu'elles suscitent en lui une irrépressible défiance contre tous ces gens bavards et criards qui vont devenir bientôt des chefs de gouvernement!

Mais ces gens, en effet, deviennent les chefs du gouvernement! Et Gambetta restaure la patrie française et le patriotisme français. Et Ferry fortifie la France et fortifie, en l'enorgueillissant, le patriotisme des Français. Et Gambetta et Ferry ont chacun le courage le plus rare : celui de combattre leurs anciens amis et de combattre au gouvernement les doctrines candidement humanitaires qu'ils professaient dans l'opposition. Et M. Georges Goyau, qui est équitable, ne refuse pas son admiration au patriote Gambetta. Et M. Georges Goyau,

qui est équitable, est éperdu d'enthousiasme lorsque Jules Ferry déclare avec un magnifique sang-froid :

Quand on vit sous la servitude, on se laisse aller aisément à rêver d'un gouvernement idéal, on se console dans la recherche de l'absolu. En est-il une preuve plus manifeste que les idées qui avaient cours jadis sur la guerre et sur l'armée? Vous souvient-il que, sous l'Empire, nous ne disions pas beaucoup de bien du militarisme? Vous rappelez-vous ces vagues aspirations vers le désarmement général, le détachement manifeste du véritable esprit militaire, cette tendance à la création d'une sorte de garde nationale universelle, qui caractérisaient la démocratie d'alors? Ces idées-là eurent des partisans : plusieurs d'entre nous y ont incliné, s'y sont laissé prendre. Mais, je vous le demande, en est-il un seul aujourd'hui qui n'ait pas été converti par les événements? Le pays a vu la guerre de 1870; il a tourné le dos pour jamais à ces utopies périlleuses et décevantes.

Et M. Georges Goyau reconnaît bien maintenant — et reconnaît judicieusement — que les républicains étaient excusables d'avoir, dans l'opposition, les idées les plus contraires à celles de l'Empire qu'ils combattaient. Et en effet, c'est un principe essentiel que les idées politiques d'opposition n'obtiennent toute leur valeur et ne prennent leur véritable sens que lorsqu'elles se transforment en idées de gouvernement. Mais alors pourquoi M. Goyau est-il si sévère contre les républicains du second Empire parce qu'ils ont, en 1867, par élan d'opposition, professé des idées d'humanitarisme ; pourquoi consacre-t-il un tiers de son livre à démontrer qu'ils ont fait prospérer le cosmopolitisme en France et qu'ils sont coupables pour cela ; pourquoi n'indique-t-il pas tout d'abord que c'était précisément là des idées d'opposition et qu'enfin ceux qui les professaient méritaient d'obtenir le bénéfice des circonstances atténuantes ; et pourquoi n'attend-il pas, avant de prononcer un jugement définitif, de voir ce que devinrent ces idées d'opposition lorsque leurs défen-

seurs devinrent chefs du gouvernement? Or, il advint que tous les républicains humanitaires du second Empire restent négligeables dans l'histoire, sauf Gambetta et Jules Ferry, qui furent, au pouvoir, des républicains vigoureusement et étroitement patriotes, ce dont, enfin! M. Georges Goyau les loue sans réserve... Il y a donc là une contradiction profonde dans le livre de M. Georges Goyau et qui l'affaiblit.

Je me hâte. Mais ne dois-je pas indiquer encore ceci : il ressort du livre de M. Goyau que les humanitaires depuis quarante ans, furent éminemment sincères, mais ne furent guère que cela. Ils furent tous des intelligences médiocres et, en somme, d'assez petits esprits. C'est pourquoi je me demande avec inquiétude si M. Georges Goyau n'a pas été hanté excessivement par le souci d'une actualité éphémère et n'a pas exagéré singulièrement l'importance de la lutte, en France, du cosmopolitisme contre le patriotisme! Qu'est-ce donc, pour l'histoire des idées, que la suite régulière des conceptions rudimentaires de Massol ou de Macé, de Colfavru, de Babaud-Laribière, de Caubet, de Lemonnier, de Guépin, de Fernand Maurice, de Gaillard, ou de Richard? C'est peu de chose, je pense, et c'est insuffisant, j'en suis sûr pour entraîner la France dans un humanitarisme prématuré!... Mais ce fut, du moins, suffisant pour entraîner Georges Goyau à ne voir que l'opposition superficielle du patriotisme et du cosmopolitisme. Certes, l'opposition existe, elle est redoutable; il est bon, il est urgent de la signaler. Mais ce qui peut permettre à l'humanitarisme de prospérer en France, c'est précisément qu'il est, dans une certaine mesure, complémentaire du patriotisme, et voilà ce que M. Georges Goyau a omis trop délibérément de montrer.

M. Georges Goyau est jeune encore. Mais son œuvre est déjà compacte. Elle est d'autant plus imposante qu'elle est plus cohérente. Je déplore qu'il reste attaché, enchaîné à un système d'idées un peu étroit, même un

peu étriqué. Mais il reste un bon historien des idées contemporaines. Il écrit ainsi les livres les plus utiles et les plus passionnants. Je sais bien que la couleur de style qu'il préfère est la couleur grise. Et il ne se garde pas assez du langage imagé. Il écrit :

La démocratie française, se ramassant sur elle-même en un superbe soubresaut d'énergie, allait bientôt démentir...

Il écrit :

Sur les ruines mêmes d'où montait, pour le prendre à la gorge, l'âcre fumée du pessimisme.

Il écrit :

Ils ne permirent pas aux utopies dissolvantes du cosmopolitisme de s'étaler derechef comme une sorte de couronnement de la doctrine républicaine.

Il écrit :

L'instinct vital flagelle aujourd'hui d'une protestation ricaneuse certaines thèses bien inutiles sur l'absurdité des guerres où se prélasserait volontiers notre maturité lassée.

Il écrit souvent ainsi. Mais la forme n'emporte pas le fond. Au reste, son style est quelquefois vif et vivant, même vibrant. Et comment ne pas admirer, en s'émerveillant, l'éblouissante clarté de ses idées! Elles s'enchaînent et s'ordonnent avec une aisance qu'on souhaite à tous nos profonds penseurs. Le livre, qui témoigne d'innombrables recherches, n'en est point surchargé. Il est facile, parfois alerte, toujours limpide. M. Georges Goyau est un esprit implacablement net. Il est aussi un esprit très pénétrant. Et il ne s'en fait presque jamais accroire pour cela. Il double de la sorte son mérite et la reconnaissance que nous lui devons. Des

livres comme *l'Idee de patrie et l'Humanitarisme* sont les plus utiles pour notre temps. Nous donnerions presque tous les romans qui paraîtront cette année et naturellement tous les in-folio versifiés de Montesquiou-Fézensac pour le livre de M. Georges Goyau et quelques autres analogues, de cette force et de cette sincérité.

11 janvier 1902.

TROIS ROMANCIERS RUSSES : TCHEKHOFF, GORKI, MEREJKOWSKY

Les romanciers russes sont innombrables. Ils deviennent plus nombreux que les romanciers français. J'ai à peine besoin de faire remarquer, en manière d'atténuation, que la Russie est beaucoup plus peuplée que la France. Au reste, tous les romanciers slaves ne manquent jamais d'être le plus grand romancier de la Russie. Ou plutôt ils seraient le plus grand! Mais il y a Tolstoï : ce qu'on ne doit jamais oublier. C'est pourquoi tous les romanciers russes sont, chacun, le plus grand romancier de la Russie après Tolstoï. Souvent il en va de même dans la vie où on est presque toujours le premier, derrière quelqu'un. Mais Tchekhoff, Gorki, Merejkowsky, les plus récemment importés chez nous, ne sont pas à plaindre. Ils sont tous les trois pleins de jeunesse et rayonnants de gloire. Ils sont tous les trois le plus grand... (voir plus haut). Et enfin, comme d'habitude, les œuvres qu'on vient de nous donner maintenant sont précisément leurs chefs-d'œuvre; ce sont celles qui font le mieux comprendre leur talent si original, ce sont celles qui ont obtenu le plus grand succès dans l'univers cultivé ainsi que chez les Moscovites et les Pétersbourgeoises... Il convient de dire qu'effectivement elles sont excellentes — ce qui n'est pas beaucoup dire ni rien de bien catégorique — mais, pour parler net, je voudrais qu'elles eussent été écrites par les meilleurs de nos romanciers français. Et nous aurions quelques raisons nouvelles de croire en leur supériorité.

ANTON TCHEKHOFF

Ce nom est bien russe, comme le fait judicieusement observer un de mes amis. Mais les romans de Tchekhoff sont moins russes que son nom. Il est cependant le premier des écrivains russes après Tolstoï. Il fut médecin. On peut dire qu'il ne changea pas de profession en devenant psychologue. On peut dire aussi que l'observation constante de la vie humaine, misérable et précaire, le conduisit naturellement à voir, plus que tout le reste, les médiocrités et les bassesses de la vie intellectuelle et morale et sociale. On peut dire tout ce que l'on veut. Mais il n'est pas indifférent que Tchekhoff soit né dans l'humilité et dans la pauvreté. Il est le fils d'un serf. Étudiant, il dut par le travail, et quel travail ! gagner sa vie, et quelle vie ! Il fréquenta les milieux et les mondes où la vie est le plus vulgaire ; il coopéra à cette vulgarité, car, aussi bien, il faut vivre ; et il en souffrit, car, aussi bien, il aspirait à devenir littérateur.

Mais c'était tout de même bien sincèrement qu'il souffrait de cette vulgarité et de cette vie, et il observait l'une et l'autre avec une perspicacité terrible. Et il les décrit maintenant l'une et l'autre avec une effroyable exactitude. Rien n'est plus banal que l'aventure qu'il nous conte dans son roman : *Un duel.* C'est une scène très simple, affreusement simple de la vie de province, dans toute sa platitude et dans toute son horreur. Ses héros sont tous insignifiants, et ils sont tous d'esprit et d'âme pauvres, sauf un qui se trouve être un naturaliste allemand et qui est, comme par hasard, le plus pédantesque des naturalistes allemands. Et il n'arrive rien à ces braves gens veules et qui sont dégoûtés de la vie sans savoir ou sans comprendre qu'ils en sont dégoûtés. Et cependant deux d'entre eux se battent en duel. Et c'est le plus lamentable duel qu'on puisse supposer : un duel sans joie, sans excitation, sans héroïsme, sans blessure,

un duel où les adversaires courent, inutilement et sans qu'on puisse leur en savoir gré, le plus grand danger, un duel sinistre, épouvantable et gris, et terne, et plat.

Et tout cela est peint avec une vérité forte et rapide. On est ainsi profondément ému par les procédés les plus élémentaires. Tchekhoff sait avoir beaucoup d'art dans beaucoup de simplicité. Il est un réaliste très véridique et très exact. Il expose les faits, et il se pique de ne tirer d'eux aucune conclusion : il nous abandonne à la tristesse que les faits nous inspirent. Rien n'est plus mélancolique que ces romans trop vrais, développés avec une systématique impassibilité. Non, rien ; et c'est pourquoi l'œuvre entière de Tchekhoff, qui peint, dans son immensité vide, toute la vie de province, est bien faite pour susciter une incurable mélancolie. Mais dites-moi en quoi ces romans de Tchekhoff sont particulièrement russes, et ce qu'ils nous apportent de nouveau à nous, gens de l'occident. Je vois bien que les fonctionnaires s'appellent : tchivoniks, et les paysans : moujicks ; mais ce qui est surtout visible, c'est que la vie des tchivoniks ou des moujicks est prodigieusement ressemblante à la vie des fonctionnaires ou des paysans de nos pays. Le réalisme de Tchekhoff est général, non point local, profond et non point pittoresque et superficiel ; son œuvre est peut-être plus belle pour cela. Mais voici par où Tchekhoff fait songer encore à nos écrivains bien modernes et très parisiens. Ce fils de serf est devenu tout à fait « gendelettre ». Ce provincial de naissance obscure est devenu très aristocrate et très « homme du monde ». Et, dans ses descriptions si parfaites de la vie de province, il laisse apparaître un petit air supérieur très réjouissant. Tchekhoff a un dédain sarcastique pour ces pauvres gens des villes lointaines qui connaissent mal la beauté littéraire et dont la vie est par ailleurs sans éclat. Dédain froid et sobre, qui s'exprime à peine, qui s'exprime surtout par l'indifférence, qui est d'autant plus évident. Tchekhoff est certainement content de vivre la

vie littéraire. Allons, tant mieux! Cela prouve que les écrivains russes ont encore des âmes jeunes. Cela prouve aussi que Tchekhoff est beaucoup plus de son temps qu'il n'est de son pays. Il est charmant ainsi. Pour que rien ne manque à sa gloire ni à la nôtre, on compare volontiers, sur la Néva, Tchekhoff à Maupassant. Toutes les comparaisons sont permises, car elles sont toutes fausses.

MAXIME GORKI

Récent produit du snobisme russe! Un produit excellent, d'ailleurs. Il faudrait étudier le snobisme russe, comment il naît, jusqu'où il se propage. Oui, je voudrais bien savoir de quelle façon se forme un snobisme littéraire chez une bourgeoise de Riga, ou d'Odessa, ou d'Astrakan, ou de Kiew. En France, la facilité des communications, le grand nombre de journaux expliquent tout. Mais, en Russie?... Gorki est naturellement le premier des écrivains russes, après Tolstoï. Il fut soudain révélé à la société russe qui l'exalta véhémentement. Chez nous, sa gloire fut plus discrètement introduite. Je ne sais si elle pourra longtemps durer. Il n'est permis à personne d'ignorer que Gorki est un vagabond. Comme disait un éminent critique : il n'eut jamais ni père ni mère. Mais il eut, en revanche, un grand-père qui le mit en apprentissage chez un cordonnier. Il devint ensuite apprenti graveur, marmiton, aide jardinier, encore marmiton sur un bateau à vapeur, garçon boulanger, scieur de planches, débardeur sur les quais, garde-barrière, enfin et toujours vagabond. Et, il voulut écrire, à peu près dès qu'il sut lire. Il a trente-quatre ans maintenant; il écrit depuis huit ou dix ans, et depuis deux ou trois ans il est très célèbre. La gloire est venue à lui tout à coup, ne pouvait venir à lui que brusquement. Il était extrêmement convenable que toute une société à peu près polie s'enthousiasmât pour les récits

d'un chemineau des steppes. La singularité de sa vie, plus encore que la singularité de son œuvre, le désignait au snobisme comme une proie.

Certes, ils étaient bien dignes de retenir toutes les curiosités, ces vagabonds si nettement décrits par un de leurs camarades. Gorki a merveilleusement senti toute la diversité de leur vie monotone, ou bien toute la monotonie de leur vie diverse. Il n'est pas donné à tous les écrivains d'observer un monde aussi original que ce monde des coureurs de grandes plaines, il est donné à bien peu d'écrivains de traduire avec autant de vigueur et d'intensité que Gorki le monde qu'ils observent. Les livres de Gorki sont sincères et francs. Ils sont presque dépourvus d'art, et cela les rend d'autant plus sympathiques. Ils sont admirables en leur naturelle simplicité. Mais on les eût admirés même s'ils eussent été moins près d'atteindre à la perfection. On les eût admirés, car ce que goûtèrent tout d'abord en eux ceux qui décident des génies et des gloires, ce fut exclusivement l'étrangeté du sujet et l'étrangeté de l'écrivain.

Ils sont vraiment originaux ces livres, parce qu'ils sont composés, en vérité, « d'après des documents inédits » et parce que l'âme même des vagabonds s'épanche en toutes leurs pages. Ces vagabonds ont des origines très différentes, et pourtant bientôt ils se ressemblent tous comme des frères. Ils sont fatalistes et tristes. Ils supportent la vie, et c'est par habitude seulement qu'ils consacrent tous leurs soins à la prolonger. Ils dissertent avec quelque précision du bien et du mal et ils ne sont pas beaucoup plus fripons que les honnêtes gens. Sans doute, ils ressemblent aux vagabonds de tous les pays. Mais ils ont néanmoins un caractère particulier : ils sont tous imprégnés de la mélancolie nationale qui enveloppe la Russie entière. Leur mélancolie est plus résignée qu'agressive. Mais ces chemineaux ennuyés ne ressemblent guère aux chemineaux de France, qui chantent gaiement parmi les routes.

Donc, moins parfaits, les livres de Gorki n'auraient pas obtenu moins de succès. Il est difficile que leur succès se prolonge. Le monde des chemineaux est nouveau dans la littérature, mais c'est un monde restreint et toujours identique à lui-même. Il n'arrive à ce monde que des aventures banales. Et c'est un monde dont on a bientôt fait le tour. Gorki lui-même se répète un peu et charge certains récits de vaines dissertations. Les snobs russes sont gens à se lasser de tout, même des vagabonds. Et, aux yeux des snobs surtout, rien ne vieillit plus vite que ce qui est tout à fait nouveau. Que deviendra la gloire de Gorki? Ne va-t-elle point péricliter? Ce génial et fruste écrivain doit sentir déjà son impuissance, et il n'a pas trente-cinq ans! Brutalement projeté dans la littérature, il tâche à s'y maintenir. Mais le métier lui manque. Il compose une comédie. Il a essayé un roman mondain. Il hésite, et, usé par sa rude existence, il souffre. Les livres de Gorki sont poignants : sa vie est plus dramatique encore que ses livres.

DIMITRI MEREJKOWSKY

La « nouvelle » végète en France. Elle fleurit sur les bords de la Néva. Tchekhoff et Gorki écrivent des contes admirables pour leur brièveté. Par compensation, Dimitri Merejkowsky écrit, avec une redoutable aisance, des romans de cinq cents pages. Et ce sont par surcroît des romans historiques. J'ai fait cette observation profonde que les romans historiques ont toujours cinq cents pages. L'imagination du romancier ajoute, ajoute encore aux compilations de l'érudit. Et ce sont parfois de magnifiques entassements. Quelques personnes se flattent de mépriser le roman historique pour des motifs très distingués. Il me semble tout simplement que le roman historique peut être la meilleure ou la pire des choses. Et, par exemple, *la Mort des Dieux* de Merejkowsky était probablement la pire des choses. Et *la*

Résurrection des Dieux de Merejkowsky est peut-être la meilleure des choses.

Ce romancier a trente-trois ans : son talent progresse et sa gloire prospère. Il a commencé par écrire des vers comme tout le monde en Russie et en France, et par apprendre le grec comme très peu de gens en France et en Russie. Tchekhoff possède l'habileté ; Gorki a le don ; Merejkowsky apporte dans la littérature tout ce que peut donner à un écrivain une culture intellectuelle immense, servie excellemment et dépréciée aussi par une inquiétante facilité. Mais, au moins, dans *la Résurrection des Dieux*, le travail maîtrise et discipline la facilité. Et ce livre est très beau. Beaucoup d'ordre, de l'harmonie, de l'ampleur, quelque variété, de la couleur et de la vie, et de l'abondance aussi et de la prolixité, on trouve tout cela dans *la Résurrection des Dieux*. Mais quels sont donc ces dieux qui ressuscitent ? Ce sont les dieux antiques qu'avait exécutés le christianisme. Ils reparaissent maintenant, et la Renaissance leur donne une nouvelle jeunesse, en rétablissant pour un temps la civilisation contemporaine de leur domination passée. Léonard de Vinci personnifie cette merveilleuse époque, et Merejkowsky développe dans son livre toute l'existence de cet homme exceptionnel comme l'époque où il vécut. Léonard de Vinci fut un grand génie créateur. Il inventait comme les autres hommes imitent. Et il fut, en outre, assez intelligent pour ne pas souffrir trop de sa supériorité. Merejkowsky ne diminue point, en l'analysant, la personnalité de ce héros de l'intelligence, qui est à peu près toujours le personnage principal de tableaux gigantesques où figurent Ludovic le More, Savonarole, Machiavel, Alexandre et César Borgia, gens sans banalité et qu'on ne rencontre guère sur le boulevard. On éprouve, en somme, une impression joyeuse à revivre en ce temps plein d'énergie qu'évoque Merejkowsky, et parmi ces hommes frénétiques qui émerveillent tout de même notre moderne naïveté. Ce fut un

temps où on ne s'ennuyait pas. Et pourtant Léonard de Vinci se sentait solitaire parmi ses contemporains, qui lui paraissaient très petits...

Le roman de Merejkowsky n'offre rien de particulièrement russe; il est, au contraire, systématiquement enrichi et, par moments, chargé des cinq ou six idées générales philosophiques qui courent l'Europe et l'Amérique du Nord depuis quelque vingt ans. Il est tout plein de ces mille qualités impersonnelles que réclame le roman historique, lequel est justement le genre littéraire qui interdit le plus possible les qualités personnelles. Il est somptueux, touffu peut-être, mais non pas confus, sans sobriété, mais non sans force, éloquent, vivant et vibrant; il constituera un excellent aliment pour notre « esthétisme » ingénu et cultivé. Décidément, Dimitri Merejkowsky est, avec Tchekhoff, Gorki et un certain nombre d'autres romanciers dont nous saurons les noms demain, le premier des écrivains russes — après Tolstoï.

18 janvier 1902.

LIVRES D'HISTOIRE ET HISTORIENS : ERNEST DAUDET, CASIMIR STRYENSKI, LE P. BLIARD

Ernest Daudet : *la Conjuration de Pichegru et les Complots royalistes du Midi et de l'Est*, 1795-1797. — Casimir Stryenski : *la Mère des trois derniers Bourbons.* — Le P. Bliard, de la Compagnie de Jésus : *Dubois, cardinal et premier ministre*, 2 vol.

Nous sommes follement respectueux. Nous avons la maladie du respect. Nous respectons tout et tous, à tort et à travers. Nous entourons d'estime révérente des écrivains, des politiciens qui ne méritent même pas qu'on les nomme. Sans doute, nous raillons un peu, mais si peu! Et nous ne raillons que pour mieux respecter. Même, depuis quelque temps, nous nous abstenons de railler! Quelle époque, ô mon Dieu! où on respecte tout le monde! Et cette incurable infirmité n'est pas seulement la maladie ou bien la sottise du vulgaire ; tous les esprits de notre temps en sont atteints plus ou moins profondément. Et dans le passé, comme dans le présent, ils cherchent avec une ardeur infatigable quelqu'un à respecter. Ils trouvent, car on trouve toujours des gens à respecter. C'est pourquoi nos historiens contemporains, qui sont excellents, réhabilitent avec ferveur. Le nombre des réhabilitations, effectuées depuis quelques années avec l'aide infiniment secourable des documents inédits, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Voici précisément que M. Ernest Daudet réhabilite Pichegru qui avait, en vérité, fort besoin d'être réhabilité, le pauvre homme!

M. Casimir Stryenski réhabilite Marie-Josèphe de Saxe qui, en vérité, n'avait guère besoin d'être réhabilitée, la pauvre femme ! Et un des rares jésuites dont nous jouissions encore, le R. P. Bliard, entreprend de réhabiliter le cardinal et ministre Dubois qui, en vérité, était homme à se passer ou à se moquer de toutes les réhabilitations.

Au reste, rien n'est inutile comme les réhabilitations. Ceux qui ne furent pas coupables n'en peuvent attendre aucun bénéfice ; ceux qui furent coupables peuvent, à la rigueur, en tirer quelque avantage et encore ! Il est plus vraisemblable que la réhabilitation d'un homme excite seulement le courage de ses ennemis. C'est sans doute ce que le cardinal Dubois aurait dit à son historien bien intentionné, le P. Bliard (S. J.), et il l'eût spirituellement détourné d'accomplir une tâche qui serait tout à fait vaine si elle ne nous procurait une occasion nouvelle de suivre, en deux volumes clairs et faciles et abondants, la vie singulière d'un homme un peu grossier, mais fertile en ruses.

Quoi qu'il en soit, on tiendra pour incontestable, après avoir lu le livre de M. Ernest Daudet, que la réhabilitation de Pichegru s'imposait ; et on tiendra également pour certain que cette réhabilitation ne peut manquer d'être inefficace, car, comme le dit très judicieusement M. Ernest Daudet : « la vérité, quand elle se produit tardivement, ne peut rien contre la légende, et presque toujours celle-ci lui survit ». De toutes façons, Pichegru reste le plus malheureux des hommes. Dans son élan vers la gloire, il fut arrêté plus par les circonstances que par les rivalités. Il eut toutes les mauvaises fortunes. Il aurait pu trahir la France au profit de la royauté. Mais il ne le fit pas. Et il paraît bien évident que ce ne furent pas les mauvaises intentions qui lui manquèrent, mais la chance de pouvoir traduire ces intentions mauvaises en des actes inoubliables qui auraient pu vouer son nom à la reconnaissance d'un certain nombre d'hommes... Après quoi, il traîna lamentable-

ment les dernières années de sa vie, et mourut, plein de regrets et de rages, dans un complot sans originalité. Pichegru n'est que le second dans la gloire ou dans le mépris. Il a commandé avec honneur les armées de la République, en 1795. Mais il dépensa sa valeur en de confuses opérations de guerre. Il fut victorieux, mais le fut parmi des campagnes trop compliquées pour que le souvenir de ses victoires, difficiles, d'autant plus admirables, d'autant moins éclatantes, persiste dans tous les esprits. Et seuls les spécialistes de l'art des batailles ont le loisir de s'émerveiller de ses précieuses vertus de stratège. Déçu par l'injustice de la gloire, Pichegru put croire qu'il obtiendrait enfin le grand rôle dont il était digne — en trahissant! Mais que sais-je? sa conscience, le sentiment du devoir l'arrêtèrent peut-être. Et il n'eut même pas la chance d'être puissamment entraîné par ses auxiliaires. C'est ainsi qu'il fut toute sa vie un demi-traître, un demi-grand homme, un grand malheureux! Au moins, on se flattait jusqu'ici de le pouvoir classer parmi les traîtres de quelque envergure, et cette erreur était profitable à sa réputation. Hélas! il est maintenant démontré que, même cette réputation, de qualité médiocre, est injustifiée. Non, Pichegru n'a même pas trahi; il n'eut pas la chance, ni peut-être la volonté de trahir. Pauvre ambitieux! pauvre homme! Il ne mérite rien de nous, même pas l'exécration! Et maintenant il est trop tard pour qu'on l'oublie tout à fait.

C'est avec une clarté parfaite et extrêmement persuasive que M. Ernest Daudet revise le procès de Pichegru. Car cette œuvre historique n'est rien autre que la revision d'un procès. M. Daudet analyse tous les témoignages hostiles à Pichegru, les compare, met en lumière leurs contradictions, et, en somme, nous force à conclure avec lui que Pichegru fut victime de Bonaparte, victime du Directoire, victime de Moreau, victime de ses hésitations et de ses faiblesses, perpétuelle victime. Et

quel drame, cette aventure de Pichegru ! Drame pittoresque, car d'ingénieux fripons qui ont besoin d'argent, Montgaillard, Fauche-Borel, s'agitent, avec impudence et avec verve, autour de ce Pichegru maladroit. Drame affligeant aussi, car il ne nous est pas possible de ne pas entrevoir l'imposante, l'auguste stupidité du prince de Condé, agent de restauration royaliste, et avec quels sots Pichegru se commettait. Or, si on pardonne presque tout aux traîtres, on ne leur pardonne pas d'être inconsidérés. Drame douloureux, car on voit comment se perd un homme qui avait bonne envie de devenir un grand homme.

La vie de Marie-Josèphe de Saxe est plus simplement un drame mélancolique. Et c'est un drame sans péripéties. Marie-Josèphe aima son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, son mari, ses enfants, et, par surcroît, elle aima Dieu toute sa vie, et elle fut soumise à ses volontés. Elle n'était pas belle, elle n'était pas riche, elle n'était ni très intelligente ni très instruite, mais elle avait confiance en Dieu. Sa confiance ne fut pas mal placée, puisque Dieu permit que le Dauphin de France devint veuf de sa première femme, et que ceux qui lui en cherchaient une autre vinssent la chercher en Saxe. Le Dauphin n'était pas très intelligent, il n'était pas très instruit ; mais il aimait Dieu, et il fut un assez bon mari, dans le genre ennuyeux. Marie-Josèphe accepta très bien ce genre et ce mari, car elle était heureuse au fond de son cœur quand elle songeait qu'un jour elle serait reine de France. Elle eut un très grand nombre d'enfants, elle en remercia Dieu et son mari ; elle les aima, elle les éleva pieusement, royalement et bourgeoisement. Elle avait des idées étroites et élevées. Elle était charitable et méprisait les petites gens. Elle était orgueilleuse et modeste, hautaine et dévote. Son mari était dévot lui aussi. Il était même bigot. Mais il n'était pas assez intelligent, ou bien pas assez sot pour être hautain. Donc il était bigot. Et il en mourut. En effet,

il était gras et pourvu d'un bon estomac. Mais il voulut, pendant le carême de l'année 1765, faire un sacrifice à Dieu : il dînait chaque jour avec un cœur de laitue à la croque au sel, sans huile ni vinaigre, et il buvait quatre ou cinq verres d'eau. Alors, ce gros garçon, qui aurait pu être roi de France, maigrit avec tant d'activité qu'il fallut bientôt rétrécir ses vêtements. En même temps, il était bon colonel et commandait avec frénésie son régiment : En avant ! marche ! une deux, une deux !... Le 6 août, il assista à une manœuvre dans un pré humide : il s'enrhuma. Rien n'est dangereux pour les dauphins ascètes comme un rhume négligé. Il fut très rapidement phtisique et mourut le 20 décembre. Le peuple le connaissait peu et il le regretta beaucoup. Le Dauphin était mort poitrinaire. On avait conservé par piété « les draps imbibés des sueurs de l'agonie », et on en avait distribué des fragments en guise de reliques... Il fallut bientôt convenir que la Dauphine avait, comme son mari, « la poitrine ulcérée ». Elle était victime de son dévouement conjugal. Dans la nuit du 12 au 13 mars, elle se sentait mourir. Lorsque son confesseur s'aperçut qu'elle agonisait, il lui dit : « Réjouissez-vous, Madame, vous allez en échange d'une vie passée dans la tristesse et dans les larmes, commencer un règne éternellement heureux. » La Dauphine demanda qu'on récitât près d'elle les prières des agonisants. Elle eut encore la force de les dire avec ceux qui l'assistaient. Elle prit un crucifix et le baisa avec ferveur, puis elle ouvrit de grands yeux brillants, les referma, et rendit son âme à Dieu vers huit heures du soir, le vendredi 13 mars 1767. Sur son cercueil, le comte de Bérenger, chevalier d'honneur, prononça ces belles paroles traditionnelles : « Madame la Dauphine est morte, nous n'avons plus de maîtresse, *officiers, pourvoyez-vous!* » Le roi d'armes dit à son tour : « Très haute et très puissante et excellente princesse madame Marie-Josèphe de Saxe, veuve du très haut et très

puissant et excellent prince, monseigneur Louis, dauphin de France, est morte. » Ce qu'il répéta une seconde fois, en ajoutant : « Priez Dieu pour son âme ! » Louis XV regretta beaucoup sa belle-fille. Puis, il se « fit une raison », avec Mme du Barry.

La vie de Marie-Josèphe est émouvante à force d'être vide. Il ne s'y passe rien. Marie-Josèphe se marie avantageusement, a des enfants, perd son père, sa mère, son mari, puis meurt à son tour. Elle mène, dans une cour aimablement dévergondée, la vie la plus bourgeoise et la plus paisible. Elle est fort adroite à maintenir son crédit entre la reine Leczinska et Mme de Pompadour. Et M. Stryenski peint à merveille cette vie bien ordonnée et cette astuce persévérante. Au reste, Louis XV, aux lendemains de ses « noces » trop caractérisées, venait chercher le repos en compagnie de Marie-Josèphe qui sut, avec une industrie charmante, entretenir l'amitié du roi pour elle. Et elle employait toutes ses habiletés à « taper » Louis XV de fortes sommes en faveur de ses frères ou sœurs qu'elle voulait établir. Louis XV, philosophe, se laissait faire. Lisez ce livre de M. Stryenski, vous y verrez à quel point l'existence monotone d'une dauphine peut ressembler à celle d'une femme de petite condition qui ne laisse nulle trace dans l'histoire. M. Stryenski a pensé que la mère de Louis XVI, de Louis XVIII, de Charles X pouvait être le sujet d'un livre. Il a eu raison, parce qu'il a beaucoup de talent, parce que son style est agréable et clair, sans relief mais élégant, parce qu'il sait avec art grouper des documents et parce que, enfin, nous sommes infatigablement ravis par ces intimités charmantes de la vie du XVIIIe siècle.

Si Marie-Josèphe est bien de son temps, le brave cardinal Dubois est de tous les temps, — du sien et du nôtre, en particulier. C'était un arriviste forcené. Il était affamé de tout, même de considération. Il obtint à peu près tout, mais non pas la considération. Mais il avait

assez d'esprit pour s'en passer. Le P. Bliard (S. J.) s'est appliqué à faire, quoiqu'il s'en défende, sa réhabilitation et même son panégyrique. Dubois glorifié par un Jésuite: le P. Bliard joue la difficulté. Il la joue avec bonheur, du reste. Et son étude considérable est digne d'un bon historien. Cependant, elle est longue, longue, parce que le P. Bliard a des procédés d'exposition de rhétoricien. Il développe à perte de vue, comme un prédicateur. Il est plus dangereux d'écrire avec facilité que de parler avec facilité. Et le P. Bliard a des pudeurs qui ne manqueront pas d'amuser les esprits légers ! Il cherche à prouver que Dubois, étant cardinal, ne pouvait être intrigant. Il veut même démontrer qu'il n'était pas impie. « L'impiété parfaite fut son repos », affirme Saint-Simon. Et le P. Bliard répond : « Mais ce n'est pas vrai ». Ainsi, au début d'une entreprise, Dubois demande à Dieu « de mettre ses amis en état de diriger habilement les négociations dont ils sont chargés et bénir leurs efforts ». L'argument n'est peut-être pas tout à fait péremptoire. D'ailleurs, le P. Bliard appelle constamment Dieu : le Souverain Maître, ce à quoi Dubois ne pensait pas toujours. Ce style ecclésiastique devient amusant lorsque le P. Bliard se consacre pieusement à démontrer que les mœurs de Dubois étaient des plus recommandables. Des « pamphlétaires » des « semeurs d'anecdotes grivoises » accusent Dubois d'avoir eu les meilleures relations avec Mme de Tencin, « sa complice, et quelle complice ! » dit le P. Bliard qui parle aussi comme un procureur ! Il pense d'ailleurs que cela est faux, car, dit-il, « Dubois ne put entrer en rapport avec elle que vers 1714, alors qu'il était presque sexagénaire ! » Ah ! ce n'est peut-être pas une raison... Mais le P. Bliard continue et triomphe : « Comment n'a-t-on jamais divulgué le nom de quelque fruit de ces unions si prolongées ? » Oh ! mon Révérend Père ! — Il est certain qu'on a calomnié Dubois avec excès. Le P. Bliard marque très bien la raison de ces haines viru-

d'hui vaut surtout par nos historiens. C'est une vérité que les historiens sont assez disposés à admettre. Mais malheureusement les autres catégories d'écrivains l'acceptent moins volontiers...

25 janvier 1902.

LES AUTEURS DE NOUVELLES : PAUL BOURGET, ANDRÉ THEURIET, MASSON-FORESTIER

Ce n'est pas sans une certaine émotion, dirai-je, que j'entreprends de discuter aujourd'hui des œuvres de deux écrivains auxquels la bienveillance de nos contemporains accorda une gloire importante, et d'un autre écrivain qui est bien étonné de ne pas posséder une gloire aussi considérable, mais s'en console furieusement en songeant qu'il y a beaucoup d'injustice ici-bas et que les mérites littéraires ne sont pas toujours récompensés. Pour parler net, ce dernier écrivain est M. Masson-Forestier, et il s'abuse étrangement sur ses mérites littéraires, mais je conviens qu'on l'entraîna assez naturellement à l'illusion où il se complaît douloureusement aujourd'hui, en lui attribuant tout d'abord un succès que rien ne justifiait, rien, absolument rien. Au reste, on fut aussi coupable de lui refuser ensuite ce succès qu'on avait été coupable de le lui accorder d'abord. Et si je le dis, c'est parce que la première faute n'excuse point la seconde et que la seconde rend la première plus impardonnable. Mais je suis fort ému, comme j'avais l'honneur de vous le dire, car il m'apparaît très clairement que *Difficile devoir*, le livre de M. Masson-Forestier, qui n'est un de nos grands écrivains que par erreur, n'est pas plus mauvais — et, certes, il l'est ! — que celui de M. Paul Bourget : *Monique*, ou que celui de M. André Theuriet : *Contes de la Marjolaine*. Et je suis donc désespéré et inquiet d'avoir à conclure que M. Masson-Forestier écrit aussi bien — ce qui

n'est tout de même pas dire : très bien — que M. Paul Bourget ou que M. André Theuriet, et qu'il est un conteur égal à ces deux autres conteurs ; j'en suis désespéré et inquiet, parce que cela m'oblige à conclure, en outre, et très logiquement, que M. Paul Bourget et M. André Theuriet ne sont pas supérieurs à M. Masson-Forestier.

Mais il leur est permis sans doute d'être fraternellement médiocres, et sans trop se compromettre, dans un genre où nul n'excelle aujourd'hui. La nouvelle est en décadence depuis qu'elle existe. Elle a cela de commun avec le parlementarisme. Mais il y a lieu de penser que cette décadence, dont assurément les écrivains sont responsables (car elle témoigne enfin qu'ils ne sont pas capables d'écrire des nouvelles), le journalisme contemporain en est particulièrement reprochable. Le journalisme avilit tout ce qu'il touche. Et il a causé d'autant plus de mal qu'il s'est appliqué davantage à toucher à tout. La politique obtient aujourd'hui les mépris de tous les gens bien nés, parce qu'elle est l'aliment essentiel de toutes les polémiques de presse. La littérature dramatique s'est singulièrement affaiblie parce que les journaux, la dominant par la critique, l'ont en toute hâte et le plus possible « commercialisée ». Le roman s'est discrédité, parce qu'il est devenu feuilleton. La « nouvelle » a complètement perdu ses charmes d'antan parce qu'elle n'est plus qu'une production industrielle pour les journaux. Elle est faite en une heure pour un jour. Et maintenant elle est presque en dehors de la critique parce qu'elle est au-dessous de la littérature. Elle est tombée si bas, si bas, que le public lui-même en est à peu près entièrement dégoûté. Et les journaux, qui, naguère, multipliaient les contes en leurs fastidieuses colonnes et les choisissaient de tous genres : idiots, ineptes ou stupides, n'en publient presque plus maintenant, et ceux qu'ils publient sont tous du même genre : bêtes et plats, plats et bêtes... Et voilà comment la « nouvelle » est chez nous un genre à peu près mort. Mais comme tous les

genres littéraires renaissent dès qu'ils sont morts, ou peu de temps après, nous avons le droit de nous demander si les livres de M. Paul Bourget, André Theuriet, et Masson-Forestier coopèrent à ranimer la nouvelle à son dernier souffle, ou à précipiter plutôt son anéantissement.

Chacun conclura comme il voudra après avoir lu les livres négligeables de ces notables écrivains. Mais il est certain que Paul Bourget est l'un des écrivains de notre temps les moins faits pour écrire des contes et nouvelles. Il est incapable de brièveté. Il est naturellement lourd. Et sa psychologie rudimentaire et lente devient, dans la nouvelle, plus rudimentaire et plus lente. Les snobismes s'accentuent regrettablement, parce qu'ils sont moins voilés par les complications du drame. Et ce sont des préparations prolixes et massives pour les historiettes les plus ingénues du monde. Pour nous conter dans *Reconnaissance* un fait divers d'une suprême banalité et dont tous les feuilletonistes de l'univers ont usé tour à tour, Paul Bourget se laisse aller tout d'abord à vingt pages de psychologie pataude. Ah ! voilà un conteur qui n'a point de hâte d'aboutir au dénouement ! Puis, après avoir comparé doctement le caractère des Français à celui des Anglais, à celui des Américains du Nord, et des Brésiliens, et des Australiens, cet excellent homme finit par nous informer que l'un de ses héros vola d'abord à son autre héros deux cents francs (Paul Bourget dit : dix louis, car on ne compte pas autrement dans le grand monde), partit pour l'Afrique australe (Paul Bourget omet de nous donner la psychologie des Africains du Sud), conquit une fortune, et quelle fortune ! dans les mines d'or, revint en Europe douze ans après, et remboursa le volé largement, et d'ailleurs élégamment. En effet, le voleur, sachant que le volé avait le goût des arts, lui offrit avec grâce une aquarelle de Burnes-Jones... Mon Dieu ! Qu'est-ce que cela peut nous faire ?

Le tout est parsemé de phrases anglaises que je ne comprends pas, ce qui double pour moi l'intérêt déjà palpitant de cette aventure si prodigieusement originale. Mais M. Paul Bourget est atteint de ce snobisme, et il est tel de ses romans où l'on rencontre des phrases écrites en toutes les langues, sans compter celles écrites en français, car Paul Bourget n'a pas encore complètement renoncé — par chic ! — à employer la langue française, encore qu'il commette plus souvent qu'il n'est strictement convenable à un grand écrivain des phrases comme celle-ci : « Ces discours et d'autres semblables que ce très intelligent John Kerley m'a tenus depuis dérivent tous de l'extrême acuité avec laquelle il perçoit le secret défaut de sa grande culture... » Et tant d'autres snobismes incurables persistent encore en lui et le poussent à se servir d'expressions inexactes : « J'avais sorti de mon porte-monnaie *un billet de cent francs*. Quelques coups suffirent pour le transformer *en une quinzaine de pièces de cinq louis*, que je m'amusai à jeter sur le tapis vert par poignées jusqu'à ce que la chance tournât. » Vous voyez ici l'extrême vulgarité et l'extrême prétention, et, dans l'une comme dans l'autre, l'extrême inexactitude. Il est vulgaire et inexact d'écrire : « J'avais sorti de mon porte-monnaie un billet de cent francs... » Ce geste grossier de bourgeois avare et défiant se pratique peu dans les salles de jeu de Monte-Carlo, et, en somme, les bourgeois eux-mêmes mettent leurs billets de cent francs dans des portefeuilles et non dans des porte-monnaie. Mais M. Paul Bourget se hausse soudain, et d'un mouvement plein d'aisance, jusqu'à la distinction la plus raffinée. Le billet de cent francs extrait du bas de laine devient instantanément « une quinzaine de pièces de cinq louis ». Et vous m'en voyez ravi pour ce joueur veinard. Mais enfin pourquoi être aussi inexact dans le bien-dire! Je ne sache pas que, même dans les salles de jeu de Monte-Carlo, les *pièces de cinq louis* soient fréquentes. Au reste, même dans le monde le plus distingué que fré-

quente Paul Bourget, *cinq louis* font juste *cent francs*. On dit donc : une pièce de cent francs. On dit même : *un louis de cent francs*, plutôt qu'une pièce de cent francs. Mais on ne dit jamais, jamais, une pièce de cinq louis, car c'est une façon vulgaire, prétentieuse et inexacte de s'exprimer. Et, naturellement, on dira moins encore : *une quinzaine de pièces de cinq louis*, car c'est une autre façon ridicule de s'exprimer. Dans les cercles, quels qu'ils soient, on ne tire pas un billet de cent francs de son porte-monnaie, et ce billet ne se transforme pas en une quinzaine de pièces de cinq louis, oh ! non ; mais, dans les cercles, on gagne ou, le plus souvent, on perd : cinquante louis, cent louis. Et c'est cela que Paul Bourget aurait dû dire. On est contraint d'insister sur de tels détails, car ils sont significatifs. Ils prouvent que Paul Bourget, qui se pique d'analyser minutieusement l'âme humaine et de peindre méticuleusement aussi les élégances extérieures de la vie mondaine, commet de singulières erreurs sur ces élégances mêmes, ou bien parce qu'il les connaît moins qu'on ne le prétend, ou bien, ce qui est pire, parce qu'il a « bâclé » sa nouvelle, et on se demande si, dans ses analyses du cœur humain, il ne commet pas des erreurs pareilles...

En tous cas, son snobisme le suit partout, et jusque dans une nouvelle délicate, un peu subtile, un peu naïve aussi, je veux dire un peu niaise, et qui aurait pu être charmante : *les Gestes*. On remet une carte de visite à une dame qui a des motifs précieux de mélancolie : « Ses doigts minces tournaient et retournaient le souple carré de bristol. » Comme c'est mieux, n'est-ce pas, que s'il y avait simplement : « Ses doigts tournaient et retournaient la carte que le valet venait de lui remettre sur un plateau d'argent, avec la figure entièrement rasée, une attitude respectueuse, attendant les ordres en silence avec un léger accent anglais (il avait servi chez la duchesse de Devonshire, dont le père a une si belle galerie de tableaux) et des culottes courtes... » En outre,

je me permets de faire observer ceci : même les cartes de visite les plus à la mode ne sont pas tout à fait carrées ; elles demeurent donc, même dans le plus grand monde, rectangulaires. Il fallait donc dire : ses doigts minces tournaient et retournaient le souple rectangle de bristol, à moins que M. Bourget n'ait entrepris délibérément de nous faire prendre un rectangle pour un carré. Mais, comme les romans de M. Bourget font autorité dans l'Amérique du Sud pour tout ce qui touche aux élégances de bon ton de la vie parisienne, il est probable que tous les Argentins se feront bientôt faire de souples carrés de bristol pour cartes de visite : ce qui prouve que les erreurs d'un grand écrivain français ne sont jamais inoffensives.

Mais il faut connaître la triste héroïne dont les doigts tournent le bristol : « La taille restait mince et souple, et, quoiqu'elle n'eût pas la moindre goutte de sang noble dans les veines — son père, qui s'appelait fort plébéiennement Dupuis, avait fait sa fortune comme gros marchand de vins à Bercy — ses pieds et ses mains auraient fait envie à plus d'une duchesse authentique. » Les voilà bien, « les extrémités aristocratiques », les voilà bien !! D'où nous allons nécessairement conclure que, comme on l'a souvent et très justement remarqué, le « type aristocratique » n'existe plus que dans le peuple (ainsi que chez les comtes du pape). Mais je suis bien aise que M. Paul Bourget l'ait observé à son tour avec son habituelle sincérité.

Il n'est cependant pas très assuré d'avoir constaté la vérité, car, dans la nouvelle la plus importante par la longueur que son livre contienne, *Monique*, il s'applique avec un soin touchant à réhabiliter, si je puis dire, l'aristocratie. Disons que, dans cette œuvre, plus travaillée et toujours très laborieuse, quelque chose est intéressant, c'est l'effort accompli par Paul Bourget pour faire vivre un monde différent du monde qu'il accoutuma de faire vivre et où il se plut toujours à vivre, et qui est le monde

proprement dit, le grand monde. Paul Bourget nous conduit péniblement dans un milieu ouvrier. Milieu noble encore, puisque c'est un milieu d'ouvriers artistes, plus artistes qu'ouvriers, tellement artistes qu'ils cessent presque entièrement d'être ouvriers. Paul Bourget délaisse les héros de Pierre Sales pour peindre les héros de Jules Mary. Et moi, j'aime tant Jules Mary! Donc, Hippolyte Franquetot est un maître ébéniste. Il est, comme le dit Bourget avec une complaisance émouvante et une agaçante abondance de détails superflus, le dernier héritier de Boulle, de Crescent, d'Œben, de Riesener, de Beneman, ou de Beneman, de Riesener, d'Œben, de Crescent, de Boulle. Il a sa femme Françoise et sa fille Marguerite, et, par surcroît, une fille adoptive, Monique, enfant trouvée jadis, le soir, au coin sombre d'une rue obscure, puis élevée par lui. Les deux filles ont vingt ans. Monique a toutes les élégances d'une aristocrate; car elle est aristocrate, sa beauté, ses « fines extrémités », ses goûts, ses manières le démontrent. Marguerite, au contraire, est une plébéienne. Franquetot, qui ne manque de rien de ce qui peut compliquer sa vie, a aussi un neveu qui s'appelle, je crois, Tavernier, et qui est sculpteur, car il n'y a pas de sot métier. Marguerite et Monique aiment Tavernier qui aiment Monique seulement. Un vol se produit dans la maison, qu'on pourrait très bien dissimuler à celui qui en est — si peu ! — la victime. Mais Franquetot, d'une honnêteté héroïque, veut découvrir le coupable. Marguerite fait accuser Monique, qui s'en va, dédaignant noblement de se justifier. Or, il se trouve que la vraie coupable est découverte : c'est Marguerite qui a commis, par jalousie, la faute insupportable au pauvre Franquetot. Bref, tout finit bien. Monique épouse l'honorable séducteur Tavernier. Mais le dernier héritier de Boulle et de Riesener n'est pas gai. Ce petit roman mélodramatique rappelle constamment le souvenir du beau livre, et qui fait pleurer,

de Jules Mary : *la Revanche de Rose-Manon*. Même conception du monde et de la distinction inhérente aux aristocraties. Même enchevêtrement des péripéties de mélodrame ! C'est vraiment à faire pleurer ! Il y a plus de rapidité et plus d'aisance naturellement dans le roman de Jules Mary, car Jules Mary a une plus complète habitude de ces drames-là.

Mais si Jules Mary est supérieur au point de vue de l'émotion à produire et de l'appropriation du style au sujet traité, on peut, en revanche, soutenir que Paul Bourget l'emporte peut-être par la psychologie. Il n'a rien négligé pour montrer qu'une morale sévère, et même étroite dans sa sévérité, est le complément indispensable d'une nature artiste. Cela peut être contesté, et, à parler franchement, l'héritier de Boulle et de Beneman nous apparaît comme une sorte de phénomène. Dans *la Revanche de Rose-Manon*, le propriétaire du bazar Jérôme (le meilleur marché des bazars à un sou) est aussi scrupuleusement honnête, mais il est moins artiste que Franquetot. Ensuite Paul Bourget a analysé, avec beaucoup d'application consciencieuse, la jalousie qui sépare la fruste Marguerite et la noble Monique. Des jalousies identiques servent de point de départ à maints feuilletons. Mais généralement les romanciers populaires font triompher la vertueuse et loyale plébéienne de l'aristocrate, parée, je dois le dire, de qualités enviables, mais gâtée, en fin de compte, par de fâcheux défauts, tels que la duplicité et l'orgueil et la violence des passions. Paul Bourget, novateur audacieux, n'a pas craint de donner plus de vertu et plus de noblesse à l'aristocrate. Toutes les aristocraties du monde lui en seront reconnaissantes !

En somme, le peuple aimera encore Jules Mary, en dépit de la concurrence que lui fait Paul Bourget. Le peuple aura bien raison. Paul Bourget ne peut plus quitter « le grand monde » auquel il est enchaîné pour toujours. Au reste, il est inhabile à écrire les nouvelles.

Et il lui faut au moins cinq cents pages pour les déploiements imposants de sa psychologie.

André Theuriet écrit à volonté le roman et la nouvelle. Si vous saviez à quel point cela lui est égal ! Voulez-vous des nouvelles ? Oui, en voulez-vous ? Voici donc *les Contes de la Marjolaine*. Pourquoi ces contes s'appellent-ils *les Contes de la Marjolaine* ? Je ne le sais pas. Et André Theuriet lui-même ne le sait pas. On lui a dit qu'il fallait faire encore... encore... un livre tout plein du « sentiment de la nature », de la beauté et de la poésie de la nature. Alors, il écrit un livre tout plein de ce sentiment-là. Si vous saviez à quel point cela lui est égal ! Et il l'a appelé *les Contes de la Marjolaine*, encore qu'on n'y rencontre pas de marjolaine du tout, sauf à la première page, mais la marjolaine est une plante poétique, et ce nom de Marjolaine est si musical. Il convient donc parfaitement à un livre tout plein du sentiment de la nature !... Même on rencontre dans ce livre des nouvelles charmantes en leur simplicité facile ; *la Bague de marcassites* est, je le crois, un joli chef-d'œuvre, délicat et doux. Et j'ai lu d'agréables petits contes, d'un libertinage très sympathique. Puis André Theuriet, qui a une maison de campagne près des Charmettes, conte, comme il ferait autre chose, les épisodes connus de la vie de Jean-Jacques. M. André Theuriet conte cela, je l'ai dit, cela ou autre chose. Si vous saviez à quel point cela lui est égal ! Il lui faut des sujets de nouvelles pour son journal ! C'est tout ce qu'il demande. Des sujets de nouvelles où on puisse répandre le sentiment de la nature, car c'est aussi tout ce qu'on lui demande. Il donne quelquefois beaucoup mieux, quelquefois beaucoup moins bien. Quelques-uns de ses contes, je le répète, sont exquis, adorables, et si naturellement écrits ; les autres sont d'une douce ineptie. Mais tous, ainsi qu'il sied, sont pleins du sentiment de la nature. Et lorsque M. Theuriet en a fait vingt, il les réunit en volume. Et si vous saviez à quel point cela lui est égal !

Cela n'est pas égal à M. Masson-Forestier.

Il travaille, lui, avec une conscience extraordinaire. On lui a dit qu'il était un « Maupassant sans femmes ». Et il l'a cru, car il est brave homme. Au reste, j'ai hâte de le dire, ses contes manquent de femmes. Ils manquent de tant de choses! Ils sont ennuyeux et ternes. Mais ils sont consciencieux! Ah! oui, ils sont consciencieux! M. Masson-Forestier, ancien avocat ou agréé, avait écrit d'abord *la Jambe coupée* avec un succès beaucoup trop éclatant pour qu'il fût justifié. Il fut donc versé dans la littérature. Depuis lors, n'ayant aucune imagination, il fait flèche de tous bois, et, de tous ses anciens dossiers, des sujets de nouvelles. Il a écrit *Remords d'avocat*, puis *Angoisses de juges*. Il écrira *Inquiétudes de commis-greffier*, *Soupçons de commissaire-priseur*. C'est lent, lourd, sévère, pénible, morne; c'est écrit en un style de quaker. On a comparé Masson-Forestier à Maupassant, à Balzac. Je serai moins méchant. Il faut comparer Masson-Forestier à Jules de Glouvet qui, comme le disait Jules Lemaître, « fait comparaître la nature devant lui ». Du moins, les livres de Masson-Forestier sont honnêtes, si honnêtes, si tellement honnêtes; mais, hélas! il en est dans la littérature comme dans la vie : l'honnêteté sert à tout, mais ne suffit à rien.

Conclusion : ce n'est pas Bourget ni Masson-Forestier qui régénéreront la « nouvelle », car ils n'ont pas des tempéraments de nouvellistes. Ce n'est pas non plus André Theuriet, car si vous saviez à quel point cela lui est égal!...

1er février 1902.

L'EAU COURANTE

Édouard Rod

Le fait est assez rare pour être signalé. Voici un roman qu'on peut louer sans être déterminé aux éloges par un de ces snobismes qui ont donné de grandes gloires, bruyantes et heureusement passagères, aux plus pauvres écrivains de notre temps. Il importe même de ne pas être snob pour l'aimer, car c'est un roman simple et vrai, c'est un livre d'observation loyale et approfondie et, pour tout dire le plus brièvement possible, c'est un livre d'Édouard Rod.

... Sur les bords de l'Arne, jolie rivière au cours fleuri qui traverse Brenex, puis Bielle et va se jeter dans les eaux du Léman, tout près du port de la vieille petite ville, les Bertigny étaient depuis plusieurs siècles propriétaires de terrains, d'une maison d'habitation et d'une scierie actionnée par le ruisseau, le tout grevé d'une hypothèque de dix mille francs. Charles Bertigny mourut en 1872 sans pouvoir se libérer. Son fils Louis, à vingt-cinq ans, hérita de la propriété et de l'hypothèque. Il était très laborieux et d'intelligence ordinaire. Il voulut donc tout de suite se marier. Il épousa Marguerite, vous savez, la fille de Vionnay, le gros vigneron de Borins. Ils s'aimaient bien et, le soir, finie la journée de labeur, ayant mangé la soupe sous le vieux tilleul, et tenant encore leurs écuelles, ils se disaient qu'ils s'aimaient et ils parlaient aussi de l'hypothèque. Ils eurent plusieurs enfants : le premier, Louis-Auguste, fut chétif et la mère

faillit mourir en accouchant. Elle eut une phlébite pour le second : Anaïs; une péritonite à la naissance du troisième : Salomon; ne souffrit pas trop à la naissance d'Henriette; mais mourut peu après avoir mis au monde Étienne. Louis Bertigny est donc seul avec ses cinq enfants et son hypothèque. Il est « guignard », il est honnête et peu industrieux. Il faut le plaindre.

D'abord il emprunte pour payer tous les frais de maladie de sa femme et les intérêts du créancier hypothécaire. Il est dans les mains, dans les griffes d'un merveilleux petit agent d'affaires de Bielle : Matron. Les enfants grandissent, le père travaille, travaille, payant quelquefois les intérêts dus pour l'hypothèque, aggravant sa dette les autres années. Il se résigne et se sent vaincu dans la lutte pour la vie.

Or, il a près de lui des ennemis redoutables, les Chanteuille, meuniers cossus dont le moulin en aval de la scierie est précisément actionné par l'eau de l'Arne. Les Chanteuille s'enrichissent pendant que les Bertigny s'appauvrissent : pourquoi? Au reste, les deux familles, un peu parentes, se détestent naturellement. Et les Chanteuille convoitent « le bien » des Bertigny. Ils l'auront.

En effet, les Bertigny, dont l'hypothèque, par le cours naturel des choses et les soins de Matron, s'est multipliée, sont acculés à la vente. Ils cherchent à faire renouveler les billets. En vain. Ils cherchent à emprunter à Vionnay. En vain. C'est la ruine. Oui, c'est la ruine. Elle arrive d'autant plus vite que Salomon, excité par les insidieux conseils de Matron, en vient à croire qu'ils sont, eux les Bertigny, propriétaires absolus de la source de l'Arne qui se trouve effectivement au haut de leur petit domaine; et, pour se venger, ils arrêtent l'eau pendant deux ou trois jours et la répandent à travers leurs prairies. Les Chanteuille font constater le dommage. Assignation. Procès. Les Chanteuille ont un excellent avocat : Lardin-Collas. Les Bertigny prennent un avocat honnête : M. Preudhomme. Tentative inutile

de conciliation devant le juge de paix. On plaide. Les Bertigny sont condamnés à payer deux mille francs de dommages-intérêts. Ils en appellent. Le tribunal cantonal réduit les dommages à seize cent francs. Les Bertigny ne peuvent payer. Dans les délais légaux on vend leurs meubles, puis la maison et les terres qui sont adjugées à Chanteuille. Les enfants vont tous travailler ailleurs, en route pour la vie difficile. Mais le père ne peut se résigner à quitter, pour une autre, sa demeure héréditaire. Il y revient le soir de la vente, la nuit tombée, met le feu aux maisons et se jette dans l'étang.

Tel est le livre. Mais les livres d'Édouard Rod sont de ceux qu'un résumé trahit. Il est tant d'autres livres auxquels un résumé ajoute toujours quelque chose! *L'Eau courante* est un très beau roman, car il est poignant et d'une parfaite simplicité. Quand on le lit une première fois, on ne peut pas s'abstenir d'être ému. On est ému parce que le livre est écrit avec émotion et parce que le sujet lui-même est émouvant. Quand on le lit une seconde fois, on se rend compte plus précisément que cette peinture exacte de la vie rurale et de la faiblesse des paysans devant les hommes d'affaires et les difficultés d'argent n'est pas une peinture tout à fait nouvelle. Et on a besoin de réfléchir avec un soin très particulier pour découvrir quelques défauts, accessoires il est vrai, et partiels, qui ne diminuent point d'ailleurs l'effet du roman, et qui ne sont placés la que pour mettre mieux en relief ses qualités, ou bien qui sont comme oubliés par mégarde...

Je ne sais pas si jamais les mœurs rurales ont été peintes ou décrites avec une exactitude plus minutieuse et moins pédante. On a l'impression perpétuelle de la vérité, d'une vérité prodigieusement dramatique en son effroyable simplicité. Et cette vérité est mise en valeur sans nul procédé qui dénature les faits pour les mieux accuser. C'est du grand art discret, d'autant plus grand qu'il est plus discret. Nous pénétrons dans cette triste

famille rurale, nous la connaissons et nous la comparons à d'autres que nous connaissons. Les aventures dont elle souffre, dont elle subit les terribles enchaînements, sont des aventures ordinaires, épouvantables justement parce qu'elles sont banales et que chaque petit propriétaire peut en être victime à son tour. Ah! que Édouard Rod a su nous faire comprendre profondément la douloureuse influence des difficultés d'argent sur la vie d'une famille rurale ! L'hypothèque dans les champs est une sorte de monstre animé que tous les paysans connaissent et redoutent, dont la puissance est invincible ! Il en est en Suisse comme en France. L'intérêt général du livre d'Édouard Rod n'est point diminué parce que c'est la vie des paysans suisses qu'Édouard Rod eut la conscience et le scrupule de peindre. Édouard Rod est Suisse ; cela peut arriver à tout le monde. Ce n'est pas une raison suffisante pour situer ses drames dans un petit monde, un monde peut-être trop petit. Et pourquoi le faire puisque les mœurs de ces paysans suisses sont très ressemblantes à celles de nos paysans français ? Et certainement l'œuvre d'Édouard Rod est plus exacte et plus vraie que ne l'est, par exemple, *la Terre*, qui ne représente, qu'en le déformant, le paysan français. L'œuvre d'Édouard Rod est d'une vérité générale et humaine. Et cela fait sa grande beauté si profondément et si longuement impressionnante. Certes, à être placés en Suisse, ses héros prennent à nos yeux des mœurs plus patriarcales et comme plus intimes. Et Rod excelle naturellement à faire ressortir les particularités pittoresques du caractère et des mœurs et des habitudes suisses. Mais j'estime que ce qui est le plus beau dans son livre, c'est, au contraire, ce qui ne se localise pas, c'est ce qui s'applique au paysan de tous les pays, à l'homme qui vit près de la terre et qui l'aime, et c'est cela, c'est tout cela qui devrait faire durer ce livre...

Les caractères de tous ces braves gens, de tous ces pauvres gens, ou de tous ces fripons persévérants et

calmes sont admirables de justesse et de variété et de précision. Matron, l'agent d'affaires, nous émerveille. Il est si adroit à ruiner ses clients avec un sourire. Et comme il sait les entraîner aux dettes compliquées en leur faisant espérer d'impossibles et pourtant promptes liquidations! La loi est sa meilleure sauvegarde, car il ne l'enfreint jamais ou le plus rarement possible : il se contente de la tourner plusieurs fois par jour. Il ne fait que par exception ce qu'elle défend, car il lui suffit de faire à l'accoutumée tout ce qu'elle permet ou ce qu'elle tolère. Il met ses clients à point pour la ruine ; mais, même à ce moment-là, il a toujours un mot pour les réconforter et les consoler, et ceux-ci sont toujours incertains s'ils doivent le bénir ou le maudire.

Et voyez Luron le régent, qui ne se compromet pas entre les pauvres et les riches, ne prend pas parti, mais, en hochant la tête, encourage un peu tout le monde. Et Lardin-Collas, l'avocat, qui a été député, cela se voit. Il a été député en Suisse ; on pourrait croire qu'il le fut en France. C'est étonnant comme les députés de tous les pays se ressemblent. Lardin-Collas comprend la vie, et il sait « ce que c'est que les affaires ». Il parle bien, d'ailleurs, et il n'ignore pas que des articles du code on peut tout faire sortir. Preudhomme est l'avocat sinistrement honnête. Il perd son procès, mais s'en désole comme si c'était sa propre affaire. Et on conclut malgré soi qu'il faut toujours estimer les Preudhomme, mais, en revanche, prendre toujours pour avocats les Lardin-Collas. Et voyez Ami Chanteuille et sa femme, paysans rapaces, haineux, qui « s'augmentent » par la persévérance toute-puissante de leurs efforts. Et Henriette, si jolie, si honnête et si courageuse, qui, même dans le malheur, est toujours raisonnable et ne manque jamais de donner d'excellents conseils... Elle a des gestes adorables de ménagère laborieuse et que rien ne désespère. Lorsque, après la saisie, on vend aux enchères les meubles de la vieille maison des aïeux, toute la famille

Bertigny s'est cachée dans une pièce vide du premier étage, et, derrière le contrevent à demi ouvert, ils regardent dans la cour qui emporte l'armoire, à qui est adjugé le buffet, ou la grande table... Puis, lorsque tout est fini, ils descendent dans la maison presque vide, et cependant que chacun se lamente, Henriette balaie immédiatement à l'endroit où les meubles se trouvaient jadis et où la poussière s'est accumulée...

Mais peut-être le caractère du père Louis Brétigny et celui de son fils aîné sont-ils insuffisamment précis. Il est vrai, répondra Édouard Rod, que leur insignifiance fait mieux comprendre que, aimant si passionnément leur terre, ils ne fassent pourtant rien, ou presque rien pour la conserver. Ils sont trop vite des résignés au malheur. Leur fatalisme les réduit trop rapidement à l'inertie. Et, franchement, le héros du drame est falot, insaisissable, inexpressif, un peu inexistant; son caractère, autant qu'il apparaisse, est mou; en lui sa résignation mélancolique est sa seule force... Et sa mollesse rend inexplicable et presque inacceptable la conclusion tragique qu'il donne à son procès. Il se tue parce qu'il est contraint de quitter une terre où il a toujours été malheureux. Il a bien tort, et il a surtout tort de nous étonner. Il me semble que Édouard Rod a hésité. L'hésitation est toujours une faute, surtout dans le roman. Édouard Rod n'a pas su s'il voulait spécialement peindre l'attachement du paysan à sa terre, ou l'affection étroite des membres d'une famille indissolublement unis par l'acharnement du malheur. On croit constamment que Bertigny aime mieux ses enfants que sa terre et qu'il sera bien partout où il sera avec ses enfants. Aussi bien, il y a comme une contradiction entre son amour de sa famille et son suicide qui compromet à jamais tous ses enfants. La contradiction est d'autant plus grave que Bertigny se suicide après la seule chance qu'il ait eue et la seule vengeance que la vie lui ait réservée : sa propriété a été vendue beaucoup plus qu'elle ne valait par suite de la

concurrence comique d'Ami Chanteuille et de son beau-frère. Toutes dettes liquidées, il lui reste un capital. L'avenir de ses enfants est presque assuré. Il était donc indispensable d'attribuer à Louis Bertigny un amour exclusif pour sa terre. Édouard Rod, au contraire, nous a perpétuellement rendu sensible l'amour de Bertigny pour ses enfants. Et même cette affectueuse union de gens assez primitifs dans le malheur nous émerveille comme une anomalie ; le malheur dans les familles est un agent de division, et on s'attend plutôt à des discussions âpres, à des récriminations, à des reproches, à des abandons... Et, sans doute, ce tableau idyllique d'une famille que les chagrins unissent de plus en plus est quelque peu suisse. Et plaise au ciel que nos écrivains français soient plus souvent Suisses en ce point! Mais il ne faut jamais être Suisse que dans une certaine mesure...

Au reste, Édouard Rod comprend si bien « l'inattendu » de ce brusque suicide et de cet incendie superflu — qui entre nous est mal d'accord avec l'honnêteté incurable de Bertigny — qu'il éprouve le besoin d'expliquer ce dénouement. Il l'explique de façon sommaire, insuffisante peut-être. Le soir de la vente, Bertigny, chassé de la demeure de ses pères, s'isole, va boire trois ou quatre absinthes et revient pour se tuer à l'endroit où il a vécu. Il semble plutôt que Bertigny, paysan sobre, doit être extraordinairement gai après l'absorption de ses absinthes : il doit, comme on dit, voir la vie en rose, et peut-être désormais, après son travail, ira-t-il quelquefois boire des « décis » au cabaret; mais il se laissera vivre, et conclura, philosophiquement et humainement, qu'à moins d'être très riche il est bon de n'être pas propriétaire, et surtout que tout vaut mieux ici-bas que de posséder un domaine grevé d'une hypothèque... Voilà ce qu'on pourra dire. Et, sans doute, on dira encore que ces Bertigny sont bien honnêtes, d'une honnêteté stupéfiante en sa candeur, et que vraiment le malheur ne les

instruit guère; on dira, sans doute, qu'ils sont un peu sots...

On dira ce qu'on voudra; mais on sera très ému par le livre. Aujourd'hui, les livres qui nous émeuvent sont rares. La vie elle-même ne nous émeut plus que rarement. Il appartenait à Édouard Rod de nous incliner vers ce monde pour qui la vie est rude, vers ce monde dont la vie est un drame d'autant plus épouvantable que ses péripéties sont plus discrètes et plus ordinaires. Son livre, si vrai, n'est pas consolant. Il est tout imprégné d'une sorte de pessimisme à peine attendri. Dernièrement, Édouard Rod nous montrait dans *Mademoiselle Annette* la vanité du sacrifice et que le sacrifice doit trouver en lui-même sa récompense, s'il veut en avoir une. Aujourd'hui, nous concluons que le devoir, assidûment et presque héroïquement accompli par un brave homme un peu borné, ne suffit pas à le protéger contre le malheur, et qu'il est des êtres et des familles voués à toutes les chances mauvaises et poursuivis sans relâche, on ne sait pourquoi, par des divinités furieuses... O mélancolie de ces conclusions! Cependant tout les justifie, et c'est l'observation même de la vie, une observation précieuse par sa sincérité et par sa pénétration qui les impose à Édouard Rod et nous les impose à nous-mêmes. Hélas! telle est la vie; et la vie n'est pas gaie. On conclurait aussi qu'il est souvent dangereux d'être trop honnête. Mais Édouard Rod nous tiendrait rigueur pour cette conclusion qui n'est pas la sienne. Et, enfin, il n'est pas non plus démontré que la malhonnêteté procure le bonheur.

Ce qui est certain en tous cas, c'est que *l'Eau courante* est un très beau livre. On m'excusera de ne pas chercher des phrases plus alambiquées pour exprimer cette opinion et ce sentiment qui sont des plus simples. Certes, j'aimerais qu'Édouard Rod appliquât à des êtres d'intelligence plus raffinée sa connaissance exceptionnelle de l'esprit et du cœur humain et sa philosophie

profonde et grave de la vie. J'aimerais qu'il s'aventurât de nouveau hors de la Suisse... Mais avec Édouard Rod on peut attendre sans inquiétude. Son œuvre s'embellit chaque jour. Elle se développe avec ordre, posément. En ses lignes sévères elle est admirable... Puis, Édouard Rod est un esprit et une âme très nobles. Il a fui, comme le pire mal, tous les charlatanismes dégoûtants par lesquels beaucoup d'écrivains contemporains ont conquis brutalement leur éphémère renommée. Et c'est pourquoi j'éprouve un plaisir très particulier à dire qu'Édouard Rod est un des « vrais », grands écrivains de notre temps.

8 février 1902.

L'ENFANT D'AUSTERLITZ

Paul Adam

Paul Adam s'évada peu à peu de l'obscurité des coteries littéraires pour entrer dans la gloire. On était surpris, voilà quelques années passées, qu'un jeune écrivain qui avait écrit tant de livres n'accaparât pas davantage l'attention du public. On avait tort d'être surpris, car Paul Adam avait écrit tous ces livres à la hâte et sans même laisser au public le loisir de les considérer tour à tour... Il ne faut pas se dissimuler, hélas! — un critique a le rude devoir de tout dire — que Paul Adam a écrit trente yolumes. Il les écrivit en désordre et avec quelque incohérence. Il parut être un amateur ardent de toutes les idées et de toutes les conceptions esthétiques. Mais, passant de l'une à l'autre tumultueusement, il fut un amateur sans persévérance. Il se dispersait parmi ses ouvrages, il se disséminait en eux. Et on avait bien de la peine à reconnaître dans cette confusion profonde les éléments de sa personnalité. Depuis, Paul Adam a cru que tout lui permettait de classer ses livres en deux catégories. Une quinzaine d'entre eux ont subi soudain l'attribution de ce titre général : *l'Époque*. Les autres, innombrables, se groupent comme ils peuvent sous cette ambitieuse dénomination *le Temps et la Vie : Histoire d'un idéal à travers les siècles*. Au moins voilà un titre auquel on ne reprochera pas d'être trop restreint et, si j'ose ainsi parler, trop modeste! Tel quel, redondant et un peu emphatique, ample et obscur, désor-

donné en dépit de son apparente précision philosophique, étreignant mal les idées qu'il veut enserrer en lui, il est assez significatif de la personnalité même de Paul Adam. Et vraiment on ne peut pas demander autre chose à un titre confus ! Bref, les livres de Paul Adam se succèdent et s'accumulent. Et ils témoignent évidemment une singulière puissance de travail, car, si on se rebellait à admettre que Paul Adam ne parvient que par la continuité d'un labeur prodigieux à entasser toutes ses œuvres les unes sur les autres en moins de temps qu'il ne faut pour les lire, il faudrait admettre alors qu'il cède perpétuellement à l'inspiration pressante du génie ou bien qu'il s'abandonne à une effroyable facilité dont on est en droit de tout redouter. Oui, c'est par le travail, par un travail dont l'assiduité patiente est assez digne de nous émerveiller, que Paul Adam arrive à être le plus fécond des écrivains contemporains. C'est posséder un dangereux privilège, qui d'abord n'est quelque peu favorable à ceux qui ne sont pas capables de s'en débarrasser que pour leur être plus funeste ensuite. Et Paul Adam, qui a exploité dès maintenant tous les avantages de ce privilège, risque, s'il n'y prend garde d'en subir désormais les effets fâcheux.

Précisément, parce que sa dernière conception littéraire est extrêmement ambitieuse, nous ne sommes point quittes envers lui si nous le couvrons, en passant, d'éloges superficiels. Il faut aller jusqu'au fond des choses, pénétrer jusqu'à la réalité même de ses livres, et montrer, en définitive, comment un bon écrivain, noblement avide d'écrire enfin des chefs-d'œuvre définitifs, les « manque » par excès de précipitation dans son labeur forcené. La sévérité même des critiques est à l'heure actuelle l'unique preuve sincère qu'on puisse fournir à Paul Adam de l'intérêt qu'on prend à son œuvre vaste et grandiose et de l'attention passionnée avec laquelle on suit le progrès — j'emploie le mot dans son sens exact qui n'est pas le plus flatteur — de son talent exceptionnel et in-

certain, éclatant et trouble, tout empli de qualités précieuses que neutralisent autant de défauts...

Le Temps et la Vie : Histoire d'un idéal à travers les siècles... Décidément, c'est un beau titre, et je n'en sais pas de plus majestueux. Paul Adam nous fera difficilement croire qu'il a été constamment et systématiquement préoccupé, au cours de ses ouvrages, de déterminer un idéal quelconque à travers les siècles. Non, et vraisemblablement il avouerait lui-même que tel livre classé sous la rubrique : *l'Époque* peut passer sans encombre sous la rubrique : *le Temps et la Vie* et inversement. Mais, en vérité, Paul Adam a récemment entrepris d'étudier les influences, sur un esprit, sur une âme, de tous les grands événements contradictoires qui se sont produits depuis les dernières années du XVIIIe siècle jusqu'en 1830 ou peut-être jusqu'en l'année 1850. Et c'est une magnifique entreprise bien faite pour tenter un esprit excellent et un parfait écrivain.

La Force était la première partie d'une grande œuvre dont le plan n'était pas encore très net. C'est sur *l'Enfant d'Austerlitz* que s'exercent toutes les influences de ces mouvements historiques que nous admirons encore. Cet enfant, Omer Héricourt, fils d'un héros mort dans l'épopée impériale, hésite, ainsi qu'il sied, entre les directions diverses où les membres de sa famille l'engagent tour à tour. Il passe des uns aux autres, d'un idéal à un idéal contraire, d'un milieu à un autre extraordinairement différent. Ceux-ci veulent l'entraîner à défendre la cause du peuple, ceux-là à servir le roi, les jésuites à soutenir les intérêts de l'Église, et je me figure que, ne se résolvant pas à choisir entre toutes ces directions, Omer Héricourt, bien qu'il ne soit pas très intelligent, arrivera le plus naturellement du monde à un imperturbable scepticisme. Toutes sortes d'idées et d'ambitions se combattent autour de l'empereur et des rois qui le remplacent. Et par un procédé naturel et simplet, Paul Adam a voulu que toutes ces idées et toutes ces ambitions

fussent personnifiées avec éclat et avec force par les membres d'une même famille. Le bisaïeul d'Omer Héricourt a conservé l'idéal de ses jeunes années. Il croit à la fraternité des peuples, et l'action de la maçonnerie internationale lui paraît toute-puissante pour établir cette fraternité bien désirable. Retiré dans son château de Lorraine, il est un des premiers chefs de cette association universelle, et il semble préparer des complots contre la tyrannie de Napoléon. En réalité, il n'agit guère, car il est très vieux, mais il parle abondamment. Son fils, le général Lyrisse, est mécontent du retour des rois qui le font inactif. Il est enclin aux complots. Son petit-fils, Edme Lyrisse, capitaine en demi-solde, est à la fois républicain et bonapartiste. Il est l'un et l'autre non sans pittoresque. Fuyant la prison, il se traîne aventureusement d'Italie en Espagne et ailleurs. Augustin Héricourt, au contraire, s'est rallié à la monarchie, et il est devenu général. Il est utilitaire et tend à bénéficier de tous les événements. La tante Cavrois dirige des moulins et des banques. Elle fournissait de farines la Grande Armée; elle prête de l'argent au comte d'Artois. Elle est la puissance financière pour qui les révolutions politiques ne sont rien et sans qui nulle révolution politique ne peut s'accomplir. Le comte de Praxi-Blassans est le domestique bien né. Il cherche perpétuellement à servir quelqu'un. Il souhaite seulement que le maître qu'il servira soit très puissant. Il sert fidèlement aussi longtemps que cela lui est utile et trahit avec aisance dès que cela lui est profitable. Il intrigue avec bonheur, avec goût. C'est un vrai politique. Il est d'autant plus dédaigneux pour les gens de peu qu'il est plus humble envers ses maîtres. Il est fort, méprisable et respecté. Des femmes s'agitent autour de ces personnages : Virginie, la veuve du héros d'Austerlitz que le veuvage a conduite à une piété farouche; la tante Aurélie, femme de Praxi-Blassans, sentimentale et charmante, que ravit la poésie du jeune Lamartine; Malvina, qui aime la gloire militaire...

Et, dans cette famille, tous les enfants se développent, subissant toutes les répercussions de l'histoire. Il faut que la famille s'accroisse. Il faut donc que chacun serve le pouvoir. Un Praxi-Blassans sera soldat, un autre diplomate. Dieudonné Cavrois sera, comme sa mère, pratique et bon financier. Il dirigera les moulins et les banques. Il faut qu'Omer Héricourt soit d'Église. C'est à quoi le pousse Praxi-Blassans. Il est envoyé dans un collège de jésuites. Ceux-ci cherchent à l'accaparer. Leur congrégation n'est-elle pas préférable à l'épiscopat! N'est-ce pas elle qui sournoisement conduit tout? Omer ne sait pas trop. L'enfant qu'il est reste dans les incertitudes. Ou bien il est avide de la grande gloire comme tel héros de sa famille, ou bien il veut se dévouer à l'affranchissement des peuples, ou bien il envie la puissance effective conquise par tous les moyens ; ou bien il aspire à une domination quelconque qu'il ne précise guère et qui sera seulement la marque de sa supériorité. Il hésite ; son caractère, façonné par trop de mains, manque jusqu'au bout de l'énergie qui décide des résolutions définitives et qui caractérise les fortes personnalités.

Et c'est précisément un des reproches qu'il convient de faire à Paul Adam. Son héros, Omer Héricourt, est un médiocre, et ne sera jamais qu'un médiocre. On peut être médiocre dans la vie héroïque ou médiocre dans la vie vulgaire. Omer Héricourt sera médiocre dans tous les genres de vie que lui imposera l'évolution contemporaine. Son père, Bernard Héricourt, dans *la Force*, n'était point au-dessus de l'humanité moyenne. Il était un homme ordinaire. Mais, comme il le disait ou comme il le pensait avec complaisance, il cherchait, en toutes les circonstances, à manifester son « caractère ». Omer Héricourt cherchera, au contraire, à ne le manifester jamais. Fréquentant les jésuites, les politiciens ou les capitaines en demi-solde, il s'appliquera de son mieux à contenter tous leurs désirs contradictoires et à pros-

pérer pacifiquement grâce au concours de chacun d'eux. Il sera égoïste, et, si vous voulez, assez grossièrement arriviste. Il ne sera ni un « caractère » ni un « homme ». Alors, peut-on dire qu'il personnifie vraiment une époque, assez plate j'en conviens, mais qui connut toutefois des talents singuliers? Non, il ne personnifie que cette masse mouvante de jeunes gens heureusement nés auxquels leurs familles, sous tous les régimes, assurent « une brillante situation ». La figure de ce jeune Omer Héricourt est donc bien pâle, au centre de ce grand tableau qu'elle devrait éclairer tout entier.

Il me semble plutôt que ce sont les personnalités accessoires qui éclairent le tableau. Le politique Praxi-Blassans est extraordinaire de vie et d'activité. Il paraît à peine, et c'est lui qui mène tout ce monde qui s'agite près ou loin de lui. Paul Adam lui prête méchamment un style qu'il n'a certainement pas. Praxi-Blassans est plus intelligent que ses lettres ne le laissent supposer. Il est de ces hommes qui, à toutes les époques, se poussent au premier rang, qui servent leur fortune avec succès et qui, si les circonstances leur sont propices, ne sont pas inutiles au bien de l'État et ne manquent même pas les occasions qui leur sont offertes d'accomplir de grandes choses. Praxi-Blassans est bassement ambitieux : mais voilà un homme. Il est le plus antipathique et le plus grossier des héros. Mais tout de même il est un héros en quelque manière. Le jeune Dieudonné Cavrois est « représentatif », lui aussi. Raisonnable et utilitaire, il figure par avance toute cette bourgeoisie obscure et peut-être un peu vile qui profita de la longue paix pour s'enrichir. Les Dieudonné Cavrois seront pairs de France sous le règne de Louis-Philippe. Et j'admire aussi ces silhouettes de jésuites qui se profilent rapidement à travers les pages. Ce sont celles que Paul Adam a le plus nettement, parce que le plus simplement, dessinées. Quelle force en eux! Voilà encore des hommes! Comme

ils ressemblent peu à ce malléable et piètre « enfant d'Austerlitz » indigne d'avoir inspiré son grand livre.

Je dis : un grand livre. Il faut ajouter : un gros livre ! Hélas ! Paul Adam n'écrit plus que de gros livres. Il commet de telles fautes parce qu'il manque de méthode. En somme, il entreprend d'écrire des romans historiques. de faire revivre des époques abolies. Et, pour cela, il se renseigne sur ces époques. Il compulse des documents. Il se charge à la hâte d'une érudition factice. Il lit tout « ce qui a paru » sur l'époque. Il veut nous étonner par le luxe de sa science. Il ne nous étonne pas, et, en fin de compte sa science paraît assez pauvre. On devine trop aisément qu'elle est de date récente, conquise tout à la fois, conquise en désordre, et mal assimilée. Mais Paul Adam, qui malheureusement est pressé d'écrire, déverse dans son livre toutes ses lectures. Et son livre en est accablé, et prodigieusement ralenti. Entre les détails historiques les mieux faits pour nous représenter le temps où sont situés ses héros, Paul Adam ne sait pas choisir. C'est pourquoi il ne nous fait grâce d'aucun de ces détails. Et même il croit nous apprendre des choses qu'il connaît peut-être depuis peu de temps, mais qui sont depuis un long temps fort connues. Paul Adam s'imagine, en quelque façon, avoir découvert l'influence souterraine de la franc-maçonnerie sous l'Empire. Et il s'épanche en d'interminables développements qui ne nous trompent pas le moins du monde sur l'action réelle de la maçonnerie, — car un roman ne saurait compléter ou redresser l'histoire, — mais alourdissent péniblement le récit. Et voyez comme il est préférable d'avoir de la mesure et de ne pas avoir de l'érudition à mauvais escient ! Le rôle de la Congrégation sous le règne de Louis XVIII était trop connu pour que Paul Adam pût prétendre nous le découvrir. Il se contente donc de peindre cette Congrégation en des tableaux sobres qui sont, je ne crains pas de le dire, admirables. Tout le reste est embarrassé et comme enchevêtré « de longueurs ». C'est dans le roman histo-

rique que « la brièveté » a le plus de prix justement parce que c'est là que la matière est le plus riche et le plus touffue. Paul Adam tend trop volontiers à l'abondance et, par conséquent, à la prolixité. Et, malheureusement, ce n'est pas par l'action que le livre s'allonge, non, c'est par les conversations. Ce vieux bisaïeul Héricourt, qui n'a plus d'âge, est le plus effroyable bavard que je connaisse. Il expose à perte de vue toute l'histoire de la franc-maçonnerie. On croit qu'il va mourir, et ce sont ses auditeurs qui succombent. En outre, ce sont presque toujours des femmes ou bien ce vieillard sans âge qui dissertent des complications historiques dont ils sont les témoins beaucoup trop capables d'analyse. Bientôt cela nous choque. Il nous semble que les femmes de 1815 ne devaient pas être trop habiles à comprendre si vite et si profondément leur époque merveilleusement embrouillée et qui reste à nos yeux assez surprenante. Nous-mêmes, nous avons assez de peine à comprendre le temps où nous vivons qui est cependant plus simple! Et c'est la charmante Malvina qui conte, sans reprendre haleine, la campagne de Russie. Il est vrai qu'elle arrive directement de Smolensk. Mais ce n'est pas une raison... Enfin, Paul Adam juge nécessaire d'éclairer le présent par le passé. Et, à cet égard, il ne nous ménage guère. Le jeune Omer Héricourt, âgé de quelque douze ans, fait une composition d'histoire où il expose — comme s'il l'inventait — l'association des Templiers et des francs-maçons. Les enfants d'aujourd'hui sont moins érudits en histoire, et pourtant les programmes d'études sont beaucoup plus complets qu'autrefois... Et le P. Anselme, redoutable jésuite! juge l'occasion opportune pour développer toute l'histoire des Templiers. Ah! mon Dieu!... Ainsi Paul Adam, qu'accable son érudition fausse, est toujours prompt à multiplier les détails, qui ne sont d'aucune utilité, pour nous faire mieux connaître les mœurs du temps et pour ressusciter

l'époque où sa puissance d'évocation nous ramène.

Cette puissance d'évocation serait plus efficace encore si elle était servie par un style plus travaillé. Mais, franchement, il faut bien l'avouer, Paul Adam renonce à écrire. Les poncifs s'accumulent dans ses phrases et, quand il lui plaît, il sait si bien les éviter ! Quelle lourde grandiloquence! Et, par instants — fréquents — quel galimatias ! « Le bisaïeul ne privait-il pas son élève de gâteaux, certains jours où le texte de l'Ancien Testament cessait, par magie, de se laisser lire, ne présentait plus aux yeux d'Omer qu'une série de minuscules desseins noirs, alignés au long de la page jaunie, régulièrement, et dépourvus de toute signification possible. » Ou bien, quelles fautes de français, oui, quelles fautes de français ! « Après quelques essais d'en avoir la chair au moyen de la fourchette et des couteaux... » Ou bien, quel pédantisme livresque ! Le jésuite qui explique l'histoire des Templiers à des enfants de douze ans parle de «l'ire de Dieu sur Sodome ». La tante Cavrois, elle-même, qui cependant est bien raisonnable en sa simplicité, est atteinte de l'épidémie. Elle « fait des phrases ». Elle dit : « Vous vous obstinez *à ne le pas* enrichir !... » Non, certainement non, la tante Cavrois ne parlait pas ainsi.

Mais peu importe. Il serait injuste d'insister sur ces vices qu'il était indispensable d'indiquer. Tous ces défauts proviennent à coup sûr du tempérament littéraire de Paul Adam, et ils sont aggravés par la précipitation avec laquelle Paul Adam se condamne à écrire ses livres. Pour faire un chef-d'œuvre de *l'Enfant d'Austerlitz*, il fallait le « travailler » dix ans. Paul Adam l'a écrit en dix mois. Et voilà comment Paul Adam ne nous donne pas les chefs-d'œuvre que nous nous sommes plu si visiblement à attendre de lui...

L'Enfant d'Austerlitz est un livre lourd et lent, brumeux bourbeux et gris. Je le préfère néanmoins à *la Force*. Il nous fait pénétrer dans une histoire plus complexe, plus variée, et il l'analyse avec une très

louable intelligence. Enfin, c'est une œuvre puissante. Paul Adam a le goût de la puissance; c'est ce goût qui crée son originalité parmi nous. Il atteint aisément à l'ampleur et à la magnificence. Mais il se presse trop et il n'a pas toujours le temps d'y atteindre. Puisse cet infatigable et excellent ouvrier de romans « travailler » plus lentement ses ouvrages et même les relire avant de les publier!

15 février 1902.

LIVRES DE FEMMES

De nos jours, les femmes écrivent volontiers. Et quelques-unes ont un redoutable talent. D'autres se rencontrent qui n'en ont pas du tout. Ce ne sont pas celles qui écrivent le moins. C'est surtout dans les romans écrits par les femmes qu'on apprend à bien distinguer les différences existantes entre le talent et la facilité. Mais les livres de Mme Henry Gréville nous portent plutôt à confondre l'un et l'autre, car ils témoignent de l'un et de l'autre tout en même temps. Nul ne peut méconnaître que Henry Gréville a écrit soixante-dix volumes, oui, soixante-dix volumes et pas un seul de moins. C'est beaucoup ; c'est peut-être trop. Mais, peut-être les romans de Mme Gréville ne seraient-ils pas meilleurs, s'ils étaient moins nombreux. Il est des écrivains qui ne peuvent approfondir un sujet qu'ils choisissent. Il est des écrivains aussi qui sont incapables d'écrire leurs livres avec une lente application. Il convient d'ajouter, soit en manière d'aggravation, soit en manière d'atténuation, que beaucoup d'écrivains sont naturellement enclins à choisir des sujets qui ne méritent pas d'être approfondis et qui ne sont pas dignes d'être écrits lentement. Mme Henry Gréville est sans doute un écrivain de cette sorte. Et cela ne diminue pas ses mérites. Je dirais plutôt que cela les augmente. Elle a su, avec ses qualités très simples et élémentaires, mais qui ne sont point si banales, elle a su attirer à elle, conquérir et conserver un public charmant, modéré dans

ses pensées, dans ses goûts et dans ses imaginations, qui se compose d'un nombre considérable de jeunes filles de la bourgeoisie française et d'un nombre égal de femmes plus ou moins jeunes de la même bourgeoisie. Je n'hésite pas à proclamer que Mme Henry Gréville exerce sur cette clientèle enviable une puissante influence. Et cette influence, Dieu merci, est excellente. Elle est pacifiante et moralisatrice. Certes, Henry Gréville ne dissimule pas à ses lectrices les difficultés de la vie, qui sont perpétuelles; elle ne leur cache pas qu'un grand nombre de ces difficultés sont invincibles, mais elle ajoute qu'il y a heureusement l'œil de la Providence et le doigt de Dieu, qu'il faut compter sur celui-ci comme sur celui-là, et que, par conséquent, la vertu est la plupart du temps récompensée. Ainsi dans ce livre délicieusement émouvant, *la Mamselka*, on voit une jeune fille orpheline, accueillie par sa marraine, une princesse, qui, par surcroît, est une princesse russe. Il y a, comme vous pouvez croire, plusieurs péripéties assez douloureuses : un duel, une mort. Puis une intendante, j'allais dire une aventurière, cherche à ruiner dans le cœur de la princesse son affection si dévouée pour l'orpheline; n'aboutissant pas, elle tente d'empoisonner Aniouta (l'orpheline s'appelle Aniouta), mais en vain; et bientôt Aniouta épouse celui qu'elle aime. La marraine qui est la princesse, ou la princesse qui est la marraine, bénit cette union bien désirable. Alors, conclut Mme Henry Gréville, « l'existence des époux suivit la route heureuse et juste de ceux qui ont commencé par les larmes ». Et voici la conclusion suprême qui est une simple constatation : « Il y a des êtres chez qui le malheur se change en méchanceté amère; chez d'autres, il purifie l'âme, pareil au creuset, et la transforme, par l'épreuve, en un pur diamant. » Cette idée ne prête à aucune controverse. Et ceci est certain — il faut le dire à l'honneur, à la gloire de l'excellent romancier qu'elle sut être — les romans de Mme Gréville inclinent à la

vertu. Leur action fut profonde et durable dans les âmes de plusieurs générations. Ils expriment une morale droite et franche, et pure et simple, qui peut surtout être pratiquée en province par les femmes dont la vie est paisible et, en somme, heureuse, et qui n'ont pas besoin d'être héroïques pour accomplir leur devoir facile à comprendre. Les livres de Mme Henry Gréville sont très fréquemment reproduits en feuilletons dans les journaux de modes. C'est justice.

Si les romans de Henry Gréville sont un document très complet et très clair sur les idées intellectuelles et morales des bourgeoises provinciales, amies des traditions et qui ne se piquent pas d'être très modernes, d'autres livres de femmes nous feront connaître les esprits et les âmes des femmes d'aujourd'hui : c'est le grand mérite des œuvres féminines qu'elles fournissent des indications précises sur la vie intellectuelle et morale et sociale des femmes d'une époque. Cardeline réunit dans *Paroles au Vent* des pensées délicates et douces, graves aussi et mélancoliques parfois. Elles sont d'un esprit raffiné; elles sont d'une âme élégante. Cardeline est envieuse de bonheur. Mais où le trouver? Elle voit couler la vie humaine qui « ressemble à une fleur dont chaque année effeuille un pétale. La vieillesse venue, il ne reste qu'un cœur tremblant privé de parure ». Et enfin, « le bonheur est un îlot, isolé, constamment couvert des écumes de la tempête ». Il faut donc qu'aujourd'hui la vie intellectuelle d'une femme soit intense. N'est-il pas vrai que « certains livres lus nous laissent le charme des premières pages amoureuses ouvertes au bord de la vie ». Et la femme contemporaine aimera passionnément l'art, tous les arts. Et cet amour sera son bonheur. « La vie n'est point bornée. Elle réserve des trésors de beauté. Elle détient les infinis de l'Art. »

La beauté, elle la rencontrera, elle l'aimera dans les paysages mouvants de la nature qui parlent au cœur.

Paysages de printemps ou d'automne, paysages d'été, paysages d'hiver. Paysages du matin et du soir. « Le soir vient silencieux ; la campagne se tait, les champs sont désertés ; le soleil disparu laisse des traces roses au-dessus du feston bleu lointain des chaînes. Seul, le bruit croissant et décroissant d'un train. » Paysages de Paris si variés, si subtils, et paysages toujours nouveaux des campagnes ! Ils sont notés les uns et les autres avec une délicatesse exquise. Ils ont été compris, en leur signification presque insaisissable, de celle qui les décrit, qui les peint, qui les crée. Mais elle aime trop la beauté, pour ne pas la chercher partout. Cette recherche est un but très noble de la vie. L'Italie l'enchante. C'est d'abord le pays latin dont elle se déclare ravie. C'est aussi le passé de ces régions qui l'enthousiasme, et tous les témoignages d'un art inoubliable que nous a légués une civilisation morte. Cette aspiration réfléchie de la femme à la beauté sous toutes ses formes et dans toutes ses expressions, ce culte de la beauté esthétique n'est-il point caractéristique de la femme de notre temps ? Les pensées, les impressions que Cardeline exprime, ressuscite, avec des grâces de style si discrètes et si séduisantes pour cela, ce sont celles que veulent avoir ou ressentir les femmes raffinées d'aujourd'hui. Mais, pour fréquenter ainsi la beauté du matin au soir, il faut un entraînement et comme une discipline sévère. Il faut être préparé à la comprendre, à la pénétrer, à l'aimer. Beaucoup de femmes manquent encore de cette préparation. Et elles ne vont pas au delà de ce que le snobisme exige. Elles goûtent tout superficiellement et jugeraient fort indiscret qu'on leur demandât pourquoi elles le goûtent. Ce petit livre de Cardeline, pensif et doux, leur donnerait cette éducation précieuse qui leur manque. Il est admirable pour former et développer avec ordre et mesure la sensibilité esthétique des femmes élégantes de notre temps.

Un certain nombre cependant, qui pourront se flatter

encore d'être des femmes élégantes, trouveront dans *Mater Dolorosa* des snobismes plus conformes à leurs goûts, à leurs aptitudes, et plus compatibles avec leur genre de vie. Ce n'est pas, du moins je me plais à l'espérer, que les femmes françaises aient leur vie traversée par des drames aussi bizarres que celui qui constitue le sujet imprévu de *Mater Dolorosa*, mais elles rencontreront dans ce livre des héroïnes auxquelles elles ressemblent, des héros qu'elles fréquentent dans maints salons. L'auteur est Mme Lecomte du Noüy ; je dis Mme Lecomte du Noüy, bien que le livre soit signé : l'auteur de *Amitié amoureuse* et Maurice de Waleffe. M. Maurice de Waleffe est un jeune écrivain belge dont la noblesse est de même origine et de même nature que celle de M. Franz Wiener, dit Francis de Croisset. L'univers affirme que M. de Waleffe s'appelle réellement Kartoffel. Ce n'est pas un vilain nom. Mais le nom importe peu. Ce qui importe, c'est que Mme Lecomte du Noüy signe : l'auteur de *Amitié amoureuse*, alors qu'elle ne cache qu'à demi son nom véritable dont elle nous découvre les multiples initiales dans la dédicace de son ouvrage. Mme Lecomte du Noüy a fait de jolis romans dont les titres sont d'une aimable mièvrerie : *Amitié amoureuse*, *l'Amour est mon péché*, *le Doute plus fort que l'Amour*, *Maudit soit l'amour*. *Mater Dolorosa* est un roman un peu barbare et sauvage, mais très parisien tout de même. C'est l'histoire d'un amour incestueux entre une mère et un fils, mais parfaitement ! La mère, qui a quarante-deux ans, est d'une grande beauté et d'une noblesse moins exclusivement littéraire que celle de M. de Waleffe. Le fils ressemble à sa mère. Ils sont riches, naturellement : ils sont très riches. Le fils toutefois est critique d'art. Et il gagne de l'argent comme critique d'art. Je voudrais bien connaître son procédé. Il n'a d'ailleurs que vingt-quatre ans. On « arrive » vite dans la critique d'art. C'est vraiment admirable. Ses occupations sont celles-ci : il va à Amsterdam voir

l'Exposition des œuvres de Rembrandt, à Bayreuth pour Wagner, à Séville pour la Semaine Sainte. Ces élégances parisiennes ne sont pas très neuves ; mais elles n'ont pas cessé complètement d'avoir cours. Au reste, pour échapper à l'amour qui les menace, sa mère et lui, il se fait nommer attaché à l'ambassade de Constantinople avec une facilité qui m'émerveille. Je ne savais pas que le chef de notre diplomatie favorisât à ce point l'aristocratie ! Mais, au cours du roman, la mère et le fils dissertent sur l'Exposition, oui, sur l'Exposition de 1900, vous savez; ils discutent aussi des progrès de la médecine...

On voit qu'ils sont fort embarrassés l'un et l'autre pour trouver des sujets de conversation convenables. Heureusement, le fils découvre Constantinople : d'où descriptions un peu longues mais très utiles. Le critique d'art persiste dans le fils amoureux de sa mère ! D'ailleurs la mère n'en conseille pas moins son fils pour le choix de ses maîtresses, et elle exprime à ce propos des idées générales comme celle-ci : « La femme vous donne la vie, mais les femmes vous la reprennent. » Elle écrit encore : « La constatation que tu as faite de ma misère morale est le décisif coup de pioche qui, du premier coup, fait s'écrouler le mur. » Voilà un bon coup de pioche ! Le fils lui répond aussitôt : « Le vin de la vie me semble fade si je ne le transvase dans la coupe d'or de ton cœur. » Je ne comprends pas. Mais il y a tant de choses que je ne comprends pas dans ce roman psychologique, car il est psychologique, ce roman. Il l'est avec de la finesse, de la grâce, de la lourdeur et de la lenteur. Il l'est aussi avec du pédantisme. Mais le « psychologisme » fut toujours pédant. Sans doute, on jugera peut-être que cet amour incestueux est un peu phraseur. Mais il est possible qu'un tel amour se développe comme cela. Je n'ai, l'avouerai-je, aucun moyen de vérification et de comparaison. Une femme cependant, Mme Camille Pert, avait décrit naguère l'amour réci-

proque d'un frère et d'une sœur. Mais, dans ce roman très dramatique, les héros agissaient. Ici, ils parlent et ils s'analysent ; ils s'analysent même avec prolixité. Ils parlent ? Non, ils écrivent. Ce roman est un roman par lettres. Et bien que le roman ait deux auteurs, les lettres sont toutes du même style. Cela ne signifie pas que le style soit bon. Mais évidemment, si les lettres ont été ouvertes au cabinet noir, les employés de la poste n'ont pas dû s'ennuyer. — Les lecteurs ne s'ennuient qu'à demi, car il y a des pages charmantes, et, enfin, ils sont tout de même intéressés par le spectacle d'un amour aussi rare. Hélas ! cet amour finit mal, comme il fallait s'y attendre. La mère va mourir dans un couvent. Le fils se suicide, non sans faire encore quelques phrases. C'est peut-être par le suicide qu'il aurait dû commencer. Mais voilà une bien grande perte pour la critique d'art !

Il y a des naïvetés et des roueries dans ce livre très parisien et un peu belge. Et trop d'élégances surannées et de snobismes qui ont fait leur temps, et trop de descriptions de toilettes, comme dans les livres de Bourget. Les romanciers ne savent pas encore assez que les noms des grands couturiers commencent à nous être très indifférents ! En somme, ce livre peut être lu par les provinciales oisives et distinguées, assez sages, mais d'imagination un peu perverse, et Mme Lecomte du Noüy mérite d'employer son talent gracieux et précieux pour d'autres sujets.

Mme Yvette Guilbert aime, Dieu merci ! les sujets plus simples et, grâce à Dieu ! les impressions moins raffinées. Elle nous conduit (la vedette) dans le monde des cafés-concerts qui est, lui aussi, un monde bien parisien. Elle a été payée — et même payée très cher — pour connaître ce monde. Elle le décrit sans excès de détails inattendus, mais agréablement. On rit et on pleure. C'est la vie. Et la vie n'est pas un roman. Mais le roman de Mme Yvette Guilbert est de la vie tout de même. On

y assiste à la grandeur et à la décadence d'un pauvre cabot bellâtre qui chante la romance. L'un chante dans un genre un peu différent :

J'avais dû mou...
J'avais dû mourir pour Charlotte.

Une autre chante :

Je charme les lapins,
Les petits lapins doux et câlins ;
Avec une plum' de paon
J' leur chatouille le tympan.

Enfin, le livre est tout plein de plaisanteries aimables.

« Tais-toi donc ! Tu vois bien que ce monsieur est de la claque ! — Et toi de la clique, Bébé ! riposta Lourbillon qui avait entendu. »

« Malgré l'élégance acquise de ses manières et la parfaite aristocratie de son langage, il était encore mieux à l'aise avec Bubu de Montparnasse qu'avec le comte d'Haussonville. »

... Puis, un sénateur entretient une chanteuse qui le trompe avec le beau chanteur Fernand. Il découvre son malheur et raille en vieux parlementaire :

« Ce n'est plus de l'assistance publique, ma belle enfant, c'est de l'hospitalité de nuit. »

... Mais la chanteuse est trompée à son tour par son amant trop beau. Et quand celui-ci revient, elle lui dit, bonne fille :

« Lorsque l'Enfant prodigue est rentré chez son père, le père a tué le veau gras. Justement, tiens ! ce soir il y a de la blanquette ! » (Etc.)

Je vous assure que cela n'est pas ennuyeux. Et puis, c'est de l'esprit français. Il y a plus que de l'esprit dans le livre de Mme Yvette Guilbert. Il y a de la philosophie, et de la vérité, une observation un peu superficielle d'un

monde ingénu, du sentimentalisme, une connaissance exacte de la vie, un certain art de conter, pas plus de style qu'il ne faut et à peine plus de littérature qu'il ne convient. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous savons que M[me] Yvette Guilbert est une femme extrêmement intelligente.

22 février 1902.

LEURS FIGURES

Maurice Barrès

Un écrivain pour la sincérité de qui je professe une estime toute particulière écrivait ce matin : « Il y a de beaux rêves inachevés dans la vie splendide et mélancolique de Maurice Barrès. » Il y a aussi beaucoup de noblesse et de désintéressement. L'un et l'autre l'ont bientôt condamné à la mélancolie, car notre époque ne supporte aisément ni le désintéressement, ni la noblesse. Maurice Barrès fut, depuis son adolescence, ambitieux d'agir sur ses contemporains. Il voulut agir sur eux par la politique, et par la littérature. Son talent littéraire, qui est exceptionnel, fut toujours gêné par son talent politique qui n'est pas exceptionnel. Peut-être *Leurs Figures* auraient-elles constitué un meilleur ouvrage si Maurice Barrès n'avait pas été un fervent politicien et ne s'était pas souvenu dans ce livre qu'il avait surtout souhaité d'être, avec une application touchante, un politicien très puissant sur les hommes de son temps.

Ce roman de Maurice Barrès signifie une évolution heureuse, somme toute, et avantageuse, dans son œuvre de littérature. Je veux espérer qu'il sera la dernière manifestation de sa loyale activité politique. Il y a de beaux rêves inachevés dans cette noble vie, disions-nous. Puisse ce livre marquer, pour Maurice Barrès, la fin d'un rêve qui n'était même pas aussi beau qu'il croyait! Réjouissons-nous de voir un écrivain éminent entre tous accomplir un grand effort pour s'évader enfin de la politique, et entrer dans la littérature, décidément.

Les uns ont dit que ce livre était un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de Maurice Barrès. Comme il n'est pas de livre de Maurice Barrès dont on n'ait dit, avec une dangereuse complaisance, qu'il était son chef-d'œuvre, ce jugement n'a pas toute l'importance qu'il paraît avoir.

Gardons-nous donc de déclarer que *Leurs Figures* constituent le chef-d'œuvre de Barrès, car ce serait faire injure à ses livres précédents. Au reste, il importe que la véritable critique littéraire ne se soucie jamais plus des chefs-d'œuvre. Il en paraît trop maintenant. Il ne se passe pas de semaine sans qu'on ne signale l'apparition devant le monde ébloui de chefs-d'œuvre inoubliables, qui sont si nombreux, cependant, que ceux révélés le samedi à l'admiration de l'univers font disparaître totalement le souvenir de ceux signalés le mardi. Quant à ceux vantés le lundi, il est bien évident que nul ne pourrait plus dire le nom de leurs auteurs! Décidément il faut se résoudre à être très injuste envers les écrivains de génie. Ils sont trop.

. . . .

... L'aventure du Panama n'a peut-être pas eu autant d'importance dans l'histoire de la République que dans l'histoire des idées de Maurice Barrès. Elle reste tout de même un événement, un incident assez pittoresque de la vie républicaine et qui tient du vaudeville autant que du drame. Maurice Barrès a cru que cet incident était assez ancien pour qu'il fût urgent de le faire revivre. Il a eu un peu tort.

Lorsqu'il élaborait son roman, factice mais grandiose en son ampleur, de l'énergie nationale, il pouvait se complaire à rappeler la vie tumultueuse et simple du héros Boulanger. Ce héros avait des sentimentalismes si rudimentaires que vraiment il ne paraissait guère être de notre temps. Il était complètement mort à Bruxelles. Mais le Panama dure encore et quelques-unes des passions qu'il anima. Nous ne le voyons ni d'assez loin ni d'assez haut pour juger avec exactitude sa signification

historique et morale, et, d'autre part, nous ne l'avons pas suffisamment oublié pour qu'il nous semble aujourd'hui très intéressant de le connaître mieux. Barrès, lui, ne l'a pas oublié du tout parce qu'il a vécu en ce temps-là cette vie politique pour laquelle il eut moins d'aptitudes que d'inclinations. Et parce qu'il assista aux séances de la Chambre où on discuta bruyamment, sans ordre ni méthode, de l'honnêteté parlementaire et de quelques autres questions de théorie politique, il ne doute pas que nous ne soyons encore très soucieux de savoir quels étaient les quatre derniers inscrits sur la liste, bien connue et prodigieusement ignorée, des cent quatre. Il est animé encore de la même passion charmante qui l'animait, lorsque Delahaye prenait la parole, lorsque Déroulède « marquait » Clémenceau, et lorsque Millevoye accusait tout le monde sur la foi de quelques documents privés d'orthographe. L'historien et l'homme politique se mêlent donc en lui. Et, sans doute, l'un et l'autre perdent quelque chose à cette union. Mais le romancier en tire quelque bénéfice parce que son histoire, je veux dire son récit, devient plus passionné en étant plus vivant et, si j'ose dire, plus vécu. Ce n'est pas que Maurice Barrès n'accomplisse un excellent effort pour être impartial. Mais l'impartialité n'existe guère en ce bas monde : je ne parle pas ici de celui des panamistes. Ou plutôt, il existe différentes impartialités : il y a l'impartialité de l'adversaire; et il y a l'impartialité de l'ami. L'impartialité de Barrès est celle de l'adversaire. Lorsqu'un écrivain racontera des événements contemporains avec une impartialité absolue, il écrira un chef-d'œuvre. Mais c'est un chef-d'œuvre que personne ne signalera. D'ailleurs personne ne le comprendra.

Du moins, le psychologue, que Maurice Barrès fut toute sa vie avec une joyeuse assiduité, triomphe dans *Leurs figures*. Voici un écrivain qui sut peindre des caractères. Barrès travaille, je crois, à donner à la personnalité de Rouvier une sorte de grandeur. Il ne faut rien

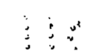
exagérer. Rouvier a de l'intelligence, de l'esprit, du courage, de la fermeté persévérante, et, si vous voulez, de l'estomac. C'est, en un mot, un homme très bien constitué. Je me rappelle cependant l'avoir vu, à la Chambre, dans la salle des Pas-Perdus, inquiet comme un jeune homme qui attend le résultat d'un examen. Il s'agissait de savoir s'il serait élu président de la commission du budget. Et cette élection eût rendu possible, disait-on, son retour au pouvoir. On votait. Il voulait évidemment faire paraître et un peu faire admirer son calme, et la toute-puissance d'un homme maître de soi. Les journalistes, vers la porte, se pressaient. Et Rouvier circulait parmi eux. Mais il n'était certainement pas impassible, et une anxiété se peignait sur son visage. Je fus très surpris, je l'avoue. Mais bientôt le victorieux flegmatique de ce combat très singulier, Gustave Mesureur lui-même, arriva dans la salle avec sa démarche balancée et fumant une cigarette. Rouvier disparut un instant, puis, quand il revint, il souriait avec beaucoup d'aisance, ayant l'air de dire par toute son attitude que les parlementaires étaient bien aussi sots qu'il le pensait et même un peu plus... Clémenceau est falot dans le livre de Barrès ; mais on a toujours exagéré infiniment la force de la personnalité de cet homme. Delahaye reste gris ; mais sans doute l'accusateur était un peu faible pour cette grande tâche qui devait ruiner un gouvernement. Burdeau se présente à merveille, bardé de son pédantisme rogue et hautain qui, malheureusement, ne le soutient pas jusqu'au bout. La bouffonnerie Millevoye-Norton se développe avec art. On aimera surtout l'histoire de Reinach — l'autre — la terreur de cet homme renié, sa mort, l'exhumation du cadavre... On devine aussi, à travers les pages, un agréable Arton qui grimace avec une sorte d'effroi amusé. Puis la galerie des comparses est variée. Il y a le panamiste indifférent, le roide, le badin, le poncif, le dédaigneux, le retors, l'irrité, le rageur, le timide... Le panamiste badin

est surtout ravissant. « Ah! lui dit le panamiste poncif, quelle aventure! Et j'ai une jeune femme et un enfant de six mois... — Pauvre enfant, lui répond le badin, il ne fallait pas le lui dire!... » Je crois que Barrès n'a pas suffisamment insisté sur les panamistes modestes et honnêtes. Il y en avait parmi eux beaucoup plus qu'on ne pense.

Que tout ce monde vive très en relief, on en est certain, car on sait l'art soigneux et merveilleux de Barrès. Mais quelle impression générale se dégage d'un tel livre? C'est certainement celle de la sincérité un peu candide de l'écrivain. Barrès, pour avoir vécu parmi les politiciens, n'en est pas moins resté un doux idéaliste. Qu'il exagère la signification du Panama dans la vie contemporaine, qui donc en doute? Il exagère sur tout s'il prétend reconnaître en cette aventure la preuve d'une déformation morale spéciale au monde des parlementaires. Est-ce que plusieurs boulangistes, depuis la débâcle de leur parti, n'ont pas passé devant les tribunaux correctionnels? Je crois aussi que plusieurs d'entre eux ont trouvé dans la police politique l'emploi de leurs talents.

L'œuvre de Maurice Barrès aurait eu incontestablement une plus grande portée morale s'il avait voulu voir, dans l'événement politico-financier qui a frappé si violemment son imagination, un témoignage de la décomposition universelle des mœurs contemporaines. Cette aventure ne décèle point les vices d'un personnel politique mais les vices d'un temps. L'insouciance ou l'inconscience morale de nos contemporains est prodigieuse. Peut-être est-elle notable surtout dans le monde littéraire et politique. Voilà quelque temps, un publiciste d'âge mûr, retiré dans une perception, me disait en ami: « Vous n'avez pas de chance aujourd'hui dans la presse. Il y a dix années seulement on triplait aisément le traitement que vous donnait le journal. Il y avait des émissions tous les jours!... Combien regrettent ce temps-là!

Dans le monde politique, cette douce inconscience se complète d'une sorte de bon garçonnisme qui lui donne toute sa valeur. Naguère, je fréquentais assidûment le Palais-Bourbon. Un jour, on y vit reparaître un ancien député qui avait été condamné jadis à quelques années de prison pour avoir excellé dans le chantage. Qu'il revînt aux Pas-Perdus après ce changement d'existence, c'était déjà d'une tranquille impudence assez admirable; mais bientôt son assurance me déconcerta plus encore. Il revenait chaque jour à la Chambre, il serrait les mains des uns et des autres, d'abord des huissiers qui ont le sentiment de la hiérarchie, ensuite des journalistes qui sont sans affectation et connaissent la vie ; enfin de quelques députés : « Ah ! ce vieil ami ! Tiens, il y a longtemps ! Comment va ?... » J'avoue que cet homme-là me semblait plus intéressant que les plus belles séances. Mais quelques jours après, fatigués par deux heures de grande éloquence, nous nous esquivions vers la buvette de la presse. Il y avait foule. Et dans cette foule l'ancien député pérorait. « Ah ! disait-il, je vous jure qu'aux prochaines élections les radicaux gagneront beaucoup de sièges. » Comme je témoignais par mon attitude qu'il n'y aurait peut-être pas un homme d'esprit de plus à Paris lorsqu'il y aurait cinq cents radicaux de plus à la Chambre, l'ancien député familier, camarade, pas fier du tout, me prit à partie, moi qu'il n'avait certainement jamais vu, en prison du moins. « Oui, je vous parie, criait-il en me frappant cordialement sur l'épaule, *je vous parie un bon dîner* que les radicaux gagneront des sièges. » Et il me poursuivait: « Je vous parie un bon dîner, un bon dîner... » Moi, vous comprenez, je ne mangeais pas de ce pain-là... Mais tous ceux qui m'entouraient me donnaient visiblement tort ; ils approuvaient le langage de ce prisonnier se promettant de « s'en fourrer jusque-là » à sa sortie de Fresnes, et ils étaient confondus que je pusse révoquer en doute la parole d'un homme aussi expérimenté.



Et telle est la vie contemporaine! L'œuvre gentiment vengeresse de Barrès n'aura peut-être pas toute l'influence morale que son auteur a pu souhaiter d'exercer. Nous ne sommes pas très disposés à comprendre cet évangile virulent et rêche de l'honnêteté politique. A notre époque, voyez-vous, on est très indulgents les uns pour les autres. On nous dit méchants; nous avons surtout le défaut d'être trop bons garçons. Du moins, Barrès n'a pas consenti à déprécier son livre de philosophie sociale et parlementaire par l'attrait de révélations. Cet historien n'use pas de documents inédits. Tant d'historiens, au contraire, en abusent! Barrès ne donne que les faits répandus dans les journaux. Il ne publie même pas la liste des cent quatre. Vous verrez que nous ne la connaîtrons jamais.

Mais ce roman est près de l'histoire. Il veut être de l'histoire. Pourquoi alors mêler aux personnages connus des personnages fictifs qui ne sont d'aucune utilité? Ils gênent, ils choquent, ils agacent. En outre, ils ont une façon un peu pédante et lourde de représenter la morale. Ils embarrassent, par leurs prédications, le récit, très dramatique le reste du temps. Barrès, qui cesse peu à peu d'être romancier pour écrire l'histoire morale et sociale d'un temps, devrait dégager l'histoire du vain appareil du roman. Sans doute, il y consentira bientôt... Mais son œuvre présente est très belle, et belle surtout pour la noble mélancolie qu'y répand un idéaliste politique désenchanté.

Et tant d'idées généreuses et charmantes circulent dans ce livre où passe aussi de la haine! Et l'art y demeure très pur — un peu gâté néanmoins par des fautes de goût, des ironies et des plaisanteries qu'inspire à l'artiste délicat le politicien non disparu encore — mais qui domine et impose l'admiration. Admirons loyalement, profondément, les vrais artistes littéraires puisque nous sommes un peu incapables de nous élever jusqu'au culte plus austère de la beauté morale. Terrible

ironie des coïncidences ! A l'heure où Maurice Barrès lançait son œuvre dans la mêlée des polémiques, les journaux nous confiaient que Arton venait d'être très remarqué à une première représentation de la Comédie-Française. Il souriait et triomphait un peu. Mais il restait toujours bon garçon. C'était bien l'homme dont tout le caractère se manifeste dans une anecdote digne d'être authentique. Lors de l'affaire de Panama, comme il s'appliquait avec enjouement à acheter le suffrage et même la conscience d'un excellent homme de député : « Ah ! lui dit enfin ce député, probablement honnête, mais pauvre, je veux bien, mais ce sera cinq cents francs ! — Cinq cents francs, répondit Arton. Cinq cents francs, quelle somme ! Cinq cents francs ! Allons, tant pis, je vous les donnerai ; mais ne le dites à personne, car, si le président du Conseil le savait, il serait capable de m'en demander autant! ... »

Et voilà !

1er mars 1902.

NOS ROMANCIERS : ÉDOUARD ESTAUNIÉ GUSTAVE KAHN, HENRY BORDEAUX

Nous aurons toujours des romanciers. Nous aurons toujours beaucoup de romanciers : voilà une constatation que tous les critiques peuvent faire avec leur perspicacité habituelle. Et il n'y aura pas lieu pour cela de leur reprocher je ne sais quelle fâcheuse tendance au paradoxe, ou cette obséquieuse servilité dont ils ne se départissent jamais complètement. Mais enfin, on a beau être critique, il faut être juste et indépendant. Il faut l'être et dire que les romanciers que nous aurons toujours seront toujours moins bons que nombreux. J'ai constaté dans la critique littéraire des salons, qui n'est peut-être pas la meilleure, mais qui est, en revanche, la plus sûre d'elle-même, j'ai constaté deux opinions très générales sur la littérature contemporaine. Elles sont d'ailleurs absolument contradictoires, elles s'excluent autant que possible l'une l'autre; mais ce sont néanmoins les mêmes personnes qui les professent. Elles disent : Vraiment nous connaissons aujourd'hui un écrivain de génie qui brille d'un éclat éblouissant et même très fatigant pour la vue dans la foule confuse des laborieux comparses de la littérature. Au reste, cet écrivain de génie n'est jamais le même. Aujourd'hui, c'est Paul Adam, où bien c'est Léon Daudet, ou bien, ah! je suis contraint de constater les faits, mais ne croyez pas que cela m'amuse! c'est Octave Mirbeau. Il est bien entendu que l'écrivain de génie de tel cercle littéraire n'est point

du tout l'écrivain génial de tel autre cercle. Ceux qui adorent Paul Adam n'ont qu'une estime infiniment médiocre pour les livres de Léon Daudet; ceux qui poursuivent Léon Daudet d'une admiration affolée ne tiennent pas Octave Mirbeau pour un parfait écrivain; et je ne dis pas qu'ils aient tort. Donc un génie dominant, un génie que nul ne peut égaler, un génie que l'on pousse vers la gloire avec de grands cris précipités! Et maintenant, travaillez, vous autres qui êtes la masse; accumulez des œuvres, vous autres qui êtes le vulgaire; écrivez des romans délicats ou forts, passionnants toujours, originaux en tous cas, vous ne serez jamais que les gagne-petit de la littérature, vous ne pourrez prétendre qu'à ce qu'on vous reconnaisse un certain talent, oui, un certain talent, discret ou fruste, pas négligeable, oh! non, pas tout à fait négligeable, mais à tout jamais secondaire, et si l'on vous admet un jour dans le palais de la gloire, ce sera seulement pour que vous y fassiez tapisserie... Avec plus ou moins de bonne grâce et d'ironie intérieure, vous composerez le cortège de l'écrivain génial de l'année, du moment, de l'heure; mais toute autre ambition vous est interdite.

La seconde opinion très générale sur la littérature contemporaine est celle-ci : actuellement tous les écrivains ont des talents à peu près égaux, la chance seule dirige les uns plutôt que les autres vers la richesse et vers la gloire. Si la plupart des romanciers contemporains végètent misérablement — et ne serait-il pas opportun d'étudier avec minutie la condition économique et sociale du romancier actuel! — c'est tout simplement parce que les avenues de la gloire sont extraordinairement encombrées et parce que, en réalité, les musées nationaux ne sont pas assez nombreux pour tous les conservateurs qui s'offrent à les administrer. Dans ces conditions, le rôle des critiques consiste à être sévère pour les écrivains qui, grâce à leur chance simplement ou simplement grâce à leur industrie, usurpent une

gloire et une richesse qui devraient se répartir sur tous, et au contraire à réconforter ceux que l'ombre enserre et qui, malgré leurs efforts douloureux, ne trouvent pas d'issue pour s'évader enfin de l'obscurité... Le rôle des critiques est donc nécessairement moral et social autant et plus que littéraire. Mais n'insistons pas, cela ferait de la peine à trop de gens qui n'ont aucun souci — la vie est si courte : on a juste le temps, et encore ! d'arriver à l'Académie — qui n'ont aucun souci d'exercer une influence morale...

... Les romanciers d'aujourd'hui qui ne sont plus des débutants, mais qui ne sont pas encore de grands romanciers, vérifient par leurs œuvres cette doctrine de l'égalité des talents. Ils sont en très petit nombre ceux qui méritent d'être complètement dédaignés. On estime fort Hugues Rebell, René Boylesve, et parmi ceux qui publient ces jours-ci des ouvrages, Édouard Estaunié, Gustave Kahn, Henry Bordeaux ; mais on les estime à peu près également. Peut-on dire avec certitude quel est celui d'entre eux qui demain dominera ses rivaux distancés ? Des critiques prudents hésitent, et, en cette occurrence, il convient de louer les critiques d'être prudents. Du moins, si tous ces talents sont égaux, ils sont très différents les uns des autres, et nous pouvons espérer que par eux notre littérature romanesque deviendra plus riche et plus variée. Mais ils attendent dans la pénombre; ils marquent le pas, car les « génies » de la génération précédente sont récalcitrants et ils s'agitent ingénieusement pour prolonger quelque temps encore leur suprématie littéraire au moins nominale...

Henry Bordeaux prolonge, quant à lui, par son imitation fidèle et dévouée, la prépondérance littéraire de Paul Bourget. Je n'aurais jamais pensé que Paul Bourget pût trouver aujourd'hui des imitateurs, car sa conception superficielle et rudimentaire de la vie et de la littérature est désormais caduque. Bourget est un écrivain suranné. Ses livres ont vieilli. Henry Bordeaux pourrait-il les

rajeunir! Il a bien de la délicatesse; et il est infatigablement élégant. Il serait même plus élégant et plus délicat que Bourget. Mais il tend trop visiblement à la délicatesse et à l'élégance. Il ne nous fatigue pas, mais nous voudrions qu'il se reposât. Et, par conséquent, le naturel est la chose du monde qui est la plus absente de son joli livre lent : *la Voie sans retour*. Un lieutenant de vaisseau qui s'appelle Hervé de Kéroan (je donnerais beaucoup pour découvrir un lieutenant de vaisseau qui ne serait pas noble, mais je sens, hélas ! que, dans les livres si distingués de Henry Bordeaux, les lieutenants de vaisseau seront toujours nobles), un lieutenant de vaisseau a aimé, puis il a quitté une petite Italienne très simple nommée Flora. Il la retrouve, et cette rencontre lui est un prétexte suffisant pour ouvrir devant nous le cahier de notes où il a analysé son amour. Ces analyses sont longues et soigneuses, car on n'est pas très occupé dans la marine. L'analyse de l'amour : voilà donc le sujet du livre de Henry Bordeaux. Et il me semble que l'amour a été beaucoup analysé depuis qu'il existe : il n'est d'ailleurs pas mieux connu pour cela. Un roman de Henry Bordeaux sera donc enclin à manquer d'action. En effet, nulle aventure. Le charme et la diversité de l'œuvre naîtront peut-être des paysages où se développe la petite idylle vulgaire et précieuse qui unit à la hâte le beau lieutenant sentimental et livresque et la petite Flora, aujourd'hui âme candide, demain courtisane des plus sympathiques à l'usage des riches marins de Toulon et des personnages importants de toute la Côte d'Azur. C'est donc sur la Côte d'Azur que se déroule le roman de Henry Bordeaux. Je comptais bien rencontrer là le disciple trop scrupuleux de Paul Bourget. Et voici donc une fois encore décrites les salles de Monte-Carlo, et la mer et le ciel, et Hyères et les Iles d'Or, et tant d'autres beautés... Et par surcroît, le lieutenant de vaisseau, qui a beaucoup voyagé sur la terre ferme, compare avec une assiduité presque excessive le visage de sa maîtresse à

telle figure qu'il a vue dans tel tableau de tel primitif dans tel musée de Florence ou d'ailleurs. Je dois dire que la jeune Flora ne se montre pas autrement ennuyée de ces comparaisons, en somme flatteuses.

Elle y est habituée. Nous aussi, nous y sommes habitués, et Henry Bordeaux, par ses grâces raffinées, nous fait paraître l'habitude très douce. Mais tout de même nous aimerions autant changer d'habitude. Et si les amants tiennent absolument à comparer leurs jeunes maîtresses à de vieux tableaux, ce n'est pas seulement à Florence qu'on en trouve. Donc, un peu retardataires ces rappels incessants de peintures italiennes que nous avons assez vues, un peu superflues aussi ces citations anglaises dont Henry Bordeaux — à l'instar de Bourget, encore, toujours! — émaille comme à plaisir son joli roman, joli, joli, trop joli! Trop appliqué aussi, et, si j'ose dire, trop écrit. Que Henry Bordeaux écrit donc bien! j'en suis ravi et cela me désespère. Son style est élégamment discret, un peu mièvre, mais si gentiment, un peu affecté, mais si naturellement, mais surtout sage, trop sage, sage comme une image, sage comme cette petite Flora, ouvrière de Gênes, qui n'interrompt par aucune gaminerie les belles phrases de son ami de Kéroan, lequel, entre nous, s'écoute parler; bref, un style surveillé, d'extrêmement bon ton, un style pommadé, un style en tenue de soirée!... Nous sommes un peu ébahis parce que l'aimable Flora, qui n'a pas fait d'études, parle constamment comme un livre; un peu ébahis parce que son lieutenant a des façons de parler qui ne sont pas communes dans la marine. « Oui, dit-il, nous naviguons vers le bonheur, qui habite une île déserte. » Et la petite ouvrière ne lui demande même pas combien il paye de loyer: on voit bien que Flora est de Gênes et non pas de Paris! Ce qui nous étonne aussi, c'est que toute cette élégance surveillée s'applique au sujet qui le comporte le moins ; elle paraît donc un peu factice, un peu en dehors de la vie. Mais l'élégance a toujours son

prix, et si Henry Bordeaux ne nous enthousiasme jamais par l'animation de ses récits, nous l'aimerons infiniment pour ses fines psychologiques soigneuses, pour son sentiment exquis de la beauté sous toutes ses formes, pour sa grâce naturelle encore que fardée et qui est toujours la plus forte, nous l'aimerons pour son élégance, oui, pour son élégance, et nous nous saurons gré de l'aimer pour cette élégance même, car, en vérité, notre époque est vulgaire, et cela nous désoblige...

Pourquoi aimerons-nous Gustave Kahn, qui vient de publier l'un des plus beaux romans — je le dis tout net — parmi les cinquante ou les deux cent soixante et quinze qu'il m'a été donné de lire cette saison? Pourquoi? Gustave Kahn porte un peu la peine d'avoir été un poète symboliste, d'avoir réclamé le titre singulier d'inventeur du vers libre. C'est une invention cependant dont il n'y a pas lieu d'être très fier. Gustave Kahn porte un peu la peine d'avoir écrit mille vers et plus, comme ceux-ci, des *Palais Nomades*, que je cite parce qu'ils ont été souvent cités, jamais compris, et dont il demeure devant nous l'auteur responsable :

Elles, quand s'afflige en verticales qui se foncent le soleil,
Pourquoi seules?
Pourpres banderoles,
Où retirez-vous, vers quel fixe,
Vos muettes consolations?
Étirements, affaissements, ô normes,
Quelle fleur d'inconnu fane inutile aux reposoirs de nos soirs,
Où frémit et languit une attente d'espérance vaine.

Gustave Kahn, en prose, se souvient trop qu'il a écrit des vers libres, et le style de son roman n'est pas toujours clair; il reste souvent embarrassé. Gustave Kahn écrit trop volontiers : « Ce jour-là, Mme Dobret n'avait jamais, au fond d'elle-même, reproché avec tant d'intensité à sa mère de l'avoir mise au monde, d'abord, et, cette initiale maladresse commise, d'avoir exagéré en

la donnant à un mari indigne. Mais tout de même, elle réfléchit que cette marche rapide contre la petite bise qui s'essayait de petites griffes, jouant comme un jeune chat avec les étoffes, le bas de sa robe, les feuilles et les poussières, ne ressortissait pas suffisamment au grand air de mélancolie qu'elle voulait arborer aujourd'hui. Ne portait-elle pas le deuil définitif de son cœur ; certes, ça ne se mène pas au pas gymnastique... » Gustave Kahn écrit trop délibérément : « Ce mit quelque animation nouvelle aux soirées que les arrivages de nouveaux Rouvillais avaient diminué d'intimité, sans donner tout d'abord, en revanche, d'autres éléments de plaisir ou de gaieté. » Donc, c'est admis, le livre de Gustave Kahn n'est pas aussi bien écrit qu'il le faudrait pour qu'il fût écrit passablement. Mais si nous ne considérons pas le style, qu'il faut pourtant considérer, *l'Adultère sentimental* ressemble, à s'y méprendre, à un chef-d'œuvre ; je dis : à un chef-d'œuvre, et je ne m'en dédis pas.

C'est une étude de la vie de province, de l'âme des femmes provinciales, des petites bourgeoises sentimentales et pratiques des chefs-lieux de cantons et minuscules sous-préfectures. Et c'est de la vérité tout imprégnée de poésie et d'ironie. L'ironie et la poésie s'accompagnent souvent l'une l'autre, car l'ironie est de la poésie qui a honte d'elle-même. Jamais on n'a peint avec une exactitude aussi poignante la douce dégradation des mœurs féminines depuis quarante ans. A la fin de l'Empire, une provinciale trompée aimait idéalement un beau jeune homme et n'allait pas au delà, car « la vie n'est pas un roman » ; il y a vingt ans, une provinciale trompée avait des amants : le sous-préfet (ah ! ces sous-préfets de défense républicaine ! dit un de mes amis réactionnaires), un gros rentier cossu (ah ! ces bourgeois réactionnaires, dit un de mes amis gouvernementaux), d'autres encore, qui assuraient discrètement la sécurité matérielle du ménage, — mais continuait de vivre avec

son mari qui fermait les yeux en fumant sa pipe. Maintenant, la petite bourgeoise trompée se prostituera et pleurera, car la vie contemporaine devient dramatique en sa platitude, et les hommes de notre temps sont plutôt « mufles »... Gustave Kahn indique admirablement cette dégradation morale et la bassesse croissante de la société, mais il l'indique sans amertume, en observateur tristement amusé, et si pénétrant, de la vie. Où donc Gustave Kahn a-t-il si profondément observé le petit monde de la grande province? Où donc Gustave Kahn a-t-il vu si exactement le sort déplorable d'une jolie femme dans une sous-préfecture, de toutes parts attaquée par l'ignominieuse présomption des hommes qui l'entourent? Hélas! dans la cohue des romans qui se pressent, on n'a que le temps de distinguer et de goûter *l'Adultère sentimental*. On n'a pas le temps de le juger. Il faudrait, pour le juger bien, comparer ce livre à *Madame Bovary*. Mais on ne peut que le comparer en toute hâte, car, à la minute où j'indique une telle comparaison — qui s'impose — dix-sept romans paraissent dont les auteurs, presque tous, ont du talent...

Il en a, Édouard Estaunié. On en est certain. Et *l'Épave* qu'il publie maintenant ne diminue pas cette certitude qu'elle n'accroît pas. On est reconnaissant à Édouard Estaunié d'avoir voulu faire entrer en chacun de ses ouvrages des sujets grandioses. On admira *l'Empreinte* et *le Ferment* autant pour l'ampleur des conceptions que pour la façon dont les conceptions étaient exprimées. Il y a une originalité prodigieuse dans les livres d'Édouard Estaunié : c'est son immense, sa forte sincérité. Il conçoit, il observe, il médite, et loyalement, hardiment, il anime ses conceptions, ses observations, ses méditations. Il pourrait les animer davantage, et on ne reprochera jamais à ses romans d'être comme débordants d'une vie excessive. Mais ils sont étudiés, fouillés, approfondis. Ils sont romans de philosophe et de moraliste, autant que romans de romancier, c'est pour cela

qu'ils engendrent une impression durable dans les esprits et dans les âmes. Aussi bien, il n'est pas permis à Édouard Estaunié de ne pas approfondir. Il lui est interdit de ne pas développer. Il n'a pas assez de légèreté pour esquisser simplement. *L'Épave* indique un grand livre qui n'est point réalisé. Il importe qu'Édouard Estaunié, plus que tout autre, « finisse » ses ouvrages. Cela signifie suffisamment l'intérêt que nous prêtons naturellement à chacune des manifestations de cet esprit indépendant et grave, et d'une austérité d'autant plus sympathique qu'elle est plus rare...

... Et de ces trois écrivains, de tous les autres avoisinants, quel sera le grand romancier de demain ? Je ne sais. Tous sont estimables. Mais voyez ! Henry Bordeaux, Édouard Estaunié ont des tempéraments de philosophes, de critiques, de moralistes plutôt que des tempéraments de romanciers. Quelle mode, ou quelle obligation sociale ou littéraire les pousse donc à écrire des romans plutôt que des livres de critique ou de philosophie? En outre, tous les romanciers de cette génération écrivent des ouvrages douloureux. Mélancolique *l'Adultère sentimental ;* mélancolique *la Voie sans retour;* mélancolique *l'Épave*, plus que mélancolique, triste, triste ! Seul, depuis quelques mois, Alfred Capus cherche à insinuer des sourires dans un roman : *Faux Départ*, mais peut-on dire qu'il réussit ? Il n'y a guère que des esprits comme Richard O'Monroy — que la clientèle n'abandonne pas — qui voient *tout en rose!*

Conclurons-nous que la vie n'est pas gaie ?

8 mars 1902.

L'ÉNERGIE FRANÇAISE

Gabriel Hanotaux

Ce livre est le roman de la grandeur française, et c'est le roman le plus beau qui ait paru depuis quelques mois. C'est aussi de l'histoire, de l'histoire un peu embellie par l'artiste, un peu amplifiée par l'orateur qui ne se séparent pas de l'historien qui règne en M. Hanotaux... Mais nous pensons qu'il n'y aura jamais trop d'art et trop de beauté dans notre histoire. Et la beauté même que les historiens y pourront introduire sera toujours peu de chose comparée à celle qui y ont mise les grands hommes d'action française, qui furent toujours, ou presque toujours, de grands, d'incomparables artistes.

L'Énergie française! Que ce titre nous est agréable! Il est excellent parce qu'il est juste. Et, à l'heure où il semble que toutes les manifestations de notre activité francaise sont médiocres et de peu d'influence sur les destinées du monde, la joie que nous éprouvons est intense à constater qu'on peut encore parler et qu'on peut encore écrire sur l'*énergie française*.

Cette énergie merveilleuse, M. Hanotaux nous la rend sensible, et pour ainsi dire palpable, car il a foi en elle. Sa foi est invincible et sereine. Elle prévaut contre toutes les statistiques et contre tous les autres instruments de désespérance nationale. Et cette foi magnifique qui inspire l'ouvrage tout entier, qui l'anime, qui le fait vivre et le fait vibrer, cette foi engendre en l'auleur un imperturbable optimisme. L'historien doit se

garder de l'optimisme comme du pessimisme. Il constate les faits, il les juge, mais il évite avant toute chose qu'un sentiment quelconque détermine son appréciation. Seuls les faits, les faits tout seuls, encore les faits et rien que les faits doivent le guider, le diriger, le dominer. Mais nous sommes à un de ces moments où il nous plaît que l'impassibilité de l'historien donne accès en elle à je ne sais quelle ardeur patriotique qui ne corrompt point les réalités, qui ne les dénature en aucune manière, mais qui les décore et les fait paraître plus belles. Cette ardeur patriotique est infatigable dans le livre de M. Hanotaux; mais si elle témoigne plus clairement à nos regards de l'énergie française et des incomparables résultats de cette énergie à travers les siècles, nous sentons bien que notre conviction naît en somme des faits eux-mêmes, que l'écrivain ne travestit pas en exprimant avec plus de force et d'élan leur signification profonde, et nous sentons bien que l'étranger qui lira ce livre et qui le méditera sera, lui aussi, persuadé de la vérité et de la puissance de cette énergie et que, grâce à elle, que ce livre révèle en toute sa splendeur et dans toute sa force, la France est encore et demeure une grande nation. Et je souhaite, et nous souhaitons tous que beaucoup d'étrangers méditent *l'Énergie française*. Ils apprendront ainsi que le peuple français ne s'abandonne pas à ce cosmopolitisme bruyant et naïf dont quelques penseurs de pacotille font volontiers parade, et qui semble prouver que notre nation, proche de sa fin, accélère par elle-même sa course à la mort. Ils apprendront ainsi que la vitalité française et je dis aussi la moralité française ne sont pas dépréciées autant que pourraient le faire croire certaines œuvres de littérature que nos ennemis ont vraiment intérêt à considérer comme les expressions naturelles de notre état social et moral d'aujourd'hui. Ils apprendront ainsi que le peuple français n'a rien de commun avec la clientèle des écrivains qui écrivent quelque chose comme les ***Mé-***

moires d'une femme de chambre, le plus grand succès de librairie de ces dernières années. Ils apprendront ainsi que le peuple français reste noble encore, et confiant encore dans son énergie que rien n'avilit, et que son idéal enfin n'est pas dégradé... Ah! il fallait écrire ce livre qui est autant le livre de la noblesse que celui de l'énergie française. Aujourd'hui nous en avions besoin.

Est-ce à dire que le livre soit complet? L'impression qu'il laisse est complète. Mais le livre pourrait avoir quelques chapitres de plus. Ce sont des notes, ce sont des études générales, ce sont des souvenirs de voyages. M. Hanotaux cherchait parmi les provinces les traces du passage ou de l'action de Richelieu. Ces voyages d'investigation historique lui permirent d'observer de très près la vie nationale. Il l'observe au nord, au midi, à l'est, au centre, un peu partout. Il l'observe dans les villages les plus minuscules, dans les régions surpeuplées de l'industrie, dans les petites cités vivant d'une vie paisible et morne, dans les grandes villes où se multiplie en se dépensant l'activité des hommes. Il l'observe aussi dans ces régions hier encore inhabitées et qu'exploitent maintenant les conquérants industriels, ou dans ces colonies nouvelles qui seront pour la France une source inépuisable de force et de richesses. Et tous ces spectacles se déroulent en des chapitres amples et chargés d'idées. Et nous voudrions seulement que quelques autres régions aient été observées, où le hasard ne conduisit pas M. Hanotaux. L'Auvergne, ou le Languedoc, ou la Gascogne, ou le Lyonnais; ou le Nord, ou la Bretagne : voilà de grands centres d'énergie française qui sont entièrement oubliés.

Ils sont oubliés, et cependant chaque étude du livre fait penser même aux régions qu'elle omet, car M. Hanotaux excelle à nous communiquer une impression exacte de la vie française. Et, par exemple, ne peut-on pas dire qu'il a fait la monographie de tous les petits villages de France, en racontant l'histoire de l'un des plus humbles

parmi les plus humbles, de Beaurieux, dans l'Aisne. « Ce village est situé à mi-côte de la colline et il fait au flanc de celle-ci comme une déchirure de calcaire, de verdure et de tuiles. Des sentiers tortueux grimpent à travers les jardins et se garnissent peu à peu de maisons, celles-ci couronnent de leur carapace grise le double mamelon qui porte, d'une part, l'église au clocher de pierre et, d'autre part, les hauts arbres d'une modeste gentilhomnière. » Et je ne sais rien de plus doucement émouvant que la vie de ce village impassible dans le cours tumultueux de notre histoire. On connaît son existence depuis l'année 1233, et cette existence depuis lors fut prodigieusement dépourvue d'aventures et même d'événements, et, pourtant, elle fut notée avec une assiduité charmante par une succession obscure d'historiens sans ambition qui ne nous laissèrent rien oublier des faits qui sont peut-être complètement négligeables — mais qui sont d'autant plus caractéristiques qu'ils sont plus négligeables. C'est la vie même de chaque village français en sa touchante banalité. Et on aperçoit très nettement de quelle façon les grandes perturbations de la vie nationale se sont répercutées dans la vie à peine consciente d'une toute petite réunion d'hommes, et, par conséquent, de tous les petits groupements analogues.

Vous voyez, pendant la Révolution, les fêtes anniversaires du 21 janvier, la fête de la Jeunesse, la fête du 10 thermidor « avec l'accolade fraternelle et des cris de joie mêlés aux sentiments de la plus tendre reconnaissance », la fête anniversaire de la fondation de la République, la cérémonie pour rendre les honneurs publics au général Hoche, la fête en l'honneur de la paix continentale, la fête de la Souveraineté des vieillards, la fête de la Souveraineté du peuple..., etc. Voilà les fêtes villageoises qui sont à peu près la seule participation de la commune à la vie nationale. Et chaque fois les orateurs répètent avec enthousiasme les formules qui viennent de Paris sur l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie.

Cela dure cinq ans. Mais voici que *les mêmes administrations* célèbrent, à la fois, l'anniversaire du 14 juillet et « les victoires du premier consul qui doivent cimenter une paix durable » ; le 15 pluviôse an XIII, « le Conseil voulant donner des preuves de son dévouement au nouveau gouvernement, chacun de ses membres passe et fait individuellement, entre les mains du président, le serment de fidélité et d'attachement en la personne de l'empereur des Français ». Et c'est la même cérémonie à l'installation de chaque gouvernement. C'est assez dire que cette cérémonie se renouvelle souvent. Heureusement les formules oratoires sont fixées depuis les révolutions précédentes, et cela facilite aux maires des villages l'accomplissement de leur tâche : sans cela ils auraient vraiment trop à souffrir des bouleversements politiques. Je ne sais pas si tous ces bouleversements sont plus importants pour Beaurieux que le vote par lequel, en 1821, la commune décide d'acheter une pompe à incendie et d'organiser sa compagnie de pompiers ; ou que les démarches qui font obtenir en 1837 un bureau de distribution pour les lettres, ou que le vote du 3 janvier 1847, par lequel on décide d'emprunter 3.300 francs pour la création du chemin vicinal n° 1... Les incidents de la vie locale sont toujours beaucoup plus importants pour les villages que les plus grands événements de la vie politique. C'est à peine si les villages peuvent s'intéresser aux révolutions ! et nous voulons aujourd'hui qu'ils se préoccupent des changements de ministère !

Mais quel est donc le sentiment qui fait tressaillir ces villages ? C'est le sentiment patriotique. Et c'est par le patriotisme qui anime tous leurs enfants que les plus petites communes de France s'associent à la vie nationale et vivent de cette vie. Le livre de M. Hanotaux dit tout cela, et il dit comment cette association intime s'est développée dans le courant des siècles, et comment la France a toujours été très forte, même aux temps, j'allais dire particulièrement, aux époques où sa grandeur a

été le plus menacée. M. Hanotaux est merveilleusement apte à découvrir les bienfaits de cette union profonde et indissoluble, car il possède au plus haut point le sens historique. Il le possède, car il sait étudier à la fois les faits et les hommes ; et parce que, s'il est habile à se livrer aux investigations les plus minutieuses des événements, il est habile en revanche à éclairer ses recherches par de fortes idées générales. « Le signe d'un esprit supérieur, disait Taine, ce sont les vues d'ensemble. » Les vues d'ensemble sont abondantes dans *l'Énergie française*. Lisez surtout le chapitre sur une province : la Normandie. Je ne crois pas qu'on puisse mêler des idées générales plus vastes et plus nombreuses à une étude plus précise des faits historiques...

Et l'émotion circule au travers des pages ardemment écrites. Le style alerte, vif et qui frappe, anime les idées et les faits. Il a de la force, de la gravité, de la couleur, de la majesté, de l'éloquence, constamment de l'éloquence avec, assez souvent, de la rhétorique, et des comparaisons un peu brutales, si je ne me trompe, et des métaphores peut-être excessives, et des images trop concrétisées. Aimez-vous celles-ci :

« La Normandie est comme une barque amarrée aux côtes septentrionales de la France. »

« Les sombres nuits sans lune sur les sommets sont les ouvrières aveugles qui tissent, en silence, dans les longs hivers, le fil des forces naturelles que l'industrie humaine dévidera lentement sur son rouet de fer.

« Saint-Michel-en-Péril-de-la-Mer est une châsse miraculeuse posée sur un rocher, ou plutôt c'est une roche qui s'émeut et s'achève en prière. »

Tel quel, *l'Énergie française* est un beau livre : mieux encore un livre utile ; mieux encore un livre nécessaire. Par surcroît, il est un livre heureux, il paraît à l'heure où on peut le goûter davantage et il a été écrit par l'auteur qu'il était le plus digne d'avoir.

15 mars 1902.

ALFRED DE VIGNY

Léon Séché

Alfred de Vigny — qui est connu encore, je l'espère, comme poète français — fut amoureux et aimé de deux ou trois femmes, et il fut, en outre, lié à deux ou trois autres femmes par des amitiés infiniment littéraires, et un peu pédantes, si j'ose dire. Mais j'ai remarqué que les amitiés littéraires, surtout les amitiés littéraires des femmes, ne vont ni sans intimité, ni sans pédantisme. Et je donne, au surplus, l'observation pour ce qu'elle vaut. Mais, tandis que les grands écrivains sont surtout sensibles au charme d'intimité qui se dégage de ces amitiés que trop de littérature entoure, il est naturel que peu à peu, pour nous qui regardons les choses et les gens du dehors et comme de loin, l'intimité s'évapore, s'évanouisse, et il est naturel aussi que le pédantisme nous soit surtout visible... Il est convenable d'ajouter que les correspondantes appliquées et instruites de Vigny n'ont rien fait, oh! non, pour dissimuler ce pédantisme à nos regards curieux, donc malicieux, et, au contraire, elles ont couvert leur intimité de toutes sortes de voiles...

Il y eut donc, en quelque manière, cinq ou six femmes — en comptant bien — dans la vie d'Alfred de Vigny. Cinq ou six femmes : c'est assurément beaucoup pour un homme ordinaire; mais c'est, si je ne me trompe, c'est à peine un peu plus que rien pour un poète. Cependant, le biographe d'Alfred de Vigny, biographe

curieux, donc malicieux, disais-je, mais il faut ajouter : respectueux et pieux — et oncques ne vit-on, en effet, tant de respectueuse piété adjointe à tant de curiosité malicieuse — M. Léon Séché, puisqu'il faut l'appeler par son nom, connu et estimé et même, quoique cela vous puisse paraître bizarre, plus estimé que connu de tous les amis fervents de la critique documentaire — la meilleure, ô immortel Sainte-Beuve! — M. Léon Séché, enfin, prétend et ne laisse pas que de prouver à demi que les femmes déterminèrent et inspirèrent l'œuvre entière d'Alfred de Vigny en modifiant tour à tour son caractère, ses idées, sa conception même de la vie. Et M. Léon Séché, qui découvre des documents inédits avec une aisance inimaginable, M. Léon Séché entasse, en un beau désordre attrayant, des arguments à l'appui de sa thèse, des arguments qui sont des faits précis et caractéristiques. Aussi bien, ces documents m'en imposent, et je sens toute la témérité qu'il y a de ma part à ne pas accueillir toutes les conclusions de M. Léon Séché. Il me semble que rien ne porte à juger superficiellement un écrivain comme de trop approfondir sa vie et ses œuvres! Et M. Léon Séché a prodigieusement approfondi la vie et même les œuvres d'Alfred de Vigny.

Mais, suivant ce guide, merveilleux de sûreté, et, à certaines heures, d'une compagnie charmante, explorons, nous aussi, la vie sentimentale d'Alfred de Vigny.

Il est d'abord lieutenant de la garde impériale ou royale (car, la garde qui ne se rend pas, ne meurt pas non plus, quoi qu'on ait pu dire, et elle survit toujours en changeant de noms); il est d'abord lieutenant de la garde et il évite le plus possible d'avoir des allures cavalières. Malgré cela ou à cause de cela, la jeune, l'exquise, l'adorable Delphine Gay devient amoureuse de lui. Il n'est pas d'amoureuse plus jolie et il n'en est pas de plus intelligente. Mais Vigny reste froid : il est doucement rebelle à l'épouser. Est-ce parce qu'elle écrivait des vers

comme lui? Non, mais les uns disent que Delphine n'était pas noble : sa beauté cependant n'était pas sans noblesse. Les autres disent que Delphine était sans dot. Hélas! cela est vrai. De Vigny fut enclin à repousser l'amour de Delphine parce que Delphine était sans dot. Oh! ce poète était de trop bon ton pour que l'on pût percevoir le motif exact de son refus. Il se contentait, telle Galatée fuyant derrière les saules, d'échapper par la fuite à un amour ingénu et véhément qui le poursuivait de garnison en garnison. Systématiquement, ce poète se soustrayait à l'amour. Systématiquement, ce poète, plein de jeunesse et de beauté, jugeait opportun encore d'écarter de lui le sentiment dont se nourrissent à profusion tous les poètes. Et il était en sa résistance d'une diplomatie excellente. La mère de Delphine, Sophie Gay, à qui les intrigues amoureuses ne faisaient pas peur, l'amie de Sophie et de Delphine, Marceline Desbordes-Valmore, qui vibrait chaque fois qu'on aimait autour d'elle, dressaient contre le poète prévoyant et mesuré toutes leurs aimables ruses. Mais en vain. Le jeune de Vigny, poète et lieutenant, savait excellemment désorienter les complots des femmes. Delphine fut vaincue dans ce combat où elle aurait dû vaincre. Et plus tard Vigny affirma presque qu'il aurait bien aimé... l'aimer, mais qu'il refusa d'y consentir parce que Delphine *riait trop*.

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.

Ainsi l'amour ne maîtrisait point le poète. Nul homme ne savait mieux lui résister. Sa mélancolie taciturne suffisait à l'empêcher de se soumettre à la domination divine des femmes qui étaient bavardes et gaies. Il voulait que l'amour de la femme fût un hommage à la supériorité de

l'homme et du poète : une sorte de renoncement total ; et qu'enfin l'amoureuse se fondît tout entière en celui qu'elle aimait...

Et par conséquent ce poète, d'un orgueil absolu et, peut-être, d'un formidable égoïsme, se maria sans amour. Il épousa une Anglaise : Lydia de Bunbury. Deux poètes en ce siècle épousèrent des Anglaises : Lamartine et Vigny. Est-ce pour cela que les Anglais ont si peu de sympathie pour nous ou que nous avons si peu de sympathie pour les Anglais? Les peuples devraient savoir se pardonner mieux leurs torts réciproques. Il faut se souvenir, du reste, que Mme de Lamartine fut l'épouse admirable d'un grand homme, et que Mme de Vigny fut, en réalité, la femme que pouvait souhaiter Vigny. M. Léon Séché nous affirme que Lydia de Bunbury était d'une beauté majestueuse, et il joint à cette affirmation une miniature très nette d'où il appert plutôt que Lydia avait une agréable frimousse : ce qui prouve une fois de plus que la richesse et la variété extrême des documents sont des agents merveilleux d'incertitudes et qu'en somme il faut se résoudre à ne rechercher la vérité qu'avec une prudente modération et à ne l'aimer qu'avec une sage mesure. Mais de Vigny devait être plus sensible à la majesté grave qu'au minois coquet. Son caractère nous donne cette impression. Et cette impression nous assure mieux de la vérité qu'une découverte d'archives... Et Vigny coula toute son existence près d'une femme qu'il n'aima point. Il ne permit pas à sa femme d'agir sur lui, d'influer sur sa poésie. Non, sa femme, aucune femme ne modifia sa conception philosophique et poétique du monde. Mais il fut dévoué à sa femme par reconnaissance. Il lui fut dévoué, non parce que sa femme l'aimait, mais parce que sa femme l'admirait, parce qu'elle voulait bien ne rien être afin qu'il pût être tout. Il lui fut dévoué parce que, près d'elle, pendant quarante années, il put à loisir cultiver son égoïsme, ou, si vous voulez, son égotisme, son *moi*. Il

lui fut dévoué parce qu'enfin sa femme lui permettait de développer, de fortifier sa conception instinctive de la vie. Il avait du goût pour l'aristocratie et Lydia de Bunbury était suffisamment noble. Il aimait les grandes manières et la vie en décor, et sa femme s'y plaisait aussi. Habitudes surannées, presque ridicules, admirables cependant et touchantes! Chaque fois que Mme de Vigny devait quitter le salon pour veiller à quelque détail domestique, le poète lui offrait la main et la conduisait jusqu'à la porte. Quand elle rentrait, il marchait vers elle et, après l'avoir saluée, il la ramenait cérémonieusement à son fauteuil. Ne rions pas. D'abord le geste est noble et beau. Il « prend du temps », cela est vrai, et, en passant, ne peut-on pas observer que, si l'aristocratie perpétue le culte des grandes manières compliquées et simples qui figurent la politesse d'un peuple, ce n'est pas parce qu'elle a un sens plus exact et plus fin de la politesse, c'est simplement parce qu'elle est moins occupée dans la vie. Ne rions pas! disais-je. De tels gestes charmèrent l'existence douloureuse et morne de Vigny.

Si sa femme lui donna l'admiration qu'il exigeait, l'aristocratie qu'il chérissait, elle, ne lui donna pas la fortune qu'il souhaitait. Il eut maints procès pour obtenir des biens hypothétiques et, en tous cas, fort hypothéqués. Il eut aussi un beau-père de vaudeville qui déshérita sa fille. Il ne voulait rien savoir de son gendre, et ne se rappelait le nom du mari de Lydia que lorsqu'on citait devant lui les noms de tous les poètes français. Enfin Lydia fut tout de suite et perpétuellement malade, de maladies intimes et délicates, aussi pénibles à ceux qui les soignent qu'à ceux qui en souffrent. Lydia fut, pendant quarante ans, à la veille de mourir. Naturellement elle devient immédiatement très laide, « hommasse, écrit Ratisbonne, comme nouée et demi-aveugle, et elle avait autant de peine à se mouvoir qu'à parler ». Vigny connut donc près d'elle la vie dans toute sa plati-

tude nauséluse. Être toujours garde-malade! Avoir toujours des besoins d'argent! Quelle impression ces misères apportées par une femme, devaient produire sur ce poète hautain? Il ne pouvait pas ne pas y songer lorsqu'il écrivait. Eh bien! nulle de ces préoccupations basses, mesquines, mais permanentes, mais lancinantes, ne paraît dans son œuvre. Il vécut incessamment l'horrible vie réaliste et vulgaire et sans événements : et toute son œuvre reste en dehors de cette vie, étrangère à cette vie, comme pour la mieux dominer. Direz-vous que la mélancolie, dont cette œuvre est imprégnée, naît de cette vie et de la grossièreté douloureuse de cette vie? Cela n'est pas vrai. La mélancolie de Vigny existait avant son mariage : elle était née de l'orgueil même du poète. Les orgueilleux sont toujours mélancoliques. Il n'y a que les vaniteux qui soient gais.

Alors, vous pensez que Vigny subit l'influence de Marie Dorval, la seule femme qu'il aima passionnément! M. Léon Séché, qui écrit le plus souvent en un style hirsute mais alerte et véhément, et qui écrit quelquefois en un style romantique ou, si vous préférez, prudhommesque — car Prudhomme, qui était vraisemblablement hostile au romantisme personnifie assez bien aujourd'hui le style romantique en ses excès, et cela démontre que le « temps est un grand maître » — M. Léon Séché affirme : « Qui sait si Vigny eût produit, *sans le baiser de cette Melpomène* romantique, et *Quitte pour la Peur*, et *Chatterton*, et les merveilleuses pièces des *Destinées?* En tous cas, il est certain qu'il n'eût jamais écrit *la Colère de Samson.* » Je pense au moins qu'il eût écrit quelque chose d'analogue sinon de tout à fait semblable ; et je suis convaincu que Dorval n'a pas eu sur le talent de Vigny la plus petite influence.

Dorval était une enfant de la balle, et avait un tempérament et une âme de cabotine. Le hasard, qui fait bien les choses, l'avait fait naître en Bretagne. Elle s'autorisait de cet accident pour unir le mysticisme le plus sym-

pathique avec une existence prime-sautière et quasiment échevelée. Elle portait un scapulaire et changeait d'amants volontiers. Elle aimait anssi beaucoup le théâtre et ses enfants. C'était une femme excellente : c'était en même temps une bonne fille. Elle était prête à tout pardonner. Mais elle ne supportait pas qu'on l'ennuyât. Vigny, roide et froid, fut énergiquement amoureux d'elle. Comme il était beau garçon, Dorval tolérait ses allures compassées de gentilhomme qui s'observe et qui s'écoute. Vigny causait avec elle de littérature et de théâtre. Il lui disait qu'elle avait un talent admirable. Et il lui déclarait sa flamme métaphoriquement. Dorval levait les yeux au ciel. Mais elle aimait assez ce poète qui était si beau et « si distingué ». Dorval cependant n'était pas parfaite. Elle avait donc un mari qui s'appelait Merle. Ce Merle chanta ou siffla un jour des *Anecdotes historiques et politiques sur Alger*. Vigny fit un compte rendu élogieux de ce livre dans la *Revue des Deux Mondes*. A quoi peuvent servir les grandes Revues ? Merle était donc déjà le plus heureux des trois. Il était heureux avant l'heure. L'heure sonna tout de même. Un soir, Dorval regarda en face son solennel ami et lui dit avec une louable franchise : « Quand donc les parents de M. le Comte viendront-ils demander ma main ? » La main gauche seule était libre. C'est celle que prit le poète. Car, comme dit M. Léon Séché, Vigny, « tout en jouant à l'ange, ne voulait pas faire la bête ». Ou plutôt, il avait fait la bête assez longtemps. Ils s'aimèrent donc grâce à l'initiative cordiale de cette bonne Dorval ; et Merle put siffler un autre air en supplément à ses anecdoctes historiques et même politiques d'Alger. Mais, après avoir fait la bête, Vigny, qui était plus maladroit qu'un poète, se reprit à vouloir faire l'ange. Dorval « recevait de lui non des baisers, mais ces douces caresses de mains passées dans les cheveux, de doigts posés sur la bouche qui préparent à l'amour et qui répondent pour ainsi dire aux sens de l'âme ». Tu parles ! Mais Dorval avait

d'autres sens. Pendant que Vigny causait avec elle de littérature et de psychologie amoureuse (c'était ce que Dorval appelait les *Élévations* de M. de Vigny), Dorval pensait à autre chose. Elle y pensa si bien, qu'elle trompa un jour Vigny pour un « cabot ». Il faut dire les choses telles qu'elles sont : après avoir aimé Vigny, Dorval aima Mélingue. Au reste, pour cela, elle ne cessa pas tout à fait d'aimer Vigny. Seulement Mélingue « la changeait ». En sa compagnie, elle « pouvait respirer à son aise ». Vigny était un amant adorable. Mais il avait un tort : il était le plus sublime et, par conséquent, le plus ennuyeux des amants. Il importe d'être vulgaire en amour !

M. Séché nous dit : Vigny écrivit tout son théâtre pour Dorval. Cependant c'est la princesse de Béthune qui avait donné à Vigny le sujet de *Quitte pour la Peur*. Ce n'est pas Dorval qui joua la *Maréchale d'Ancre*. Elle joua Kitty-Bell dans *Chatterton*. Mais *Chatterton* n'est pas une pièce improvisée par un amoureux. Et, de tous temps, les auteurs dramatiques ont écrit leurs ouvrages pour fournir un rôle à telle ou telle actrice. Et il faut bien reconnaître que l'amour de Vigny pour Dorval ne fut qu'un incident dans la vie de Vigny comme dans la vie de Dorval. Sa mélancolie pessimiste s'était déjà exprimée dans ses vers avant cet amour, et ne fut point développée par lui.

Vigny, en somme, fut un amoureux loyal et piètre. Mais il ne subit aucune influence de femme. Ses amies pas plus que sa maîtresse ne modifièrent sa vie. Inutile, la coquetterie délicieuse de Mme du Plessis. Inutile, l'insistance prédicante de Camilla Maunoir. Inutile, le mysticisme gracieux de Louise-Edmée Ancelot ! Vigny est trop orgueilleux et trop « personnel » pour être pénétrable aux influences extérieures. Mais, nous, qu'on accuse d'être des réalistes forcenés, nous sommes passionnément idéalistes. Il faut que nous enjolivions la vie elle-même. L'amour de Vigny pour Dorval ne fut qu'un

incident ordinaire dans la vie de Dorval. Et il ne fut qu'un incident aussi dans l'existence de Vigny. S'il nous paraît exceptionnel dans cette existence, c'est parce que Vigny, tout occupé de soigner sa femme et de supprimer ses difficultés d'argent, n'eut de loisir dans sa vie bien ordonnée que pour aimer une seule actrice et penser à son amour le reste du temps.

Mais M. Léon Séché, par le sortilège de sa documentation luxuriante et de son récit débordant de vie et de conviction, nous porte à croire tout ce qu'il veut que nous croyions. Son livre est aussi complet sur les origines maternelles, sur les amitiés littéraires, sur les idées politiques, sur la religion de Vigny que sur ses amours. C'est un beau livre neuf. C'est une œuvre précieuse et durable. M. Séché nous dévoile mille détails ignorés de la vie d'Alfred de Vigny. Il n'y a qu'une chose qu'il ne nous apprend pas. C'est que Vigny fut un grand poète. Il ne nous apprend même pas pourquoi il le fut. Mais il n'est pas donné aux critiques même les meilleurs de savoir ces choses-là. Cela n'est pas donné non plus aux poètes excellents qui sont d'autant plus poètes qu'ils savent moins pourquoi ils le sont.

22 mars 1902.

LE REPORTAGE ET LA CHRONIQUE DANS LE ROMAN

Adolphe Brisson. — André Lebey

Est-il bon que le journalisme envahisse la littérature? Ne vaudrait-il pas mieux que la littérature s'insinuât dans le journalisme? Les littérateurs n'ont-ils pas plus de peine à devenir journalistes que les journalistes à devenir écrivains? Et les journalistes sont-ils plus nombreux dans la littérature que les littérateurs dans le journalisme? Ce sont là d'importants sujets de doutes et de débats.

M. Adolphe Brisson, qui est un littérateur versé dans le journalisme ou un journaliste hissé dans la littérature, proclame en tous cas qu'il n'y a pas, pour le métier littéraire et pour le métier journalistique, des procédés différents. Et il établit, non, il essaie d'établir qu'il est absolument permis et même recommandé de faire « des romans par interviews ». C'est une profession de foi. Ce n'est ni plus ni moins qu'une profession de foi. Il n'en est pas de plus sincères que celle où M. Adolphe Brisson épanche, en quelque façon, son programme littéraire et toute sa conception même de la vie contemporaine.

Mais enfin précisons. Même lorsqu'il s'agit de professions de foi, il est toujours bon de préciser. M. Adolphe Brisson nous vante avec une douce amabilité et nous porte d'ailleurs à vanter par son œuvre le *Roman par interviews*. Nous voulons bien, car nous ne saurions rien refuser à M. Adolphe Brisson qui est un de nos

confrères les plus connus et les plus justement estimés et qui, enfin, nous donne une bien agréable, une charmante *Florise Bonheur*. Cependant n'est-il pas légitime d'observer d'abord que le roman par interviews de M. Adolphe Brisson n'est pas du tout un roman par interviews. On y voit un roman à peine, et on n'y voit presque pas d'interviews. L'interview n'est qu'un procédé employé par M. Brisson pour nous faire connaître mieux les milieux populaires où s'agitent un peu ses héros sans nouveauté, mais non sans vérité. M. Adolphe Brisson pénètre à son tour dans ces milieux populaires déjà observés, déjà étudiés, maintes fois et encore maintes fois, par les écrivains de tous les temps et surtout de notre temps : il veut nous donner une impression de vie plus réelle, le sentiment d'une exactitude plus précise et plus minutieuse, et il interviewe ses héros. Quels héros! Ceux qu'il a imaginés, ceux qu'il a créés. Car Florise Bonheur n'existe pas. M. Adolphe Brisson ne l'a pas vue. Il l'a inventée. Florise Bonheur n'a même pas dans ce livre une existence individuelle bien profonde. Elle représente un type, le type de l'ouvrière parisienne, et plus spécialement de l'ouvrière laborieuse et courageuse, pourvue encore de plusieurs autres qualités également recommandables. Et son frère Émile Bonheur n'est pas non plus un ouvrier particulier. Et voici que M. Adolphe Brisson nous fait lui-même cet aveu : « Émile Bonheur représente le type à peu près normal de l'ouvrier politicien des grandes villes, insuffisamment instruit, séduit par des théories et des systèmes dont il n'aperçoit que l'apparence et le vain mirage, mais, au fond, généreux, vaillant, accessible à l'enthousiasme, plein de courage et de ressources. » Allons, tant mieux, tant mieux! Tous les Émile Bonheur sont de braves gens, et, comme on dit, ils « méritent bien de réussir ». Mais l'interview appliquée fictivement à des personnages fictifs comme ils le sont, l'interview n'est plus de l'interview ; elle est justement tout ce que

vous voudrez, excepté cela. Elle est un procédé littéraire.

Si nous sommes ravis par *Florise Bonheur*, nous pourrons conclure que M. Adolphe Brisson a employé avec beaucoup d'art un procédé bon ou mauvais. Mais il ne s'ensuivra pas que l'interview désormais s'est introduite dans la littérature. Oh ! non. L'interview correctement pratiquée subordonne celui qui questionne à celui qui est questionné. Et l'œuvre littéraire est une œuvre essentiellement personnelle. Voilà une loi que M. Adolphe Brisson, malgré tout son talent qui n'est pas douteux et malgré toute son habileté qui est exercée depuis longtemps, ne pourra jamais détruire.

Il ne la détruira pas, et, employant, avec des artifices singulièrement ingénieux, un procédé littéraire qu'on peut aimer et qu'on peut aussi ne pas aimer, il nous amènera presque nécessairement à comparer l'emploi de ce procédé un peu imprévu avec l'emploi de tels autres procédés qui lui ressemblent en ce sens qu'ils ne font que prêter leur concours à l'artiste pour que son œuvre soit plus complètement accomplie ou plus facile à accomplir, mais ne sont pas exigés par la nature de l'œuvre elle-même. Lorsque Paul Hervieu s'applique avec son soin accoutumé à décrire les mœurs assez grossières de la société polie, il juge à propos de faire tout un roman par lettres. C'est *Peints par eux-mêmes.* Pourquoi ce roman banal obtint-il le succès qu'on lui attribua avec une générosité extrêmement indulgente ? Je ne le dirai pas parce que je ne le sais pas.

Mais je sais bien que ces lettres qui se succèdent sans trêve et qui ne nous laissent aucun répit, ces lettres accusent étrangement la monotonie du roman. Elles font pis encore, car elles nous forcent à être très particulièrement choqués du pédantisme, du style et de l'identité perpétuelle de ton dans un sujet qui aurait exigé beaucoup de variété et non moins de simplicité. Paul Hervieu écrivain sincère, Paul Hervieu, dont on connaît le labeur consciencieux et pénible, Paul Hervieu a cru que

ces « lettres » échangées entre tous les héros de son livre peu nouveau mettraient mieux en relief, et, si je peux dire, en valeur l'originalité constestable de ses observations sur un monde que les écrivains ont étudié et dépeint avec une complaisance d'abord injustifiée et à la fois fatigante. Il a cru cela et il s'est trompé ; car ces lettres au lieu de multiplier la vie de ses héros la ralentissent et, en quelque sorte, l'affaiblissent ; et, au lieu de renouveler le sujet, comme le prétendait l'auteur de *Peints par eux-mêmes*, il nous a rendu plus sensible son antique banalité. Ainsi en est-il, à peu de chose près, de l'emploi constant de l'interview. Encore convient-il de dire qu'un livre écrit par Adolphe Brisson est toujours agréable et facile, et qu'il l'est peut-être trop sans que cette facilité extrême lui ôte quelque chose de son agrément, et que, enfin, il ne dépend pas de M. Adolphe Brisson que cette succession ininterrompue d'interviews qui composent son ouvrage nous paraisse tout de même un peu monotone. Et tandis que l'emploi systématique des « lettres » dans le livre de Paul Hervieu nous montre mieux son labeur difficultueux, l'emploi systématique de l'interview dans le livre de M. Adolphe Brisson nous montre mieux l'aisance exceptionnelle de son rapide travail.

Travail si rapide, rapidité si hâtive! Tout journaliste est prompt. Et cette promptitude constitutionnelle, j'allais dire incurable, est plus saisissable encore lorsque le journaliste, pour devenir écrivain, réunit en volume ses pages de journalisme. Le journaliste demeure toujours, lors même que paraît l'écrivain. Il paraît avec grâce dans *Florise Bonheur*. Mais comme il est visible que le journaliste lui prête infatigablement son concours et s'efforce même de lui donner quelques originalités plus apparentes que réelles. Ainsi, que M. Adolphe Brisson ait interviewé quelques membres d'une famille ouvrière parisienne au lieu de nous décrire tout simplement — une fois de plus — sa vie déjà décrite, cela sans doute

nous semble tout d'abord agréable et piquant, et même original, si vous voulez, encore qu'il importe de ne pas user trop souvent de ce mot précieux dont nous abusons sans mesure depuis quelques années. Mais peut-on dire que ce procédé permettra à l'écrivain de mieux pénétrer et de représenter mieux la vérité!

A cet égard, M. Adolphe Brisson manifeste toute la conviction infiniment souriante d'un apôtre tout à fait moderne. Mais assurément il ne nous convainc qu'à demi. Il attribue d'abord bénévolement au reporter, à l'interviewer un rôle qui appartient incontestablement à tout écrivain. Il décide de façon charmante : « A quelle tâche s'astreint l'homme de lettres qui se voue au reportage? Il interroge, écoute, regarde, et met son effort à rendre exactement ce qu'il a vu et entendu. S'il n'est qu'un bon ouvrier, sa narration sera exacte et fidèle, rien de plus. S'il est artiste, son récit se colorera des apparences, des nuances, du mouvement de la vie. Il en donnera l'illusion, il y introduira l'émotion qu'il a ressentie, et dont le frémissement se communiquera aux lecteurs. » Cela, nous l'admettons, bien que nous soyons à peu près forcés d'avouer que le « bon ouvrier », qui fait de ce qu'il a vu « une narration exacte et fidèle », nous procure par ce fait même l'impression véritable de la vie.

Mais est-ce que ce théoricien délectable d'un nouveau genre littéraire que veut être M. Adolphe Brisson ne s'enthousiasme pas pour son invention et pour sa théorie un peu plus qu'il n'est strictement convenable? Est-ce qu'il n'amplifie pas? Est-ce qu'il n'exagère pas le rôle après tout modeste du reporter et de l'interviewer? Est-ce qu'il ne joue pas gracieusement sur les mots lorsqu'il se plaît à faire des reporters les créateurs admirables d'une littérature nouvelle? Certes, voici une théorie que nous n'attendions guère : « N'est-il pas possible de varier ce genre (le reportage), d'en étendre les limites en le poussant, d'un côté, vers l'examen des idées et, d'autre part, vers la peinture des mœurs? Le journaliste

n'est pas uniquement un témoin qui enregistre, c'est un spectateur qui juge. Il apprécie la valeur intellectuelle et morale de ceux qui lui font leur confession; il interprète leurs paroles, leurs jeux de physionomie et jusqu'à leurs silences ; il s'imprègne de l'atmosphère où ils sont plongés et en tire d'utiles indications. A ce moment, il est psychologue. « Supposez qu'il aille plus avant, qu'il fasse un pas de plus, et qu'au lieu de noter les événements qui s'accomplissent sans qu'il y ait aucune part, il provoque ces événements et les suggère. Il modifie ainsi à son gré la mentalité des personnages qu'il étudie, il varie leurs états d'âme... » Nous acceptons ces excellentes paroles; nous acceptons même les idées qu'elles expriment. Seulement... Seulement, nous sommes obligés de distinguer. Adolphe Brisson s'amuse; Adolphe Brisson veut rire en construisant sa théorie imposante, mais peu solide. Si nous convenons que le reportage soit, il faut bien convenir, par surcroît que tous les écrivains sont reporters et que ceux qui le sont le mieux sont justement ceux qui se flattent le moins de l'être. Tous les écrivains, observateurs de la vie et des mœurs contemporaines, sont des témoins qui enregistrent, des spectateurs qui jugent. Ils interprètent. Ils sont phychologues. Ils sont donc reporters. Et, comme pour mieux observer et pour mieux connaître, ils interrogent, ils sont donc interviewers. Ils sont reporters sans le savoir, et ils sont interviewers sans se rendre compte qu'ils le sont.

Mais qu'ils déversent leurs interviews dans leurs livres, sans les façonner, sans les modifier, c'est ce que nous n'acceptons guère. Et voilà précisément où la théorie de M. Adolphe Brisson nous paraît invalide. L'interview, c'est entendu, est un moyen sommaire, humble, ni pire, ni meilleur que d'autres pour pénétrer les milieux et les hommes qui se livrent le plus facilement, les ouvriers, par exemple, enclins à ne rien cacher de leur vie et à réduire au minimum et à moins encore l'intimité de leur existence. Mais, si l'interview est un

excellent moyen de rechercher la vérité, elle est un moyen sommaire et simplet et un peu vulgaire de l'exprimer. Et, en outre, il est bien évident que l'interviewer cesse d'être interviewer pour devenir écrivain, c'est-à-dire créateur, au moment où il commence d'accomplir la tâche dont M. Adolphe Brisson voudrait faire son monopole... C'est là que les théories conduisent. M. Adolphe Brisson veut exalter l'interviewer ; il nous contraint de mieux voir que l'interviewer est un subalterne, et que, par ses fonctions mêmes, il lui est interdit de monter en grade.

Alors, nous considérerons l'interview dans le roman comme un procédé quelconque qui ne vaudra que selon l'habileté avec laquelle l'un ou l'autre l'emploiera. Il y aura de bons romans par interviews et de déplorables romans par lettres. Il y aura aussi de bons romans par lettres et de déplorables romans par interviews. Du moins le procédé de l'interview favorise une certaine hâte dans la composition et une certaine négligence dans l'exécution, car les reportages sont rares qui sont profondément pensés et puissamment écrits... Mais M. Adolphe Brisson, qui nous amène à discuter avec une certaine hostilité cette innovation imprévue — peut-être parce que trop peu novatrice — du roman par interview, rend la théorie plus admissible par la façon dont il la met en pratique. *Florise Bonheur* nous démontre que la nonchalance peut être très aimable et qu'on peut unir beaucoup de grâce avec un peu trop de facilité. Et j'incriminerais, si j'en avais le loisir, cette association illicite de personnages fictifs et de personnages réels à quoi la théorie de M. Brisson l'entraîne, ou bien à quoi il se laisse entraîner malgré sa théorie. Sturel et Rœmerspacher avoisinant Reinach ou Bouteiller nous choquaient dans *Leurs Figures*. Nous n'aimons guère dans *Florise Bonheur* le coudoiement d'Anatole France ou de Jean Jaurès avec Émile Bonheur et ses « copains » falots...

Et pour conclure, n'est-ce pas se tromper que de dire : « Nous avons renouvelé le roman par les procédés modernes, créé le roman documenté, le roman d'après nature. » Hélas ! rien n'est moins nouveau que ce qui prétend l'être trop. Et M. Adolphe Brisson l'avoue lui-même qui nous déclare loyalement que « le premier romancier par reportage fut Hérodote »... Il n'y a rien de nouveau dans la vie et dans les procédés littéraires. Cependant, voici un péril aggravé : l'intrusion dans le roman des procédés ou des habitudes, ou des moyens ou des « trucs » journalistiques. Un jeune écrivain qui publie à la hâte une œuvre assez belle : *l'Age où l'on s'ennuie*, s'est amusé presque à son insu à réunir des chroniques en un roman au lieu de s'appliquer à composer un roman avec simplicité et avec persévérance. M. André Lebey écrit pour la postérité comme on écrit pour une feuille quotidienne. Il court le risque que la postérité « ne lui prenne pas sa copie ».

29 mars 1902.

L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

Frédéric Masson

Un livre d'histoire est toujours important. Mais il le paraît plus ou moins. Un livre d'histoire écrit par M. Frédéric Masson paraîtra toujours très important parce que son auteur est un de nos historiens importants, j'allais dire très importants.

M. Frédéric Masson s'est acquis peu à peu, par son labeur persévérant et son œuvre compacte, une réputation discrète, très affermie dans les salons élégants, moins sûre, si je ne me trompe, dans le monde de l'érudition historique. Mais qu'importe! S'il n'est pas nécessaire à l'heure actuelle que les « hommes du monde » soient érudits, il est bon que les érudits soient autant que possible hommes du monde. Parce que le snobisme est encore omnipotent pour décider de presque toutes les gloires ; parce que, en outre, l'histoire doit être tenue pour le premier ou l'un des premiers parmi les genres littéraires et assimilés, il est utile, il est avantageux qu'il y ait aujourd'hui quelques historiens de qualité.

M. Masson est l'un d'eux. Il aurait pu couler une vie agréable dans l'inaction et il a écrit vingt-quatre volumes ; il nous en promet plusieurs autres encore. Son infatigable travail faillit être un jour récompensé avec un éclat un peu démesuré. L'univers apprit subitement que M. Frédéric Masson était candidat à l'Académie française : quelques personnes apprirent, du même coup, car elles l'ignoraient apparemment, que M. Frédéric Masson était donc, tout comme un autre, un

important historien français. Mais l'Académie ne l'élut pas tout à fait. Elle choisit le poète Rostand qui alors avait tous les genres de succès et de gloires. Par ce choix, l'Académie semblait signifier qu'elle préférait les vers de M. Rostand à la prose de M. Masson. Hâtons-nous de dire, pour ne point avoir l'air de lancer ainsi quelque épigramme contre le goût académique; hâtons-nous de dire que la prose de M. Masson n'est pas toujours bonne. Ce n'est pas grâce à son style que Frédéric Masson est devenu un de nos historiens importants...

Il était naturel, au reste, que l'Académie choisît, plutôt que l'historien qui élabore lentement une œuvre assez imposante, le jeune poète favorisé de toutes les fortunes. On m'a conté qu'un académicien, recevant jadis la visite d'un candidat qui avait accumulé maints ouvrages non sans érudition, mais non sans pesanteur, et dont le nombre et les dimensions témoignaient de l'activité sagace de ses secrétaires, lui disait : « Votre talent est considérable, mais il s'est trop répandu. Que ne s'est-il concentré! Votre élection serait certaine, car vous êtes bien né, de bonnes manières, et l'on fait chez vous chère exquise. Mais entasser volume sur volume, ah! quelle inélégance! C'est la seule, je le reconnais, qu'on puisse vous reprocher. Chez nous, elle est grave, peut-être rédhibitoire. Quelques-uns de nos confrères n'ont rien écrit du tout : ils sont les maîtres respectés de l'Académie. D'autres ont écrit avec prudence des livres rares : ils exercent eux aussi une grande influence. Nous dédaignons un peu nos collègues, même glorieux, qui ont écrit vingt ou trente volumes. Mais comme les vôtres sont d'histoire et qu'on y remarque de l'érudition, adressez-vous à nos voisins de l'Académie des Sciences morales : ils ont coutume de juger les auteurs au poids de leurs ouvrages. Au reste, comme je suis votre ami, je vous déclare sans feinte que je ne voterai pas pour vous; j'ai promis mon suffrage à chacun de vos trois concurrents!...

Mais il est vraisemblable que M. Frédéric Masson n'aura point à se réfugier dans cette Académie des Sciences morales où se voient les historiens abondants. L'Académie française l'accueillera et chacun conviendra alors que le mérite l'a pu faire autant que la faveur... Quoi qu'il en soit, M. Frédéric Masson a conquis soudain par son échec glorieux un renom désormais inattaquable. Il fut battu, si je me souviens, par 18 voix contre 17. C'était une minorité de faveur extrême. Et c'était pour son adversaire une majorité de défaveur. En outre, la foule sut gré à M. Masson d'avoir eu le bon goût de se faire battre par M. Edmond Rostand; elle l'eût peut-être raillé s'il eût été vainqueur. Mais les lettrés ont depuis cette époque l'obligation de considérer avec un soin tout particulier les œuvres de M. Masson désigné inéluctablement pour l'Académie.

... Toujours Napoléon! toujours sa grande image! Moi, je veux bien; mais il me semble que Napoléon domine de beaucoup les combinaisons patientes des historiens. On sait exactement quel fut son génie, quelle fut son œuvre. Et sur cet homme trop grand, sur cette œuvre trop grande la foule aura toujours des idées élémentaires, précises et profondes qu'il n'est pas au pouvoir d'un historien de modifier, quand même il découvrirait beaucoup de documents inédits. Je comprends l'attrait de ce personnage historique à nul autre pareil sur les érudits de notre temps, car les érudits sont des imaginatifs, des poètes. Mais ne souffrent-ils pas, en accomplissant leur tâche, de leur impuissance à agir très sérieusement sur l'esprit de ceux qui les lisent? Napoléon est l'homme qui devrait le plus décourager les historiens, car il est celui qui limite le plus la portée de leur œuvre; et cependant ils s'empressent tous vers lui.

Il faut bien qu'entre eux ils se contredisent, car cela est humain et cela est commun surtout aux historiens; et, dès lors, s'il ne leur est pas donné de transformer nos idées générales sur Napoléon, ils peuvent beaucoup pour

compliquer et embrouiller nos idées particulières et accessoires. Les historiens ont pour mission d'éclaircir les faits. Ils se sont précipités si nombreux sur le premier Napoléon comme sur une noble proie qu'ils risquent désormais d'obscurcir son histoire, autant qu'il dépend d'eux.

Certes, M. Frédéric Masson peut justement se vanter d'avoir écrit, d'écrire encore sur le Premier Empire une œuvre une, harmonieuse et même forte. Ce n'est pas sans quelque fierté assez légitime qu'il prononce dans son Introduction, un peu confuse par endroits, aux endroits les plus importants : « Voici le quatorzième volume que je publie sur la période napoléonienne, le vingt-deuxième volume d'histoire que je fais imprimer. » Il a su travailler longuement sur un grand sujet. Je ne sais pas s'il l'a approfondi ou bien renouvelé autant qu'il aurait voulu le faire, mais son effort n'est nullement négligeable. Aujourd'hui, du reste, il est indispensable, pour s'imposer à l'attention publique, de diriger toute son application d'un seul côté, car, dans la hâte générale, toute force se perd en se dispersant. M. Frédéric Masson, pour s'être consacré à l'étude de Napoléon Ier, bénéficie dans une certaine mesure de la supériorité, à peu près incontestable, de son héros. Au surplus, il possède — et cela était superflu peut-être — une conception personnelle de l'histoire, un système historique particulier, comme Taine par exemple...

Ainsi qu'il le déclare en sa préface, écrite, comme il nous l'avoue, sans que nous l'en ayons prié, au « Clos des Fées, en octobre 1901 », M. Frédéric Masson méprise les faits simples, et connus de tous :

Ce ne sont pas les actes de Napoléon que je recherche, ce sont les idées qui l'ont conduit à telle ou telle entreprise, celles qu'il y a portées, celles qu'a provoquées le succès ou le revers. Les faits ne sont ici que les points de repère des idées. A certains pourtant je m'attache jusqu'à la minutie : c'est qu'ils sont l'expression même des idées ; mais ces faits

ne sont ni de diplomatie ni de guerre ; ils sont essentiellement dépendants du personnage ; ils émanent directement de lui ; ils représentent l'exécution de ses ordres ; le hasard n'a sur eux aucune action et la fortune aucune prise. Ce sont des pensées en œuvre.

Évidemment, je ne comprends pas aussi complètement que je le voudrais. Et je suis enclin à penser qu'il est moins utile de rechercher les idées qui produisent les faits que les faits qui créent les idées. Au moins, je tiens pour certain que l'application de M. Frédéric Masson à découvrir l'*homme* dans le *héros* que fut Napoléon est originale et digne d'un esprit assez exceptionnel. Mais est-ce que son inspiration générale ne l'oblige pas à déterminer l'immense ensemble de ses études d'après un plan discutable, ne le contraint pas à des digressions et à des répétitions, et ne fait pas disparaître souvent aux regards de ses lecteurs cette inspiration générale elle-même ?... Il reconnaît ce danger tout de suite, M. Frédéric Masson, qui est infiniment consciencieux. Mais surtout est-ce que M. Masson ne s'aventure pas à diminuer la force du *héros* pour montrer mieux la faiblesse ou plus simplement les faiblesses de l'*homme*. L'amour, le sentiment de famille, le sentiment de paternité ont pu agir sur Napoléon, et ce sont ces sentiments que M. Masson analyse exclusivement — mais ils ne l'ont pas dominé. Voilà donc en quoi se trompe cet historien précis et méticuleux qui plie trop aisément les documents de toutes sortes à corroborer son parti pris plausible, mais excessif, exclusif ?

Et ne peut-on pas prétendre lui faire encore une querelle assez juste ? Dans son beau livre plantureux sur *l'Impératrice Marie-Louise*, M. Frédéric Masson s'applique à discerner en Napoléon le sentiment de famille allie au sentiment de paternité rapporté, comme il le dit, à l'idée d'hérédité. Pour ce faire, il invoque naturellement les documents inédits, ces documents qui, la plupart du temps, ne sont précieux que parce qu'ils sont

inédits. Il est donc certain que tous les petits faits qui dévoilent les relations intimes de Napoléon et de Marie-Louise obtiendront une importance particulière. Mais comment donc se manifestèrent surtout ces relations intimes en 1812, 1813, 1814, années durant lesquelles l'empereur fut le plus souvent éloigné de l'impératrice ; comment, si ce n'est par la correspondance que l'un et l'autre échangèrent! Or, M. Masson est obligé de nous confier, et il n'hésite pas à nous confier, avec sa conscience habituelle, que toutes ces lettres manquent. Napoléon et Marie-Louise s'écrivaient chaque jour, souvent plusieurs fois par jour, et des milliers de lettres qu'ils se sont écrites, M. Masson n'a retrouvé qu'une lettre de la femme et cinq ou six du mari... Ne voit-il pas, par conséquent, que la base sur laquelle il espère construire solidement son interprétation de la vie de Napoléon est incertaine, et ne voit-il pas que nous avons le droit de nous dire que M. Masson n'adopterait pas les idées qu'il adopte s'il avait la chance de tenir en ses mains les quelques milliers de lettres indispensables qui justement lui manquent... C'est ainsi que la vérité est insaisissable aux historiens trop curieux de la découvrir en suivant, pour arriver jusqu'à elle, des chemins détournés.

Aussi bien la première impression qu'engendre l'œuvre de M. Masson sur *Marie-Louise*, c'est qu'elle ne nous communique aucune idée nouvelle sur Marie-Louise; c'est qu'elle nous apprend seulement tout ce que nous connaissions déjà. Et sans doute nous exagérons. Sans doute, cette impression est injustifiée. Mais il est regrettable que nous ne puissions pas nous défendre de l'avoir au moins un tout petit moment... au premier moment, puisque, par malheur, les impressions initiales sont les plus profondes et les plus durables. Et, réellement, si M. Masson ne transforme rien des idées que nous nous étions faites de la vie et du rôle de Marie-Louise, il pousse, plus loin que personne avant lui, les investigations parmi les intimités discrètes et malaisément péné-

trables de cette âme obscure et confuse en sa simplicité.

Sa psychologie de Marie-Louise est surtout admirable. M. Masson nous montre à merveille cette bonne petite fille. Très naïve, d'une intelligence médiocre, un peu sotte si je ne me trompe, ayant appris longtemps, mais n'ayant jamais réfléchi, ayant fait maintes lectures qui ne pouvaient compromettre ni sa piété ni sa vertu, mais ignorant la vie, laide d'ailleurs et marquée de petite vérole, mais blonde et fraîche, et passive, toujours passive, inexistante dans tous les milieux où elle passe, où elle règne, mais où elle ne compte pas... Et je ne pense pas qu'on puisse nous faire sentir mieux que ne l'a fait M. Masson la détresse perpétuelle de son existence d'abord magnifique et sinistre, pour devenir, après la chute de l'empereur, un peu basse et grossière et satisfaite. Mais ce que M. Masson analyse le mieux, avec une délicatesse infinie, en cette Marie-Louise si fruste, c'est son besoin d'amitié. Il y avait en elle une âme tendre qui ne pouvait nulle part épancher sa tendresse. Alors ses élans refoulés presque de tous côtés se ruaient où ils le pouvaient. Ainsi cette archiduchesse, cette impératrice esclave, forcée par le destin (trop cruel, n'est-ce pas!) d'épouser celui qu'elle appelait depuis son enfance, avec une haine infatigable, « le Corsicain », fut sur le point d'aimer Napoléon lui-même. Et elle aima violemment toutes les personnes qui l'entouraient. Elle avait le goût, la passion de l'amitié. Elle aima follement sa gouvernante, Mme de Colloredo. Elle lui écrivait : « Je voudrais bien être ta fille, car tu es une si bonne mère que je te voudrais appeler maman. » Pour Victoire de Pontet, la fille de Mme de Colloredo, elle se prend d'une passion qui l'absorbe. Elle lui donne tout ce qu'elle a. Elle la prie sans cesse de lui demander ce qui lui fait plaisir : « Ne te gêne pas, lui écrit-elle, ne pense pas que tu pourrais me priver d'une chose ou l'autre. J'aimerais t'envoyer tout ce que j'ai. » Il y a chez Marie-Louise un besoin d'amitié presque maladif.

L'impératrice le manifestera comme l'archiduchesse. A Paris, la dame d'honneur de Marie-Louise, Mme de Montebello, devient l'objet de cet attachement prodigieux. Et, cependant, Mme de Montebello ne le mérite guère. Fille de bourgeoisie, née Louise-Scolastique Guéhéneuc, elle n'aime ni la cour ni les fêtes. Elle est jeune, jolie, de taille harmonieuse, de majestueuse démarche; mais, hélas! elle est insupportable comme la vertu. On la voit à la cour « exigeante avec ses égaux, fière et hautaine avec ses inférieurs, affectant de parler sans aucun ménagement des hommes et des femmes et recherchant les occasions de dire à quiconque les choses les plus désagréables ». Ce n'est pas précisément là le portrait d'une femme aimable. Néanmoins, Marie-Louise s'absorbe, se fond en elle. Elle ne voit à la cour que Mme de Montebello, et ne fait rien que par elle et pour elle. Elle sert toutes ses haines, et non pas toutes ses amitiés, car la duchesse de Montebello n'a pas d'amitiés. Elle donne tout à la duchesse âpre au gain. Elle lui donne infatigablement, et la duchesse reçoit infatigablement, et désire plus encore. L'impératrice est sujette de sa dame d'honneur. Pour lui complaire, elle se crée mille ennemis dans la cour, elle éloigne d'elle tous les empressements, elle ignore tout et ne veut rien savoir; afin de ne rien dire qui déplaise à sa dame d'honneur, elle consent même à passer pour stupide, ce qui est toujours un grand sacrifice, et dans son salon, en attendant l'empereur, elle ne répugne pas, Marie-Louise impératrice, à montrer, à tous et à toutes, le talent exceptionnel qu'elle a « de faire tourner son oreille presque sur un cercle entier, et cela au moyen d'un mouvement longuement étudié des muscles de sa mâchoire »... C'est là que conduit le besoin d'affection d'une femme perdue dans l'isolement de la grandeur et du malheur. Et c'est pour cela aussi que Marie-Louise se laissera bientôt entraîner vers Neipperg...

M. Frédéric Masson analyse ce sentiment prépondé-

rant dans le cœur de cette femme simple, inégale à sa destinée, avec une excellente minutie. A peine peut-on dire qu'il se plaît trop à être psychologue et qu'il entoure sa psychologie experte d'un trop encombrant appareil. La psychologie la meilleure est celle qui se montre le moins...

En fin de compte, on peut admettre que le livre de M. Frédéric Masson ne renouvelle en rien l'histoire de Marie-Louise. Mais il nous fait pénétrer plus profondément dans le clair-obscur de la vie intime qui fut, pour cette femme incertaine, si étrange et si puissante. Puisqu'il professe que les infiniment petits produisent en histoire les infiniment grands et que les transformations des empires sont déterminées le plus souvent par la mauvaise humeur d'une femme — conception qui, si j'ose le dire, est moins grandiose que celle de Bossuet sur l'évolution universelle — M. Frédéric Masson a probablement écrit une belle œuvre utile, encore qu'elle soit un peu longue.

5 avril 1902.

LA PETITE BLONDE

Marco Praga

C'est un fait divers très dramatique.

James Burton, directeur de la *Société internationale des tramways à vapeur* de Milan, a épousé un peu légèrement -- on ne fait légèrement que les choses importantes — la jolie petite blonde Adelina Olivieri. Cette mésaventure vous paraît banale ; elle ne l'est pas, tout de même, autant qu'elle le paraît. Et l'impressionnante anecdote que nous conte habilement M. Marco Praga est bien faite pour dissuader désormais les ingénieurs anglais d'épouser les jeunes Milanaises.

Car ce pauvre James Burton n'a pas, comme vous l'allez voir, autant de chance que de mérite. Il a travaillé beaucoup ; il travaille encore : ce qui prouve que les bonnes habitudes se conservent aussi facilement que les mauvaises. Il veut inventer la traction électrique pour les tramways. Cette invention a été opérée depuis lors, et les tramways ne marchent pas mieux pour cela. Mais il n'était pas réservé à James Burton de pouvoir exploiter le brevet auquel ses découvertes utilitaires lui donnaient droit. Il rencontra, en effet, chez un excellent patriarche industriel de Milan, le vieux Palli, qui vivait heureux entouré de toute sa famille, il rencontra la petite Adelina. La grâce ingénue et coquette de cette exquise enfant séduisit le laborieux ingénieur. Burton se figura être séduit par l'ingénuité plutôt que par la coquetterie d'Adelina. Ce fut une erreur funeste pour lui. Tel est le

charme de l'ingénuité qu'elle semble être toujours la plus forte; mais la coquetterie est plus active et c'est, en fin de compte, elle qui l'emporte toujours, sans en avoir l'air : son triomphe est ainsi plus grand.

Adelina, orpheline, demeurait chez sa tante, Mme Cavalli, veuve d'un officier supérieur naturellement. La tante vit maritalement, comme dit le président du tribunal de ma sous-préfecture, vit maritalement ou peu s'en faut avec un avocat, riche mais avare, dont je retrouverai le nom tout à l'heure. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler un bon exemple pour la petite Adelina, qui devine ce qu'elle ne sait pas et qui bientôt n'aura pas besoin de deviner pour savoir. Elle comprend la vie avant de la vivre. Tant de gens la vivent sans la comprendre. Adelina a vingt-quatre ans, et, avons-nous besoin de le dire, pas de dot. Le mariage s'accomplit au galop. Burton aime bien Adelina, mais il l'aime en dedans. Ah ! les voilà bien, ces Anglais ! Adelina n'aime pas James Burton ; mais elle est heureuse d'être sa femme. Burton travaille du matin au soir, et il est distrait le reste du temps, comme les inventeurs de tous les pays. Ajoutons que l'usine où il travaille est située « à deux heures » de la maison où il s'installe imprudemment. Par conséquent, ce qui doit arriver arrivera bientôt.

Il convient de noter que la Compagnie internationale des tramways de Milan ne donne que 4.000 francs par an à son directeur. Entre nous, je ne vous conseille pas d'acheter des actions d'une compagnie pareille. Quatre mille francs, ce n'est rien à Paris, c'est peu de chose à Milan qui est aussi une capitale. L'oisiveté mauvaise conseillère entraîne Adelina en divers salons. Elle y rencontre un écrivain psychologue, de santé débile, mais « si distingué » ! Eugenio Giovenzani. Les romanciers psychologues, cisalpins ou transalpins, sont tous irrésistibles. Adelina aime Eugenio, qui aime Adelina. Et pendant ce temps-là James Burton perfectionne son invention. Hélas ! hélas ! Adelina, pour plaire mieux au

bel Eugenio, achète des toilettes qu'elle ne peut payer. Une couturière, qui n'a plus d'illusion sur la vertu des femmes, lui cède ses toilettes à crédit, et lui consent même une petite avance. Malheureuse Adelina! Des incidents peu saisissables séparent un jour Adelina d'Eugenio. Et l'amour qui les lia l'un à l'autre fut trop pur et trop noble en ses considérants, pour que le romancier songe à payer les dettes de son adorable maîtresse. Et maintenant! maintenant, voici des billets à payer. Une entremetteuse facilite la chose. Adelina devient la proie discrète des riches étrangers en voyage. Pauvre James Burton, pauvre Adelina! Elle accomplit ce sacrifice, maintes fois réitéré, avec une silencieuse résignation.

Or, le baron Oscar Dumenville (M. Marco Praga nous apprend que le prénom d'Oscar est un prénom très élégant en France et « très bien porté »), le baron Oscar Dumenville arrive à Milan pour traiter avec James Burton de l'exploitation de sa découverte. Ce « riche étranger en voyage » se procure l'adresse de l'entremetteuse qui lui soumet les photographies de ses modèles. Oscar passe quelques heures agréables et fugitives avec Adelina. Le lendemain, il va s'occuper d'affaires sérieuses avec Burton. Pendant qu'ils causent, Adelina entre soudain : « Ma petite blonde! » s'écrie Oscar. Adelina, épouvantée, s'enfuit; Burton est ahuri. On le serait à moins. Il demande des explications, avec le flegme qui caractérise les Anglais, comme vous le savez déjà. Dumenville, avec l'inconscience qui caractérise les Français, comme vous le savez déjà, « gaffe » avec verve. Il raconte tout. Burton, malgré son impassibilité, s'évanouit quelque peu. Dumenville le ranime. Les deux hommes se séparent. Ils ont de l'estime l'un pour l'autre. Mais enfin « il y a quelque chose entre eux ».

Burton tient cependant sa vengeance. Il simule un voyage, revient aussitôt à Milan, descend au Grand-Hôtel, sous le nom de marquis de Morecambe, va chez

l'entremetteuse, demande ce qu'il y a de mieux, choisit « la petite blonde ». Adelina, malgré ses pressentiments sinistres, va à la maison cachée des rendez-vous qui lui sont odieux. Tableau! Pauvre Burton! Pauvre Adelina! Burton, qui aime tantôt les conversations prolongées, tantôt les actes prompts, veut savoir, tout savoir. Il interroge avec une précision méticuleuse. Adelina répond avec un embarras que justifient suffisamment les circonstances où elle se trouve. Mais elle ne laisse pas que d'exposer, à cette heure critique, une théorie morale qu'on pourra légitimement discuter. Elle raconte ses dettes nées de la coquetterie, et tout le reste plus regrettable qu'une plaie d'argent. Elle ajoute artificieusement qu'elle pense manquer moins à la foi conjugale par une prostitution ignorée que par une liaison unique, mais connue de tous. C'est par respect pour son mari qu'elle s'est abandonnée à fréquenter la maison de rendez-vous. Burton, mal au courant des subtilités psychologiques des romanciers contemporains, exhibe son revolver qu'un hasard malicieux lui fit acheter la veille : « A Côme, avant de partir, nous dit Marco Praga, il avait fait une acquisition : un revolver, à tout hasard. » James tue Adelina.

Le corps d'Adelina tourna sur lui-même et s'abattit près du lit. Burton jeta son arme et attendit un instant. Puis, avec le pied, il remua le corps. Le corps ne bougeait plus. Alors il sortit et alla se constituer prisonnier. Les jurés l'ont acquitté.

De cela nous ne doutions pas. Et il n'en va pas autrement en France dans toutes les conjonctures analogues...

... Il nous semble, au reste, que ce roman italien, si émouvant en sa tragique brièveté, est un peu un roman français. Nous reconnaissons dans cette œuvre forte et sobre beaucoup de [types et beaucoup d'idées, et beaucoup de procédés que nos romanciers nationaux nous

ont accoutumés à connaître. Marco Praga ne dissimule pas son goût pour la littérature française. Il cite volontiers les romanciers français dans son livre rapide, il les cite à profusion, et il ne cite qu'eux. Il ne cite pourtant pas tous ceux qu'il a fréquentés au point de subir particulièrement leur influence. Burton est un ingénieur fort semblable à ceux que M. Georges Ohnet fit aimer de notre bourgeoisie contemporaine. Il a beaucoup de talents, mais il ne les fait pas valoir autant qu'il conviendrait. Car, alors que tout le monde les distingue, sa femme ne les aperçoit qu'à demi. Et, en vérité, il ne vit pas d'une vie individuelle; il est falot et il est conventionnel, banal aussi. Conventionnel et banal de toutes façons, car il est affublé des qualités et des défauts que les écrivains prêtent trop assidûment aux Anglais, qui traversent leurs livres. Cet Anglais flegmatique et froid, impassible dans les crises les plus douloureuses, enclin aux résolutions quasiment héroïques, cet Anglais nous l'avons trop vu; nous l'avons assez vu. Et pourquoi Marco Praga ne nous fait-il pas grâce du Français aimable, et futile, et superficiel, et qui porte monocle! Oh! mon Dieu! Qu'avons-nous fait pour que nous soyons jugés ainsi par un bon romancier italien! J'ai bien peur que Marco Praga n'ait emprunté de Bourget ce type insupportable du Français trop facilement ami des femmes et trop disposé à conter, en souriant, ses bonnes fortunes. De Bourget également il a emprunté ce type du romancier Eugenio Giovenzani, dont la délicatesse quintessenciée est obscure et comme agaçante... Au reste, nous avons vu partout les personnages accessoires de ce livre qui n'a pas besoin d'être neuf pour nous émouvoir. La malheureuse Bianca Caradelli, lancée dans l'amour vénal par les vicissitudes de sa vie douloureuse en sa banalité, nous est très sympathique pour sa hauteur morale, pour l'affection dont elle entoure son enfant qui meurt vite, pour les bons conseils inutiles qu'elle prodigue à son amie Adelina : mais voilà bien, n'est-ce

pas? un type convenu. J'avoue que Marco Praga s'applique à le renouveler avec un art prodigieusement nuancé. Très adroitement peinte aussi l'entremetteuse bien connue... Mais enfin, que voulez-vous? Il n'y a rien de spécialement italien, non plus qu'il n'y a rien d'original en tous ces personnages que nous avons appris à mépriser ou à estimer, ou dont nous avons appris à sourire dans les livres de nos romanciers actuels. C'est aussi, pour beaucoup, dans leurs livres, plutôt que par l'observation directe de la société contemporaine, que Marco Praga les a découverts... Il a rajeuni, un peu, à peine, ses héros déjà surannés et presque caducs. Il ne les a pas créés.

Discernerons-nous l'influence française en ce soin que Marco Praga dépense pour nous communiquer l'impression exacte de la vie? Au reste, son œuvre n'est à mon sens que d'un réalisme apparent, et plusieurs parmi nos romanciers ne sont pas allés au delà de ce réalisme fictif, factice. Rien n'est plus faux, à mes yeux, qu'une demi-vérité. Considérons les faits. La vie de Burton est traversée par un drame effroyable et vulgaire, qui est trop fréquent pour que nous n'admettions pas qu'il soit possible. Mais enfin, Burton ignore trop la vie et les femmes et sa femme! Et Marco Praga s'amuse un peu trop de notre crédulité! Son souci du petit détail réaliste scrupuleusement exact le trahit. Eh quoi! Burton, qu'on nous présente avec tant de complaisance comme un homme pratique, ignore à ce point la valeur de l'argent! Il possède 4.000 francs par an. Et sa femme peut avoir dix chapeaux. Elle peut acheter sans cesse des toilettes nouvelles, et il peut croire que ce sont simplement des toilettes rafraîchies par la main experte d'une ménagère incomparable! Elle peut orner de bibelots gracieux l'appartement conjugal, et il peut croire indéfiniment que des amies prodiguent ces cadeaux!... Et néanmoins il parle toujours de « gagner de l'argent ». Et s'il veut appliquer la traction électrique aux tramways, il nous

dit constamment que ce n'est pas pour conquérir la gloire, mais pour acquérir l'argent. Et il peut être abusé à ce point sur les dépenses extraordinaires de sa femme! D'autre part, on sait à quel point la médiocre vie familiale absorbe l'individualité de ceux qui la vivent. Et Burton peut demeurer étranger à sa femme au point qu'il ne sait même pas quelles sont ses relations les plus intimes! Un jour, Adelina apporte son portrait. Qui l'a fait? — Un photographe, comme on peut le croire. — Mais un photographe se fait payer cher. — Nullement, c'est un cadeau d'une de mes amies qui a épousé un photographe. Tu ne la connais pas... » Cela est puéril; et cela ne cesse pas d'être puéril, mais devient émouvant lorsqu'on songe que la même photographie sert chez l'entremetteuse. Réalisme insuffisant, réalisme incomplet.

Psychologie confuse, en tous cas incertaine. L'histoire de *la Petite Blonde* est un fait divers embarrassé de psychologie. Mais la psychologie d'Adelina est insaisissable. On ne sait ce qui la dégrade : ou le manque de culture morale, ou son amour éthéré pour le beau romancier qui disserte et fait des phrases et l'entraîne à de folles dépenses, ou seulement la coquetterie féminine exigeante à l'excès; le caractère apparaît peu vraisemblable en son indécision. Et nous sommes ainsi empêchés de compatir ou de frémir autant qu'il le faudrait aux complications singulières dont est troublée la vie de James et d'Adelina.

Mais quelque chose reste de ce livre : c'est l'émotion poignante, angoissante, torturante qu'il excite dès la première page et dont on ne peut presque aucun instant se dégager. Il y a dans *la Petite Blonde* un mélodrame prodigieux. Il se déroule avec une sobriété véhémente. Nulle prolixité méridionale. Le récit est d'une rapidité extrême, presque jamais alentie par la psychologie. En effet, la psychologie de Praga est en action beaucoup plus qu'en dissertation. Et l'impression se décuple en

nous à cause de son caractère même. Elle est pénible, effroyablement pénible. Et puis, que l'habileté de Marco Praga est donc sûre d'elle-même ! Le livre est adroit, il est presque trop adroit. Les scènes se déroulent presque trop bien. On est entraîné, emporté. Ensuite, on se ressaisit quelque peu, et heureusement on ne peut pas croire que cela soit arrivé. Tout de même on l'a cru un moment. C'est un mauvais moment à passer...

Marco Praga est donc un élève admirable de nos romanciers psychologues et réalistes. Il sait tout ce qu'un romancier peut apprendre dans le roman ; il connaît même quelque peu la vie et il possède un sens dramatique, une force tragique à nulle autre pareille.

Son traducteur ne le trahit pas. Il se nomme Albert Lécuyer. Il n'a pas encore la gloire de M. Hérelle, aimé pour son élégance abondante ; de M. Teodor de Wyzewa, goûté pour son élégance concise. Nous devrons bientôt juger les traducteurs eux-mêmes. La pénétration des littératures les unes dans les autres accroît chaque jour leur importance. M. Lécuyer n'est pas incapable de devenir l'un des premiers parmi eux. Il écrit une langue ferme, et d'une précision agréable et forte. Mais pourquoi donc a-t-il laissé cinquante fois le mot : cordialement dans les cinquante premières pages de : *la Petite Blonde?* Vous verrez bientôt que nous serons amenés à comparer entre elles, par une critique hardie et pénétrante, les personnalités des traducteurs. Ils sont déjà « les grandes utilités » de la littérature contemporaine.

12 avril 1902.

LOUIS XV ET MARIE LECZINSKA

Pierre de Nolhac

Et lui aussi accomplit une fonction sociale! Dans la vie contemporaine, la signification sociale d'un homme d'action ou d'un écrivain bien pourvu de talent est toujours plus importante que sa situation individuelle. Et nous sommes naturellement beaucoup plus préoccupés de la signification sociale de M. Pierre de Nolhac que de son originalité personnelle. Il est l'historien mondain. Il donne à l'histoire droit de cité dans les salons. Grâce à lui et grâce aux efforts concurrents de quelques autres historiens de même naissance, il sera aussi bien porté d'être historien que d'être romancier. M. Pierre de Nolhac aurait écrit quelques bons ouvrages de moins, que son œuvre et que son rôle ne seraient pas moins caractéristiques. C'est un rôle, c'est une œuvre utile, j'allais dire nécessaire. M. Frédéric Masson remplit le même rôle, quoique avec plus de gravité érudite et avec plus de lourdeur littéraire. M. Frédéric Masson se meut parmi les documents avec plus de lenteur imposante; M. Pierre de Nolhac circule parmi eux avec plus de grâce séduisante. Et le résultat, en fin de compte, est le même, celui-ci : il n'est pas inconvenant à un homme élégant et bien né de consacrer ses efforts à éclaircir, autant que faire se peut, et par quelles soigneuses compilations de secrétaires ignorés! les obscurités des grands et des petits événements des temps abolis...

Il faut dire que M. Pierre de Nolhac, à l'instar de

M. Frédéric Masson, ou M. Frédéric Masson selon l'exemple de M. Pierre de Nolhac, s'emploie agréablement à marier les grands et les petits événements, à démontrer, sans aucune inclination excessive au paradoxe, que les petits événements sont maintes fois plus importants que les grands, et qu'en somme c'est par l'étude attentive et persévérante des petits événements, minutieusement rapprochés les uns des autres, qu'on parvient à reconstituer l'histoire exacte des mœurs d'une époque et, en quelque façon, la vie intime, c'est-à-dire la vie véritable d'une société. M. Frédéric Masson a voulu consciencieusement analyser l'homme gisant au fond, tout au fond du héros que fut Napoléon, et dans l'histoïre d'un homme on rencontre toujours plusieurs femmes... C'est pourquoi M. Frédéric Masson a rétabli, dans leur ordre désordonné ou dans leur désordre méthodique, les aventures féminines de Napoléon, et, dernièrement, il montrait savamment en quoi Marie-Louise a pu se mêler à sa glorieuse vie et en déterminer les suprêmes vicissitudes. M. Pierre de Nolhac ne traite pas de sujets moins distingués. Ce sont les reines qui l'attirent, même lorsque ces reines sont, comme Marie Leczinska, de petites bourgeoises... Quand on est reine un peu, on a vite fait de l'être beaucoup, de l'être entièrement. Marie Leczinska retint donc l'attention d'abord captivée de M. Pierre de Nolhac. Et, en vérité, son livre d'aujourd'hui ne le cède en rien à ses livres goûtés d'hier et d'avant-hier où s'étalaient, avec mesure et avec harmonie, les péripéties singulières de la vie splendide et sinistre de la futile et noble Marie-Antoinette.

Marie Leczinska : M. Pierre de Nolhac traite avec distinction ce sujet distingué. Il enlève au drame, sans violence, mais non sans mélancolie, de l'existence de cette femme ordinaire, tout ce qu'il eut d'un peu sauvage, et surtout de vulgaire et de plat, de grossier même, si quelque chose peut être grossier de ce qui entoure le trône des rois et si quelque chose peut être

vil dans la maison de Jupiter et de la femme délaissée. M. de Nolhac, par un don ou par un défaut naturel, « parisianise » et « modernise » son sujet. Et ses lectrices n'y perdront rien : la vérité historique elle-même y perdra peu de chose. Au surplus, la vérité historique gagne tant, de certains côtés, par l'effort obscur et merveilleux de nos érudits sans art, qu'elle peut bien, en revanche et sans grand dommage, perdre un peu d'un autre côté par l'aimable application de nos artistes écrivains d'histoire. Il me semble que M. Pierre de Nolhac s'abandonne trop volontiers à parer d'élégance la vie d'un siècle qui ne fut élégante qu'en apparence et fut brutale et laide dans la réalité. Pour danser le menuet ou la gavotte avec des adresses exquises, et pour faire, tout souriants, la guerre en dentelles, les grands seigneurs du XVIIIe siècle n'en étaient pas moins des êtres assez primitifs, d'instincts très bas et, si vous me permettez de le dire, de manières aussi rudes et frustes que l'étaient leurs mœurs. Et je ne pense pas qu'aucun événement, mieux que le mariage improvisé de cette petite Polonaise exilée, Marie Leczinska, ne montre cette barbarie, à peine embellie des prestiges illusoires d'une fausse civilisation.

Tout est choquant en cette affaire. Et, au surplus, tout concourt à nous faire apercevoir l'identité des intérêts et des mœurs et des procédés et des manières des familles royales et des familles bourgeoises. Une telle considération ne peut que plaire à notre sympathique démocratie.

Donc, ce brave Stanislas Leczinski (les érudits écrivent : Leszczynski, mais l'orthographe du nom ne change rien au mérite de l'historien), ce brave Leczinski est une sorte de roi mis en disponibilité par ses sujets, qui toléraient bien à la rigueur d'être gouvernés, mais ne savaient ni comment ni par qui ils voulaient l'être, et passaient leur temps à changer de monarques et de gouvernements sans être plus heureux pour cela... Le traitement de disponibilité était fort mal payé à Leczinski,

lequel écrivait d'innombrables missives pour réclamer sa pension toujours lente à venir. Entre temps, il mettait les bijoux de sa femme au mont-de-piété, ou plutôt chez un prêteur sur gages. Il avait autour de lui sa mère âgée et d'autant plus rhumatisante, sa femme acariâtre, qui montrait, comme le dit M. de Nolhac en termes délicatement atténués, plus de force de caractère que de douceur, et enfin sa fille Marie, qui n'était pas extrêmement jolie et n'était pas non plus très laide, possédait, en revanche, une bonne éducation et, mieux encore, quelque bonne humeur. Et l'hôtel de Wissembourg, où vivaient ces reines retraitées et ce roi mis à pied, était étroit, très petit et de lambris dédorés.

Marie était élevée comme une fille de hobereaux. Elle était dévote et cependant souriante. Elle dansait, chantait, jouait du clavecin. Elle faisait ou recevait quelques visites, s'occupait aussi d'œuvres de charité, ainsi que cela était convenable. Son père rêvait de lui procurer un riche mariage.

Stanislas adorait sa fille, car elle éclairait sa vie; et il comptait bien que sa naissance lui pourrait, en quelque manière, tenir lieu de dot. Ainsi pensaient également les amis de Stanislas, le cardinal de Rohan, le maréchal du Bourg qui, volontiers, venaient à l'hôtel de Wissembourg, faire bourgeoisement « leur bézigue » avec l'ancien monarque. Marie aimait bien ses parents, son père surtout, et ne tenait pas à les quitter, mais tout de même, car elle était raisonnable et pratique, aspirait à un bon établissement.

Le marquis de Courtenvaux la demanda pour sa femme. Mais qu'est-ce qu'un marquis pour la fille d'un roi, même désargenté ? Il ne put obtenir le duché-pairie que Stanislas exigeait et il fut renvoyé, déconfit, à son régiment : cela est bien fait pour nous apprendre que les marquis sont peu de chose si on les regarde d'un certain point de vue qui n'est pas, il est vrai, le point de vue de tout le monde. Marie n'aurait pas voulu se mésal-

lier en épousant Courtenvaux. Le fils de la margrave de Bade refusa de se mésallier en épousant Marie. Et voici que cette petite provinciale fut sur le point d'épouser le duc de Bourbon. Le duc était petit, malingre et borgne par surcroît. Mais quand un duc est borgne ou quand un borgne est duc, l'œil qui lui reste est toujours beau.

Il y avait, pour combiner ce mariage imprévu, un honnête intermédiaire matrimonial, un ami de la famille, le chevalier de Vauchoux. Celui-ci travaillait, avec un dévouement magnanime, pour la fille de son roi. Il réussit mieux qu'il ne pensait, car le duc de Bourbon devint subitement premier ministre.

Bourbon voulait bien gouverner la France, mais se laissait gouverner par Mme de Prie. Il n'était pas très soucieux de se marier, mais admettait qu'on le mariât. Il lui plaisait surtout que sa maîtresse conduisît les pourparlers.

Mme de Prie, avec une délicatesse dont il faut lui savoir gré, ne négligea rien pour se rendre utile en cette circonstance. Elle envoya même un peintre à Wissembourg pour représenter Marie Leczinska avec tous ses charmes et quelques-uns de plus. Quand le peintre rapporta son œuvre, il y avait des complications politiques — n'en voit-on pas surgir même au travers de combinaisons matrimoniales moins importantes! Bref, il était soudain plus urgent de marier le roi que de marier le duc de Bourbon. Celui-ci était prêt à tout, pourvu qu'on mariât quelqu'un et que Mme de Prie organisât la noce.

Le portrait vint à la bonne heure. On le soumit à Louis XV au lieu de l'offrir à Bourbon. Louis XV ne dit rien, comme il avait coutume. On put conclure qu'il n'avait pas d'opinion très arrêtée. Alors Mme de Prie devint un auxiliaire matrimonial aussi actif que peu désintéressé. Le chevalier de Vauchoux se mêla encore à l'affaire, avec autant de désintéressement que d'activité. Les voies de la Providence sont souvent très détournées. Mme de Prie était la fille d'un traitant : Berthelot

de Pléneuf. Or Vauchoux connaissait la veuve d'un ancien caissier de Berthelot, une dame Texier, qui avait ses entrées chez Mme de Prie et qui l'y présenta un jour, dans l'hiver de 1722. Mme de Prie et Vauchoux concertèrent leurs efforts, agirent sur Bourbon, par lui sur Louis XV. Et voilà comment, si la dame Texier n'avait pas existé, Marie Leczinska ne serait peut-être jamais devenue reine de France. Il y a lieu de croire qu'elle ne le fût pas devenue davantage, si la dame Texier n'avait pas été veuve.

Et le mariage s'accomplit. Mais auparavant Mme de Prie toucha « sa commission ». Le bon Stanislas payait tout ce qu'il pouvait. On lui demandait plus encore. Et Stanislas écrivait : « Si l'intérêt ébranle notre bonne amie, je laisse à votre délicatesse de faire comprendre qu'on trouvera le même avec moi, si on persévère constamment à ce qu'on a commencé. » Il écrivait encore, navré, la poche vide : « Ils marchandent l'affaire avec de l'argent comptant, pendant que je demande du crédit pour un peu de temps... » Hélas ! hélas ! voilà donc comment on en usait en ce siècle élégant ! La pauvre Marie n'ignorait pas ces aimables détails !

Et le mariage s'accomplit. Ce fut à Strasbourg. Les pompes royales s'unirent aux familiarités bourgeoises. La reine mère, à la cérémonie, fut toute miroitante des pierreries retirées la veille de chez le prêteur sur gages. Le roi Stanislas riait tout seul d'une joie de brave homme qui a bien « casé » sa fille. Il était empressé, onctueux, bénisseur, poli, poli. Le cardinal de Rohan fit le discours du « vieux prêtre ami de la famille ». Et Marie Leczinska, ayant embrassé son père et sa mère en pleurant, s'en alla le lendemain, entourée de ses dames d'honneur, parmi lesquelles Mme de Prie, s'en alla dans son carrosse somptueux vers la grandeur et vers la mélancolie... Le roi de France épousait décidément « la fille unique de Stanislas Leczinski, comte de Lesno, ci-devant Flaroste d'Adelnau, puis palatin de Posnanie, et ensuite

élu roi de Pologne, au mois de juillet 1704, et de Catherine Opalinska, fille du castellan de Posnanie, qui viennent l'un et l'autre faire résidence au château de Saint-Germain-en-Laye, avec la mère du roi Stanislas, Anne Jablanoruska, qui avait épousé en secondes noces le comte de Lesno, grand général de la Grande Pologne». Il y a des événements plus inattendus!

M. de Nolhac conte à merveille toutes les péripéties de cette vie, de la première partie de cette vie qui fut trop pauvre, puis trop brillante pour être heureuse. Et je lui reproche seulement de les conter trop bien. C'est un privilège funeste de son art élégant de communiquer de l'élégance à tout ce qu'il touche, à tout ce qui en est réellement le plus dépourvu. Il embellit, il enjolive. Il dénature ainsi l'histoire. Les grossières préparations de ce mariage de Marie Leczinska devraient être narrées par un réaliste précis plutôt que par un artiste un peu fade en sa grâce correcte. Ce qu'il y a de moins discutable en la société du XVIIIe siècle, c'est la vulgarité de ses mœurs ; et M. de Nolhac est trop prompt à ne voir que l'élégance douteuse de ses manières. Au reste, le style de M. de Nolhac a des manières d'une élégance beaucoup plus certaine. Il est tout plein de fines ironies, de jolies expressions, de tours agréables. Il est coulant, coulant. Et sa limpide facilité trompe, c'est-à-dire séduit au point que, par instants, elle empêche de voir des incorrections ou des poncifs qu'il eût été séant d'éviter. « Les hasards seuls devaient continuer cette étonnante *carrière* qui ne *sortit* point des mérites d'un homme. » Ou bien : « C'était le rêve auquel rien n'a préparé et qu'on savoure avec la seule crainte de le voir s'évanouir. » Ah! négligence d'un archiviste cavalier!

Mais le livre demeure charmant. Et s'il est sans profondeur déconcertante, et s'il n'est pas très neuf, ce n'est pas qu'il ne contienne, comme vous pouvez croire, des documents inédits.

19 avril 1902.

LA LEÇON D'AMOUR DANS UN PARC

René Boylesve

C'est un drôle de parc, c'est un drôle d'amour, c'est une drôle de leçon.

Mais voici enfin un badinage aimablement licencieux.

Et j'ai lu ce petit livre, appliqué, avec quelques délices. Il est bon, n'est-ce pas, il est toujours bon de bien connaître les mœurs de la société noble des temps monarchiques. Et ce sont évidemment ces mœurs, et cette société, et ces temps que René Boylesve se pique d'avoir dépeints en un livre soigneusement agréable. Il a raison, lui qui est raffiné non sans efforts (mais tous les efforts qu'on fait pour être raffiné sont méritoires), de s'être réfugié dans une époque que notre bonne volonté a parée de mille élégances et de toutes sortes de grâces. Son livre nous ramène aux moments les plus jolis du XVIIIe siècle, et dans le monde qui vivait la vie la plus sérieuse parce qu'il faisait profession de la consacrer tout entière à l'amour.

L'amour, est-ce donc bien là ce qu'on enseigne dans le parc discret où nous conduit incessamment René Boylesve par des chemins un peu monotones? Ce n'est peut-être pas l'amour, mais la contrefaçon de l'amour. Peu importe, en somme, car, lorsque l'on croit aimer, on éprouve le même plaisir que lorsqu'on aime véritablement. Des aristocrates falots sont groupés avec incertitude dans un château dont il est malaisé de dire l'emplacement. Ils ne font rien, mais ils sont d'autant plus

occupés. Les soucis d'argent ne les oppressent pas, mais les soucis d'amour, ou plutôt les préoccupations des petites intrigues amoureuses qu'ils enchaînent les unes aux autres pour se distraire et comme pour faire paraître plus court le temps qui est naturellement long. Vous voyez réunis dans ce château imprécis du marquis Foulques de Chamarante et de sa femme la trop belle marquise Ninon, Mme de Matefelon et son petit-neveu le chevalier Dieutegarde ; Mme de Châteaubedeau avec son jeune fils actif et entreprenant; et puis deux cousins, MM. de la Vallée-Chourie et de la Vallée-Malitourne, que leurs femmes accompagnent nonchalamment; et enfin le vieux baron de Chemillé qui philosophe quand il faut pour combler les vides d'un livre qui est peut-être d'autant plus séduisant qu'il est plus vide...

Et dans ce monde factice, on chasse et on aime. On chasse sur les terrains prohibés et on aime dans les chasses gardées. M. de la Vallée-Chourie a du penchant pour la mûre dame de Matefelon, et il n'a pas lieu de regretter d'avoir manifesté son penchant, car cette femme intelligente comprend, au déclin de sa seconde jeunesse, qu'il ne faut point laisser perdre les dernières occasions qui s'offrent. Elle en pleurera bas, selon je ne sais quel poète inférieur à la poésie :

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu.

Ils ne perdent de temps ni l'un ni l'autre : ce dont il conviendrait de les féliciter s'ils ne nous en faisaient perdre quelquefois à nous-mêmes en nous attardant à leurs ébats secondaires et sans originalité. M. de la Vallée-Malitourne, cependant, considère, avec un infatigable empressement, la belle Ninon. Mais il reste dans le platonique : c'est sa nature qui le veut. Et il peste sans

désemparer contre sa nature. Que ne prend-il le parti de vaincre sa nature ! Nous comprendrions mieux ce roman délicat qui manque, non d'attraits, mais de netteté. Car je pense que le livre de René Boylesve a pour sujet le développement de l'amour chez les jeunes gens. En un siècle où la société polie n'avait de loisirs que pour aimer, et pour aimer était toujours de loisir, les jeunes gens seuls avaient besoin de ces leçons d'amour qu'ils prenaient sans maîtres, car les maîtresses leur suffisaient pour cela — et qu'ils pouvaient prendre dans les parcs aussi bien et aussi mal qu'ailleurs.

Et sans doute, ils sont bien factices ces deux jeunes pages, l'innocent chevalier Dieutegarde et le fruste Châteaubedeau, qui poursuivent à qui mieux mieux Ninon, la belle marquise, prompte à céder par bonté d'âme. Ils ont quinze ans, ces enfants hardis ou timides. Et voyez les différences des temps et à quoi servent les révolutions ! Ils aboutissent le plus naturellement du monde à des résultats que notre société ne permet d'atteindre, que vers les vingt-cinq ans et même un peu au delà, aux jeunes gens contemporains. Leur concurrence ne manque pas d'être amusante par instants, et agaçante aussi. L'amoureux candide et qui rêve aux étoiles, à sa belle, nous plaira plus si vous voulez que le jeune brutal. Mais il faut convenir que celui-ci prend les moyens les plus efficaces pour aboutir vite et bien. Qui veut la fin veut les moyens ! Tous deux aiment Ninon, tous deux sont aimés d'elle ; mais le grossier Châteaubedeau avec plus de suites pratiques et de satisfactions positives ; — en amour, même au XVIIIe siècle, c'est la grossièreté qui l'emporte sur toutes les délicatesses. Les petits héros, ambitieux d'amour, sont le plus souvent très insupportables. Si vulgaires que nous soyons aujourd'hui, nous considérons l'amour d'une femme comme une récompense... Il nous plaît mieux ainsi et pour nous a plus de prix que si nous nous appliquons à le conquérir directement. Et cela n'empêche

pas que le résultat définitif ne soit le même, mais notre conception est plus haute et plus noble. Elle marque un progrès. Aussi bien, le chevalier Dieutegarde, qui reçoit une balle superflue dans le cœur, nous paraît mourir comme un sot, et le Châteaubedeau, qui s'ensanglante pour se rendre intéressant, n'est qu'un bravache de l'amour, et il mériterait seulement, au lieu d'obtenir ainsi l'indulgente Ninon, d'être mis en pénitence... Nous l'enverrions au régiment, et on ne lui donnerait congé que d'étonner le soir, après cinq heures, sur le cours, des femmes d'humble condition amoureuse...

Il faut louer peut-être René Boylesve d'avoir composé en désordre un livre captivant avec des héros qui le sont si peu. Mais il a su, avec un bonheur particulier, reconstituer par phases l'éducation d'une fille noble. La marquise Ninon a eu par hasard une fille, Jacquette, et elle n'est point trop fâchée de cette mésaventure, car elle aime distraitement sa fille et la laisse grandir librement. Tout enseigne l'amour à cette enfant : les gens qui l'entourent, occupés d'amour seulement, les conversations, les attitudes, les silences et les gestes surpris à la dérobée, et même dans le parc les statues antiques et trop modernes. Pour lui enseigner autre chose (car il faut qu'une fille noble ait des clartés de tout), on lui donne une gouvernante, Mlle de Quinsonas, nièce d'un évêque, et pauvre et prudemment vertueuse. Celle-ci ne laisse rien ignorer à Jacquette de ce qu'on peut connaître de l'Histoire Sainte... Mais sa présence même est une bien autre leçon, car le marquis Foulques de Chamarante, timide comme un grand chasseur qu'il est, s'enhardit devant une subalterne et multiplie des privautés d'ailleurs inutiles, dont Jacquette a trop fréquemment le spectacle. Elle ne perd rien de toutes ses leçons, et, vers les douze ou les quatorze ans, elle sait tout ce qu'elle ne doit pas savoir et fort peu de chose du reste. Mais le reste n'est rien. Et comme elle est en somme assez raisonnable, elle autorise René Boylesve à une conclusion

qu'on peut prendre pour très morale ou bien tenir pour très immorale, au choix.

... Jacquette, en effet, épousa, vers l'âge de quinze ans, un beau jeune homme qu'elle aima tendrement dès qu'il eut demandé sa main, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu auparavant. Et, aussitôt qu'elle sentit qu'elle l'aimait, elle fut si pudique, que le moindre mot malséant, qu'il lui était bien égal d'entendre jusque-là, lui devint désagréable; elle oublia tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle avait appris malgré elle et tout ce que M. de Chemillé lui avait enseigné en radotant un peu, et il n'y eut jamais de femme plus vertueuse à la fois et plus agréable à son mari, car elle était venue au monde avec une âme simple dans une chair bien portante...

J'ai quelque peine à croire en cette grande vertu. Du moins, elle prouverait que les bonnes leçons morales ne servent de rien et ne sont pas plus utiles que ne sont dangereux les exemples immoraux. C'est une conclusion que les puritains de tous les temps condamneraient plus sévèrement encore que la facilité extrême de la marquise Ninon. Tant de vertu prouverait aussi que l'amour et que ses effets dans l'âme d'une jeune fille sont tout différents du libertinage et de ses conséquences. Et René Boylesve, prétendant à nous donner une leçon d'amour, nous a procuré seulement une leçon de libertinage. Le libertinage est matérialiste, et il y a de l'idéalisme en tout amour véritable. Les héros de René Boylesve ne sont guère soucieux que de plaisirs sensuels. Ils prennent leurs plaisirs où ils les trouvent; et ils trouvent aisément où les prendre. Ils sont plus épris de gaudriole, si j'ose dire, qu'ils ne sont amoureux. Au reste, ces rudimentaires héros professent des théories peu assujetissantes.

— Fi donc! dit-elle, Monsieur, vous admettez la liberté dans l'amour!

— La liberté! dit le baron, non point, car il est le plus farouche et le plus puissant despote : mais l'aisance

dans les rapports amoureux, c'est notre revanche contre les coups de force de ce butor. Il nous terrasse : plions les reins avec élégance.

C'est à quoi s'occupent seulement — simplement — les héros et les héroïnes de René Boylesve. Étant tels, ils sont fort incultes et primitifs. Les successeurs de ces aristocrates ne sont ni moins incultes ni moins primitifs : malheureusement nos hobereaux contemporains ont pris soin de remplacer, au moins en apparence, par une austérité âpre et agressive, le doux relâchement des mœurs de leurs aïeux. Les ancêtres étaient plus aimables !

René Boylesve pense les représenter mieux dans leur amabilité en multipliant consciencieusement les anecdotes un peu grivoises. Nous commençons à être très riches, dans notre littérature, de ces anecdotes-là. Il n'en est plus de nouvelles; et il n'est donné à personne de renouveler les anciennes. René Boylesve les embellit du moins par l'élégance, car l'élégance est partout à sa place, et ne choque presque nulle part. Et, certes, l'aisance de René Boylesve est naturelle à nous conter, sans suite, ces historiettes franchement badines. Mais s'il glisse légèrement, il appuie trop pour nous prévenir qu'il n'appuiera pas et qu'il glissera plutôt. Et puis, quand ses personnages entrent dans son livre, il fait des présentations trop longues, et quand ils sortent, il les accompagne avec trop de saluts. Et lui-même s'arrête un peu trop souvent pour se regarder marcher... Enfin, on ne sait pas toujours très précisément si on est agacé ou ravi. Mais le doute profite généralement au romancier.

La simplicité n'est pas son fait. Son style est fardé. Et sa phrase grimace quelquefois en voulant trop bien sourire et trop agréablement. Mais la grâce cependant demeure, qui est la plus forte.

Elle nous fait oublier ce qu'il y a de peu nouveau, et de convenu dans cette peinture assez tardive des mœurs du XVIIIe siècle, et ce qu'il y a d'un peu superficiel aussi.

Mais nous permettrons à tous les romanciers d'être superficiels, quand ils auront un talent léger et fort comme celui que nous reconnaissons — depuis plusieurs années, depuis plusieurs livres — en René Boylesve.

26 avril 1902.

LA SOCIÉTÉ JAPONAISE

André Bellessort

M. André Bellessort est un poète d'un talent sonore et clair; il est par surcroît un homme d'esprit. On peut être l'un et l'autre sans inconvénient. Et nous ne saurions trop encourager les poètes à avoir de l'esprit. Il nous paraît moins indispensable que les gens d'esprit se fassent poètes. Donc M. Bellessort, qui a de l'esprit — ou parce qu'il est poète — s'en est allé au Japon afin d'y assister à une campagne électorale. Il y a vu autre chose. Heureusement pour lui et pour nous, puisqu'il y a élégamment étudié — et de fort près, si je ne me trompe — les Japonaises et le péril jaune. La conclusion que nous tirons de son beau livre, c'est qu'on ne saurait prendre trop au sérieux les Japonaises et le péril jaune et même les campagnes électorales.

Les campagnes électorales surtout, et justement parce que les Japonaises y remplissent un rôle important, si j'en crois les renseignements aguichants que multiplie M. Bellessort avec une visible exactitude d'information. On comprend d'ailleurs qu'il ait pris quelque plaisir personnel à s'informer avec minutie. Ah ! qu'il aurait dû, pour nous instruire davantage, comparer ces campagnes électorales du Japon avec les campagnes électorales de France. Il y aurait peut-être en France quelques candidats de moins. Ils traverseraient les mers pour aller se présenter au Japon !

M. Bellessort décrit une scène charmante. Il suit

dans ses pérégrinations un candidat qui s'appelle Kumé, car, même au Japon, les candidats s'appellent comme ils peuvent. M. Kumé, qui doit faire sa campagne avec l'argent des fonds secrets ou celui de l'Union des Grandes Dames du Japon, offre un banquet de cent couverts aux paysans de chaque village. Avant le banquet, Kumé et ceux qui l'accompagnent prennent la parole. Ils parlent bref, ce qui ne veut pas dire qu'ils parlent net. Ils font des métaphores et insultent un peu leurs adversaires. Après eux le vieux Tekéuchi occupe la tribune. C'est un ancien député qui a commencé d'être très estimé de ses compatriotes depuis qu'il a quitté le Parlement. Mais, à la buvette, il a pris l'habitude de faire des calembours un peu vulgaires quoique très poétiques, faciles à comprendre tout de même. Or, suivez bien Takéuchi. Le pâle concurrent de Kumé s'appelle *Hrai* comme un village de la montagne. En second lieu, *Kumé* ressemble au mot *Kumai*, qui signifie : le riz offert aux divinités. Enfin Kumé porte le prénom gracieux de *Tami-no-suké*. Traduisez : assistance (*suke*) du (*no*) peuple (*tami*). Cela étant posé, Takéuchi raconte qu'il a eu un songe et que, dans ce songe, il a vu un torrent grossi se déverser du haut des monts, entraîner le village d'*Hrai*, puis, plus calme, épandre une nappe féconde sur les sillons des campagnes. Et ces sillons avaient poussé un riz excellent (*Kumai*) qui fut, par la suite, l'assistance du peuple (*Tami-no-suké*). Là-dessus, les paysans acclament d'enthousiasme le candidat Kumé. Puis, le banquet commence. Enfin les geisha aux belles ceintures dansèrent.

Les doigts mignons des musiciennes frappèrent la grosse bobine qui leur sert de tambourin. Les baguettes, dont elles décrivaient d'abord lentement de rythmiques et liturgiques paraboles au-dessus de leur front et sous leur menton guindé, piquaient en cadence sur la peau sonore des tambours. Leurs voix grêles se mariaient aux aigres notes des shamisen, cependant que les danseurs esquissaient le geste

de s'ouvrir le ventre en souvenir des Quarante-Sept Rônins dont elles dansaient le pas, ou épaulaient les invisibles fusils de la guerre sino-japonaise dont elles mimaient la gloire.

Quand la musique s'éteignit, elles nous versèrent du saké et nous bûmes autant de fois que la politesse nous y convia.

Et M. Bellessort nous conte qu'à la fin une geisha le prit par la main pour lui montrer la route. Et il se laissa guider par elle. Nous ne l'accompagnerons pas, car cela pourrait nous entraîner trop loin...

Mais on voit les différences qui séparent encore le peuple japonais des peuples européens dans les actes par où les hommes de tout pays devraient se ressembler davantage puisqu'ils les rapprochent le plus de la nature. La civilisation japonaise a beau se façonner d'après la civilisation européenne : elle lui est encore supérieure en plusieurs points.

M. André Bellessort étudie cette civilisation sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations. Les lois et les mœurs de la vie gouvernementale, comme les lois et les mœurs de la vie familiale, comme les lois et les mœurs de la vie des individus n'échappent pas à ses investigations pénétrantes. Et surtout il lui plaît d'étudier la situation des femmes au Japon. Et il le fait avec un agrément infini. Peut-être aurait-il pu le faire avec une plus constante précision, car, s'il nous montre quelle transformation s'opère par laquelle la femme subalterne jadis commence maintenant de devenir reine et maîtresse, il nous indique insuffisamment dans quelle mesure cette transformation s'est accomplie déjà et dans quelle mesure la femme l'a subie ou en a tiré bénéfice.

Autrefois — il n'y a pas bien longtemps — tout disposait la jeune Japonaise à se convaincre de son insignifiance dans l'univers, et de sa dépendance envers les êtres et même envers les choses. Rien ne relevait de son caprice ou, si vous préférez, de sa volonté. Ses divertissements eux-mêmes étaient réglés comme les mois et les saisons, et s'accompagnaient du même cérémonial

que les actes importants de la vie. Et tout développait en elle la résignation active et silencieuse, en laquelle M. Bellessort — qui est également psychologue — reconnaît la patience bouddhique renforcée par l'étiquette sociale. La jeune fille avait donc à peine l'idée de l'amour qui est un sentiment individuel. Mariée, elle était l'esclave de la famille nouvelle où elle s'introduisait, exclusivement la servante des parents de son époux et la génératrice de leur postérité. Et on ne l'honorait que lorsque, à son tour, elle devenait belle-mère.

Et maintenant voici que l'influence de l'Europe déplace l'équilibre de la vie sociale. L'individualisme de la femme s'accroît. Et cela offre des avantages et aussi des inconvénients. La coquetterie de la Japonaise est un peu dénaturée, de même que sa galanterie. Mais, plus libre, elle a pris goût aux devoirs de société et la vie mondaine se développe au Japon. Elle entre dans les administrations publiques. Elle fait mieux ou pis encore, puisqu'il lui est permis de devenir amoureuse et d'avouer son amour. Par suite, dans l'amour, il y a moins de supériorité de la part de l'homme et, de la part de la femme, moins d'infériorité... Et tandis que les Japonaises vraiment modernes sont enchantées de cette évolution qui les affranchit et qui les élève, les autres, sur l'esprit desquelles pèse encore la force de la tradition, ne se résolvent pas volontiers à cesser d'être esclaves, et il leur plaît toujours d'avoir un maître dans leur époux.

M. André Bellessort s'abandonne à ces analyses délicates avec une complaisance qui ne laisse pas de nous être au plus haut point agréable. Il y a dans son livre plus, beaucoup plus que les impressions superficielles d'un voyageur ; il y a les études approfondies d'un critique. Les idées du critique sont claires : elles sont enchaînées à merveille, mais le poète intervient qui les répand en des phrases harmonieuses où leur clarté se voile par instants et où leur logique disparaît quelque peu. Les comparaisons et les métaphores sont fami-

lières à M. Bellessort. Et il faut bien avouer que plusieurs d'entre elles sont hardies et inattendues. Ainsi :

Les belles robes des Japonaises sont bordées d'un gros bourrelet de soie qui les évase et donne à leur silhouette la forme d'une coupe renversée ou d'une vapeur qui monte. A chaque pas qu'elles font, il se déroule, serpente, zigzague : symbole de la fantaisie japonaise toujours ondoyante et toujours terre à terre.

Ou encore :

Vous la retrouverez, cette fantaisie, mais avec son caractère de pittoresque tourmenté, dans le nœud de la ceinture dont la bosse massive, comme un fruit trop lourd, s'épanouit sur leur dos.

Ou bien :

Le visage de la femme rêvée est une façon de jardin mystique à la gloire de leur pays.

Ou enfin — M. Bellessort continuant sa psychologie ingénieuse et séduisante de la femme japonaise, et attribuant aux choses une expression qu'elles n'ont peut-être pas :

Les manches des Japonaises ont la profondeur d'une besace et la légèreté d'une aile. Ce n'est pas seulement un réceptacle d'où sort tout ce qui peut sortir d'une poche, d'un manchon, d'un sac de voyage, ni même, quand le bras se lève à la hauteur du front, un écran commode où la jeune fille peut cacher son fou rire et la jeune femme ses larmes folles. Il semble que les visages, en y déposant leur masque officiel, et que tant de confidences recueillies, tant de rougeurs ou de pâleurs dissimulées, tant de pleurs essuyés les aient imprégnées d'une humaine compassion.

Évidemment, ces manches japonaises, sans cesser d'être des manches, sont bien des choses différentes !...
Du moins, M. Bellessort, détaillant avec une compé-

tence souriante les parures et les visages des femmes japonaises, nous a montré une des formes les plus aimables assurément du péril jaune, qui le préoccupe à bon droit sans qu'il en exagère cependant la gravité... Il a mis dans ses impressions de voyage toute la critique qu'elles pouvaient contenir. Il y a mis aussi toute la poésie possible. Et cette union — qui reste une heureuse union — serait une union plus heureuse encore si quelquefois le poète ne contredisait le critique et si d'aventure le critique n'arrêtait l'élan du poète.

3 mai 1902.

LECONTE DE LISLE ET SES AMIS

Fernand Calmettes

Il est évident que Leconte de Lisle eut peu d'amis et qu'il n'eut guère de bons amis. Fernand Calmettes, qui les énumère avec une implacable sincérité, ne donne qu'une liste médiocre. Et, après avoir lu son livre loyal et brave, on conserve l'impression de l'isolement prodigieux où Leconte de Lisle vécut sa vie pénible et vulgaire, sa vie glorieuse mais difficile, sa vie qui le récompensa peut-être de ses peines littéraires mais lui fit payer très cher les satisfactions d'amour-propre qu'il réclamait avant toutes les autres. Leconte de Lisle n'apparaît pas aimable au travers des pages de Fernand Calmettes ; mais il semble encore moins aimé. Le génie ne nous est pas sympathique. C'est à peine si nous tenons le génie pour sociable. Ah ! si Leconte de Lisle n'avait eu que du talent, avec de l'habileté !

Il faut en convenir, Leconte de Lisle fut un « raté » de génie. Il subit toutes les rudesses de la vie contemporaine essentiellement malfaisante aux poètes. Et jusqu'au jour où il devint académicien, et où des femmes l'entourèrent au grand mécontentement de Fernand Calmettes, il n'eut guère pour amis et pour admirateurs que des « ratés » et des déclassés. On devine ce que Leconte de Lisle dut souffrir. Il souffrit énormément, mais il souffrit en silence. Et nul ne lui sut gré ni de sa souffrance, ni de son silence.

Il ne put échapper aux douleurs les plus grossières. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Mais elle est insupportable à un poète. Cette pauvreté durable, cette pauvreté tenace que Leconte de Lisle ne put fuir, je ne sais rien de plus effroyable. Au reste, ses amis eux-mêmes étaient préoccupés de la pauvreté de leur ami. Et ils ne pouvaient rien pour la réduire. Est-il un détail plus choquant que celui-ci? L'achat d'un peignoir en cachemire rose pour Mme Leconte de Lisle tient plus de place dans la vie de ce poète que l'histoire des *Poèmes barbares*. Le peignoir valait 100 francs, mettons 150 francs, et n'en parlons plus. La malignité des amis estima le peignoir 800 francs. Et Mme Leconte de Lisle fut accusée longuement de ne rien comprendre à la glorieuse pauvreté de son mari, et d'être fort inférieure à son grand rôle d'épouse d'un poète de génie. Hélas ! hélas ! il ne fait pas bon rester sans défense contre la malice injurieuse des amis. On se souvient d'un peignoir rose qui greva l'insuffisant budget d'un poète inhabile à gagner sa vie, et on oublie que, pendant des années nombreuses, Mme de Lisle se faisait faire tout juste un costume par an et rafistolait de son mieux le costume de l'année précédente. Sacrifice grandiose et discret, vulgarité profonde de l'existence !

Leconte de Lisle aspirait aux sommets, et il fallait qu'il vécût toujours terre à terre. Pour payer son terme, il acceptait des pensions de gouvernements qu'il méprisait de toutes ses forces. Et lui qui souhaitait les admirations réfléchies des esprits d'élite, il fut vanté d'abord par les grisettes de la Brasserie des Martyrs. Cette brasserie fut un des premiers salons littéraires de notre temps. Un salon populaire, cela est vrai, et où on rencontrait plus de sincérité que d'élégance. Les habituées de ce salon ne comprenaient pas tout ce qu'elles admiraient ; mais, en bonnes filles qu'elles étaient, se résolvaient gentiment à admirer sans comprendre. Elles admiraient donc les vers de Leconte de Lisle. Elles croyaient à

sa gloire, et elles la proclamaient. C'est dans le peuple que naquit la gloire de ce contempteur littéraire du peuple. Et Leconte de Lisle vécut longuement, longuement, travaillant malaisément, soucieux d'une gloire à nulle autre pareille, ambitieux de domination et n'obtenant qu'une gloire contestée, n'atteignant qu'à une domination précaire.

Est-ce que ses amis pouvaient développer en lui les réconfortantes illusions? Nullement. Ses amis véritables étaient des êtres incomplets ou médiocres : Thalès Bernard, de Flotte, Glatigny, Andrieux, Cladel, etc. Presque tous les autres ne l'entouraient que par ambition et n'étaient des amis qu'apparemment. Ils venaient tous les samedis au salon de Leconte de Lisle; ils oubliaient Leconte de Lisle dès qu'ils quittaient son salon. En vérité, ce poète, qui eut peu d'admirateurs enthousiastes, eut moins d'amis encore que d'admirateurs. Parmi ceux qui vivent et qui se sont poussés peu à peu vers la gloire ou vers l'Académie, ou qui sont restés à mi-côte de l'une ou de l'autre, quels noms pourrons-nous relever? C'est l'intérêt, c'est le charme du livre de Fernand Calmettes de nous faire assister à l'effort de nos contemporains, qui aujourd'hui ne font plus d'efforts parce que tous leurs efforts précédents ont été récompensés. Grâce à lui, nous surprenons quelques-uns de ceux qui nous dominent, en route vers la domination. Et leurs attitudes ne sont pas toujours belles. Et leurs postures sont quelquefois de celles dont ils voudraient qu'on ne se souvînt pas.

Léon Dierx est timidement admirateur. Il a tout le talent qu'il a, pas plus; c'est assez pour un bibliothécaire adjoint au ministère de l'Instruction publique. C'est encore assez pour un prince des poètes. Il admet la suprématie de Leconte de Lisle parce que Leconte de Lisle est son compatriote et parce qu'il a le caractère impérieux. Au surplus, il a des rhumatismes, et la vie ne lui est point toujours clémente. Il est raison-

nable et discret, et le jour où les poètes font de lui leur prince, il déclare sans vanité qu'il vient d'« entrer dans le ridicule ». Il exagère. Et ceux qui n'aimeront point ses vers aimeront sa modestie.

Dirai-je que Catulle Mendès est, de tous ceux qui entourent Leconte de Lisle, un des écrivains les plus sympathiques? On ne le croira pas, et pourtant cela est vrai. Il se montre alors dans toute sa jeunesse, c'est-à-dire dans toute son excuse? Il n'est pas alors celui qui, n'ayant accompli aucune œuvre durable, pontifie à vide. Mais il a l'amour de la beauté littéraire; il sent la noblesse de la littérature et de l'art. Et il témoigne d'un dévouement sans bornes aux artistes et aux écrivains. Ce jeune Bordelais crée incessamment des revues où les libres esprits répandront leurs proses et leurs vers. Ce poète est le plus ardent des hommes d'action. Il n'est jamais plus actif ni jamais plus ardent que lorsqu'il importe de rendre service à un ami dans l'embarras, et Dieu sait si les amis de Mendès sont souvent dans l'embarras. Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé les poètes et la poésie.

On pardonnera moins à Bourget qui n'a rien aimé que lui-même. En ce temps-là, Bourget était déjà soucieux des élégances. Ses contemporains admiraient, en les narguant un peu, ses pantalons collants, serrés à la cheville et qui l'obligeaient à se tenir assis les jambes allongées pour ne pas distendre le drap aux genoux et déformer la coupe — de même qu'ils le forçaient (c'est Fernand Calmettes qui le dit) « à contourner ses pieds assez difficiles à présenter avec avantage ». Ah! les pieds de Paul Bourget! En outre, Paul Bourget en imposait à ses amis par ses recherches de délicatesse mondaine et notamment « par ses quatre savons à l'usage distinctif du visage, des mains et du corps ». Il est un détail, enfin, que la postérité ne devra pas oublier et qui est véritablement significatif d'un tempérament intellectuel et moral : Paul Bourget partageait son apparte-

ment assez confortable avec un *chef de rayons aux magasins du Louvre*. Je m'en doutais. C'est de cette collaboration ou de ce partage que sont nées toutes les belles œuvres dont les mondaines assez primitives de notre époque consentirent si volontiers à être ébaubies. Elles admiraient dans le psychologue l'ancien ami du chef de rayon.

On discutait alors assez vigoureusement, et avec quelque tendance à le rabaisser au-dessous du médiocre, le talent de François Coppée; mais Coppée savait ce que peuvent « patience et longueur de temps ». Il faisait donc ce qu'il lui appartenait de faire pour répondre aux critiques : il continuait. Les amis de Leconte de Lisle l'appelaient « un Lakiste du faubourg ». Ce faubourg n'était point encore le faubourg Saint-Germain. Fernand Calmettes suit François Coppée avec une sévérité cordiale. Il ne sait s'il le doit condamner, ou plaindre, ou admirer. François Coppée a toujours bénéficié de telles incertitudes, et il s'est avancé sans vanité dans les petits sentiers qui mènent sûrement à la gloire. Il eut d'ailleurs la chance de posséder des ennemis ridicules. Entre autres, Villiers de l'Isle-Adam. Villiers était un peu fou, je crois. Mais il avait, comme Leconte de Lisle, le culte des pensées hautes. Et il aimait la poésie. Il détestait Coppée. Il l'attaquait toutes les fois qu'il trouvait l'occasion. Et il faisait naître les occasions de l'attaquer. Il le poursuivait de ses sarcasmes ahurissants. Et, pendant ce temps-là, Coppée prospérait doucement. Et doucement Villiers s'enlizait dans le ridicule. Pauvre fou! Il en vint un jour à solliciter les palmes académiques. Il couvrit de ses titres quatre pages de papier grand format, énuméra toutes ses œuvres écrites, et celles qu'il écrirait, lesquelles étaient les plus nombreuses. Le bureau du ministère répondit : *Inconnu*. Hélas! ce pauvre Villiers était assez méconnu pour avoir le droit de n'être pas inconnu. Cela se passait en 1879, et Villiers de l'Isle-Adam devait mourir sans avoir les palmes

académiques. Mais déjà Coppée pouvait dédaigner son adversaire déséquilibré!

D'autres se pressaient dans le petit salon de Leconte de Lisle : J.-M. de Hérédia, qui était assurément un bon garçon, mais admirait trop « les hommes du monde ». C'est pourquoi chez Leconte de Lisle, où se coudoyaient des hommes qui n'étaient pas du monde, on ne l'aimait pas autant qu'on aurait pu l'aimer. Et voici Léon Barracand à qui la gloire sourit tout d'abord pour ensuite et bien injustement transformer son sourire en grimace; Barracand, dont le talent pas plus que la persévérance n'a été entièrement récompensé.

Un jour, on vit venir Sully Prudhomme. Il était affable, et doux, et réservé. Il lut des vers. Et ses intonations, lentes et chantantes, plaisaient. Mais on ne savait si on devait admirer Sully Prudhomme comme un maître ou simplement comme un élève. Et il ne semble pas que le bon Sully Prudhomme ait été très satisfait de cette hésitation. André Theuriet supportait davantage d'être négligé : on aurait pu croire qu'il se plaisait à l'être. Dans le salon de Leconte de Lisle, il lui suffisait de « compléter un bon ensemble ». Il remplissait ce petit rôle avec sa discrétion coutumière. Heureux les hommes qui, dans la vie littéraire, peuvent de toutes façons jouer les utilités! Et n'est-ce pas Anatole France dont Fernand Calmettes analyse le caractère avec une impressionnante subtilité! Il faut nous résoudre à ne pas pénétrer entièrement le caractère des écrivains. Mais France était fort agréablement persuasif le soir où il invoquait les théories les plus générales pour démontrer à Paul Bourget que ses vers ne valaient rien, Paul Bourget avait écrit :

Je ne sais quels remords se mêlaient aux tendresses
Des mots que nous disions par ce dernier *beau* soir,
Car nous allions quitter, pour ne plus les revoir,
Ces *beaux* lieux si remplis de nos *belles* jeunesses.

France raillait cette répétition d'épithètes. Bourget la justifiait, en descendant la rue de Rennes... Et, cependant, Anatole France poussait une petite voiture où dormait l'enfant d'un ami. Cette simplicité n'est-elle pas exquise!

Elle l'est, et c'est elle qu'il faut goûter dans le livre tout entier de Fernand Calmettes. Avec elle, une franchise courageuse qui n'est jamais lasse de s'exprimer. Fernand Calmettes est un noble esprit de ce temps. Lui non plus n'a pas toute la renommée dont il est digne. Il croit à la grandeur de la vocation littéraire. Il croit à la noblesse de la vie littéraire. Et rien ne le peut dissuader de croire encore à cette grandeur et à cette noblesse. Son livre, tout plein d'ardeur et de sincérité, est l'œuvre d'un artiste indépendant. C'est assez dire que des œuvres de ce genre sont extrêmement rares aujourd'hui. Fernand Calmettes n'a jamais peur de dire la vérité; il a quelquefois trop peur de ne pas la dire complètement. *Amicus Plato, sed magis amica veritas*. Il ne cache rien de cette lamentable existence de Leconte de Lisle dont la souveraineté glorieuse s'établit difficilement et fut toujours contestée. Je ne sais rien de plus triste que cette vie de Leconte de Lisle : une vie sans événements, mais pénible, pénible; des gênes pécuniaires incessantes, l'impossibilité de se délivrer d'elles ; un caractère hautain, une prodigieuse inaptitude aux travaux vulgaires, une noble ambition, mais un peu jalouse des amis incertains, rien de ce qui console et de ce qui réconforte, sinon une foi absolue en son génie...

Fernand Calmettes fait plus que d'étudier le milieu littéraire où se débattit Leconte de Lisle : il étudie vraiment les mœurs littéraires d'une époque. Quelle époque, si près et si loin de la nôtre! Fernand Calmettes, dont le généreux pessimisme est plus âpre qu'indulgent, l'apprécie avec une sévérité méprisante qu'il dissimule malaisément, encore qu'il soit surtout avide de faire voir son impartialité maîtresse d'elle-même... Quel juge excel-

lent il serait de la vie littéraire que nous vivons aujourd'hui et qu'on ne peut excuser d'être plus basse que parce que sa bassesse est plus inconsciente!

10 mai 1902.

NAPOLÉON ET LA PAIX

Arthur-Lévy

Napoléon fut le plus malheureux des hommes, car, ayant voulu perpétuellement la paix, il fit constamment la guerre. Voilà ce que nous démontre — avec quelle science et quelle précision! vous le verrez vous-mêmes — M. Arthur-Lévy. On peut tout démontrer, puisque M. Arthur-Lévy aboutit à prouver que Napoléon Ier fut un héros pacifique et, à peu de chose près, le plus pacifique des héros.

Il ne faut pas nous dissimuler que nous savons à l'heure actuelle peu de chose sur Napoléon Ier. Nous croyons être certains de son existence, encore qu'on ait essayé de nous assurer que Napoléon n'était qu'un être purement symbolique. Mais, enfin, il nous paraît indiscutable que Napoléon Ier a vécu réellement, puisque, aussi bien, on ne peut contester qu'il soit mort à Sainte-Hélène et puisque M. Edmond Rostand a écrit *l'Aiglon*. Mais que fut-il et que fit-il? Les historiens discutent, *et adhuc sub judice lis est*. Il y a tout lieu de croire que ce procès ne sera pas de sitôt jugé en dernier ressort, car les historiens ont accompli depuis quelque vingt ans des progrès admirables. Depuis qu'on publie avec une ardeur sans seconde des documents inédits, les documents inédits se multiplient chaque jour, qui contredisent merveilleusement les documents qui ont eu la mauvaise fortune de cesser, la veille ou l'avant-veille, d'être inédits. De cette façon, à mesure que nous avançons dans

nos connaissances historiques, nous devons nous persuader que nous ne savons rien définitivement. Nos connaissances historiques deviennent d'autant plus fragiles qu'elles sont mieux documentées et, si l'on peut dire, plus circonstanciées. Et la vérité est d'autant plus éphémère que sa recherche est plus difficile, et plus rude sa conquête. Plus nous vivons, moins il y a de proportions entre les efforts et les résultats !

Voici, en effet, que M. Arthur-Lévy détruit partiellement les ouvrages édifiés à la gloire de Napoléon, avant que lui-même ne commençât son monument qui constitue, en sa gravité austère, le plus piquant et le plus paradoxal des éloges. Oh! M. Arthur-Lévy ne se livre pas à de grands gestes emphatiques comme la plupart des historiens contemporains, lesquels ont coutume d'annoncer sans modération qu'ils vont tout renouveler et qu'ils opéreront cette rénovation par la méthode la plus sûre et de façon à décourager jusque, dans le plus lointain avenir, toutes les tentatives analogues. Non pas, M. Arthur-Lévy commence modestement son œuvre. Il affecte plutôt une honnête discrétion. Il ne s'applique point à nous émerveiller par l'énumération de projets gigantesques ; mais il réalise simplement, posément les desseins hardis qu'il a silencieusement conçus et dont il s'est abstenu d'abord de faire part à l'univers. C'est assurément une entreprise nouvelle, pour un historien, que de ne point mettre dès la première heure les deux mondes dans la confidence de ses audacieux projets. Et il faut louer M. Arthur-Lévy pour cette sympathique innovation.

Et, certes, l'apparente timidité de sa hardiesse le sert autant que possible puisqu'elle nous incline à ne nous défier ni de sa science, ni de sa méthode, ni des conclusions auxquelles l'une et l'autre le conduisent sans bruit. Évidemment, nous ne pouvons plus refuser à M. Arthur-Lévy de croire avec lui, après lui, que Napoléon fut le chef d'État le plus ami de la tranquillité européenne, et

que c'est seulement par un concours funeste de circonstances et par l'acharnement haineux de monarques impolitiques, que cet empereur, si disposé à gouverner paisiblement avec tous, fut engagé à combattre sans trêve contre tous. L'homme n'est pas maître de sa destinée. Cette vérité incontestable — qui est moins neuve, au surplus, et moins originale, je le concède, que la thèse de M. Arthur-Lévy ; — cette vérité s'applique à Napoléon le plus grand des hommes modernes aussi exactement qu'à l'individu le plus obscur et le plus chétif. D'où l'on peut conclure que, considérées d'un certain point de vue, la vie d'un homme exceptionnel et la vie d'un homme ordinaire sont l'une et l'autre absolument identiques. Et cela est bien fait pour nous décourager d'être de grands hommes.

Donc, Napoléon faisait tout ce qu'il pouvait pour maintenir la paix entre les empereurs et les rois. Mais, par une fatalité persistante, ses efforts étaient constamment infructueux. C'est que ce jeune, et d'ailleurs éminent parvenu, n'en imposait pas naturellement aux monarques héréditaires, et ceux-ci se croyaient tous les droits de berner indéfiniment un petit général ambitieux. Napoléon se laissait faire avec une candeur qu'on ne saurait trop signaler. Il lui apparaissait que les hommes nés sur le « trône » devaient avoir toutes sortes de vertus naturelles que le commun des mortels ne pratique que par exception : ainsi la noblesse des sentiments et, plus simplement, la probité du caractère. Aussi était-il presque constamment la dupe de ces souverains par droit d'héritage. Et un jour venait où, las d'être trompé, il s'écriait avec une clairvoyance tardive : « Ces gens-là ont mis en oubli ma conduite envers eux quand je pouvais les écraser. Ma clémence a été de la niaiserie. Un écolier eût été plus habile que moi. » Il disait, et la guerre devenait inévitable. Napoléon était donc d'autant plus sûrement conduit à la guerre qu'il prenait des soins plus minutieux pour l'éviter.

Et comment l'eût-il évitée puisqu'il avait contre lui les femmes ou, tout au moins, les reines! Il était réduit au désespoir; mais il convenait qu'il se battît puisque la reine Louise de Prusse l'exécrait. On affirmait que la reine Louise de Prusse était la plus belle femme de son royaume, naturellement, et même de l'Europe, et même de l'univers entier. Les reines qui sont jolies deviennent vite plus jolies que les autres femmes. Mais, en tout cas, la reine Louise était assez belle pour faire détester de bien des gens les personnes qu'elle n'aimait pas. Napoléon fit l'expérience de ce que peut la haine d'une femme, et, qui pis est, la haine d'une reine. Il se vengea plus tard avec jovialité, en entrant victorieux dans Berlin, d'où son caractère pacifique l'eût tenu à jamais éloigné...

Bref, « la princesse des princesses » était fâcheusement séduisante. Mme Vigée-Lebrun écrivait d'elle :

« Le charme de son céleste visage qui exprimait la bienveillance, la bonté, et dont les traits étaient si réguliers et si fins; la beauté de sa taille, de son col, de ses bras; l'éblouissante fraîcheur de son teint, tout enfin exprimait en elle ce qu'on peut imaginer de plus ravissant... Il faut avoir vu la reine de Prusse pour comprendre comment, à son premier aspect, je restai d'abord comme charmée. » Le chevalier Lang écrivait : « La belle reine Louise flottait devant tout le monde comme un être surnaturel sous une forme angélique. Elle jetait à tous les rayons de sa beauté, de sorte que chacun se croyait le droit de rêver que cette figure de femme vive et mouvementée était amoureuse de lui et que, de son côté, il était autorisé à être amoureux d'elle. » Ce sont là des autorisations dont la plupart des hommes profitent volontiers. Je sais bien que le général York ne balançait pas à dire que la reine Louise avait les pieds grands et que ses mains...; qu'en outre les banderoles de gaze légère, qui flottaient gracieusement (mais constamment!) et comme en se jouant autour de son cou, étaient employées

à cacher des cicatrices... Il importe peu. Et nous savons bien que le bon roi de Prusse Frédéric-Guillaume III était le premier à user de la permision souriante que sa femme donnait à tous d'être amoureux d'elle. Frédéric-Guillaume III fut perpétuellement amoureux de la reine Louise et il ne sut pas lui refuser d'être constamment en guerre alors qu'il voulait comme Napoléon être constamment en paix. Et voyez ce que peut l'amour. C'est parce que l'empereur Alexandre de Russie fut « ensorcelé » par la reine Louise qu'il se laissa assez sottement entraîner jusqu'à Austerlitz, où Napoléon se fût bien gardé d'aller seul. Ah ! Les journées exquises passées à Memel ! On restait, il est vrai, dans le platonique. Mais « vous concevez que l'enchanteresse n'a pas peu contribué à resserrer les liens qui unissent actuellement les deux princes. C'est une fée qui soumet tout au pouvoir de ses enchantements ». Il est des enchantements qui durent. Après Austerlitz, la reine Louise continua de haïr véhémentement Bonaparte. Elle créa à la cour de Berlin un parti de la guerre composé de toute la noble jeunesse ardente à servir une belle reine. Ce parti entraîna les ministres et le roi ; et comme tous ces jeunes gens avaient moins de stratégie que de courage, ils furent écrasés à Iéna, à Auerstaedt. Napoléon entra dans Berlin, et la pauvre reine Louise dut s'enfuir jusqu'à Memel... où ne se trouvait plus Alexandre. La paix de Tilsit la ramena dans sa capitale... Mais elle était reine d'un royaume appauvri, affaibli, et reine par la clémence de son ennemi : cela ne suffisait pas à son magnifique orgueil. Agée de trente-quatre ans, ayant épuisé toutes les douleurs, elle mourut en 1810, victime de sa haine, et victime un peu de sa beauté.

O beauté ! c'est toi qu'ils nomment
Tous ces douteux serviteurs
Dont je dénombre le peuple
Pressé au pied de ton temple.

Ne crois pas que, s'ils s'égorgent,
Ce sont tes droits qu'ils défendent;
Ils entassent des cadavres
Pour s'élever d'une marche.
C'est eux seuls qu'ils servent,
Ah! de tout leur amour vraiment!
Ton nom qui rôde sur leurs lèvres
Jamais en eux ne descend.
Mais tel est ton rayonnement
Qu'il suffit de t'approcher
Pour en être éclaboussé...

Ainsi écrit, en vers singuliers, le poète Édouard Ducoté. O beauté! c'est toi qu'ils nomment! Mais est-ce que Alexandre Ier allant à la guerre y allait vraiment pour la beauté de la reine Louise? Non, la beauté n'avait en lui qu'un douteux serviteur.

Est-ce que Napoléon n'était vraiment condamné à toutes les guerres par lesquelles il inaugura sa domination impériale que par la haine opiniâtre d'une princesse trop belle? M. Arthur-Lévy nous contraint doucement de le croire. Son livre est aussi persuasif que possible. Les documents tirés pour la première fois des archives de tous les pays européens témoignent clairement que la malveillance de toutes les puissances à l'égard de Napoléon fut assez infatigable pour que celui-ci ait dû, à maintes reprises, faire la guerre malgré lui...

Nous aurons toujours beaucoup de peine à croire — peut-être — que le grand capitaine Bonaparte ait éprouvé tant de répugnance pour ces guerres qui établirent sa domination passagère, mais sa gloire immortelle. Cela manifeste seulement l'infirmité de notre jugement humain. Parce que les guerres napoléoniennes ont profondément troublé l'Europe, parce que leur épique rapidité a laissé dans tous les pays des souvenirs tenaces, parce qu'elle a suscité toutes les imaginations des poètes, nous considérons Napoléon exclusivement ou presque

exclusivement comme un incomparable guerrier. Les historiens se sont laissé imposer d'abord cette opinion superficielle, et ils n'ont pas douté qu'il n'eût par-dessus tout le goût des combats, cet homme qui avait toute sa vie guerroyé. Leur documentation insuffisante les assurait dans leur erreur. Si les diplomaties européennes avaient été toutes de mauvaise foi dans leurs rapports avec la diplomatie napoléonienne, il était naturel que leurs archives demeurassent longtemps fermées aux regards trop curieux des historiens trop amis de la vérité. Elles s'ouvrent ou s'entr'ouvrent maintenant. Et M. Arthur-Lévy, avec la plus pénétrante placidité, tire d'elles des renseignements qui ne nous surprennent et ne nous choquent que parce que nous sommes volontiers crédules aux erreurs, et parce que rien ne nous paraît respectable comme une erreur universelle. Le livre de M. Arthur-Lévy donne cependant l'impression de la vérité totale, de la vérité vraie qui sera peut-être la vérité définitive. Cette étude — parfois sévère, souvent aimable et même souriante — ne va pas au delà de l'année 1806. Est-ce un tort? Mais, s'il est prouvé que Napoléon fit involontairement la guerre jusqu'en 1806, à plus forte raison est-il démontré que ses guerres postérieures lui furent imposées. Il n'aurait point voulu combattre en Espagne : on le sait. Il ne voulait point conduire en Russie sa Grande Armée; on le sait. On savait moins qu'il n'avait pas voulu gagner la bataille d'Austerlitz et que c'était comme malgré lui et en jurant ses grands dieux qu'il ne le faisait pas exprès, qu'il avait à Iéna remporté la victoire... On le saura maintenant. Par un beau livre fort méticuleusement renseigné, écrit avec la plus séduisante simplicité, M. Arthur-Lévy nous force à ne plus l'ignorer. Mais renoncerons-nous à une erreur qui était chère à beaucoup de gens? Si nous y renoncions, la science si bien armée de M Arthur-Lévy aurait remporté à son tour, et pacifiquement, une victoire inoubliable... Des œuvres aussi importantes que

Napoléon et la Paix ne produisent tous leurs effets qu'à la longue. Et il faudrait sans doute, pour être équitable envers celle-ci, parler de nouveau d'elle dans quelques années.

17 mai 1902.

LES ÈVES STÉRILES

Rémy Saint-Maurice

M. Rémy Saint-Maurice admire M. Paul Hervieu. Ce n'est pas un crime; c'est peut-être une faute. Une faute qu'on pardonne, car toutes les admirations sont dans la nature. Mais pourquoi imiter les romanciers qu'on admire? L'admiration n'est funeste que parce qu'elle conduit nos contemporains à l'imitation. Les écrivains de la dernière génération sont atteints d'une bien fâcheuse maladie : ils admirent furieusement ceux qui les ont précédés, et c'est pourquoi ils sont si prodigieusement dépourvus d'originalité. Plût au ciel que nous fussions enclins à dénigrer ! Ce travers nous préserverait d'un vice. Nous rechercherions ardemment les idées nouvelles et les nouvelles conceptions littéraires. Et dans la littérature romanesque elle-même nous introduirions quelque chose d'imprévu, quelque chose d'inédit, et donc, de plaisant et de jeune et de bien fait pour marquer la place importante des écrivains d'aujourd'hui dans l'histoire littéraire de la France. Mais nous n'avons pas d'ambitions si hautes. Et nous jugeons assez sottement de la valeur des écrivains d'hier d'après le succès qu'ils ont obtenu. Et parce que Paul Bourget et Paul Hervieu ont obtenu beaucoup de succès, ainsi qu'un grand nombre de succès, nous les tenons pour les premiers d'entre les écrivains de notre temps et pour les plus dignes d'être imités par nous. Déplorons cette ferveur d'imitation qui annihile depuis plus de dix ans presque toute notre littérature romanesque.

Certes, nous ne méprisons pas l'effort notable d'un Paul Bourget ou d'un Paul Hervieu. Mais, chaque chose a son temps. Saluons, en passant, avec tout le respect qu'on voudra, ceux qui doivent être maintenant d'autant plus démodés qu'ils furent davantage à la mode. Si leur succès fut tel qu'on se plaît à le dire, nous le proclamerons le mieux du monde en cherchant des succès différents du leur dans des chemins qu'ils n'ont pas frayés. S'ils ont créé un genre, prouvons que leur création fut complète en créant, autant que faire se peut, un genre nouveau. Plus nous nous acharnerons à nous séparer d'eux, plus nous démontrerons qu'ils furent grands.

Hélas ! les plus originaux parmi les écrivains de la génération contemporaine ont la manie d'être des disciples. Ils ne veulent pas qu'on les juge ; ils préfèrent qu'on les compare. Ainsi Rémy Saint-Maurice, qui semble vraiment avoir quelque goût pour l'originalité, fait tout ce qu'il peut pour dissimuler ce goût et pour laisser croire qu'il est seulement un imitateur. Il admire et il imite Paul Hervieu. Il l'admire mal puisqu'il l'imite bien. Révélons l'effroyable vérité dans toute son horreur, peut-être séduisante : Rémy Saint-Maurice est un romancier infiniment élégant et mondain ! Le malheureux ! Quel romancier de moins de trente ans voudra bien se résoudre à manquer d'élégance? Lequel dédaignera ne pas être un romancier mondain ? Rémy Saint-Maurice s'attarde encore à peindre des vicomtes ? c'est donc si intéressant que cela les vicomtes ! Et d'ailleurs est-il bien certain qu'il en reste dans notre société? Rémy Saint-Maurice est encore persuadé... mais de quoi est-il donc persuadé? « Le vicomte de Chastanzeaux portait sur des épaules minces d'aristocrate une belle tête fine, intelligente, marquant la race. » La race : qu'est-ce que c'est que ça ? Il y a longtemps que cela n'existe plus que dans les romans ! Anatole France prétend, il est vrai, que cela se distingue encore en quelques demoiselles de magasin de la rue de

la Paix... Rémy Saint-Maurice consent à nous présenter dans des salons garnis d'orchidées « jusqu'aux corniches du plafond », ce que blâme d'ailleurs le vicomte de Chastanzeaux « avec son vieux tact nobiliaire (*sic*) ». Rémy Saint-Maurice ne répugne pas à nous faire connaître un romancier mondain, si mondain! et élégant, si tellement élégant! qui « tire une cigarette d'un étui de nacre », qu'il fume dans son cabinet de travail où se trouve « un tapis de haute laine ». Puis le même romancier « étendit la main vers un des tubes en verre de Hongrie placé à sa portée, y cueillit une tubéreuse que distraitement il respira ». On peut aimer la tubéreuse, mais décidément le tube en verre de Hongrie, c'est trop. Et naturellement les héros et les héroïnes de Rémy Saint-Maurice seront extraordinairement « distingués » et merveilleusement raffinés. Et M. Saint-Maurice ne nous laissera rien ignorer ni de leurs cravates, ni de leurs toilettes, ni de leurs clubs, ni de rien de ce qui aurait dû cesser depuis longtemps de nous intéresser.

Rémy Saint-Maurice, car il a beaucoup de grâces délicates, nous intéresse tout de même à ces héros mondains. Mais il devine que le roman mondain ne saurait plus se suffire à lui-même et que, même compliqué de psychologie, il a cessé de nous plaire et de passer pour neuf à nos yeux trop longtemps éblouis. Et il pense l'enrichir et comme le renouveler en le chargeant d'un grand débat sur le féminisme et sur ses conséquences. C'était vraisemblablement une idée ingénieuse que de nous montrer les ravages causés par les théories féministes dans le milieu mondain le moins apte de tous à comprendre ces théories et à les mettre en pratique.

Aussi bien, ce n'est pas le féminisme véritable, mais la caricature du féminisme que nous dépeint Rémy Saint-Maurice. Quelques mondaines, en quête d'un snobisme peu répandu, se piquent ingénument d'être féministes. L'une devient aussitôt la maîtresse d'un romancier mondain (c'est une grande question que celle de savoir si

les romanciers mondains sont plus agaçants dans les romans que dans la vie ou dans la vie que dans les romans) et elle devient sa maîtresse pour obtenir un article en faveur de *l'Association féministe*. C'est beaucoup donner pour recevoir peu. Il est vrai que l'article paraît dans le plus grand journal parisien et qu'il est très reproduit. Les autres passent des examens à la Sorbonne : exercice assez inoffensif. L'une, enfin, prépare une thèse sur la « patavinité dans Tite-Live ». Celle-ci est franchement inexcusable ; et on ne saurait trop reprocher au féminisme de conduire une femme à des excès aussi monstrueux.

Et comment se manifestent donc les dangers du féminisme dans ce monde élégant? D'abord, toutes les héroïnes de Rémy Saint-Maurice deviennent à qui mieux mieux amoureuses de Michel Stahlin le romancier. La vicomtesse Hilda de Chastanzeaux triomphe, non pas parce qu'elle est la plus féministe, mais parce qu'elle est la plus belle. Et Caroline Tessier, docteur en droit, licencié ès lettres, envoie à l'infortuné mari une lettre anonyme. Telle est l'intrigue des *Èves stériles*. Mais longtemps avant le féminisme, les vicomtesses avaient la faiblesse d'être amoureuses des romanciers mondains : ce sont du moins les romanciers mondains qui nous ont fourni ce curieux détail. Et, en vérité, s'il n'y avait que les femmes féministes pour user de la lettre anonyme, les maris trompés seraient trop heureux. Ce n'est donc pas le féminisme qui détermine les aventures de la vie des femmes insupportables et charmantes que Rémy Saint-Maurice nous fait aimer et détester. Mais M. Saint-Maurice a-t-il voulu condamner le féminisme surtout parce qu'il éloigne les femmes de la maternité et d'elles fait des Èves stériles? Nous répondrons encore que ce n'est pas dans les milieux mondains que le féminisme a produit cette conséquence, et qu'assurément, parmi la société brillante et bien parisienne, l'ovariotomie fut à la mode avant le féminisme. Au reste, des quatre ou

cinq femmes toquées d' « humanisme intégral », qui circulent assez prétentieusement devant nous, l'une d'elles est mère. Elle fait apprendre à sa fille, Louisette, les déclinaisons grecques : ce qui est un tort assurément. Et cette fillette, qui, âgée de huit ans, connaît déjà les verbes en μι, meurt d'une méningite; cela devait lui arriver. Et cette mort mélancolique, si doucement mélancolique, de la pauvre enfant, est décrite par Rémy Saint-Maurice avec un art délicieusement émouvant. Mais la mère se suicide près du corps de sa fille. Folle de féminisme, en elle survit un instinct plus puissant que les autres : l'instinct de la maternité. Est-ce ce que voulait démontrer M. Saint-Maurice? Mais alors il ne faut pas conclure que les féministes forcenées sont engagées normalement à devenir des Èves stériles.

Allons plus loin. M. Rémy Saint-Maurice, qui se flatte certainement d'être antiféministe et de savoir pourquoi il l'est, combat ce mouvement social avec une aimable fantaisie. Elles peuvent être amusantes, ces femmes qui préparent des thèses sur la patavinité, ou qui se livrent entre elles à de pédantesques dissertations, ou qui, diplômées exagérément, méprisent plus qu'il ne convient leurs maris dénués d'étude et un peu d'esprit. Mais ce n'est là qu'un féminisme bien superficiel et factice ; ce n'est guère qu'un féminisme de salon. Il est, si vous voulez, ridicule en ses manifestations. Et assurément il n'est pas indispensable que beaucoup de femmes discutent de palimpsestes avec des chartistes indiscrètement érudits. Mais enfin, aimez-vous mieux que les femmes parlent interminablement de leurs toilettes ou médisent de leurs amies? Chaque genre d'occupation ou chaque genre d'oisiveté impose telle ou telle conversation coutumière et banale. Que les mondaines comme celles de Rémy Saint-Maurice étudient donc sans mesure des choses négligeables comme le texte de Virgile ou la législation financière et qu'elles parlent abondamment

de tout cela, nous les écouterons très volontiers, pourvu qu'elles soient jolies.

Même, le féminisme et le pédantisme de Hilda de Chastanzeaux, de Lucienne de Fabas, de Georgette Warin, des demoiselles Domnesque ont en réalité si peu d'influence sur leur vie, sur leur âme, que toutes ces charmantes personnes consacrent leur temps, comme si elles étaient totalement insoucieuses des revendications féminines, à aimer et à se faire aimer. Hilda va chez Stahlin le matin ou le soir, et pense constamment à lui. Georgette ne songe guère qu'à se faire épouser par le chartiste Mathieu. Lucienne de Fabas entre au théâtre et s'amuse le mieux du monde. Toutes ont des relations très suivies avec leurs couturières ou leurs modistes, et sont habillées avec un art qui prouve bien que, dans leur société réformée, la toilette ne deviendra pas pour les femmes un détail accessoire... Et il reste... il reste que Rémy Saint-Maurice a placé une étude agréablement superficielle du féminisme dans le milieu où le féminisme ne peut être qu'un snobisme plus vain que tous les autres snobismes. Il croit beaucoup au charme exquis des mondaines et trop à la supériorité du roman mondain. Pour ne pas renoncer à celles-là, il s'est imposé de ne pas renoncer à celui-ci. C'est pourtant un renoncement auquel il devrait consentir. Et je sais bien que ses romans mondains seront toujours attrayants, car Rémy Saint-Maurice est habile aux peintures aimables, et il y a, dans sa pensée comme dans son style sans force et insuffisamment nerveux, une grâce attendrie qui est au plus haut point séduisante. Mais il est des genres littéraires trop surannés pour qu'ils puissent paraître rajeunis. Les *Èves stériles* sont un roman mondain qui a honte de l'être et qui, sans cesser de l'être tout à fait, voudrait bien être autre chose. Et nous admirons surtout dans ce livre hésitant les pages où l'écrivain bien parisien, que Rémy Saint-Maurice se plaît à être surtout, s'évade de la vie parisienne, nous

fait pénétrer dans les intimités de la vie provinciale et nous fait assister au placide développement d'une âme de jeune fille... Ah! que nous sommes loin alors de la thèse antiféministe qui s'insinue dans le roman mondain sans pouvoir se fondre en lui! Rémy Saint-Maurice va directement à la vie, à la vraie vie féminine. Qu'il ait le courage d'y aller toujours sans passer par tant de salons qui le trompent sur cette vie, et qui lui demandent le sacrifice de son originalité. « Elle est trop franche pour qu'il ne tienne pas plus à elle qu'à ses doctrines antiféministes. »

24 mai 1902.

QUELQUES POÈTES

Léonce Dupont, Jean Renouard, Saint-Georges de Bouhélier, Georges Lafenestre

Il y a beaucoup de poètes en France, sans compter M. Robert de Montesquiou, ou bien en le comptant, car cela ne nous donne pas un poète de plus. J'avais cru pendant longtemps que les poètes français n'existaient que pour fournir une raison d'être aux distributeurs et particulièrement aux distributrices de prix académiques. Mais il me semble maintenant que quelques-uns valent mieux que les prix qu'on leur accorde, et, par exemple, M. Léonce Depont, qui est en vers un artiste excellent, le plus expert probablement de tous ceux qui, cette année-ci, ont, doucement ou bien violemment, aspiré à la gloire. M. Léonce Depont n'a que des ambitions très douces, et son talent lui permettrait d'en avoir de plus violentes. On connaît insuffisamment ce poète parfait que l'Académie française n'ignore pas puisqu'elle coucha sur les registres de ses plus notables récompenses *Sérénités* et *Déclins*, les deux œuvres qui précèdent et préparent *les Pèlerinages*. Nous devrions prendre le loisir d'admirer complètement ce livre où un poète rare exprime avec un charme grave ses pensées les plus secrètes et ses plus discrets sentiments.

Léonce Depont vit de souvenirs et sa vie n'est pas gaie. En considérant très prosaïquement les souvenirs qui oppressent ce poète et qui l'obsèdent, nous sommes même parfois étonnés qu'ils puissent lui inspirer tant

de mélancolies. Mais Léonce Depont cède volontiers à la mélancolie : on dirait qu'en elle il se complaît un peu. Il est triste systématiquement, méthodiquement, et, en somme, très posément. Un soir d'été, il observe, il contemple les glaneuses qui rentrent sous les cieux assoupis et qui

. . . . . . sont bientôt confondues
Au vague demi-jour des pâles étendues,
Sous leur double fardeau de misère et d'épis.

Et il ne faut pas croire que ces belles villageoises suscitent en lui des pensées joyeuses et de réjouissantes comparaisons. Nullement. Elles le font se replier sur lui-même douloureusement.

Or, comme elles, noyé dans l'ombre et le mystère,
De la glèbe divine éphémère glaneur,
J'ai voulu recueillir une part de bonheur,
Et, fétu par fétu, lier ma gerbe austère.
Mais quand je suis venu dans le champ déserté,
Vainement j'ai cherché, sur l'idéale argile,
Un peu de joie éparse ou de gloire fragile,
Le moissonneur avare avait tout emporté.

Et c'est pourquoi la vie est pénible à Léonce Depont. Mais, s'il ressent profondément les peines qu'elle ménage à tous les humains, même à ceux qui ne sont point poètes, Léonce Depont ne saurait s'abandonner à des imprécations véhémentes, car il reste d'un naturel très doux. Comme il le dit en une poésie gracieuse (la grâce est fréquente chez ce poète merveilleux, mais sa grâce n'est jamais souriante) — dédiée à bon droit à Paul Musurus, un bien délicat poète lui aussi :

Telle la vie amasse en nous,
Comme l'onde s'ajoute à l'onde,
Des lacs de tristesse profonde,
Où nagent des rêves très doux.

Et, en vérité, les rêves très doux nagent en foules pressées dans les lacs de tristesse profonde de la vie de Léonce Depont. C'est lui qui imprègne de mélancolie ces doux rêves : c'est lui seul. Et combien parmi les hommes d'action trouveraient réconfortantes ces réminiscences indécises ou précises d'un exquis et pacifique passé! Léonce Depont se rappelle, avec une persévérance attendrie, son berceau, sa maison, les jardins, les prés, l'école ou bien l'église de son village, et même ses ancêtres qu'il n'a pas connus, mais qu'il aime, qu'il aime surtout, peut-être à cause de la tristesse douce que suscitent les morts même les plus lointains et parce que, sa mère et lui, ils allaient, nous allions

Portant nos vains regrets et nos remords tardifs,
Devant la croix de bois ou les tombeaux de pierre,
Nous laissions se mouiller notre obscure paupière.

Et naturellement, avec l'enclos natal et tous les enclos avoisinants, Léonce Depont se remémore les paysages champêtres, et les époques de l'année rurale, et tous les incidents sublimes et simples de la vie agreste. Il a vécu cette vie dans l'immensité splendide et monotone des champs. Et il se souvient, et il se souvient. Et toute sa vie actuelle et toute sa poésie présente sont souvenirs. Souvenir et mélancolie. Tout souvenir est mélancolique. Mais la mélancolie du souvenir risque d'être quelquefois grise et, si vous voulez, un peu terne; d'autant plus que Léonce Depont ne se laisse aller qu'à des tristesses assez insignifiantes. Le moindre effort vers l'action les chasserait, les anéantirait. Et qui sait si la plus médiocre volonté d'agir n'est pas plus belle en soi que les plus harmonieuses lamentations! Du moins, si Léonce Depont s'attarde, par l'obsession de ses souvenirs, à une vie morne et vide, il est habile à se souvenir et à se désoler avec une élégance à nulle autre pareille. La perfection de ses vers est presque im-

peccable. Il faut admirer cette perfection justement parce qu'elle est sobre, et qu'elle n'est point cherchée dans le luxe des images et des métaphores. Non pas. Mais l'expression est ferme et précise comme la pensée. Et les alexandrins sonnent aussi clair que résonnent les souvenirs d'antan dans le cœur exagérément sensible du poète. Par aventure, sans doute, l'épithète a trop peu l'ambition d'être originale et riche, et c'est trop souvent que les bœufs sont grands, les labours pénibles et les prés herbeux. Mais qu'importe! On dira aussi que ce poète n'est point très nouveau et que Sully Prudhomme, François Coppée, de Heredia se prolongent en lui. Léonce Depont est un Sully Prudhomme neurasthénique, un Coppée gastralgique, un Heredia né dans les régions moyennes de la France. Tel quel, si nous pouvons avoir encore de grands poètes, Léonce Depont est un grand poète. J'aimerais qu'il eût bien lui-même la certitude qu'il est un grand poète : il est, du moins, le seul poète, à notre âge contemporain, qui n'ait pas confiance en lui.

Saint-Georges de Bouhélier pourrait communiquer à Léonce Depont un peu de la confiance qu'il paraît avoir en lui-même, et que, grâce à sa sincérité charmante, il ne songe pas le moins du monde à dissimuler. Léonce Depont écrit seulement des vers calmes et parfaits : et il n'écrit que des vers, en poète. Saint-Georges de Bouhélier écrit tout ce que l'on veut. Et ses vers sont moins calmes que ceux de Léonce Depont. Ils sont moins parfaits aussi. Je ne sais pas à quelle école appartient Léonce Depont et je ne tiens pas à le savoir, car ses vers sont beaux, et cela, pour des vers, est très suffisant. Mais je sais que Saint-Georges de Bouhélier est chef d'école : il est vrai que je sais moins de quelle école il est le chef. On le qualifie, mais qui donc? jeune maître. Jeune, certainement. Maître, nous verrons bien. En attendant, Saint-Georges de Bouhelier, qui m'a paru être un prosateur un peu lourd, est un gentil poète, tout plein d'enthousiasme pour tout et même pour son talent, lequel, en

vérité, est digne d'estime. Saint-Georges de Bouhélier nous avertit en une préface (Léonce Depont, au moins, nous laisse admirer sans préface), nous avertit avec quelques précautions oratoires, je le reconnais, mais insuffisantes, que son œuvre est admirable. Si l'œuvre ne l'est pas sans réserve, la préface l'est sans restrictions. M. de Bouhélier nous fait assavoir qu'il a cherché à ne pas laisser dans ses vers d'impuretés de style ou de fléchissements du rythme. Et il conclut avec un sourire engageant : « Quoi qu'il en soit, j'offre au public ces *Chants* que j'ai conscience d'avoir perfectionnés avec une patience sans faiblesse et sans défaut. » Et peut-être attribuera-t-on à Saint-Georges de Bouhélier je ne sais quelle innocente naïveté pour l'importance qu'il se donne en sa préface : mais il est, à coup sûr, un sympathique croyant des lettres. Il a la foi. Il est un artiste fervent et encore un peu incertain ; mais on ne peut plus le négliger totalement.

Nulle femme, pas même l'ombre d une femme ne traverse l'œuvre de Léonce Depont : et c'est pourquoi la joie lui manque. Saint-Georges de Bouhélier chante, au contraire, avec une joyeuse et tumultueuse abondance, la beauté des femmes, la beauté de toutes les femmes d'abord, et ensuite la beauté de quelques femmes qu'il a eu la chance de connaître particulièrement. Ces femmes, toutes ces femmes ont laissé en lui des impressions ardentes, mais sans nouveauté. Mais quelle femme inspirera désormais à un écrivain des idées originales ? Il n'y a qu'une chose que Saint-Georges sache très exactement de la femme, c'est qu'il ne sait rien d'elle. Très précisément, la femme est pour lui une énigme, une énigme qui l'émerveille et qui, si j'ose dire, l'« épate », un peu.

Ayant sondé la nuit, j'avais pris l'habitude
De l'énorme inconnu.
Mais je reste ébloui d'avoir vu ton flanc nu,
O femme, énigme, ô grâce ! Et je tremble, éperdu,
Devant ton attitude.

Il faut convenir que son éblouissement et son tremblement ne lui ôtent rien de sa verve poétique. La facilité de Saint-Georges de Bouhélier est immense. Sa grandiloquence est aussi infatigable. Elle se répand surtout dans les titres de chaque poésie, qui sont magnifiquement prometteurs. Quand nous lisons : *Inscription sur le moyen d'exciter l'amour*, animés par ce goût d'instruction universelle qui caractérise les générations modernes, nous allons vite à la page 38, et nous voyons que le meilleur moyen d'exciter l'amour c'est, nous le savions déjà,

L'innocente parole
Que l'âme dit à l'âme et qui vers elle va
Comme un parfum qui vole.

Au fond, nous ne le regrettons pas. Et nous admirons, avec une grande sécurité morale, ce jeune poète, d'âme ardente, dont les strophes amples se succèdent avec prestesse. Peu d'idées, des idées simples et franches, et des mots, des mots sonores parfois redondants, de l'élan, toujours de l'élan, un don poétique incontestable, une excessive facilité, une langue hésitante, quelquefois incorrecte, de l'enthousiasme, un superbe enthousiasme verbeux et par hasard incohérent : Saint-Georges de Bouhélier est l'avant-dernier des romantiques. Il ne sera pas Victor Hugo ; il est Saint-Georges de Bouhélier.

Jean Renouard, qui n'est pas, Dieu merci ! chef d'école comme Saint-Georges de Bouhélier, est un poète tout à fait aimable. Comment s'abstenir d'être ravi par la douceur placide de ses sentiments frais et purs. Ah ! quelle grâce, quelle grâce simple de sentiment et de pensée ! Certes, la pensée est souvent trop simple pour qu'on ne soit pas quelquefois choqué de la voir exprimée si simplement ! Et, aussi, les vers qui coulent sont enclins à couler trop aisément. La facilité de Saint-Georges de Bouhélier est follement exubérante; celle de Jean Renouard s'applique à se discipliner. Laquelle préférez-

vous ? Au moins, Jean Renouard a l'âme joyeuse. Les paysages dont la contemplation entretient le pessimisme imperturbable de Léonce Depont engendrent en lui un infatigable optimisme. Même Jean Renouard considère assez gaiement les spectacles les plus tristes. La mort telle qu'il la représente ne nous effraie pas beaucoup ; elle nous effraie gentiment, doucement ; elle est sympathique, attrayante et bonne comme la nature de *Provence*, comme la vie. Vie délicate qu'emplissent des amours, modérés en leurs expressions, et durables parce que eux aussi sont doux ! Vie régulière et sans drames ! Vie que le *Bonheur* occupe tout entière :

Être seuls et revivre, auprès du feu qui brille,
Tous les chers souvenirs, tous les rêves passés,
Évoquer tes chansons, tes yeux de jeune fille
Et les mots enchanteurs qui nous ont fiancés !

Il est des poètes pour qui toutes les aventures de la vie ont le charme ingénu et puissant de fiançailles incessamment renouvelées. Jean Renouard paraît être disposé à devenir un de ces poètes simples et pénétrants, qu'on aime sans bruit, mais qu'on aime bien.

M. Georges Lafenestre est peut-être moins jeune que M. Renouard : mais ils ont la même séduction de jeunesse inaltérable. Les paysages français l'enchantent, et il fait de chacun d'eux des descriptions finement nuancées.

Source, ruisseau, torrent ou fleuve,
Toute eau qui voyage au grand air,
A chaque pas, dans son flot clair,
Sent tomber une image neuve.
Tressaillements d'arbres penchés,
Vols des oiseaux, fuites des nues,
Frissons blancs des baigneuses nues,
Les lents troupeaux, les longs clochers.
. . . .
Sur ce miroir, mince ou profond,
Descendent se peindre à la file.

M. Lafenestre les observe tour à tour avec une élégante bonne humeur. Et il lui semble que, de toutes les douleurs qui s'impriment en notre âme comme les paysages en ce miroir des eaux courantes, la plus vive laisse seulement

Une rêverie incertaine
Qu'effacera bientôt la nuit.

Il est des poètes cependant pour qui la vie est plus âpre. Deux d'entre eux, ne mourront pas tout entiers peut-être : Louis Lacombe, Antony Valabrègue. Voici les témoignages suprêmes de leur généreux effort vers la gloire. Ai-je assez défriché mon humble coin de terre? se demandait Valabrègue. Son biographe qu'est Émile Blémont conclut justement qu'il a laissé dans ce jardin poétique quelques fleurs naturelles qui ne se dessécheront pas... Louis Lacombe était noblement ambitieux de la grande gloire. C'est un musicien méconnu. Poète, il dit ses déceptions sans amertume. La sincérité ne cesse jamais d'être belle.

Ils croyaient à la poésie, tous ceux-là. D'autres qui leur succèdent, dans une obscurité où pénètrent déjà quelques rayons de gloire, manifestent les qualités et les défauts qu'on a pu signaler chez les poètes ordinaires de tous les temps. Cédant trop volontiers à ce penchant poétique commun à tant de jeunes femmes et de jeunes hommes, ils ne fuient pas, avec assez d'horreur, la banalité. Ils sont tous excellemment médiocres. La personnalité est assurément ce qui leur manque le plus. Sans doute, Édouard Beaufils décrit adroitement les paysages d'Italie. Il est reconnaissant à Stendhal de lui avoir fait comprendre ces paysages : il n'y a pas lieu de reprocher à Stendhal d'avoir révélé M. Beaufils à lui-même. Sans doute, les vers de M. Alphonse Quinette valent mieux que beaucoup d'autres pour être dits dans les salons de province. Mais les vers d'Édouard Beaufils, d'Alphonse Quinette, de Paul Janot, d'Alfred Coupel ou de François

Loison, ou d'Arthur Simand, ou de Jean de Menilles, ne sont pas assez différents les uns des autres. Et tous ces poètes, enfin, se ressemblent comme des frères.

Effort modique, modique résultat. Plus grandiose est l'effort de ces poètes qui chantent longuement Orphée, comme Paul de Nay, la Souffrance, comme J.-E. Alaux, l'Éternité, comme Adolphe Lacuzon, la Femme, comme M. Moreau. Nous les vanterons à loisir quelque jour. Au reste, la Souffrance, l'Éternité, la Femme : ces sujets sont toujours d'actualité...

31 mai 1902.

L'ÉTAPE

Paul Bourget

Car il faut préciser.

S'il y a plusieurs sortes d'immoralités et s'il en est de plus dangereuses que d'autres, le reproche le plus grave que l'on soit obligé de faire au roman sous le poids duquel M. Paul Bourget nous accable, c'est de prêcher, c'est de proposer l'immoralité la plus funeste de toutes.

Évidemment, M. Paul Bourget n'a plus seulement l'intention de distraire ses contemporains par de lourds récits d'adultère, il veut surtout leur indiquer une règle de vie — quelle règle ? et de quelle vie? C'est un moraliste que nous trouvons aujourd'hui en ce psychologue monté en grade et en graine. On négligera donc équitablement les infériorités romanesques de son ouvrage traînant pour considérer, avec un sentiment de douloureux regrets, les vices indiscrètement étalés de sa morale.

Le sujet est d'une banalité navrante. Mais il importe peu, car, en somme, il n'est point de sujets littéraires stupides, il n'y a que de sottes façons de les développer. Or donc, voici manœuvrer dans l'existence deux familles d'ex-normaliens, aujourd'hui professeurs en des lycées de Paris. D'un côté Monneron, fils de paysans, a péché contre la logique sociale de M. Bourget. Il s'est élevé brusquement jusqu'à certaines hauteurs intellectuelles où il est interdit aux hommes vraiment humbles de

cœur de prétendre. Par surcroît, il a des opinions républicaines. Il aggrave cette faute jusqu'à raisonner comme un proscrit de l'Empire, comme « une victime du 2... » Il déteste le clergé et il cite des vers latins. Il s'est marié à une femme insignifiante et qui n'est pas aussi raffinée que si elle descendait de nombreuses générations aristocratiques. Ce fils de paysans a donc épousé une petite bourgeoise, et, ce faisant, il n'a point aspiré trop haut : il s'est marié dans son milieu avec une femme de condition sociale identique à la sienne. Mais Dieu, qui veille sur les thèses de M. Bourget, a bien puni Monneron de s'être élevé par son travail lui, enfant de rustres, fi donc ! jusqu'à enseigner dans les établissements d'instruction secondaire. Il lui a infligé une incurable distraction, quatre enfants, et un anticléricalisme ingénu et véhément. Par suite de son anticléricalisme, il ne donne à ses enfants aucune éducation morale, et par suite de sa distraction, il ne surveille ni ses fils, ni sa fille. Quant à sa femme, elle est uniquement préoccupée d'acheter des corsages en solde dans les grands magasins, car il faut vous dire que ce Monneron, professeur de rhétorique, a toutes les vulgarités natives, et la pire de toutes : il n'a pas le sou. Aussi, M. Paul Bourget le traite avec un mépris ! Bref, chez Monneron, la cuisine est aussi médiocre que l'éducation des enfants, et on est servi par un souillon. Dans un tel milieu, les vertus sociales ne peuvent croître et prospérer. Il advient donc que l'aîné des Monneron, Antoine, employé de banque, opère sur les livres de caisse de rudimentaires grattages qui pourraient le faire condamner au bagne. Gaspard, collégien, est vicieux comme un prolétaire, et il parle un argot appliqué qui marque bien sa dégradation. Julie se fait engrosser par Adhémar de Rumesnil. Monsieur le marquis, vraiment, c'est trop d'honneur ! Et, naturellement, elle est aussitôt renvoyée à sa famille, sans indemnité. Quant au fils cadet, Jean, boursier d'agrégation, il devient, ô honte pour un fils d'anticlérical !

amoureux de la pieuse Brigitte, fille très bien élevée du catholique Ferrand, professeur lui aussi dans un lycée parisien et auteur d'un volume profond de philosophie religieuse.

Car en face de ces Monneron, désorbités, désorientés, irrégulièrement haussés de la foule parmi l'élite intellectuelle, vous voyez les Ferrand qui, eux, n'ont point « brûlé d'étape » et qui sont pour cela récompensés dans ce monde avant de l'être dans l'autre. Ferrand est resté veuf de bonne heure avec une fille charmante et une belle fortune. Il y a des boiseries admirables dans son cabinet de travail, car lui, Dieu merci, est fils de bourgeois. Et, enfin, il est servi par un larbin pommadé, ce qui le rend tout de suite très recommandable aux yeux de M. Paul Bourget. Jean Monneron veut donc épouser Brigitte. Ferrand consent à ce mariage à la condition que Jean se convertisse au catholicisme. Jean se convertit et se marie après avoir beaucoup réfléchi.

Voilà l'histoire. Elle est peut-être passionnante ; elle n'est pas nouvelle. Nous connaissons depuis longtemps ces séductions de jeunes filles pauvres par d'irrésistibles hobereaux, et les coups de revolver qui concluent depuis le commencement des siècles les drames d'amour de tous les feuilletons. Nous connaissons aussi, depuis le Déluge, ces aventures de jeunes gens qui tournent mal et qui font des faux pour entretenir des maîtresses trop coûteuses pour de simples commis du Comptoir d'Escompte. Nous avions remarqué dans *Monique*, nous remarquons une fois de plus la tendance de M. Paul Bourget à choisir les mêmes sujets romanesques que M. Jules Mary et M. Pierre Sales. Le fond de ses mélodrames est essentiellement vulgaire.

Dans ce mélodrame de *l'Étape*, on ne peut dire que le fond soit embelli par la forme. Me sera-t-il permis d'affirmer que le style est lourd et incorrect ? La plupart des phrases se meuvent comme des pachydermes goutteux. Les autres narguent la syntaxe et l'élégance de la

langue française. « Un sourire d'une ironie singulière flottait nerveusement autour de ses lèvres. » Ou bien : « On dirait que la nostalgie de la Toscane flotte autour de ces bassins. » Ah ! courons près des bassins pour voir flotter la nostalgie ! Ou bien : « Ses grosses bottines n'arrivaient pas à dissimuler l'élégance de ses pieds fins. » Ou bien : « Tout, dans ce décor funèbre de l'automne commençante, achevait d'accabler l'amoureux. » Tiens, je ne savais pas qu'automne appartînt au genre féminin ! Nous avons une bien belle automne, ma chère !

Au reste, la psychologie est sans précision et même sans exactitude. Elle est superficielle à l'excès. Les héros du livre sont de véritables fantoches. Nous avons trop vu quelques-uns d'entre eux : le beau séducteur, la bourgeoise aigre, la vertueuse jeune fille de bonne famille, le bellâtre faussaire. Nous n'avons jamais vu nulle part les autres. Quand un romancier a le souci de nous faire tenir une thèse pour vraie, surtout une thèse ingénument hardie, il faut, du moins, que les personnages de son roman soient des êtres réels et qu'ils vivent d'une vie véritable. Or, Monneron n'existe absolument pas. Que des professeurs de rhétorique soient distraits comme Monneron et citent des vers latins en mangeant leur fromage, c'est possible, mais je tiens pour certain qu'il n'en est pas qui raisonnent aussi mal ou aussi peu que lui sur la vie sociale. D'après Bourget, Monneron « mange du curé » du matin au soir avec une gloutonnerie qu'on n'a jamais pu constater chez les hommes même les plus vulgaires. Et nous pouvons dire qu'il y a incompatibilité absolue entre la culture intellectuelle que M. Bourget veut bien attribuer à Monneron et les raisonnements d'imbécile qu'il lui fait perpétuellement tenir. Monneron est en dehors de la vie. Il n'y a pas de Monneron, parmi les universitaires, qui sont (horreur !) des fils de paysans...

Et quelle insuffisance psychologique dans les détails ! Et même quelle puérilité ! M. Bourget veut nous faire

savoir que Mme Monneron domine son mari. « Debout, Mme Monneron était exactement de la même taille que son mari. Assise et plus haute de buste, elle donnait l'impression d'être vraiment la maîtresse du logis. C'était l'arbre d'essence plus vigoureuse qui a grandi à côté et aux dépens du voisin étiolé. » Ah ! ces psychologues ! Allons plus loin. Des jeunes gens, qui n'avaient vraiment rien à faire, ont fondé avec Jean Monneron une université populaire : l'*Union Tolstoï*. C'est l'*U. T.*, dit Julie Monneron. « Comme on voit, elle employait la sorte d'abréviation, empruntée aux habitudes anglo-saxonnes et qui trahirait seule l'origine étrangère et artificielle de ces groupements périlleux, fantaisies de jeunes bourgeois qui jouent aux apôtres sans s'inquiéter des conséquences (*sic*). » Et voilà ! D'où on peut logiquement conclure que si Julie Monneron n'avait pas dit l'U.T. pour l'Union Tolstoï, cette institution aurait pu être bienfaisante ! Mais je crois que M. Bourget se moque de nous ! D'ailleurs, cette psychologie merveilleuse ne redoute pas les contradictions. Ainsi, page 193, après que le chef de bureau du Comptoir est venu avertir le père Monneron du crime commis par son fils Antoine, celui-ci arrive à la maison... « J'ai à te parler, lui dit son père. J'ai reçu aujourd'hui la visite de M. Berthier. Ce nom ne te fait pas deviner ce dont il s'agit ?— Absolument pas, répondit Antoine. Son visage s'était figé dans une *arrogance attentive* qui eût crié la faute pour tout autre (quel style !) mais pas pour l'homme, si naïf malgré ses cheveux gris, à qui l'*effronté garçon* parlait ainsi. » Puis il continua avec la même désinvolture...

Allez à la page 269. Le père s'est tranquillisé, les explications de son fils Antoine lui ont paru justes. « Ainsi l'alerte de la veille, avec la vision de son fils aîné le *masque de la terreur sur le visage*, ses soupçons fortifiés par les allures du jeune homme (etc.), tout était oublié. » Qui trompe-t-on ici ? Et y a-t-il la moindre ressemblance entre un visage figé dans une arrogance

attentive et un visage sur lequel est le masque de la terreur ? Concluez.

Mais non, ne concluez pas ; car cela n'est rien dans le livre de M. Bourget où la thèse est tout. La thèse ou plutôt les thèses ; car ce livre contient deux thèses qui se côtoient et s'entravent l'une dans l'autre, et ni l'une ni l'autre n'est démontrée par les événements.

La première est un emprunt assez maladroit de rhétoricien subalterne à la théorie, infiniment plus forte, de Maurice Barrès sur les déracinés, celle-ci : « Vous êtes des victimes de la poussée démocratique telle que la comprend et la subit notre pays où l'on a pris pour unité sociale l'individu. C'est détruire à la fois la société et l'individu. La grande culture a été donnée trop vite à votre père et à vous aussi. La durée vous manque, et cette maturation antérieure de la race, sans laquelle le transfert de classe est trop dangereux. Vous avez brûlé une étape et vous payez la rançon de ce que j'appelle l'Erreur française et qui n'est au fond, tout au fond, que cela : une méconnaissance des lois essentielles de la famille. » Notez que c'est le riche et bourgeois professeur Ferrand qui expose cette doctrine à Jean Monneron. Et Jean Monneron pourrait lui répondre : « Parce que vous êtes issu d'une race de propriétaires, parce que vous êtes riche, vous êtes dans de telles conditions qu'il vous est absolument impossible de comprendre le sens et la force et le bienfait de cette poussée démocratique qui naturellement vous choque puisqu'elle s'effectue contre vous. Vous êtes, de par vos origines, embarrassé de préjugés, dont vous ne pouvez vous libérer. Votre jugement n'est pas libre. » Plus simplement lorsque Paul Bourget exprime cette loi : « On ne change pas de milieu et de classe sans que des troubles profonds se manifestent dans tout l'être », nous répondons : Mais, en vérité, à partir de quelle limite y a-t-il changement de milieu et de classe ? Le fils d'un paysan pourra-t-il devenir professeur de collège sans subir les conséquences désas-

treuses de « la non-maturation antérieure de la race » ? Ou bien pourra-t-il seulement devenir épicier ou marchand de vin en gros? Et, d'autre part, puisque ce paraît être d'après le chiffre de rentes héritées que M. Paul Bourget classe les individus dans un milieu ou dans un autre, n'y a-t-il pas une plus grande différence intellectuelle, morale et sociale entre un marchand d'automobiles qui a 100.000 francs de rentes et un professeur qui a la même fortune qu'entre ce professeur cossu et un de ses collègues sans le sou? Le professeur riche et le professeur pauvre appartiennent au même milieu social, tandis que le marchand d'automobiles, pour si riche qu'il soit, appartient plutôt à un milieu social inférieur. C'est professer une conception sociale grossière et retardataire que de différencier des hommes, arrivés à la plus haute culture intellectuelle, d'après le chiffre de leurs revenus et l'élégance de leurs mobiliers. Au reste, M. Paul Bourget le comprend, et, en dépit des apparences, cette thèse n'est pas la thèse essentielle de son livre : elle est rapportée, elle n'est guère que du placage. Elle est trop superficiellement développée pour qu'il y ait lieu de l'examiner profondément.

La thèse véritable de M. Paul Bourget, c'est que l'éducation catholique « traditionnaliste » est seule bienfaisante socialement, et que, sans cet adjuvant nécessaire, tout développement intellectuel ne peut être qu'une cause de désordre social. Toute conviction sincère est digne de respect, et je reproche seulement à M. Bourget d'avoir développé sa thèse sans franchise et sans courage. Il l'insinue simplement, et cela ne nous suffit pas; et, par conséquent, cela ne peut nous convaincre.

Que dis-je? M. Bourget lui-même ne nous pousse à aucun moment à prendre parti, et sa thèse n'est pas engagée dans son livre, car les événements romanesques et la doctrine se heurtent en de perpétuelles contradictions. Les enfants Monneron, ayant avalé à haute dose « le poison quotidien des sophismes révolutionnaires »

(hélas! c'est M. Paul Bourget qui s'exprime en ces termes!), commettent tous les plus déplorables actions. Mais enfin considérons les faits! Dans cette famille républicaine et démocrate et anticatholique, le seul être vraiment dévoyé c'est Antoine Monneron, qui se moque toutes les fois qu'il peut des doctrines éducatrices de son père. S'il est criminel, il l'est donc plus pour avoir résisté à l'éducation paternelle que pour l'avoir subie. On devine que Gaspard sera, lui aussi, une regrettable canaille. Éducation sans Dieu? glisse M. Paul Bourget. Mais ne croyez-vous pas que c'est plutôt parce que ce jeune homme est le petit-fils d'un agent d'affaires véreux qui n'a pas transmis à sa fille, devenue Mme Monneron, une moralité bien délicate? Il est des natures sur lesquelles toute éducation, religieuse ou autre, n'exerce nul effet. Julie se livre par amour au bel Adhémar. N'a-t-on par vu maintes jeunes filles, foncièrement religieuses, céder elles aussi à l'amour et commettre une faute identique sans que le système d'éducation soit intéressé par elle? Enfin, Jean Monneron a, au contraire, toutes les délicatesses. Dira-t-on que c'est parce qu'il a du penchant à devenir catholique? Mais non, il est, lui aussi, le « produit de l'éducation paternelle »; et « il tient de son père », fils de paysans, privé, comme vous savez, des bénéfices de la maturation antérieure de la race, il tient de son père et il a fait fructifier en lui-même une délicatesse admirable que M. Paul Bourget décrit fort congrûment.

Mais il est dans le livre un personnage surtout qui se conduit comme un drôle. C'est Adhémar de Rumesnil. Il séduit lâchement cette pauvre petite Julie sans défense. Il commet la « muflerie » de la faire venir dans sa garçonnière où tant de filles ont passé. Lorsqu'elle est enceinte, il lui propose l'avortement, avec quelle grâce aristocratique! nous connaissons le talent de Paul Bourget!... et, comme elle refuse, il la lâche ignominieusement... Ce merveilleux descendant des croisés a bien

« les maturations de la race », il a bien reçu l'éducation catholique dans toute sa force; irons-nous dire que, si sa conduite est ignoble, c'est parce que l'éducation qu'il a reçue ne lui a inculqué aucun principe moral? Je crois que les partisans intelligents de l'éducation catholique s'irriteront contre M. Bourget des arguments qu'il donne ici aux adversaires de cette éducation. — Petit drame, coups de revolver. Les Monneron apprennent tout. Et le père pleure doucement près du lit de sa fille. Il élèvera lui-même l'enfant naturel. Les principes qui inspirent un aussi noble dévouement et un amour paternel aussi détaché des communes vanités bourgeoises, sont-ils si condamnables?

Et, enfin, nous voudrions voir, pour comparer, un professeur catholique, avec quatre enfants, peu d'argent, se trouver dans les conditions sociales dont la famille Monneron est la victime. M. Bourget ne nous permet pas cette comparaison, lui qui se permet toutes les affirmations!

En réalité, il n'y a aucune transformation dans les idées de M. Paul Bourget. Mais, entourée de dissertations pédantesques et d'ennuyeuses prédications, sa conception de la vie nous paraît maintenant immorale, alors que nous ne songions pas à la juger lorsque M. Bourget se contentait d'être un romancier mondain. M. Bourget a plus que jamais le snobisme du monde, du grand monde, des gens du monde. Eux seuls sont beaux, eux seuls sont nobles, eux seuls peuvent être admirables. Son snobisme s'exalte, s'affole et aboutit aux pires extravagances.

Dans ce livre s'exprime constamment une sorte de haine méprisante contre les gens du vulgaire. Haine contre les ouvriers avides d'instruction. Haine contre les petits bourgeois dénués d'élégance. Haine contre les tendances égalitaires de notre temps! Que M. Bourget se rassure, cependant! L'égalité où nous nous acheminons aujourd'hui résulte moins de l'ascension des classes

inférieures que de l'abaissement des classes supérieures. Et enfin, M. Bourget a une admiration attendrie pour la richesse et l'aristocratie. Il est plein de tendresse pour le riche israélite Crémieu-Dax qui mérite, en effet, son estime. Mais Bourget l'aimerait-il à ce point si M[lle] Crémieu-Dax n'avait épousé un « de Candale »? Puis, alors que M. Bourget se livre, contre ces pauvres enfants Monneron, à des réquisitoires de substitut qui veut devenir procureur, le marquis Adhémar de Rumesnil lui inspire un enthousiasme sans bornes. Rumesnil séduit Julie : que la mère Monneron est donc vulgaire! Rumesnil veut faire avorter Julie : ah! voyez donc comme la maturation de la race manque au père Monneron! Rumesnil abandonne Julie : c'est bien fait, fallait pas qu'elle y aille!... Et qu'il est beau, ce Rumesnil, qu'il est noble, qu'il est élégant! Voyez-le conduisant son phaéton attelé de deux cobs rouans! Remarquez son profil de pastel du XVIII[e] siècle! Admirez surtout ses allures si aristocratiquement dédaigneuses ! Et toujours ainsi, partout ainsi... Et pas un seul mot de réprobation contre les actes dégoûtants de ce jeune homme si séduisant! En vérité, malgré la noblesse impérieuse des principes que M. Bourget expose dans *l'Étape*, la morale qui ressort des événements de son livre et du ton avec lequel il les juge, c'est que tout est digne d'estime chez les gens bien nés et riches et tout blâmable chez les petits bourgeois miséreux et sans élégance...

Nous n'acceptons pas cette morale simpliste. Parce qu'elle est trop brutalement développée dans *l'Étape*, ce livre est pernicieux. Il serait plus dangereux encore s'il était de meilleure littérature.

7 juin 1902.

LE ROMAN
DE MON ENFANCE ET DE MA JEUNESSE

Mme Adam

« Il y a quarante ou cinquante ans, le lecteur lisait d'abord un livre; il jugeait l'écrivain à l'écrit, puis, au besoin, il appuyait son jugement sur celui d'un grand critique ayant fait lentement sa preuve de savoir et reconnu digne d'être consulté. »

C'est Mme Adam qui écrit ces lignes réconfortantes dans la préface du roman de son enfance et de sa jeunesse. Et cela prouve, n'est-ce pas! que les critiques ont perdu beaucoup de leur empire depuis quarante ou cinquante ans.

S'ils retrouvent leur autorité, pourront-ils faire que les œuvres aient plus d'importance que les écrivains qui les jettent dans la circulation?

« Autrefois, écrit encore Mme Adam, l'écrivain avait peu d'importance. L'œuvre, et c'était assez. » Aujourd'hui, l'œuvre, ce n'est jamais assez. Et je ne suis pas de ceux qui s'indignent contre la curiosité, d'ailleurs maladive, qui pousse un certain public à vouloir tout connaître des écrivains, qui s'empressent, rendons-leur cette justice, de ne rien leur cacher. Si les écrivains de notre âge contemporain ne sont pas plus intéressants que leurs œuvres, il est vraiment superflu qu'ils soient au monde et qu'ils s'agitent dans la vie littéraire. Depuis plusieurs milliers d'années qu'il y a des hommes et qui se flattent de penser, tout est écrit, et les écrivains pari-

siens viennent beaucoup trop tard .. En vérité, il n'est plus possible d'avoir des idées originales. Et cela est bien fait pour réjouir maints grands philosophes de notre époque, qui seraient fort gênés si on les mettait en demeure d'avoir une idée personnelle ou quelque chose y ressemblant. Ce qui est intéressant ou doit l'être, c'est donc l'écrivain lui-même, c'est l'effort intellectuel par lequel il s'impose à l'attention assez hésitante des hommes et des femmes du siècle où nous mourrons ; c'est surtout la force plus ou moins persévérante de son individualité. Nous vivons trop vite, et nous vivons trop peu. Nous n'avons pas le loisir de nous soumettre aux idées que les écrivains nous proposent tour à tour, car ces idées se succèdent avant que nous ayons pu les examiner entièrement les unes ou les autres. Les idées passent, mais l'homme reste, ou quelque chose de l'homme. C'est donc lui, c'est la personnalité de l'écrivain qu'il faut considérer. Et il importe de le remercier lorsqu'il nous aide à songer à lui, à le mieux observer et à l'admirer davantage en écrivant ces mémoires où se résument ou bien se développent les vicissitudes de son existence et de l'existence universelle, à laquelle il fut plus ou moins efficacement mêlé...

Chacun se réjouira de ce que Mme Adam a bien voulu entreprendre de nous raconter le roman de son enfance et de sa jeunesse, ce roman qui est la meilleure des histoires et qui serait la plus exacte, si elle n'était à ce point bienveillante. Il est bon que Mme Adam, en écrivant ce livre que d'autres compléteront, contredise un peu sa théorie... Ce n'est pas elle, au reste, qui peut très sérieusement nous inciter à croire que l'écrivain n'est rien et que l'œuvre est tout, car elle nous fournit par elle-même une grande preuve que, si l'œuvre peut être beaucoup, l'écrivain peut encore être davantage. Et nous aurons toujours plaisir à invoquer l'exemple de Mme Adam contre sa théorie.

Certes, son œuvre est intéressante. Nous dirions

qu'elle est originale si nous n'avions pas affirmé qu'il n'est plus aujourd'hui d'œuvres originales. Mais quelque chose est en elle qui, malgré tout, ne laisse pas que d'être pourvu d'une bien séduisante originalité : c'est, en somme, sa complexité et sa variété. Il est donné à peu de femmes de décrire en d'harmonieux romans les beautés regrettables de la civilisation hellénique disparue et de se mêler aussi aux agitations incertaines de la politique des temps modernes. Mme Adam, en sa préface spirituelle et patriotique, raille agréablement :

Les chambardeurs et les brissonnistes qui ne sont que des intelligences attardées et vieillies que n'a pas délivrées des sophismes la fulgurante et terrible vision de 1870, que n'a pas galvanisées la plainte de la terre française piétinée par les Prussiens, que n'a pas armées de combativité patriotique le spectacle de la chair pantelante des provinces arrachées à la France et qui, sur les figurations de notre Patrie, occupaient la place du cœur...

Assurément, un écrivain, qui, ayant écrit *Païenne*, *Jean et Pascal*, *Laide*, ressent aussi fortement les impressions de la politique actuelle, n'est pas une personnalité négligeable. Et on peut dire que ses *Mémoires* sont ou seront forcément son œuvre principale, étant l'œuvre en laquelle sa personnalité se répandra davantage, et le plus librement et le plus franchement.

Ses *Mémoires* ne manqueront de rien de ce qu'il faut pour nous passionner, car Mme Adam a été témoin de beaucoup des petites agitations des grands hommes du dernier siècle. Et même elle a su le secret de la plupart de ces agitations. Elle a suivi un grand nombre des mouvements de notre vie nationale, et c'est un privilège dont ses *Mémoires* tireront un incomparable profit. Mais ce premier volume, qui annonce les autres et qui les prépare, est tout plein de charme. Il nous montre, en effet, comment une enfant peut se disposer à jouer un rôle considérable ou bien à être témoin d'événements

notables, car, même pour cela ou surtout pour cela, il faut de lentes préparations. On peut accomplir de grandes actions à l'improviste et sans s'être destiné à cette tâche que peu de gens se disputent ; il est plus difficile d'assister intelligemment à de grands événements sans s'être entraîné à les comprendre et à sentir toute la beauté austère d'un tel spectacle.

Et il est adorable, *le Roman de l'enfance et de la jeunesse* de Mme Adam, adorable, par conséquent, son histoire. Mme Adam aspira, dès l'âge le plus tendre, à la célébrité. C'est à l'une de ses tantes qu'elle confia d'abord cette aspiration.

— Vous comprenez bien, lui dit-elle, que je ne vivrai pas toute ma vie à Chauny, que j'irai à Paris, et que je deviendrai quelqu'un qui ne sera pas comme tout le monde.

— Tu deviendras une femme célèbre, quoi ? répondit ma tante Sophie.

— Dans combien de temps, demanda ma tante Constance, comptez-vous parvenir à illustrer votre famille ?

— Dans quarante ans.

Ma tante Constance et ma tante Anastasie rirent de bon cœur de cette réponse.

Et peut-être ces deux tantes exquises eurent-elles tort de rire. Non pas que ces rêves de gloire, si gentiment exprimés par une fillette, dussent les émouvoir énormément. Mais que cette fillette se donnât quarante ans pour devenir célèbre, cela démontrait déjà qu'elle était digne de le devenir et qu'assurément elle pensait que seules sont durables et estimables les gloires qu'on acquiert à la longue.

Au reste, cet élan vers la gloire était aussi discipliné que véhément. Juliette Lamber n'avait pas beaucoup plus de dix ans lorsqu'elle forma le projet d'être un grand écrivain. Cela était, comme disent les bonnes gens, au-dessus de son âge. Mais parce que Juliette Lamber était tout de même vraiment jeune, elle voulut

exécuter immédiatement son dessein. Et, naturellement, elle écrivit en vers. Elle rima sur le soleil, la lune, le ciel, sur les oiseaux, sur les fleurs, sur les fruits, et jusque sur les légumes de son grand jardin de Chauny. Ses premières poésies étaient fort admirées par le plus sympathique des receveurs de l'enregistrement, qui s'appelait Blondeau. Depuis, Mme Adam eut d'autres admirateurs ; elle en eut peu de plus sincères que celui-ci. Et c'est un grand honneur pour l'enregistrement.

Juliette Lamber n'eut point à subir l'épreuve, quelquefois bienfaisante, d'être méconnue par sa famille. Nulle part la raillerie n'atteignit ses beaux rêves. Et tous ceux qui l'entouraient, au contraire, faisaient prospérer en elle les idées qu'elle devait répandre en ses livres futurs. Ses parents étaient de bonne bourgeoisie française, tous d'esprit libre et d'âme droite. Mme Adam eut le bienfait de cette origine. Elle le sent presque à l'excès, puisqu'elle est conduite à exprimer une théorie qui ne peut que plaire à M. Paul Bourget, pour lequel rien de noble et rien de grand ne s'accomplit en un individu sans « la maturation antérieure de la race ». Mme Adam écrit de son grand-père :

Il connut toutes les misères et toutes les privations. Il eut en revanche la joie de comprendre l'avantage d'être né de parents affinés. Les bonnes manières lui furent faciles, et son intelligence aidée par l'hérédité, lui sembla toute préparée à s'ouvrir aux études médicales les plus ardues. Il se découvrit des facultés d'assimilation qui l'étonnèrent lui-même. Bref, il passa brillamment ses examens, tandis que son frère était refusé à tous.

Voilà un frère qui, je pense, fournit contre la théorie de Mme Adam un argument égal à celui que l'autre frère fournit pour elle... Mais passons !

Juliette Lamber put, par ses parents, connaître toutes les conceptions du monde. Chacun de ceux qui l'entouraient avait une conception du monde particulière. Tous

vivaient cependant à peu près d'accord. Et c'est pourquoi Juliette Lamber fut encline plus tard à accorder entre elles toutes ces conceptions du monde si bien faites pour se combattre. Son père était un idéologue et il était un amant de la nature. Il aimait aussi les grands écrivains antiques, et il faisait partager ses admirations à sa fille. Et la petite Juliette exprimait à son père des idées plus compliquées et plus fines que celles coutumières aux adolescents :

Pour moi, vois-tu, papa, le soleil, c'est quelqu'un de divin à qui je parle et qui me répond avec des signes écrits, que je vois dans les rayons de la lumière; je te ferai fermer à demi les yeux quand vient l'heure de midi et te montrerai les signes étincelants, les écritures d'or. La lune me suit quand je marche et me laisse croire qu'elle est mon amie. Je t'assure, papa, que j'ai entendu la terre éclater avec de petits tocs gentils sous les pointes d'asperge ou quand les graines qu'on a semées germent...

Et son père, qui prévoyait que Juliette écrirait tôt ou tard un livre intitulé : *Païenne*, lui répondait :

Tu aimes la nature comme je l'aime, tu la sens comme je la sens, tu la poétises comme je la poétise. Ah! le vieil Homère me rend aujourd'hui ce que je lui ai donné en t'apprenant à l'aimer, c'est lui qui a mis en toi l'amour des choses. Tu seras païenne un jour, j'en suis certain.

Avec l'amour de la nature, Juliette Lamber s'imprégnait de l'amour de l'antiquité. Et, lorsque son père finissait de lui lire l'*Iliade*, sa tante Sophie commençait de lui lire les *Bucoliques*. Et la petite Juliette — avait-elle plus de dix ans? — répondait : « Mais cela ressemble aux histoires de mon Homère que papa me conte si bien. Ainsi, au chant VII de l'*Odyssée*, le vieil Homère, quand il parle du jardin de quatre arpents d'Alcinoüs, énumère les beaux arbres qui donnent de si beaux fruits et qu'Ulysse aime tant; votre Virgile ressemble à mon

Homère, mais il n'est pas si ancien. » Et la tante Sophie disait à son tour : « Je te ferai aimer Virgile, qui est le plus grec des poètes latins. » Et sans doute la tante Sophie était-elle la seule habitante du village de Chivres qui eût une culture intellectuelle aussi raffinée. Mais aussi elle était la seule qui dût avoir une nièce comme Mme Adam.

La famille de Juliette Lamber était vraiment exquise car elle avait, avec beaucoup de simplicité élégante et gracieuse, une foule d'idées générales. Comment ! les idées générales n'étaient déjà plus le monopole des bons écrivains ! Tous les parents de Juliette Lamber, son grand-père et sa grand'mère, et son père surtout, et ses tantes, et ses amis, en exprimaient à qui mieux mieux, et d'excellentes, qui, aussi bien, étaient contradictoires. Comme Mme Adam sait faire revivre ce milieu honnête et charmant ! Avec quelle émotion attendrie et quelle insinuante douceur ! Tous ceux qui vivaient autour d'elle et qui semblaient ne vivre que pour elle développaient les pensées de leurs générations. Et le vieil Homère ne suffisait pas à les occuper constamment. Ils avaient aussi des préférences politiques.

Le grand-père était bonapartiste, la grand'mère orléaniste, le père était républicain démocrate. Et il avait fait naître dans l'âme de sa fille une merveilleuse ardeur républicaine. Il avait su lui inspirer aussi la passion de l'égalité, mais d'une égalité assez distinguée, celle que professait Saint-Just : « Je veux élever le peuple jusqu'à moi, le voir vêtu un jour d'habits semblables aux miens, mais je ne veux pas m'abaisser jusqu'à lui, ni me vêtir de son sayon bleu. » Ainsi pensait Juliette Lamber quand son père, au contraire, affectait de revêtir le sayon gaulois et voulait la marier à un ouvrier. Mais, en dépit de ces petites différences d'opinions, M. Lamber et sa fille furent tous les deux également heureux de la révolution de 1848. Et le coup d'État leur parut, à l'un et à l'autre, une offense personnelle.

Juliette Lamber grandissait ainsi, aimant la nature,

goûtant Homère et Virgile, et souhaitant les progrès de la démocratie... Et rien de ce que les hommes avaient pensé ou avaient fait depuis les temps les plus lointains ne lui était indifférent... Elle avait douze ans et déjà toute sa vie intellectuelle et toute sa vie politique étaient tracées, avec une admirable précision.

... Peut-être Mme Adam charge-t-elle de trop d'impressions et de trop compliquées l'enfance de Juliette Lamber. « Je suis prise, dit-elle, d'un scrupule, et je me demande si ces impressions viennent à moi, telles, strictement, que je les ai éprouvées et vécues à leur heure, ou bien si, retournant vers elles, avec le bagage de la vie, je ne les surcharge pas inconsciemment. » En tout cas, il y a tant de choses en ce beau livre doucement émouvant, où nous voyons se déployer, parmi les intimités familiales, une vie qui devait être si riche et si variée. Quel attrait d'assister à l'essor d'une intelligence délicate et forte! Ce livre pénétrant et sans frivolité devrait être aimé, très aimé par toutes les jeunes filles contemporaines : avec le goût de la vie intellectuelle, il leur enseignerait la bonté, la bonté qui se répand à profusion parmi toutes ses pages...

En ce roman d'enfance et de jeunesse, qui reste le roman de la vie familiale, nous comprenons cette bonté infatigable et que Mme Adam ne veuille que montrer son âme indulgente... D'autres volumes suivront qui seront de l'histoire. Alors il faudra que la bonté se dissimule, car elle est trop incompatible avec la vérité.

14 juin 1902.

JEUNES ROMANCIERS : VALENTIN MANDELSTAMM, JEAN DEUZELE, MARIUS-ARY LEBLOND, P.-J. TOULET

Jan Willem Korn est le fils d'une Mexicaine à la peau ambrée, belle en sa jeunesse non moins que durant toute sa vie, car elle mourut à vingt-cinq ans, brusquement phtisique, en un hôpital d'Amsterdam, — fils d'une Mexicaine prostituée et d'un marinier né natif de Scheveningue, Hendrik Korn. Jan Willem fut orphelin à quinze ans. Il alla loger chez des Juifs, les Broch, qui, non loin des entrepôts, dans la Rappenburgerstraat, tenaient des chambres avec un estaminet : *Ici l'on vend des boissons fortes*. Il fut manœuvre, puis ouvrier pour la taille du diamant. Il devint l'amant de la femme de Salomon Broch, son logeur, « car il portait aux flancs et dans la cervelle de virulents appétits de conquête, de lucre, d'actes effrénés et sans merci ». Il vola deux diamants. Il tua le mari de sa maîtresse qui le soupçonnait et aurait bien pu déposer une plainte en adultère ou lui donner un mauvais coup. Il partit vers les Montagnes Rocheuses qui sont loin d'Amsterdam. Il alla habiter dans la ville de l'or, Gold City. Il apprit l'anglais et à monter à cheval. Il aima une petite Indienne âgée de douze ans, « qui possédait l'étoffe d'une courtisane de génie ». C'était d'ailleurs la seule étoffe qu'elle possédât, car elle marchait à peu près nue. Comme Jan Willem Korn ne parlait que l'anglais et le hollandais, sa maîtresse lui parlait le petit nègre, qui est une langue qui

se comprend partout. « Toi mon maître, elle t'aimer dans son cœur. » Chirika (elle s'appelait Chirika) l'aimait donc bien. Mais un jour Jan Willem Korn surprit sa femme entre les bras de Joachino Venda, Portugais au teint olivâtre qui la désirait depuis qu'il l'avait vue. Willem Korn étendit Joachino Venda raide mort au milieu d'un spasme. Il faut vous dire que Joachino Venda (les Portugais sont toujours gais) avait violé Chirika. Et « Chirika, épouvantée dans son innocence, suppliante, encerclait ses genoux : Pas me tuer... lui me forcer... Une seconde, il hésita, il connut la miséricorde... mais il songea que désormais il n'aurait plus goût à cette chair. Il appuya de nouveau sur la gâchette, Chirika desserra son étreinte, elle tomba en arrière et mourut ». Les compagnons de Willem Korn dans Gold City voulurent le pendre. Ils se réunirent le soir chez le cabaretier Olaf. Willem Korn, qui n'avait pas peur, alla à la réunion. Il en sortit président du syndicat de Gold City U. S. A., un syndicat analogue à celui des critiques littéraires. Mais un jour le fleuve voisin envahit Gold City, comme le commercialisme submerge la critique indépendante. Creek Jaune franchit ses rives et, sans égards, opéra des noyades et des ruines. Ce fut un sinistre. La caisse aux pépites partit au long des vagues ; les aménagements fondaient comme des chalets de sucre ; et un vilain matin, Jan Willem Korn, en compagnie d'une vingtaine de garçons, tous plus pauvres que devant, se vit avec le seul bien d'avoir sauvé sa peau, son prestige, et, en outre, la valise jaune qu'il avait apportée d'Amsterdam.

Il s'en alla donc en Australie avec ses compagnons. Ils prirent d'assaut un château isolé, le château Darong. Il viola à peu de chose près miss Annie Darong, la fille du propriétaire, lequel tuèrent ses compagnons. On brûla le château aussi complètement que possible. Puis Jan Willem Korn, plein de délicatesse, emporta miss Annie Darong sur un navire. Miss Annie eut une fièvre céré-

brale. On l'aurait à moins. Willem Korn la soigna admirablement. Mais Annie voulait mourir. Un jour, sur le navire, elle pensa dans la mer se jeter du haut du bastingage; mais, plus prompt que l'idée, il la tenait déjà fortement par les hanches : « Ah! ah! on veut donc mourir. » Désormais il la surveilla plus étroitement. Si peu qu'elle dût rester seule, des menottes rivées à la muraille maintinrent ses poignets. L'horreur instinctive de la mort... la vigilance de Jan Willem Korn... Elle renonça à son dessein. Jan Willem Korn aimait Annie et il voulait se faire aimer d'elle. Ça, c'est une drôle d'idée.

Les voici dans le désert : Jan Willem Korn, surnommé maintenant « Tête brûlée », est chef d'une bande qui fait le commerce du bois d'ébène. On conduit les nègres en caravane sous le lourd soleil. Quelquefois un nègre s'arrête, quelqu'un s'écrie : « Qu'on le détache et qu'on le laisse en chemin ! »

Jan Willem Korn désapprouve, le trouvant inhumain, cet usage négrier d'abandonner sur place ce qui tombe aux soins du désert; et, n'étant pas, à proprement parler, sans pitié, il dispense au noir, heureux de la rapide échéance, deux balles de plomb, dans sa tête laineuse... Ensuite, un peu plus silencieux seulement, on se remet en chemin...

Mais Jan Willem Korn a toutes sortes de soins pour miss Annie qui vit en palanquin et qui est sa maîtresse, encore qu'elle n'ait jamais consenti à lui adresser la parole, car elle ne lui pardonne pas complètement d'avoir tué ses parents et brûlé son château... Enfin, les voici tous sur *le Cormoran*, navire discret qui traîne des nègres dans sa cale. Les hommes de l'équipage veulent se révolter. De son regard napoléonien, Willem Korn les calme et les dompte. Ce n'est rien. Tempête. Voie d'eau. On laisse les nègres à fond de cale, naturellement. Et l'équipage se répartit dans les canots. Dans l'un, Jan Willem Korn, Annie et son domestique Pieter Peets.

Le mol amour allait posséder Annie. Elle s'abandonna à son destin : « Je devrais vous haïr, je vous aime. » Alors il l'étreignit puissamment, et ils joignirent leurs lèvres. Ensuite, ce fut un flux abondant de paroles, comme si, amants pleins de ferveur, ils se retrouvaient après une longue, une interminable séparation.

— Comment te nommes-tu?

— Annie !

— Annie ! Annie !

Mue par une impulsion irrésistible, elle lui disait ses combats, les affres de sa haine changée, par quel puissant attrait, dans cet amour qui tout entière la remplissait maintenant d'extase. Et zim la boum ! et zim la la ! Ce n'est pas tout. Un navire italien les recueillit, les transporta à Gênes. Ils y vécurent. Quelle vie d'amour! Puis Annie soudain partit. Lui voulut l'oublier. En vain. Il parcourut le monde, vendit du tabac, du coton, des éponges, fut riche, riche... Entreprendre, marcher de l'avant, tel était son lot. Parfois il s'écriait, comme on pousse un cri de guerre : « Je suis Jan Willem Korn. » L'occasion de se fâcher à fond désormais lui manqua. Il ne tua plus. Et enfin, il se montrait honnête sans exagération, autant qu'il se peut dans l'art finassier d'acheter et de vendre...

Ils se retrouvèrent, après quelles péripéties ! Suivez-les ! Annie, qui en Australie avait reconstruit le château de ses pères, aimait toujours Willem Korn, qui avait tué ses pères et brûlé leur château, et qui, installé désormais à Amsterdam, avait pris pour cuisinière Esther Brown, sa première maîtresse, laquelle faisait excellemment la soupe de choux. Ils finirent par mourir tous les deux, car tout le monde finit par mourir. Ils s'aimaient encore. Et leur amour n'était pas un amour ordinaire...

Le roman de M. Mandelstamm n'est par un roman ordinaire, et son talent n'est pas non plus un talent ordinaire. Les jeunes écrivains n'ont plus le droit de choisir des sujets banaux. C'est un droit que seul M. Paul

Bourget possède encore. Il en use d'ailleurs amplement. Et je ne sais pas si cet amour singulier, né dans le cœur de l'aventurier qu'est Willem Korn, est un amour bien explicable ; mais, à la vérité, rien ne s'explique moins aisément que l'amour dans la vie. Il n'y a que les psychologues qui se piquent d'expliquer l'amour, parce qu'ils ignorent tout de la vie. L'idée qu'a cette charmante Annie de racheter son amour coupable pour l'assassin de ses parents, en fuyant son amant alors qu'elle ne parvient pas à fuir son amour, est, elle aussi, une idée singulière, et Valentin Mandelstamm, étudiant « l'amoralité » des hommes et des femmes, des Hollandais et des Australiennes, aurait dû nous montrer Annie aussi complètement amorale que le sympathique Jan Willem Korn. Et ce spectacle nous eût fait plaisir. M. Mandelstamm n'a pas osé nous donner ce spectacle, mais il nous a donné d'autres plaisirs. Je dirai seulement qu'il n'a pas eu besoin de faire effort pour que son héros fût amoral. La moralité est le plus souvent le résultat des milieux où l'on vit. C'est une vertu impersonnelle, la vertu la plus impersonnelle. Il était naturel que Jan Willem Korn, fils d'une prostituée et d'un marinier, orphelin à quinze ans, fût voleur peu de temps après, assassin le mois suivant, et enfin manquât de la morale élémentaire dont on se contente dans notre société soi-disant civilisée. J'aurais aimé une étude de l'amoral dans la vie vulgaire que nous vivons, dans une vie non traversée par des événements exceptionnels. Et il me semble qu'alors Valentin Mandelstamm aurait pu créer « un type ». Et il aurait eu assez de talent pour nous l'imposer. Ce sera, comme on dit, pour une autre fois. Il a laissé cette fois-ci sa fantaisie, joyeuse et grave, courir à travers le monde. Et sa fantaisie est charmante ou bien émouvante, jamais indifférente. Seule, son audace est insuffisante. Ces jeunes sont timides, bien timides. M. Mandelstamm n'a pas osé nous peindre un héros complètement « amoral ». Et, en somme, Jan Willem

Korn est extrêmement sympathique. Il commet quelques crimes. Qui donc n'en commet pas ici-bas! Mais il est enclin à accomplir aussi de bonnes actions. L'amour le rend veule dans la canaillerie. On accepterait d'être son fils, car on serait presque sûr d'être un honnête homme. C'est une certitude que bien peu de gens, à notre époque, peuvent avoir.

En tous cas, M. Mandelstamm peut être certain de nous avoir intéressés. Cela suffit. Et peut-on exiger davantage d'un romancier? Vous voyez, du moins, que M. Mandelstamm se croit obligé de chercher l'intérêt dans la complication des aventures, la bizarrerie du sujet et l'étrangeté des personnages. Innovons, innovons. Il faut que les jeunes innovent. Grâce aux romanciers célèbres d'aujourd'hui, la banalité elle-même nous paraît banale. Cherchez, par exemple, des héros nouveaux, car il importe avant tout d'éviter l'odieuse banalité. M. P.-J. Toulet, qui a beaucoup d'esprit et beaucoup d'élégance, a pensé judicieusement — ces jeunes gens sont si raisonnables! — que les héros les plus anciens étaient peut-être les plus nouveaux, et il a ressuscité don Quichotte, qui n'était pas tout à fait mort. *Le Mariage de don Quichotte!* Don Quichotte va-t-il se marier? Il lui reste donc une faute à commettre? Et est-ce cette aimable faute qui le rajeunira? P.-J. Toulet le rajeunit presque. La grâce un peu lente de son style rend du moins son vieux héros souriant. Peut-être est-il permis de penser que P.-J. Toulet, qui n'a pas oublié Anatole France et les charmes soigneux de son style, a tort de se livrer à des facéties de ce genre : « A ce moment, une jeune fille entra, si jolie, que Sancho en perdit plusieurs bouchées et le fil de son récit. » Nous ne perdrons rien de ce livre, même si entrent de jolies filles, car le livre a mille séductions et il enferme, en outre, beaucoup d'idées philosophiques qui sont, le plus souvent, d'une clarté parfaite. Et nous souhaitons que ce don Quichotte soit aussi célèbre dans l'univers que le fut son ancêtre,

et que la postérité unisse les deux noms de Cervantès et de P.-J. Toulet. Sérieusement, dites-moi ce qui constitue la gloire, et êtes-vous bien sûrs que Cervantès serait aussi célèbre, si, au lieu de publier son livre au XVIe siècle, le malin ! il l'avait publié de nos jours, après la rentrée des Chambres, au lendemain du Grand Prix ? Après tout, Cervantès ou son éditeur avait peut-être fait une grande publicité dans les journaux du temps ?

P.-J. Toulet rappelle Cervantès ou, tout au moins, don Quichotte. Marius-Ary Leblond rappelle ou rappellent les Goncourt. Est-ce parce qu'ils sont deux qu'ils ont cru devoir prendre de tels modèles ? Marius-Ary Leblond écrit ou écrivent ainsi :

... En lassitude de saule, un attendrissement lui venait ; son âme, tout son être se prenait d'une sorte d'alanguissement ; il penchait en souplesse comme une taille amollie, flexible d'avoir trop dansé. Ses yeux s'habituèrent aux teintes crépusculaires des toiles, à des clartés supra-terrestres.

Et soudain... Voici que le redressait l'éclair d'un étonnement.

Tu parles ! Comme disait Jan Willem Korn à miss Annie qui gardait le silence...

Au reste, Marius-Ary Leblond aggrave ou aggravent son cas ou leurs cas par une préface bizarre, bizarre. Il veut ou ils veulent renouveler la langue française. En vérité ! — Ils blâment le style des Mühlfeld (*sic*). Je le blâme avec eux, comme eux. Mais pourquoi citer un Mühlfeld ? A qui donc peut venir l'idée de citer un Mühlfeld ? A qui importe le style d'un Mühlfeld ? Mühlfeld, enfin, qu'est-ce que c'est que ça ? Alors, Marius-Ary Leblond ne veut pas que les Français écrivent comme Mühlfeld. La pensée ne peut pas leur venir d'écrire aussi mal ! Et Marius-Ary Leblond adresse une lettre-préface à Léon Bourgeois (parfaitement !) pour qu'il combatte les effets déplorables du nationalisme lit-

téraire (*sic*) et pour qu'il facilite l'accès du Dictionnaire de l'Académie à des mots nouveaux comme *dialyser*, *s'osmoser*, *décanter*, *déhiscence*, *polariser*, *sublimer*, *aphylles*, *arboricole :* de jolis, de bien jolis mots, n'est ce pas ! pour un roman parisien. Il y a trop, beaucoup trop de ces jolis, de ces bien jolis mots dans le roman parisien de Marius-Ary Leblond : *les Vies parallèles*. Et les critiques attaqueront peut-être ce roman parce qu'il leur donne trop le sentiment de leur infériorité. Les critiques, en effet, sont le plus souvent obligés de comprendre pour admirer. M. Marius-Ary Leblond nous prouve que c'est quelquefois pour eux une effroyable obligation. J'ai beaucoup admiré *les Vies parallèles* quand je les ai comprises. Je les ai rarement comprises. Pourquoi donc Marius-Ary Leblond cherche-t-il avec frénésie l'originalité dans la complication, l'élégance et la délicatesse dans l'afféterie et la prétention, lui qui est parfois simple avec bonheur. Et d'ailleurs il y a tant d'idées fines, si fines dans *les Vies parallèles*, et des paysages exquis, et de gracieuses dissertations. Et il y a aussi des jeunes filles pleines d'attraits.

Les jeunes écrivains sont obligés de se mettre longuement à l'affût pour découvrir l'originalité. Cette originalité que Marius-Ary Leblond a cherchée dans l'obscurité et l'affectation, Jean Deuzèle — et il débute — l'a peut-être trouvée, je crois vraiment qu'il l'a trouvée dans la simplicité et dans la clarté. Il y a un grand drame dans son petit roman : *la Maison vide*. Peu de personnages, pas d'action, pas de vie, direz-vous. Et cependant la vie est intense en ce livre d'analyse et de raisonnement. André Martyne a épousé Madeleine Fresnal, jeune fille agréable et insignifiante. Tout à coup, André Martyne, jeune et apparemment plein de santé vigoureuse, apprend qu'il est atteint d'une maladie qu'on ne guérit pas. C'est une maladie invisible, connue à peine, et que nul symptôme ne révèle avant les temps proches de la mort. Cette maladie exige trois ans pour accomplir son

œuvre. Que fera André Martyne qui, à vingt-cinq ans, se sent mourir? Il cherche les consolations dans les plaisirs, en vain; dans le travail, en vain. Il veut se suicider. Il ne peut. Mais sa femme est témoin des douleurs morales qu'il ne peut complètement cacher. Elle s'étonne, elle s'inquiète. Elle souffre. La souffrance donne l'éveil à son âme. Et cette frivole jeune femme comprend peu à peu ses devoirs d'épouse et de mère. Elle s'unit intellectuellement à André qui va mourir. Et celui-ci peut lui dire avec une satisfaction douloureuse : Je vais mourir, mais je ne te laisserai pas. Mes pensées, mes croyances, mes opinions, mes travers aussi tu les as fidèlement recueillis, et je sais, ma bonne compagne, que, devinant ton rôle avant de l'avoir compris, depuis longtemps tu n'a pas de désir plus vif que de façonner, à l'image de la mienne, ton âme de jeune femme simple et tendre. Il dit, et tous deux pensent à l'éducation de leur enfant. Et il meurt avec sérénité. Il meurt. Et je ne pense pas qu'il y ait rien de plus dramatique que ce livre sans événements. C'est d'une psychologie merveilleuse en sa divination. C'est un peu effrayant, c'est émouvant, c'est touchant. Le héros est d'un stoïcisme discret, admirable pour cela. Il se résigne à la mort parce qu'il a légué à sa femme et, par conséquent, à son fils ses plus intimes sentiments, son âme, un idéal. Ce jeune mourant lègue ainsi à ceux qui survivent un bel exemple. Nous serons sages de le retenir. Et nous serons sages de retenir le nom de Jean Deuzèle qui a osé simplement, doucement entreprendre une œuvre rare, qui l'a traitée sans emphase et qui a su l'écrire avec sobriété, avec force, avec délicatesse, avec pureté. Oui, il faut retenir le nom de Jean Deuzèle.

21 juin 1902.

L'ASSOCIATION DES CRITIQUES LITTÉRAIRES

Lettre ouverte à M. Eugène Ledrain

Comment! Nous formons une association des critiques littéraires et, qui plus est, une association syndicale, et vous ne faites pas partie de cette association, ou, si j'ose dire, de ce syndicat! Pendez-vous, mon éminent confrère. D'abord, il faut faire partie de toutes les associations, et particulièrement de toutes les associations syndicales, car le syndicat, comme l'ont affirmé des politiciens illustres, ce n'est pas seulement le présent, c'est l'avenir. L'avenir est à Dieu, disait Victor Hugo. Depuis que Dieu a résigné certains de ses pouvoirs, l'avenir est au syndicat!

En vérité, le syndicat des critiques littéraires peut-il faire du bien? Je vous le dirai plus tard. Mais je sais que les critiques littéraires sont réunis en syndicat, et c'est déjà un bien. Prétendez-vous que ce syndicat est totalement inutile? Je vais immédiatement vous prouver le contraire. Quelques-uns de ceux qui ont signé le premier appel à leurs confrères annoncent déjà qu'ils se retireront de l'association dont ils avaient avant tous les autres reconnu le besoin : et cela démontre que la création de cette association les a fait réfléchir : ils n'en avaient peut-être pas l'habitude. D'autres qui, ne venant pas aux réunions constitutives, avaient donné mandat spécial à plusieurs amis de les faire élire membres du comité, — car toute association syndicale a un comité, et ce n'est pas la moindre beauté des associations et des

syndicats, — se sont retirés hier ou se retireront demain d'un groupement qui a méconnu leurs aptitudes ou qui s'est insuffisamment inspiré de leurs désirs. Voilà donc que la formation d'un syndicat nous fait connaître les hommes et les critiques que jusqu'alors nous n'avions pas connus ou que nous n'avions pas pénétrés jusqu'au fond de leur âme, à la façon des vrais psychologues et de M. Paul Bourget.

Ensuite, — ne riez pas, — l'association des critiques littéraires a un programme. Il faut bien que toutes les réunions d'hommes aient des programmes pour que, enfin, ils sachent exactement sur quels points précis il convient qu'ils ne s'entendent pas ou qu'ils ne s'entendent du moins qu'après avoir suffisamment obscurci par leurs débats les questions qui, tout d'abord, leur semblaient être d'une clarté éblouissante.

Obligera-t-on les éditeurs à « faire le service » régulier des livres qu'ils publient à tous ceux qui sont critiques littéraires ou qui veulent bien prendre ce titre, somme toute, assez peu enviable ? Cela dépend de nous. A vrai dire, cela dépend surtout des éditeurs. Étant donné le prix qu'ils paient le volume à l'auteur qui l'écrit, ils peuvent bien, sans courir aucun risque de se ruiner, l'envoyer au critique qui ne le lit pas. Mais, dites-vous, comment contraindre un éditeur à faire part d'un ouvrage à un critique qui est critique sans l'être, tout en l'étant, qui est à coup sûr critique de tempérament, mais qui n'a pas de journal ou pas de revue pour manifester son tempérament? Je veux l'ignorer. Mais il est tant de critiques honoraires ou de critiques stagiaires qui sont ambitieux de recevoir des livres dont, à coup sûr, ils ne parleront pas, mais dont ils voudraient parler s'ils savaient où, alors qu'il est tant de critiques actifs qui se plairaient à ne jamais recevoir tels ou tels livres afin d'être complètement dispensés d'en entretenir le public, le bon, le si bon public. Eh bien ! il faut « faire une moyenne ». Les éditeurs qui connaissent la vie (les au-

teurs le savent et pourtant ne sont pas payés pour le savoir!) sont prêts à établir cette moyenne. Aidons-les.

Mais notre œuvre peut être plus belle encore : nous pouvons, ah! oui, nous pouvons forcer tous les directeurs de journaux et de revues à prendre (écoute-moi, Letellier) des critiques littéraires, mais, là, de vrais critiques littéraires, comme quelques-uns de nos confrères que je ne veux pas nommer, car j'aurais peur de les compromettre, mettons, par exemple : comme vous et moi. Cette intention, qui est une volonté, cette volonté que nous saurons traduire en des réalités, n'est nullement banale. Et vous avouerez qu'il faut noter en toute hâte ce qui n'est pas banal, provenant des critiques littéraires. En effet, tous les syndicats contemporains se fondent pour diminuer les effets de la concurrence, les critiques littéraires fondent un syndicat pour développer la concurrence. Le voilà bien, le syndicat du xxe siècle!

Il est entendu, d'ailleurs, que, cédant à nos persuasives instances, les éditeurs ne donneront de publicité payée qu'aux journaux et aux revues qui auront un critique littéraire. De cette façon, lorsque la publicité payée aura proclamé, aura dès la première heure proclamé que Félicien Champsaur a dépassé Balzac, le critique littéraire — moins payé — arrivera (bon dernier!) pour affirmer, à qui ne voudra plus l'entendre, qu'il n'y a rien, absolument rien dans Balzac qui excuse une pareille imputation. Nous verrons alors qui l'emportera, ou de la publicité qui est trop payée, ou du critique littéraire qui ne l'est pas assez! N'avez-vous aucun goût pour cette expérience?

Mais ce n'est pas fini. Avec les critiques littéraires, il faut s'attendre à tout. Ces critiques réunis en syndicat ont décidé de découvrir, de révéler quelques « jeunes ». Entre nous, ça les changera! Pour cette héroïque entreprise, il fallait, paraît-il, se grouper, car l'union seule fait la force, et, s'il y a des coups à recevoir, il importe d'être plusieurs pour se les partager. Donc, les critiques

syndiqués révéleront, au prochain hiver, les jeunes écrivains, en des conférences qui, j'ose l'espérer, attireront tout Paris. Mais quels « jeunes » exalterons-nous ainsi? Je réclame seulement qu'au monde on ne révèle pas d'académiciens, car les uns sont assez connus ou même le sont trop, les autres sont trop ignorés pour qu'il soit jamais possible de les faire connaître. Qui donc alors pourrons-nous utilement découvrir? Certains, j'en ai peur, feront surgir dans la gloire un Fezensac-Montesquiou ou un Lucien Mühlfeld, ou peut-être un Wiener (ah ! ses aïeux !) qu'on nomme de Croisset dans les antichambres de grandes maisons ou chez Arthur Meyer! Quant à moi qui désire, si mes confrères y consentent, coopérer à ces révélations oratoires, j'espère bien inventer tout au moins quelque Frédéric Masson! M. de Freycinet disait, à propos d'un critique enclin, paraît-il, à vanter les hommes en place : « Je suis bien content. Il a couvert d'éloges vingt-sept académiciens. Il m'a épargné ! » En leurs conférences révélatrices, les critiques littéraires épargneront les académiciens. Et si plusieurs, parmi nous, se trompent sur la qualité des Jean Lorrain ou autres Mirbeau qu'ils proposeront à l'admiration des foules, peut-être que quelqu'un, — qui sait? — le moins notoire parmi les critiques syndiqués, apportera sur un point, sur un homme, un témoignage décisif au grand procès perpétuellement ouvert entre les écrivains qui publient trop de livres et le public qui n'en achète pas assez. Et voilà pourquoi il était sage de fonder une association des critiques littéraires !

Et peut-être parviendrons-nous — les syndicats sont aujourd'hui si puissants! — à ressusciter la critique littéraire indépendante. Un rêve! Un beau rêve, en tous cas. Ah ! si nous parvenions à réaliser ce rêve! Gustave Planche, qui n'était pas aussi bête que certains critiques d'aujourd'hui le paraissent, écrivait jadis : « Qu'un talent sérieux et indépendant ne compte pas sur l'appui de la plupart des critiques. Ils savent encourager les

esprits médiocres, flatter l'orgueil uni à l'opulence, aplanir la route devant ceux qu'ils ne craignent pas de voir arriver; ils n'ont que dédain pour celui qui peut devenir leur émule. » Plus que jamais il convient d'écrire ces lignes, de prononcer ce jugement. Si la critique littéraire est si prodigieusement abaissée aujourd'hui, que nous en sommes à nous demander même si elle existe, ce n'est pas parce que la coalition des éditeurs et des directeurs de journaux l'écrase, ce n'est pas parce que l'industrie littéraire envahit tout, ce n'est pas parce que les rastaquouères, parce que les chevaliers d'industrie de la littérature se multiplient, qui dépensent 20.000 francs pour lancer un roman, c'est parce que le caractère — je ne permets pas de juger le talent — de certains critiques est monstrueusement avili. C'est parce qu'il y a des « léporides » de la critique qui dressent les oreilles à chaque péril, qui ne se demandent même plus qui ils peuvent juger, mais qui s'en vont parmi la littérature cherchant perpétuellement qui donc ils pourront avantageusement flatter, qui ne distinguent systématiquement les jeunes que s'ils sont riches ou s'ils sont vraiment de vieille aristocratie française comme M. Wiener, ou s'ils ont des familles notables dans la bourgeoisie, possédant un salon ou quelque chose y ressemblant, ou s'ils appartiennent à un clan assez bruyant pour qu'il soit difficile de le mépriser silencieusement, ou si, enfin, ils font partie d'une majorité quelconque qui peut être haïssable, mais qui est du moins une majorité, qui, d'autre part, accablent de louanges verbales les livres ou les auteurs sur lesquels ils se garderaient d'écrire un seul mot, car c'est trop dangereux... mais, enfin, on ne sait jamais ce qui peut arriver...

On m'a conté cette agréable anecdote. Un abonné disait au directeur d'un journal : « Votre critique littéraire abuse du droit qu'ont les écrivains d'être médiocres. Et puis, il avilit tous les livres qu'il touche. Il loue ignominieusement et ne sait que louer, etc. — Ah !

interrompit le directeur, vous avez mille fois raison. *Pour moi, il y a longtemps déjà que je ne le lis plus!* » Eh bien! l'association syndicale des critiques littéraires peut diminuer le nombre de ces critiques que leurs directeurs eux-mêmes ne lisent plus. Et, notez-le, s'il y a beaucoup de ces critiques domestiqués, de ces valets de la littérature, il suffit de quelques critiques indépendants étroitement unis pour combattre efficacement leur déprimante influence. Par conséquent, il est indispensable qu'aucun des critiques indépendants — et vous, monsieur Ledrain, vous êtes l'un des premiers! — ne déserte. Il faut que tous s'empressent à cette association, capable d'accomplir petit à petit une bonne besogne de désinfection littéraire.

Certes, l'association est seulement à ses débuts. MM. Brunetière, Doumic, Lemaître, Rod, Faguet, France ne sont pas inscrits parmi ses membres. Mais ils viendront à nous. Et puis, vous savez, nous examinerons sérieusement leurs titres! Venez-y vous-même. Tous les arguments que vous donnez contre l'association naissante sont excellents, car ils doivent vous entraîner à entrer dans l'association. Entrez-y. L'association des critiques littéraires, comme toute association qui se respecte, ou qui respecte, tout au moins, quelques-uns de ses membres, exige seulement deux parrains pour tout candidat, et une faible cotisation et une ardeur sans seconde à opérer l'assainissement moral de la littérature, et aussi de la critique. Entrez-y. Notre syndicat ne décrétera jamais la grève, mais conviera tous ses adhérents à l'action énergique et sans trêve. Entrez-y, et nous ferons une bonne besogne sous la vice-présidence de Marcel Ballot, qui sourira narquoisement sans rien dire, de Francis Chevassu, qui dira quelque chose, ce qui nous fera sourire, car il a de l'esprit, et sous la présidence de Gaston Deschamps, qu'il suffit de nommer, n'est-ce pas!...

28 juin 1902.

TAINE : A PROPOS DE SA VIE ET DE SA CORRESPONDANCE

Notre époque est formée maintenant à professer des admirations contradictoires. La suprématie intellectuelle et morale de Taine fut fondée au temps où l'on avait encore des admirations exclusives. Taine fut probablement ce qu'on appelle un grand penseur, le dernier ou l'avant-dernier des grands penseurs. Il fut, en tous cas, un penseur persévérant. Il pensa toute sa vie avec sincérité. Il fut conduit par cette sincérité même à penser diversement sur les même sujets, et à fournir, à tous les champions des doctrines les plus opposées, des arguments non sans force en faveur de leurs doctrines hostiles. Pendant plus de cinquante années, Taine élabora une conception du monde. Et cette patience éminente reste comme l'un des plus rares exemples que le siècle passé fournit au siècle présent. Il advint que les historiens estimaient Taine surtout pour ses œuvres littéraires, il advint que les littérateurs le vantaient principalement pour ses œuvres philosophiques et que les philosophes goûtaient principalement ses ouvrages d'histoire. Quant à ses œuvres humoristiques, tous les louaient à qui mieux mieux, car tous, au fond, se croyaient en droit de les dédaigner un peu. Et Taine pensait, il pensait encore, il pensait toujours. Et cela était sans banalité.

Parce que Taine pensait avec sincérité et avec force, il crut pouvoir penser systématiquement. C'est un pro-

digieux témoignage de la faiblesse humaine que cette frénétique inclination de tous ceux qui pensent avec force et sincérité à ériger leurs pensées en systèmes, et à tout expliquer d'après le système qu'ils ont hâtivement conçu. Il faut que l'homme réduise tout à sa mesure. C'est une obligation à laquelle jamais il ne se pourra soustraire. Et toujours nous considérons comme une preuve décisive de sa supériorité ce penchant qui démontre péremptoirement son infériorité.

On peut se demander tout au moins si le temps n'est point passé de ces gigantesques et fragiles constructions de l'intelligence des hommes. La gloire de Taine persiste et se prolonge parce qu'il fut le dernier qui se risqua à tout embrasser de son regard, et à formuler les lois, toutes les lois d'après lesquelles se développe la vie intellectuelle et morale des nations et des hommes. Il fut le dernier. Est-ce parce que le succès merveilleux de son immense entreprise doit décourager, dans la suite, les entreprises analogues; ou bien, est-ce parce que l'insuccès caractéristique de sa tentative grandiose était une leçon trop claire pour les penseurs qui venaient après lui? L'avenir le dira. Laissons à l'avenir le soin de prononcer quelques jugements.

Bref, il s'adonna, durant de longs jours, à perfectionner son système et à expliquer par lui tous les phénomènes. Il bâtit donc une œuvre importante. C'est d'abord par sa masse que son œuvre retient nos admirations éblouies. Il n'est plus, aujourd'hui, d'œuvre si colossale. Il n'est pas non plus d'écrivains qui ne se consacrent visiblement, dans la seconde moitié de leur œuvre, à contredire la première moitié et à l'anéantir. C'est peut-être à ce résultat regrettable que Taine arriva, mais il est permis de croire qu'il ne s'aperçut pas que ses doctrines systématiques l'entraînaient, selon les temps, à des conclusions contraires, et qu'enfin, entre les conclusions de la première heure et des premiers travaux et les conclusions de la dernière heure et des derniers ouvrages, il

était de toute nécessité de choisir. Ses admirateurs enthousiastes refusèrent eux aussi d'opérer ce choix indispensable. Et ceux mêmes qui étaient rebelles à accepter ses conclusions quelles qu'elles fussent, se flattaient du moins d'admirer Taine sans réserve pour l'excellence de son incomparable méthode. Et il se fit autour de l'œuvre gigantesque de Taine, et autour de son nom, un travail étrange d'agrégation ; et c'est à cette œuvre et à cet homme qu'on rapportait, comme à un point de comparaison inévitable, tout ce qui se faisait dès lors. Quelques-uns subissaient ardemment son influence, moins tyrannique, en somme, qu'il ne paraît d'abord, et, parce que beaucoup exprimaient l'ambition de se soustraire à cette influence, cela augmentait cette influence même en multipliant l'ardeur de ceux qui considéraient comme un titre d'honneur, comme une noblesse et, si j'ose dire, comme un privilège singulier, de s'y soumettre.

Nous croyons être libres, nous nous proclamons dégagés de toutes les contraintes! Et je crois que jamais nous n'avons été plus avides d'en supporter quelqu'une. Parce que Taine, seul en cette dernière partie du XIXe siècle, offrait l'aspect d'un guide rigoureux, c'est sous sa conduite que tous ou presque tous voulurent marcher dans le champ illimité des combinaisons intellectuelles. Les écrivains veulent avoir des maîtres. Il n'est pas de catégorie sociale qui soit plus disposée à servir que la catégorie des écrivains. Et c'est pourquoi de nos jours pullulent les écoles, alors que sont rares, infiniment rares ceux qui sont vraiment des chefs. Parce que Taine avait réellement les allures d'un maître, et le ton, et le geste, les disciples en foule se groupèrent autour de lui, moins soucieux des enseignements qu'ambitieux d'obéir. Taine eut donc, tant est grande la ferveur d'obéissance des littérateurs contemporains, des disciples si nombreux qu'il n'eut pas besoin d'avoir de nombreux détracteurs pour conquérir une gloire solide et

pour la maintenir longuement. Taine sera peut-être un des derniers écrivains dont la suprématie aura été fondée par ses admirateurs et non par ses détracteurs. Il eut des détracteurs parcellaires. Il eut des admirateurs d'ensemble. C'est par eux que dure sa gloire.

Mais Taine fut associé à Renan, je veux dire qu'il lui fut opposé. C'était d'ailleurs la plus utile façon dont il pût lui être associé. Oui, Renan parut seul digne d'être associé à Taine, seul capable de supporter, sans périr, une pareille association. Je pense, pour ma part, que nul esprit contemporain n'était plus semblable à Taine que Renan. Renan était aussi amoureux que Taine de l'affirmation précise et de la vérité catégorique. Nul autant que Renan, si ce n'est Taine, ne fut disposé à l'affirmation. Mais Renan était un amoureux circonspect de la vérité démontrée. Il savait qu'on ne conquiert la vérité que par une stratégie prudente; et il savait enfin que nous avons peu d'éléments pour aboutir à cette conquête. Les quelques vérités affirmées par lui étaient donc inébranlables. Combien fragiles et précaires les vérités déduites, induites, supposées par Taine! Il n'est plus possible de combattre les quelques vérités admises par Renan : les faits détruisent incessamment les *vérités* innombrables décrétées par Taine. L'œuvre de Taine est une école de doute : l'œuvre de Renan est une école de certitude. J'alléguerai, sans craindre un démenti sérieux, que les contemporains portés à affirmer fortement sont les disciples de Renan, et que les esprits *douteurs* procèdent, en somme, de Taine.

Une influence générale comme celle qu'on attribue judicieusement à Taine est forcément très vague. Rien ne le prouve mieux que l'étude, si consciencieuse et presque trop complète, par laquelle M. Victor Giraud prétend déterminer cette influence. M. Victor Giraud reconnaît implicitement que l'action de Taine ne s'exerce point sur les conclusions auxquelles aboutissent ceux qu'il tient pour ses disciples. Si M. Brunetière, M. Fa-

guet, M. Lemaître, M. France, M. Barrès, M. de Vogüé, M. Bourget, — toujours lui, lui partout! — M. Doumic, M. Hennequin procèdent tous de Taine, il faut avouer que les disciples de Taine ne s'entendent guère entre eux. Faut-il dire, du moins, que Taine leur fournit une méthode excellente pour se mieux combattre et des arguments pour prolonger leurs luttes. On discerne l'effort de M. Victor Giraud pour démontrer que Taine fut aussi puissant sur les philosophes que sur les historiens, que sur les critiques littéraires ou sur les romanciers ou même sur les poètes. On acceptera plutôt cette observation :

Tous les maîtres de la critique contemporaine, M. Lemaître comme M. de Vogüé, M. Faguet comme M. Brunetière, se tournent maintenant et de plus en plus vers l'étude des questions politiques et sociales. Tous, comme attirés et séduits par l'exemple de Taine, comme désireux de rivaliser avec lui, de reproduire en eux son évolution, de compléter, de corriger peut-être et d'achever son œuvre, nous les voyons appliquer à l'examen de ces délicats problèmes le tact exquis, la pénétration critique, le sens délié des complexes réalités morales, en un mot l'esprit de finesse que leur a départi la nature et qu'ils ont aiguisé par la pratique assidue des bonnes lettres.

Et c'est là justement que nous saisissons ce qu'il y a d'arbitraire dans l'effort accompli pour déterminer l'influence d'un homme sur un temps. Est-ce à cause de Taine que tous les critiques littéraires maintenant se tournent, comme dit M. Giraud, vers l'étude des questions politiques et sociales. Cependant M. Lemaître et M. France, qui donnent précisément, avec la pétulance la plus impérieuse et la plus persuasive, et si séduisante, au surplus! des conclusions politiques et sociales, sont vraisemblablement les critiques qui ont le plus échappé à l'empire de Taine. Et, entre parenthèse, ces deux exemples illustres vérifient mon affirmation précédente :

M. Lemaître et M. France sont les contemporains les plus qualifiés pour se dire les disciples de Renan, et ce sont eux qui se croient le mieux en possession de la vérité politique et sociale, et qui sont le plus amoureux de cette vérité... Mais, d'autre part, en dépit de M. Victor Giraud et des apparences, ne sont-ce pas, plutôt que Taine, les événements qui ont engagé les critiques littéraires à examiner et à « solutionner » les délicats problèmes dont parle M. Giraud? Nous voulons tout expliquer. C'est pourquoi nous attribuons à la force précise d'un homme ce qui provient de la force imprécise des événements. Et, de même, si Taine parut exercer une influence si colossale sur les hommes de son temps, et si les œuvres de tous paraissent être imprégnées de son œuvre, n'est-ce pas simplement parce que l'évolution indistincte, obscure des esprits et des idées amenait presque nécessairement tous les hommes à concevoir le monde et la vie du monde de la même façon? Taine a subi plus profondément que les autres l'influence générale de l'évolution, et c'est pour cela qu'il est plus que les autres représentatif. Et c'est pour cela qu'on lui attribue à lui-même une action due seulement à cette évolution universelle qu'il a personnifiée. Un penseur est grand dans la mesure où il permet cette confusion entre cette évolution imperceptible des esprits et son œuvre propre. Taine est un grand penseur.

Peut-être serait-il plus grand s'il avait été moins systématique. Mais il aurait paru grand moins aisément. Et voyez où nous conduit M. Giraud, le plus méticuleux et le mieux documenté de ses admirateurs. Il conclut. Penseur, Taine est débordé par les faits et par ses observations mêmes. Tout son système philosophique, prématurément conçu, est désormais caduc.

Écrivain, Taine demeure, au contraire, très grand. Son style dominateur, « cette langue qui parle si bien à l'intelligence et à l'imagination tout ensemble, ce riche déploiement de pensées fortement liées et d'images sans

cesse jaillissantes, ce mouvement rapide et continu, ce souffle puissant, large, élevé qui semble résonner à travers un clairon d'airain(!), cette fécondité inépuisable d'invention verbale, cette verve poétique » : voilà, d'après M. Giraud, les qualités admirables avec lesquelles Taine exprime son besoin passionné de persuader, de convaincre, de ravir l'intelligence et d'obtenir l'adhésion de la volonté. Certes, on peut ne point accepter tout entière l'ample énumération de M. Giraud et, je crois, par exemple, que l'invention verbale de Taine n'était point d'une inépuisable fécondité. Mais si Taine est, comme, en effet, je le pense, un très grand écrivain, il est grand par des qualités toutes personnelles, qui résultent de son tempérament intellectuel et qui, par conséquent, sont mal propres à être imitées. Un écrivain est grand par ce qui l'isole. L'originalité du style est incomparable en Taine; c'est ce qui fait surtout sa grandeur et lui marque sa place en notre littérature.

Hélas! Taine est plus isolé encore — et plus grand — par la sincérité de son âme. C'est un malheur pour notre temps que les écrivains puissent se distinguer de la foule par leur sincérité. M. Boutroux écrit avec une impressionnante discrétion :

L'exemple d'une grande intelligence et d'une grande âme vouée toute à la recherche sincère de la vérité sera en tout temps réconfortant et salutaire. C'est un des côtés par lesquels Taine nous a frappés d'abord. Il nous enseignait que la science n'est faite ni pour satisfaire nos désirs, ni pour les contrarier, mais pour trouver et démontrer la vérité; elle aussi est une religion.

Le grand exemple que donne Taine aux générations actuelles est donc un exemple moral. Le plus hostile à la pensée de Taine proclamera la beauté de cet exemple en lisant cette grave *Correspondance de Jeunesse* où paraît la doctrine de Taine, où paraît plus encore sa merveilleuse sincérité. Nous sourions presque des

hommes consciencieux. Et quand nous disons qu'un écrivain est infiniment consciencieux, nous le disons par ironie et comme pour marquer qu'il est, pour le reste, au-dessous du médiocre et que sa scrupuleuse conscience accuse sa médiocrité. Taine a prouvé que la conscience peut être la supériorité de l'écrivain. Tant il fut sincère, il supporta que son système fût perpétuellement démoli par sa sincérité même. Et c'est sa sincérité foncière, sa probité essentielle qui élargit son système. Le prestige de Taine n'est pas près de décroître, car nul écrivain de nos jours n'a entrepris d'être sincère aussi héroïquement et systématiquement qu'il le fut.

5 juillet 1902.

DE LA NICHINA
AUX NUITS CHAUDES DU CAP FRANÇAIS

Hugues Rebell

Certes, ces nuits sont très chaudes, et ce Cap est bien français. On y rencontre des négresses qui ont dans leurs propos et dans leurs actions moins de retenue que n'en auraient des blanches — et des blanches qui se conduisent comme nulle négresse n'oserait. Ce roman, qui n'est peut-être pas immoral, n'est certainement pas un roman moral. Il ne concourt à aucune œuvre d'éducation. Il prouve une fois de plus que l'art et la morale entretiennent entre eux de médiocres rapports. Il y a tant d'art, en effet, dans ce livre palpitant d'Hugues Rebell, tant d'art et tant de naturel! Du naturel, il y en a partout. Les héroïnes du livre cèdent à la nature qui les pousse plutôt à satisfaire leurs instincts qu'à les comprimer. Et nous voyons de beaux drames tumultueux. Qui donc aimerez-vous mieux ou détesterez vous davantage? Zinga, la séduisante et criminelle négresse, ou Dodue-Fleurie, grossièrement belle et bassement ambitieuse, ou la coupable Mme Gourgueil, ou l'inconsciente Mme de Létang, ou l'énigmatique Agathe ou sa trop chère Antoinette, ou M. Dubousquens, dont les amours imprévues s'expliquent assez difficilement, ou le rogue prédicant Goring, ou l'abbé de la Pouyade, aimable à l'excès, ou le mulâtre Figeroux, qui a des vices d'homme très civilisé? Je ne sais. Je ne veux pas savoir. Il vaut mieux penser que vous haïrez tous ces

personnages qui nous donnent à profusion de mauvais exemples, des exemples d'autant plus mauvais qu'ils nous sont donnés avec plus d'agrément.

Tous ces gens-là sont très primitifs. Cela est certain parce que ceux qui vivaient, il y a plus d'un siècle, au Cap Français, ne sont pas très différents de ceux qui vivent maintenant à Paris. Ils avaient de la franchise, une certaine franchise jusque dans leurs crimes et dans leurs vices, et nous mettons de l'hypocrisie jusque dans nos vertus. C'est le progrès! Ils cédaient alors à leurs passions; nous y cédons aussi. Mais, tandis que nos ancêtres agissaient le plus qu'ils pouvaient et parlaient le moins possible, nous bavardons sans agir. En considérant les héroïnes de Hugues Rebell, on est presque enclin à croire qu'elles ne parlaient pas assez et qu'elles agissaient trop. Mais leurs actions étaient spontanées. La passion les excitait, une passion simple et toute-puissante. Quelle passion? L'amour. Quel amour? L'amour physique. En ce temps-là, les hommes et les femmes ne cherchaient pas midi à quatorze heures. Ils ne discutaient pas à perte de vue sur les caractères de l'entraînement qui les mêlait intimement les uns aux autres. Ils ne « s'arrêtaient pas pour se regarder marcher ». Ils ne faisaient pas de psychologie. Auprès de Dieu, cela doit être pour eux une grande excuse. C'est bien ce que pense dans les *Nuits chaudes* l'abbé de la Pouyade. Quel feu, quelle fougue, quelle frénésie!

Dans l'œuvre entière de Hugues Rebell, c'est le même feu, la même fougue, la même frénésie. Qu'il nous conte, comme aujourd'hui, les aventures singulières des colons de quelque Saint-Domingue aux temps troublés de l'émancipation des nègres et d'abord des négresses, qu'il nous renvoie à l'heureuse époque où prospérait la *Nichina*, à l'époque plus lointaine encore, mais non moins heureuse, où les élégants de Rome s'amusaient à Baïa, qu'il déroule devant nos yeux éblouis les drames véhéments qui se développent dans les ombres incer-

taines de la Camorra, qu'il ressuscite les temps à peine morts du second Empire et rappelle pour nous charmer les aventures un peu confuses de la *Femme qui a connu l'Empereur*, les qualités de Hugues Rebell sont partout identiques et partout excellentes, éminentes, exceptionnelles, j'allais dire admirables. Si je l'ai dit, je ne m'en dédis pas.

Rien n'est rare comme l'originalité. C'est d'ailleurs ce qui la rend originale. Hugues Rebell est original au plus haut point. Il l'est sans effort, et sans prétendre à l'être, et tout naturellement. C'est la meilleure façon de l'être, la seule. Les œuvres de Hugues Rebell sont de merveilleuses psychologies en action. Les héros ne s'analysent pas, ils vivent. Et leur vie ne cesse jamais d'être intense et vibrante et furieusement agitée, quel que soit le temps où elle se déroule. Presque tous les livres de Rebell sont des romans historiques, beaucoup mieux, des romans de mœurs de tous les temps. Et, dans tous les temps, c'est l'amour qui divise et qui rapproche les hommes et les femmes. Et, dans tous les temps, les hommes et les femmes se livrèrent de grandes batailles amoureuses. Hugues Rebell est constamment émerveillé par ces surprenants combats. Et il les conte, les conte avec une infatigable verve.

Cet écrivain habile, si habile à reconstituer les civilisations abolies, a le mérite suprême de montrer, par la similitude même de ses compositions d'histoire immorale, l'extrême variété de son talent. S'il se promène à travers les siècles, ce n'est pas, non ce n'est pas parce qu'il est plus facile de combiner des ouvrages qu'encadrent les décors éphémères d'un temps ou d'un pays. Il semble revivre lui-même dans les siècles qu'il ranime : il est perpétuellement un contemporain de ses héros. Et cette prestigieuse aptitude à devenir un homme de tous les temps est d'autant plus saisissante que Hugues Rebell dans tous les temps n'aperçoit qu'une passion unique : l'amour, et plus simplement, et presque trop simplement

l'amour sensuel. L'œuvre de Hugues Rebell commence à paraître comme une encyclopédie de l'histoire amoureuse de l'humanité antique et moderne. Elle pourrait être uniforme et monotone. Eh bien! au moment qu'on se persuade que l'auteur n'a pu échapper à cette uniformité ni éviter cette monotonie, on est contraint de reconnaître que la variété de son talent ainsi que de son œuvre est à nulle autre pareille. L'œuvre totale de Hugues Rebell est un hymne à la beauté. Et pour ce précieux écrivain, qui a vraiment, ah! oui, vraiment, le courage de son opinion, l'histoire intégrale de l'humanité se résume dans l'histoire de la beauté des femmes et se confond avec elle. Mais, en fin de compte, si les hommes ont de tous temps célébré avec les mêmes rites leur culte de la beauté souveraine et divine, et s'ils ont constamment abouti aux mêmes résultats, ils ont cependant, selon les époques, pris des chemins différents, voies directes ou routes détournées, pour aboutir à ces résultats. Et Hugues Rebell ne cesse jamais d'être un guide prodigieux pour nous conduire dans ces chemins séduisants et terribles. Décidément Hugues Rebell est le plus grand poète de l'amour matériel et de la beauté palpable des formes féminines.

Mais ce poète est un guide très sûr, et pourquoi? Non pas seulement parce que Hugues Rebell a tout lu des mémoires qui nous transmettent des témoignages décisifs sur la vie intime de nos plus véhéments aïeux. Et, certes, Hugues Rebell est un lecteur effréné, qui s'imprègne mieux que personne de ses lectures indéfinies. Mais il parvient, par un effort charmant d'imagination, à se transporter tout entier parmi les hommes qu'il veut peindre et comme recréer. De tous il est le contemporain, l'ami, le compagnon, le frère. Il les observe tour à tour avec une précision méticuleuse qui n'arrête nulle part l'élan radieux de son récit. Que dis-je? On croirait qu'il s'observe lui-même, qu'il contemple sa propre vie agitée et vibrante, dépensée parmi d'amou-

reuses et de tragiques complications et qu'il est tantôt un de ces oisifs raffinés de Baïa, ou même (voilà qui est grave) un de ces moines moins raffinés de la Renaissance, qui frayaient avec l'exquise courtisane Nichina. Quoi encore? On croirait que, mettant en pratique, le plus sympathiquement et le plus opportunément du monde, l'excellente doctrine de la métempsycose, il a pu émigrer d'un corps dans un autre et voyager de cé siècle-ci à ce siècle-là, et qu'enfin, s'étant mêlé le plus possible à toutes les agitations humaines, ayant vécu dans son intimité la vie sociale de tous les temps, il a reparu de nos jours pour écrire, chapitre par chapitre, les mémoires de sa vie incessamment recommencée et toujours dévouée aux mêmes dieux ou, si vous préférez, aux mêmes déesses.

Et, sans doute, il n'est pas de mémoires qui, en leur abondance, ne se prêtent à quelque confusion. Mais ici l'abondance est un charme de plus, car elle est sans prolixité, et la confusion même des détails rend plus sensible la clarté de l'ensemble. Et je vous assure que, même dans l'excès de ces récits ardents, il y a beaucoup de goût parce qu'il y a beaucoup de mesure. Hugues Rebell, d'ailleurs, est un écrivain si parfaitement artiste. Son style élégant, enjoué, rieur, alerte, où tant de grâce délicate, tant d'ironie discrète et légère se mêlent à tant de couleur et tant de vie, son style dont la précision même semble nuancée à tel point qu'on ne saurait dire s'il aggrave parfois les audaces de la pensée ou s'il ne les atténue pas plutôt; son style est d'un grand écrivain mais d'un écrivain qui n'a pas besoin de se surveiller pour écrire admirablement, mais, au contraire, d'un écrivain qui voluptueusement s'abandonne à l'ivresse d'écrire... Je n'en sais pas aujourd'hui qui ait plus de verve naturelle, et qui soit davantage un écrivain-né. A noter que tous les charmes du style semblent s'ignorer et que jamais ces grâces ne se contorsionnent pour qu'on les voie mieux. On se laisse aller d'abord au charme de

lire; et le charme se prolonge avec la lecture et par elle se multiplie, et c'est lorsqu'on a tourné, tourné les pages de ces livres copieux, qui néanmoins semblent brefs, qu'on se demande par quel sortilège on a pu se croire transporté dans un monde enchanté d'où on retombe si brusquement sur la terre, et c'est alors, alors seulement qu'on se demande si, à l'heure actuelle, Hugues Rebell ne serait pas le premier des *conteurs* français.

Le premier et presque le seul. Dans quel ouvrage Hugues Rebell lui-même oppose-t-il narquoisement deux écrivains dont l'un s'applique à raconter des histoires ordinaires en style « impeccable orné d'épithètes rares » ? Il compose, par exemple, l'histoire d'un petit cordonnier qui meurt vierge parce que l'un de ses amis d'école aime la même femme que lui, qu'il se sacrifie, et ne peut supporter son sacrifice, — ou bien l'histoire d'une pauvre femme qui consacre son temps et son génie à laver du linge, puis à l'étendre à cette fin qu'il sèche, et qui le soir se repose de ses travaux en arrosant, avec une gravité pensive, une petite plante qu'un vieillard lui a donnée; et de cette aventure contée aussi en style impeccable orné d'épithètes rares sortent les plus nobles enseignements de pitié et de charité. L'autre écrivain, cependant, travaille de son mieux à moraliser les contemporaines en étalant devant elles les séductions compliquées et par surcroît haïssables des fautes amoureuses. C'est ainsi qu'en tous ses ouvrages il analyse la faute, la souffrance et le remords et la rédemption d'une femme adultère finissant par obtenir le pardon aussi chrétien que généreux de son mari. Et ces deux écrivains se disputent les prix à l'Académie et ils les obtiennent tour à tour, ou bien entre deux on les partage. Hugues Rebell ne ressemble à aucun de ces deux écrivains... qui sont aujourd'hui des centaines. Auteur ample et somptueux et savoureux, dont l'imagination fertile se déploie en phrases luxuriantes et s'épanche en des récits d'aventures étonnantes et pour-

tant réelles, dont l'enchevêtrement éblouissant montre mieux la simple vérité, Hugues Rebell est de sa génération le seul écrivain peut-être qui ne cherche point l'originalité dans la bizarrerie laborieuse et, enfin, le seul écrivain assurément qui ne soit pas, ainsi que les autres, un disciple impatient de l'être, mais le restant par incapacité d'être autre chose...

Il sait même être original en traitant tels sujets par lesquels certains écrivains ont avec fracas usurpé la gloire. Comparez, si vous en avez le loisir, *la Câlineuse* au *Calvaire*. Celle-là est aussi supérieure à celui-ci qu'elle est moins connue que celui-ci. Hugues Rebell — après Mirbeau certes, mais il ne l'imite pas, il n'a que faire de l'imiter, il ne songe pas à lui non plus qu'à son œuvre, et pourquoi donc songerait-il à l'un et à l'autre? — Hugues Rebell écrit l'histoire des abaissements auxquels l'amour de ce temps, de tous les temps contraint les hommes et les femmes.

Et ce sont des récits volupteux et sinistres, effroyables de vérité. Deux jeunes hommes sont liés à une femme par les indissolubles chaînes d'un amour affolé, cette femme les aime tous les deux et elle aime d'autres hommes en même temps. Et ils souffrent, et ils aiment encore, et ils s'avilissent aux pires avilissements, et ils ne cessent pas d'aimer. Et la femme règne sur eux, tendre et violente, terrible et douce, tyrannique et câline, omnipotente. Ils aiment, ils aiment, et les dieux nous préservent d'aimer comme eux. Le livre de Hugues Rebell peut suffire à nous préserver, car il est d'une vérité profonde, éclatante, irrésistible. Décidément ce prestigieux évocateur des civilisations, des paysages de tous les lieux et de tous les pays, est aussi un évocateur merveilleux des âmes. *La Câlineuse* a un titre trop discret. Juliette Fournier est la petite-fille de Manon Lescaut. La même gloire lui est due car elle a la même vérité. J'ose croire qu'on oubliera *le Calvaire* qui n'est qu'une contrefaçon redondante et emphatique de l'œuvre

immortelle de l'abbé Prévost. On ne devrait pas oublier *la Câlineuse*.

Mais on sait par quels procédés aujourd'hui se constituent les dominations littéraires. Ignorant de ces procédés ou les dédaignant, Hugues Rebell élabore peu à peu son œuvre magnifique, et s'il consent à ne point s'attarder davantage à ces reconstructions certainement variées et toutes séduisantes de toutes les époques où il a suffisamment prouvé qu'il excelle, s'il accepte de ne point surcharger ses ouvrages des attraits — incomparables, je le sais — de peintures exagérément licencieuses... c'est d'un commun accord que tout de suite on placera Hugues Rebell au rang qui, parmi les écrivains de sa génération, lui convient le mieux, — le premier, si je ne me trompe.

12 juillet 1902.

POÉTESSES

Comtesse de Noailles, Renée Vivien

Les livres de la comtesse de Noailles ont toujours « une bonne presse ». Et justement ils nous fournissent des arguments très forts pour démontrer l'impuissance de la presse. Lorsqu'un volume de Mme de Noailles paraît, les critiques littéraires et assimilés sont secoués d'une fièvre étrange. Ils ont comme une folie furieuse d'admiration. Cette fureur les saisit avant même l'apparition des livres. Dès qu'ils sont annoncés, ils ne vivent plus, ou plutôt ils vivent doublement. Ils ont hâte de s'enthousiasmer. Et c'est de toutes parts une sorte de frénésie, une exaltation sans pareille. Le monde est préparé à un grand événement poétique. Cet événement se produit et les critiques parlent. Ils écrivent. Mais le monde reste à peu près indifférent. Je ne dis pas qu'il soit complètement insensible. Il n'est du moins pas aussi sensible qu'il devrait l'être s'il se fiait aux critiques. Il faut conclure que l'univers ne se fie pas aux critiques littéraires, ou qu'il ne se fie à eux qu'à demi. La presse n'est donc pas omnipotente.

On s'en est aperçu lorsque la comtesse de Noailles proposa, à l'émerveillement de l'élite, *le Cœur innombrable*. On s'en aperçoit de nouveau maintenant qu'elle nous gratifie — un an passé à peine — de *l'Ombre des jours*. Ces recueils de poésie valent mieux — hâtons-nous de le proclamer — que ne pourraient le faire craindre les admirations accablantes sous le poids des-

quelles ils faillirent être étouffés. Je sens même tout ce qu'il y a de maladroitement injurieux dans cet empressement furibond des critiques et, plus bas, des Wiener à admirer quand même — et comme préalablement. *Les Ombres* poétiques, dont s'agit, commençaient tout juste de projeter sur nous, pauvres humains perdus parmi la foule opaque, leur ombre éblouissante, que déjà, oui, hélas ! déjà, les critiques applaudissaient éperdument. Oserai-je prendre un instant la parole pour un fait personnel? Je n'avais pas reçu encore l'ouvrage espéré, l'ouvrage que mes vœux imploraient que déjà, oui, hélas ! déjà, j'avais lu, j'avais médité, tout en tête de maints grands quotidiens, tels articles imposants par lesquels s'exprimait sans en avoir l'air le jugement de la postérité. Et ce jugement me dictait impérieusement, à moi chétif, mes très humbles appréciations. Précisons. On ne saurait trop préciser. Au lendemain du jour où les libraires des boulevards avaient reçu — avec quelle déférence ! — ce précieux ouvrage, le succès dans la presse universelle était déjà indiscutable et complet et prodigieux et, pour tout dire, stupéfiant. Ce succès de *l'Ombre des jours* était incomparable à tous. Non, un seul succès pouvait lui être comparé, et c'était le succès qu'avait obtenu *le Cœur innombrable* l'année précédente.

Eh bien! ce n'est pas, à mon sens, respecter suffisamment les chefs-d'œuvre. Non, je ne crois pas qu'on puisse en un jour, en une heure percevoir toutes les beautés d'un ouvrage poétique. C'est montrer un singulier dédain pour les travaux de l'esprit que de lancer subitement, en toute hâte, tel ou tel livre dans la gloire tumultueuse. Allons, franchement, ne convient-il pas de réfléchir au moins quelques semaines avant de proclamer qu'un livre de vers classe sûrement son auteur au rang des plus grands écrivains de tous les siècles, ou, plus simplement, ne convient-il pas qu'on ait pris le temps *matériellement* nécessaire pour lire le volume en entier?

Il m'est apparu que le livre de Mme de Noailles méritait mieux que ces enthousiasmes vertigineux dont elle aurait pu être la victime si son talent littéraire n'avait, Dieu merci ! d'excellentes sauvegardes sociales. *L'Ombre des jours* est digne qu'on fasse l'effort de le goûter peu à peu pour le goûter mieux. Au reste, en littérature, les admirations lentes à naître ont seules du prix.

Quoi qu'il en soit, et en admettant que la comtesse de Noailles soit un poète de génie, — ce qui me plairait fort, car nous sommes assez peu pourvus d'hommes et même de femmes de génie, — elle jouit à l'heure actuelle d'un redoutable privilège : elle n'est pas un génie méconnu. Je rappelle seulement pour mémoire que, dans la vie de l'humanité, tous les génies de toute nature ont été méconnus (et c'est même à cela qu'on les a reconnus plus tard), pendant un espace de temps quelquefois assez court, le plus souvent assez long. Je n'en veux rien inférer contre le génie qu'a ou que n'a pas Mme de Noailles. Mais enfin, si nous avions aujourd'hui le pouvoir absolu de discerner le génie du premier coup d'œil, ce serait là le plus notable progrès de l'intelligence humaine... Pour le surplus, un écrivain, poète sans envie, a prononcé que la comtesse de Noailles est assurément le plus grand poète du siècle; et encore que le xxe siècle n'ait que deux ou trois années d'existence, un tel éloge n'est pas médiocre. Je suis convaincu que la comtesse de Noailles, dont les livres décélent un esprit raisonnable, n'a pas consenti à recevoir ce pavé comme on reçoit une fleur lancée d'une main légère et sûre... Elle est certainement le plus grand poète de l'aristocratie contemporaine. Nous avons aujourd'hui beaucoup de poètes aristocrates. Après tout, il n'y a peut-être pas plus de poètes dans l'aristocratie que dans la bourgeoisie ou que dans la plèbe plus vile encore; mais, enfin, on les voit mieux, et c'est peut-être parce qu'on les regarde avec plus de complaisance. Aristocrate et poète, l'auteur de *l'Ombre des jours* joue un rôle très utile : elle justifie l'auteur

du *Chef du rayon des odeurs suaves*. M. de Montesquiou est la rançon de Mme de Noailles.

Et maintenant, si nous oublions momentanément la horde élégante de ses admirateurs forcenés, que remarquons-nous en la jeune poétesse dont se pare notre littérature? On sent bien que je ne puis présenter en un tel sujet que des impressions vulgaires et négligeables. Mais on fait ce qu'on peut. Il suffit de le faire consciencieusement. On a beaucoup comparé Mme de Noailles à des poètes morts depuis plusieurs siècles; et c'était une façon délicate d'indiquer que les critiques, dans cinq ou six siècles, compareront leurs contemporains à Mme de Noailles. Est-ce donc de Chénier (le bon), de Ronsard, ou des Alexandrins qu'il faut surtout rapprocher la comtesse de Noailles? Je ne saurais le dire avec certitude. Mais il me paraît que, pour avoir beaucoup fréquenté ces poètes recommandables, elle n'a pas moins fréquenté les *poetæ minores* d'aujourd'hui : et Verlaine et Coppée, et un peu Sully Prudhomme et, Dieu lui pardonne, Montesquiou-Fézensac lui-même. Le « divin comte », comme ose dire Charles-Adolphe Cantacuzène, signerait ces vers et d'autres encore :

Du soleil comme de l'eau pleut
Sur tout le pays jaune et bleu
Qui grésille et oscille un peu.

Francois Coppée s'applaudirait en ceux-ci :

Il flotte doucement une odeur de cuisine
Aux portes des hôtels ouvertes sur les quais,

ou dans ceux-ci :

Pose la lampe avec son abat-jour de toile
Sur la table, et reprends ce livre qui m'a plu.

ou dans ceux-ci :

Le libraire a quelques volumes
Qui vieillissent sur ses rayons
Il en vend moins que de crayons,
De cahiers et de porte-plumes.

Mais la comtesse de Noailles imite à son insu et parce qu'elle a lu avec beaucoup de discipline. Elle n'a pas besoin d'imiter, car elle est naturellement poète. Elle l'est naturellement et, d'aventure, machinalement. Dans ces livres brefs, dont la netteté apparente impressionne, il y a un très grand nombre de *développements*, dirai-je : un peu de *délayage*. C'est toujours la même idée qui se déroule. L'inspiration est perpétuellement identique à elle-même. Le poète chante la jeunesse, le printemps, l'automne, la chaleur, la fraîcheur, le matin, le soir, la nature en son immensité, en sa simplicité. Il aime la nature, il la comprend et s'imprègne de cette vie. Et parmi les choses qui se meuvent autour de lui, le poète matérialise toutes ses impressions. Je ne connais pas de poésie plus concrète, plus systématiquement concrète.

Le jour est brûlant comme un fruit
Que le soleil fendille et cuit.
... Chaque petite feuille est chaude
Et miroite dans l'air où rôde
Comme un parfum de reine-claude
... O mon plaisir, soyez aussi
Comme un lys vibrant et roussi
Où l'insecte d'or est assis.

Et voyez l'effet de cette tendance si personnelle. *Midi* produit, dans l'âme de Mme de Noailles, des impressions très différentes de celles qu'exprima jadis Leconte de Lisle.

Des guêpes de vol et de lucre
Dans la claire salle à manger
Sont arrivées du potager
Pour le melon et pour le sucre.

Cela ne perdrait rien, je crois, à être écrit en prose. Au reste, sont-ce bien là des vers? Mais voici où paraît, si je ne me trompe, l'originalité de cette poésie singulière :

Les fruits qu'on mange au soir tranquille
Ne sont pas si bons qu'au matin.
Il faut qu'un peu de soleil dore
Le mal vif et doux qu'on leur fait,
Et que leur fraîche agonie ait
L'encouragement de l'aurore.
Pour que, plus émus, nous pressions
Leur chair suave qui rayonne,
Il faut que le matin leur donne
Sa luisante exaltation.
Il faut que la claire rosée
Ait attendri leur cœur juteux.
Et que leurs cœurs saignent un peu
De molle existence brisée.

Certes, on ne s'attendait guère voir en un poème une théorie sur l'heure à laquelle il est opportun de manger les poires. Mais, à coup sûr, si un gourmet a le droit de combattre la théorie, nul poète ne peut s'empêcher d'admirer la poésie. Elle est très belle, en effet.

Et nécessairement au fond, tout au fond de cette poésie si concrète, circule, qui l'anime, une sensualité vague et vaste, qui se précise par moment, mais reste simple en sa franchise et d'une pudeur profondément poétique.

Déjà l'été, déjà l'évanouissement
De l'effort, du travail, du vouloir grave et mâle,
Et le retour, avec la menthe et le piment,
De toute la suave exigence animale...

Le livre, en son inspiration uniforme, court le risque de la monotonie. Et, cela est bizarre, il l'évite parce que le style est aussi uniforme que la pensée. Le vers, sans moelleux, est excellemment ferme et net. La phrase n'est jamais harmonieuse, mais claire, d'une clarté un peu dure. Les métaphores, singulières, étranges, brutales, d'une précision qui ne choque pas mais qui étonne, se ressemblent entre elles comme des sœurs. Ce vocabulaire est limité, réduit : il nous épargne les mots prétentieux dont nous blesse le mauvais goût d'un Montesquiou. J'ai rencontré cependant quelques mots très simples qui « ne se trouvent pas dans le dictionnaire ». Mais qu'importe s'ils ne sont pas français aujourd'hui, ils pourront le devenir dans deux ou trois siècles : et Mme de Noailles aura pu leur donner peut-être cette naturalisation enviable... On aurait vite dénombré aussi la toute petite troupe des épithètes. Cinq ou six sont constamment reproduites. Est-ce une originalité ? En tous cas, si c'est un défaut, — et c'en est un vraisemblablement, — il est curieux, pas si banal. En vérité, on croirait que Mme de Noailles ne connaît que cinq ou six adjectifs, comme une étrangère qui ne saurait le français qu'à demi : c'est très curieux, vous dis-je ! Mais ses adjectifs prennent dans ses vers des sens variés, admirables. Ils deviennent des qualificatifs intenses, en leur uniformité diverse.

Et voici que les rimes sont pauvres, elles aussi, mais paraissent s'enorgueillir de leur pauvreté. Elles ont tort. En principe, Mme de Noailles écrit une poésie régulière. Sa métrique, cependant, a comme d'involontaires licences. Elles ne sont pas assez importantes ni significatives pour paraître la mise en pratique d'un système régénérateur de la poésie. Non, on dirait plutôt d'assez aimables négligences. Avouerai-je que les hiatus multipliés de ses vers ajoutent peu de chose à leur beauté ?

Et maintenant, maintenant, si *le Cœur innombrable* est tout à fait un chef-d'œuvre, félicitons-nous pour la

poésie française que *l'Ombre des jours* ait tant de ressemblance avec ce premier livre. Si *le Cœur innombrable* n'est pas tout à fait un chef-d'œuvre, *l'Ombre des jours* pourrait sans inconvénient lui ressembler moins. L'un répète l'autre qui, lui-même, se répétait un peu. Et maintenant... maintenant, la comtesse de Noailles a-t-elle du génie comme on le clame de plusieurs côtés ? Ma foi, si je le savais, je le dirais, mais je ne le sais pas. Je ne sais même pas à quels signes on reconnaît le génie. Au reste, Mme de Noailles a moins de vingt-cinq ans, et il serait regrettable que le génie des poètes fût aussi précoce que celui des pianistes. Tout ce que je peux dire, c'est qu'en lisant avec un soin infini *l'Ombre des jours* (j'ai relu en ce même temps *le Cœur innombrable*), je n'ai pas été suffoqué comme par une révélation stupéfiante. Je ne crois pas être demeuré stupide, mais j'ai été extrêmement intéressé. Il n'y a, dans ces livres, presque rien de cette platitude de pensée et d'expression qui s'étale dans tous les volumes de vers ; il y a comme une « note » nouvelle, et certainement, avec une heureuse application, un tempérament, un instinct de poète...

La comtesse de Noailles a d'assez belles qualités poétiques pour résister à l'inquiétante coalition de ses admirateurs. Elle est supérieure à la plupart des jeunes poètes d'aujourd'hui qui sont inférieurs à peu près à tout. Mais le hasard, qui fait bien ou mal les choses, nous contraint presque de comparer, avec *l'Ombre des jours*, *Cendres et Poussières*, d'une autre poétesse : Renée Vivien. L'apparition de ce volume-ci a moins troublé l'univers que la publication de ce volume-là. Mais que serait-il advenu si Mme Renée Vivien s'était appelée comtesse de Noailles et avait publié *l'Ombre des jours* et si Mme de Noailles, se nommant Renée Vivien, avait écrit *Cendres et Poussières ?* Voilà un point d'interrogation qui se pose et auquel il faudrait répondre, comme on dit à la Chambre. C'est, à mon sens, une question très importante : je suis convaincu que M. Arthur Meyer le pense comme moi.

Or, le talent poétique de Renée Vivien est extraordinaire : il est vrai que le sujet pourquoi elle le dépense n'est pas moins extraordinaire. Renée Vivien développe, en un lyrisme magnifiquement harmonieux, les sentiments singuliers auxquels dut sa gloire immortelle cette sympathique Sapho qui n'a peut-être pas fait tout ce dont elle se vante. Quelle inspiration superbe, quel élan, quelle fougue ! Quels vers splendides, sonores, amples, purs, qui se déroulent et qui se prolongent ! Ah ! *ces Cendres* et *ces Poussières !* Celles que répandent les volcans ne sont pas plus chaudes. Et c'est tout ce que je peux dire. Mais quel admirable poète !

19 juillet 1902.

LA PEUR DE VIVRE

Henry Bordeaux

LES MÈRES SOCIALES

Camille Mauclair

Et, précisément, il s'agit de savoir si la jeune génération de romanciers — j'entends de ceux qui n'ont ni moins de trente ni plus de quarante ans — est réellement inférieure à celle qui la précède. On affirme, d'une part, qu'on ne peut plus rien attendre du roman, genre littéraire épuisé. Alors, est-ce qu'ils ne se livrent pas à une vaine tâche les écrivains ambitieux de montrer à l'heure actuelle de l'originalité dans le roman et de faire éclater par le roman leur originalité?

D'autre part, les romanciers d'âge plus mûr se sont établis avec violence dans la gloire, et ils ne permettent pas qu'on les déloge d'une position où ils sont installés fort commodément. Il est entendu, par exemple, qu'un Bourget doit dominer tous les autres romanciers de sa génération et naturellement de la génération suivante. Il a tant de gloire qu'il n'en reste plus de disponible pour ses rivaux. Tous les autres s'effacent ou doivent s'effacer dans son ombre. C'est inutilement que les plus jeunes accompliraient d'héroïques efforts pour se hausser d'un seul coup dans la célébrité. Il faut qu'ils marquent le pas, et qu'ils n'obtiennent que grade par grade l'illustration... Concluons donc que les temps sont rudes aux

romanciers. En vérité, il leur est malaisé de faire produire des fleurs ou,si vous voulez,des beautés nouvelles à un genre fatigué. Puis, le snobisme mondain, qui presque seul établit encore les suprématies de romanciers, n'élit qu'un tout petit nombre de ceux qui se proposent en foule à l'arbitraire de son choix. Les industriels des lettres aggravent encore la concurrence. Et voilà pourquoi il est peu enviable le destin des romanciers d'aujourd'hui...

Quelques-uns cependant se livrent à d'heureuses entreprises et font un usage assez avantageux de leur talent. L'un, côtoyant sans cesse la séduisante banalité, apparaît, en fin de compte, comme un esprit assez gracieusement original : c'est Henry Bordeaux. L'autre, par horreur de la banalité, se précipite dans l'étrange et risque de s'effondrer dans le bizarre, ne s'aperçoit pas que, si le banal provient surtout de la timidité, il y a néanmoins la banalité de l'audace, laquelle est dangereuse aussi, — mais tout de même accomplit son voyage entre ces deux précipices et nous apparaît, en fin de compte, comme un esprit élégant et fort: c'est Camille Mauclair.

Et voici que tous deux se rencontrent, mais ils ont l'air de ne pas se connaître. Tous deux étudient avec gravité le rôle de la mère dans la vie familiale et son influence surtout sur la destinée des enfants. Ce n'est point un sujet médiocre. Tous ceux qui accompagnent avec quelque attention le développement littéraire de ces deux écrivains dignes d'estime, prévoient aisément de quelle manière différente ils envisageront l'un et l'autre un sujet identique. Henry Bordeaux élaborera un panégyrique aimable et attendrissant de la mère moderne puisant abondamment dans la foi religieuse et le sentiment du devoir la force indispensable pour consentir à tous les sacrifices; Camille Mauclair établira avec rigueur avec vigueur, un réquisitoire ardent et un peu effrayant contre ces mères sociales qui toutes, toutes sacrifient

consciemment ou inconsciemment leurs enfants à leur égoïsme effréné. Et comme il n'y a jamais plus de vérité dans un panégyrique que dans un réquisitoire, il advient que Henry Bordeaux et Camille Mauclair se trompent tous les deux et avec un talent égal ; ils pensent représenter des mères caractéristiques, ce sont au contraire des types d'exception qu'ils combinent et qu'ils animent avec un soin scrupuleux. Leur erreur, au surplus, est profitable à leur œuvre : car l'erreur est, à l'accoutumée, plus passionnante que la vérité.

Quelques personnes bien informées prétendent que les journalistes écrivent souvent des chroniques sans aucun sujet. Il arrive plus souvent aux romanciers d'avoir trois ou quatre sujets pour le même roman. Et c'est d'aventure le sujet principal qu'ils négligent, et l'accessoire qu'ils traitent le mieux. Qu'est-ce que *la Peur de vivre?* M. Henry Bordeaux veut nous démontrer, en des pages tout imprégnées d'une émotion agréable, que les jeunes filles de bonne famille elles-mêmes doivent avoir l'énergie de prendre des décisions, et se former une volonté, et agir *volontairement*, et enfin ne pas abandonner à leurs mères le soin exclusif de vouloir, de décider, d'agir pour elles. C'est pour avoir méconnu ce principe que la blonde Alice Dulaurens devient aussi malheureuse que possible. Elle aime, au dedans de son cœur, un jeune capitaine, Marcel Guibert, qui est véritablement l'honneur de notre armée. Elle n'ose avouer son amour. Et madame sa mère la marie d'autorité avec un autre officier, aussi sot que bien né, et qui est seulement l'ornement de la villa des Fleurs à Aix-les-Bains. Et maintenant Alice pleure. Pauvre enfant, c'était pour sa mère!!! Confesserai-je que ce n'est point cette aventure mélancolique et menue d'une petite jeune fille timide à l'excès qui donne au livre de Henry Bordeaux sa beauté grave? Non, mais un autre sujet entraîna Henry Bordeaux qui avait trop de goût pour résister à cet entraînement.

Henry Bordeaux développe le caractère d'une mère

admirable, Mme Guibert, qui accepte la vie avec toutes ses douleurs et assez stoïquement les supporte, et qui, d'un bout à l'autre du livre, se sacrifie à ses enfants. C'est une âme héroïque dans un milieu où les âmes héroïques sont rares : dans le milieu bourgeois. Et cet héroïsme est d'autant plus émouvant qu'il n'est pas entouré des agitations ordinaires dont s'accompagnent d'habitude tous les héroïsmes. C'est un héroïsme calme et noble, d'autant plus beau qu'il se replie d'avantage sur lui-même. Mme Guibert assure au livre de Henry Bordeaux son unité, sa beauté.

Et Camille Mauclair lui-même pense condamner à jamais, par son âpre critique, les mères contemporaines. Et, certes, plusieurs de ses portraits sont d'une effroyable vérité... Mais qui veut trop prouver ne prouve rien ! Et il se trouve justement qu'emportés par l'ardeur du romancier nous oublions les intentions du critique et que nous sommes attentifs surtout à ce drame sans événements qui rapproche peu à peu ces deux jeunes héros, Henriette et Germain, à ce drame qui sera de plus en plus le drame des esprits libérés des vieilles contraintes sociales. Henriette, artiste et philosophe, prétend vivre librement avec celui qu'elle aimera parce qu'elle se sentira unie intellectuellement et moralement à lui. Germain Bussière, écrivain et réformateur, a les mêmes desseins. Le hasard les pousse l'un vers l'autre, ainsi qu'il fallait s'y attendre. Ils s'installent ensemble et narguent la société. Et Germain, prolixe et pédant, expose la théorie.

Deux choses gênent aujourd'hui le jeune être humain qui s'éveille à la vie : les faux rêves et la fausse maternité. L'être humain ainsi gêné ne peut être délivré que par la femme, car la femme l'arrache à la mère, et elle l'arrache aussi aux rêves, à leurs inquiétudes, à leurs névroses, à leurs oppositions meurtrissantes avec la vie réelle. La femme, en forçant l'homme à la responsabilité, aux vérités pratiques,

à l'effort, est l'ennemie bienfaisante des faux rêves. Elle met le pied sur les chimères du cerveau comme sur la tête de l'antique serpent : le couple, c'est l'élément social libéré, adulte, prêt à l'avenir; c'est l'individu complet. Mais ce qu'il faut avant tout réaliser, c'est la garantie de la pensée et de l'âme de la jeune fille et du jeune homme jusqu'au moment où l'amour et l'instinct de vivre leur font tuer l'hypocrisie qui obscurcit leur enfance. C'est préparer des mères, et pour cela entreprendre la lutte contre la société, la lutte ouverte contre ses préjugés moraux, dans l'éducation, dans l'enseignement, dans la famille. Tout revient toujours à la nécessité de cette lutte.

Nous n'en doutons pas. Mais ce qui fait l'attrait des *Mères sociales*, c'est incontestablement le roman intellectuel et sentimental de Germain, de Henriette. Chaque écrivain choisit son sujet. — Mais un autre s'impose à lui, malgré lui, qui bientôt domine tout et qui fait l'excellence du livre.

Mais voici sans doute qui marque l'époque où ils écrivent : Henry Bordeaux et Camille Mauclair sont enclins tous deux à composer des romans qui ne sont pas seulement des récits, mais encore des thèses. Les romanciers ne veulent plus conter : ils sont avides de prouver. Est-ce que le règne des conteurs est passé? Ou bien est-ce que le nombre s'accroît des gens capables de réfléchir en lisant et de discuter en eux-mêmes les idées que l'écrivain leur soumet? Est-ce que le roman devient donc une œuvre de propagande, et ainsi se perfectionne et se complète en se transformant? Dira-t-on, au contraire, que les exigences seules de la vie littéraire conduisent à écrire des romans ces écrivains si nombreux qui ne sont point romanciers de tempérament, d'instinct, mais le deviennent peu à peu par une rude application? Henry Bordeaux, Camille Mauclair ont moins d'imagination que d'esprit critique. Ils sont d'abord des critiques. L'un modéré, discret, prudent, et si raisonnable; l'autre hardi, pénétrant, incertain en sa

fougue intellectuelle, mais investigateur infatigable de toutes les idées : ni l'un ni l'autre négligeables...

Donc, ces critiques se jettent dans l'invention romanesque. Mais leur conception du monde ne les abandonne pas. Et on voit paraître chacun d'eux tel qu'il est dans ses livres. Henry Bordeaux est conservateur, — non, « rallié » au modernisme, demeurant très ami de toutes les traditions. Camille Mauclair les proscrit toutes, il est révolutionnaire; il est systématiquement épris de toutes les innovations et de toutes les rénovations. Et, tout de suite, les personnages qu'animent ces romanciers, trahissent ces critiques.

Henry Bordeaux propose à notre admiration de brillants officiers, explorateurs plus brillants encore qui se laissent séduire aux charmes attendus d'une héroïne blonde qui est très belle et très douce, ou d'une héroïne brune qui est très belle mais plus impérieuse, car il convient qu'une jeune fille brune soit de caractère plus ferme qu'une jeune fille blonde. Les personnages appartiendront tous à un monde très « distingué ». Ils seront un peu aristocrates, et encore qu'une raillerie légère sourie parmi les pages de *la Peur de vivre*, il est visible que Henry Bordeaux n'est pas complètement insensible à ces élégances superficielles que donne « la fortune » à tous ces gens de bonne compagnie. Êtres un peu conventionnels! Situations un peu « convenues »! L'explorateur Guibert retourne en Afrique par désespoir de ne pouvoir épouser celle qu'il aime, celle qu'il a aimée d'une façon d'ailleurs un peu subite et brusque. Et, comme vous pouvez croire, il meurt en cette expédition nouvelle. On l'aurait parié... Mais passons.

En revanche, les héros de Camille Mauclair fuiront furieusement la banalité. S'ils sont, par hasard, des aristocrates, ils deviennent des fantoches et des caricatures. Quant à Mme Becquey, qui conduit le bataillon des *Mères sociales*, elle pousse jusqu'à la folie l'amour et le respect des convenances mondaines. Ou bien, les jeunes filles

ont des hardiesses dès longtemps préméditées. Henriette n'a guère plus de seize ans lorsqu'elle décide d'aller vivre seule à Paris. Les héros inventés par Henry Bordeaux admireront les couchers de soleil ou l'élégance de la fête des Fleurs. Ceux de Camille Mauclair seront ravis par l'art de Monet, de Pissarro, de Renoir, de Sisley, de Rodin, et ils ne dissimuleront pas qu'ils tiennent pour « vulgaires » tous ceux qui n'ont pas les mêmes prédilections esthétiques. Alice Dulaurens et Marcel Guibert se rencontrent à la bataille des Fleurs; Henriette Morat et Germain Bussière se rencontrent dans le vestibule de l'École de Pharmacie, devant les décorations de Besnard :

Les arceaux de pierre versaient une ombre pâle; il n'y avait personne. Et Henriette se révolta de voir, sur les petits panneaux placés à hauteur d'appui, les dessins grossiers et les inscriptions obscènes qu'y avaient tracés d'incompréhensifs élèves pharmaciens, lorsque tout à coup elle aperçut un grand jeune homme qui s'appliquait, penché sur la muraille, à effacer avec son mouchoir les crayonnages qui déshonoraient une petite femme préhistorique, nue au bord d'un lac, au bord opposé duquel un troupeau de mammouths venait boire...

Certes, Henry Bordeaux, tôt ou tard, pourra conduire, car il est artiste, ses héros vers les tableaux de Besnard; mais ce ne sera jamais vers ceux de l'École de Pharmacie!...

Et quel style! Henry Bordeaux écrit avec une application merveilleuse. Et ses phrases sont d'une pureté presque choquante. Henry Bordeaux écrit trop bien! Il a l'impudeur de l'élégance. Oui, quelle élégance et quelle délicatesse! Et de l'harmonie, une harmonie implacable, effrénée! Et de l'azur et du rose! Henry Bordeaux voit du rose partout; il en met à toutes les pages!

Leurs arêtes rocheuses demeuraient teintes d'un rose éblouissant, tandis que flottait sur leur base et sur leur flanc, comme une délicate écharpe, cette gaze bleuâtre qui est l'indice des beaux jours!...

... Du vêtement elle vint au visage, dont les traits étaient fins et purs et qu'un teint sans défaut recouvrait d'un rose léger.

... Et la plaine s'élargissait dans une brume bleue et rose qui se répandait sur les choses comme une pluie de fleurs et confondait les lignes et les distances.

... Le soir qui descendait teignait de lilas et de rose le ciel délicat.

... Déjà les lueurs roses du ciel qui apparaissaient entre les colonnes droites des vieux arbres présageaient la fin du jour, etc., etc.

Tout cela est trop joli. Henry Bordeaux, épris d'élégance littéraire, n'évite pas assez la fadeur. Ce n'est pas la fadeur qu'on reprochera jamais à Camille Mauclair! Il y a dans son style de la rhétorique de critique d'art exubérant et de sociologue impénitent, et aussi des affectations qui m'étonnent : « A des gants blancs brillèrent des casquettes levées. » « Louis de Borelles portant belle et éclatante la fine blondeur de ses trente ans. » Et comment Camille Mauclair ose-t-il écrire, lui : « Louis de Borelles dardant sur elle un dédaigneux éclair de monocle... » O Camille Mauclair!

Petites taches, ici ou là! Mais presque partout de la force, de la fougue, une éloquence entraînante!

Bref, il faut lire *la Peur de vivre* et *les Mères sociales* en opposant l'un à l'autre ces deux livres, dont l'un est raffiné et l'autre puissant. Je voudrais surtout que Camille Mauclair lût *la Peur de vivre :* il veillerait davantage à ne point trop nous ahurir par ses doctrines, qui sont au fond très raisonnables, mais le paraissent moins qu'elles ne le sont. Je voudrais que Henry Bordeaux lût *les Mères sociales :* il les comprendrait, les admire-

rait autant que personne, et j'aurais moins peur qu'il ne devînt comme le Bourget des jeunes filles...

Mais voilà vraiment deux écrivains excellents. Ils peuvent se perfectionner l'un par l'autre. Et je souhaite seulement que Camille Mauclair écrive des romans que puisse lire Paule Guibert; et que Henry Bordeaux écrive des romans que Henriette Morat ne rejette pas avec dédain.

26 juillet 1902.

ROMANS FÉMININS

Et voici bien des romans qui finissent par des mariages! Il paraît que, dans quelques établissements d'instruction secondaire dont on expulse les professeurs, on définit le mariage : « Un péché qui n'en est plus un. » Je me demande si ce péché ne s'aggrave pas, au contraire, lorsque le mariage se fait attendre pendant cinq cent douze pages. Car il faut vous dire que le roman de Marie-Anne de Bovet a cinq cent douze pages : vous voyez que je juge ce livre sans aucun parti pris d'école, et que je constate simplement les faits avec une insigne modération. Oui, le roman de Marie-Anne de Bovet a cinq cent douze pages (et il n'y a pas de table des matières), et son héroïne, la belle Sabine de Mondragon — quel beau nom! — ne se marie pas avant la cinq-centième. La vie est courte, cependant, et si Mme Sabine de Mondragon ne le sait pas, Mlle Marie-Anne de Bovet pourrait ne pas ignorer qu'on publie beaucoup de romans chaque jour, et que les plus brefs ont toutes sortes de chances de paraître les meilleurs. Il est vrai que celui de Marie-Anne de Bovet est bon; il serait excellent si, au lieu de cinq cent douze pages, il n'en avait que trois cent douze; mettons trois cents et n'en parlons plus. On ne saurait imaginer avec quelle impressionnante facilité parlent les héros de Marie-Anne de Bovet; Georges Leygues lui-même est moins habile qu'eux à parler pour ne rien dire. Ils tiennent entre eux des conversations interminables qu'il est, si vous voulez m'en croire, fort difficile de résumer, car il n'y a presque rien dedans...

Donc, la belle Sabine de Mondragon est aimée par le prince de Carinthie, qui consacre ses loisirs à écrire

un ouvrage historique sur *les Mercenaires*. Après avoir été sa maîtresse pendant un an ou deux, elle devient son épouse, et je crois bien qu'à la fin du livre elle s'en va régner sur la Carinthie. Peu d'événements se déroulent en cet ample volume, mais un grand nombre d'abondantes conversations. Et cependant, il est certain que le livre est, je ne dis pas émouvant, mais intéressant. Marie-Anne de Bovet nous fait pénétrer une fois de plus dans le plus grand monde et dans les palais les plus somptueux. « Essuyez vos pieds avant de monter. » Elle semble avoir un grand goût pour l'aristocratie. Et elle exprime ce goût (qui est dans la nature) avec une facilité que rien ne lasse.

Être comtesse de Mondragon, c'était bien ; mais être une Mondragon, c'était mieux. Et Sabine l'était jusqu'au bout de ses ongles en amande, jusqu'à la pointe de ses fins cheveux d'or (et même un peu au-delà). Elle l'était par la nature morale comme par le type physique, par le tact, la mesure, la dignité, l'assurance tranquille, par la politesse innée et impeccable, par cette absence de recherche qui est le raffinement suprême, par quelque chose d'impérieux et d'altier qui débordait sa bonne grâce et qui imposait autant qu'elle séduisait.

Ouf! Et voilà comment on est une Mondragon, nom de nom! Au reste, Marie-Anne de Bovet comprend à merveille l'aristocratie : M. Bourget, qui l'admire tant, la comprend moins... Elle est un romancier des plus habiles. Elle enchevêtre on ne peut mieux les scènes et les scènes. Elle a de la délicatesse, de l'élégance, de la force, de la vie. Oui, certainement, de la vie. Ses héros vivent avec intensité. Malheureusement, ils parlent trop. La facilité est un don très dangereux. Marie-Anne de Bovet écrit très facilement. Et elle écrit comme ceci :

Au rayon pâle du jour d'hiver qui filtrait par l'interstice des rideaux baissés, Sabine vit se dessiner en contours d'une précision brutale la situation que d'un seul mot elle avait

créée quelques heures auparavant, mot décisif sur lequel pivotait son existence, l'aiguillant hors des voies normales dans le plus inattendu, le plus invraisemblable des chemins de traverse...

J'espère que le prince de Carinthie sera heureux avec Sabine de Mondragon et je le souhaite, car il a l'air d'un bon garçon. Je souhaite aussi qu'il publie bientôt son important ouvrage sur *les Mercenaires.*

En tous cas, la publication de la grande étude historique de Michel Demoris sur *la Jacquerie* ne saurait tarder, car Mme J. de Gériolles donne à son héros charmant une vive intelligence et une aptitude singulière pour ces travaux compliqués. C'est avec le plus vif plaisir que je constate l'inclination des romancières à faire de leurs héros des écrivains d'histoire. Puisse de cette façon le goût des recherches érudites se développer encore parmi nous ! Et cela prouvera bien que les romans de femmes ne sont pas toujours inutiles. Celui de Mme de Gériolles est utile parce qu'il est agréable. On y voit une jolie fille pauvre et bien née, Mlle de Morandes, dont la vertu est récompensée. Mlle de Morandes est obligée pour vivre de devenir lectrice chez une vieille dame qui est une bonne femme. Cette dame a un fils qui est séduisant, malgré ses défauts ou à cause d'eux! Il joue ! Mais, malheureux jeune homme, vous allez ruiner votre mère ! Catherine de Morandes le guérit de ce défaut, qui est un vice, comme chacun sait. Michel Demoris s'éprend de sa jeune et grave et douce conseillère. Il est sur le point d'épouser une riche Américaine : une « gaffe » est si vite commise ! Il finit par épouser Catherine de Morandes. Il a raison. Ai-je dit que Catherine avait dû recourir à une ruse innocente et douloureuse ! Trop belle, elle avait été renvoyée d'ici et de là, car, dans toute famille bourgeoise, « il y a le fils de la maison », et plaignez les pauvres institutrices trop jolies ! Alors, pour dissimuler sa beauté, cause de sa

misère, elle s'affuble d'une perruque noire et de lunettes bleues. A la fin, les lunettes tombent et la perruque aussi, Peau d'Ane épouse le prince Charmant.

Agréable récit, gentil, touchant, bénin, bénin. D'un trait, Mme de Gériolles excelle à caractériser ses personnages. Et je pense que l'analyse de l'influence profonde de Catherine de Morandes sur Michel Demoris est fort adroitement conduite. La bonté de Mme de Gériolles et son ardent désir de voir heureuse son exquise héroïne ne nuisent point à sa psychologie qui est précise et juste. Et, Dieu merci, Mme de Gériolles écrit sans prolixité. Le style est ferme, net, non sans relief. Et le roman n'a que deux cent soixante-quinze pages. Qu'on se le dise! Mais Mme Marie-Anne de Bovet ne voudra pas le croire...

... Croirez-vous que Jean Durand va relever la verrerie de M. Aubry de Chanzelles et qu'il épouse la fille de son patron? Il faut le croire, parce que cela est. « Ma petite sœur, dit Jacques à Marie-Thérèse, Jean nous a tirés des pires désastres : la faillite et la mort de notre père, car père en serait mort. Grâce à une invention nouvelle, Jean relève la maison, rétablit notre crédit et nous sauve des plus grands malheurs. » C'est la vie. Jean Durand, orphelin, fut élevé par le bon M. Aubry, propriétaire de verreries immenses. Il fut un excellent verrier, devint directeur de la fabrique et amoureux de Marie-Thérèse Aubry. Je m'y attendais. Jean Durand ne s'y attendait pas; et il ne sait que faire de son amour. Doit-il l'offrir à Marie-Thérèse ou le garder pour lui? Il se dit : « Je ne suis qu'un enfant du peuple. Je ne suis pas élégant. Et Marie-Thérèse est si distinguée. » Elle est même « si tellement » distinguée que, bien qu'elle s'appelle Aubry plus que de Chanzelles, elle semble être une aristocrate... Il se dit tout cela, et il est très triste. Heureusement, car il y a un Dieu pour les bons directeurs de fabrique, heureusement, M. Aubry perd sa fortune dans la banque Raynaud qui « saute »

sans avertissement préalable. M. Aubry en est malade. On le serait à moins. Jean le soigne avec un dévouement inimaginable et, pendant ce temps-là, il invente un procédé qui permet de fabriquer le verre à meilleur compte et, si je ne me trompe, de le vendre plus cher. Ce garçon-là est décidément précieux. La belle Marie-Thérèse va l'aimer : et ce sera justice. Jusqu'à ce moment, elle avait aimé l'élégant Hubert Martholl : elle était fiancée à ce beau jeune homme qui, apprenant la déconfiture Aubry, et pensant qu'il n'est jamais trop tard pour mal faire, « lâche » incontinent Marie-Thérèse et court porter ses hommages à miss Maud Watkinson, Américaine, riche comme toutes les Américaines. (Voilà le troisième roman féminin : dans les trois on rencontre une riche Américaine.) Marie-Thérèse Aubry de Chanzelles épouse donc Jean Durand, et c'est ce qu'elle a de mieux à faire.

Mais précisons. L'auteur d'*Amitié amoureuse* (un bien joli nom de romancier, n'est-ce pas?) écrit ce livre pour les jeunes filles. Elle le dédie même à une jeune fille : « Vous m'avez souvent demandé d'écrire un livre que vous puissiez lire avant votre mariage. Je vous offre celui-ci. » Je regrette alors que ce livre soit si parfaitement immoral.

Il aboutit à la basse glorification de l'argent. Je sais bien que l'amour purifie tout et, qu'en somme, Marie-Thérèse finit par aimer Jean Durand qui mérite bien son amour. Mais, tout de même, on voit trop qu'elle l'épouse seulement parce qu'il a trouvé un merveilleux procédé de fabrication du verre. L'eût-elle épousé, si le procédé avait été médiocre? L'eût-elle épousé, si Jean n'avait pas rétabli la fortune des Aubry? Certes, Marie-Thérèse est sincère; mais, pour les jeunes filles auxquelles ce livre est destiné, il eût mieux valu que l'amour de Marie-Thérèse fleurît dans la misère au lieu de s'épanouir dans le confortable...

Au reste, *Hésitation sentimentale* me paraît dépeindre,

avec une navrante exactitude, les jeunes gens et les jeune filles « appartenant au milieu riche de la haute bourgeoisie parisienne » (*sic*). Ils ont tous peu d'esprit et peu de cœur. Ils ont passionnément tous les snobismes bébêtes. Leur existence est vide et vaine. Et ils se livrent, dans la conversation, à d'épouvantables plaisanteries. L'un dit à l'autre : « Mais qu'as-tu donc? tu regardes le sol, et cela, avec une persistance telle que j'ai cru un moment que tu t'exerçais à une classification savante du gravier. » Ailleurs, je ne sais qui offre une glace à Marie-Thérèse : « Je ne suis pas gourmande », répond la jeune fille. « Quel dommage pour les glaces! » réplique spirituellement le jeune homme... Et ils sont tous comme cela, « dans le milieu riche de la haute bourgeoisie »! J'ai le pénible devoir d'ajouter que Max Platel, le plus séduisant des romanciers mondains, est incontestablement le plus sot de la bande. Il obtient, d'ailleurs, le plus grand succès. Il a des grâces d'éléphant et il badine comme Joseph Prud'homme lui-même. Il sourit ainsi : « Vous me flattez, mademoiselle Denise (je croyais que, dans le milieu riche de la haute bourgeoisie, on disait : mademoiselle ou Denise, mais non pas mademoiselle Denise... Eh! bonjour, madame Dupont, ça va-t-il comme vous voulez? — Mais pas mal, je vous remercie, madame Bertrand; et de votre part?...) Donc, l'irrésistible Platel sourit ainsi : « Vous me flattez, mademoiselle Denise. Mais, je vous en prie, ne continuez pas de me tresser des couronnes... » ou bien : « Mesdemoiselles, vos paroles distillent le miel de la louange et vous êtes aussi la joie des yeux... » ou bien : « Je ne puis vous exprimer à quel point je suis l'esclave du Beau... Je suis Pan qui poursuit Syrinx; mais, aujourd'hui, j'ai saisi la déesse puisque je puis à mon gré contempler vos formes gracieuses ornées avec un art délicat. »

Et ce romancier mondain parle longtemps et souvent ainsi. D'ailleurs, les jeunes filles qui l'écoutent sont dans le ravissement.

Un détail. L'auteur d'*Amitié amoureuse*, qui est aussi celui d'*Hésitation sentimentale*, semble vouloir mettre son scrupule à rapporter le plus exactement possible toutes les expressions courantes dans le milieu riche de la haute bourgeoisie. Nul petit gâteau à la mode dont il ne dise juste le nom; nulle danse, nulle figure de danse qu'il ne sache appeler comme il faut, et, naturellement, toutes les danses dansées sont les danses qui se dansent dans le monde où l'on danse les danses les plus nouvelles que l'on danse ensuite, car tout devient vulgaire ici-bas, dans le milieu moins riche de la bourgeoisie moins haute...; et il y a chez Hubert Martholl un valet de chambre anglais, comme les meubles... (*sic*). Bref, l'auteur connaît toutes les minuties du « chic » mondain et ne nous en laisse ignorer aucune : c'est peut-être un mérite. Mais quand on veut être exact, et minutieusement exact, il faut l'être partout et en tout. Or, comment Jacques Aubry peut-il dire : « Je n'aurais pu profiter de votre aimable invitation. Je passe mes journées à piocher mon *Mourlon*, ce qui n'est pas drôle. » Mourlon est un écrivain juridique estimé. Mais depuis dix ans, depuis quinze ans, il est presque remplacé par Baudry. On ne pioche plus son Mourlon; on pioche son Baudry. Pourquoi donc l'auteur d'*Amitié amoureuse*, je veux dire l'auteur d'*Hésitation sentimentale*, met-il donc Mourlon à la place de Baudry? Est-ce le comble de l'élégance d'ignorer ce détail de Facultés de droit quand on connaît si bien tous les détails de la vie mondaine? Cependant, tous les jeunes gens du milieu riche de la haute bourgeoisie étudient le droit, depuis quelques années, pour être exemptés du service militaire, et, dans les salons, le fils lui-même de Mme Martholl, née de Reversy-Follembeau, parle de Baudry et non pas de Mourlon. Alors? Il y a le snobisme de l'aristocratie. Il y a aussi le snobisme du milieu riche de la haute bourgeoisie. D'ailleurs, le talent de l'auteur d'*Hésitation sentimentale* n'est pas négligeable, mais son

roman « date » un peu... comme les livres de Mourlon.

Mourlon était un brave juriste consciencieux. Et je ne regrette pas d'avoir rappelé son souvenir. Mais le temps perdu ne se retrouve pas. Et à peine puis-je dire qu'il n'y a pas de riche Américaine dans le joli roman de Paul Junka : *Gracieuse*. Mais il y a plusieurs mariages et un jeune pharmacien qui est loyal et noble. Ce roman est vivant, touchant, attendrissant. J'aime la peinture des mœurs d'une petite ville méridionale : elle est simple et pittoresque. J'aime aussi la peinture, à peine esquissée, hélas! de la vie d'une jeune fille dans une « Maison de Famille » parisienne. J'aime moins le reste, car on ne peut tout aimer. L'héroïne mérite d'être heureuse, et, déjà, on voit « une gaieté intime moirant d'un reflet rose son visage laiteux », car c'est ainsi que, d'aventure, écrit Paul Junka.

Le style de Camille Pert est plus expéditif. Et ses héroïnes ont moins de vertu. Mais elles ont autant de vie que Mme Camille Pert a de talent : et ce n'est pas peu dire. Je ne sais pas si elles font de leur vie un meilleur usage que Mme Camille Pert de son talent. Qu'importe! Il n'est pas indispensable que toutes les romancières écrivent pour les jeunes ou même pour les vieilles filles. Et voici qu'il est trop tard depuis trois ou quatre mois qu'il y a des hommes et qui admirent *les Vierges de Syracuse*, par Jean Bertheroy, il est trop tard, — non, il n'est pas trop tard pour dire que cette admiration est probablement justifiée. *Les Vierges de Syracuse* méritent et obtiennent le même succès que *Cléopâtre*, *le Mime Bathylle*, *la Danseuse de Pompéi*, car Jean Bertheroy a écrit déjà quatre romans antiques. Pas un seul de moins. Jean Bertheroy a certainement écrit *les Vierges de Syracuse* plus vite que Flaubert ne fit *Salammbô*. Il n'est pas donné à beaucoup de femmes d'écrire difficilement.

2 août 1902.

LA BELGIQUE MORALE ET POLITIQUE (1830-1900)

Maurice Wilmotte

Il n'y a pas antagonisme nécessaire entre la vie littéraire et la vie politique, en dépit de ce que pense un vain peuple de littérateurs ou de politiciens. Et M. Maurice Wilmotte nous démontre que littérature et politique peuvent entretenir entre elles des rapports excellents, puisqu'il consacre à l'histoire politique de la Belgique un ouvrage précis qui est une bonne œuvre de littérature.

Je dirai tout de suite quels reproches on peut adresser à M. Wilmotte, ou, s'il le préfère, à son livre. Un livre n'est bon qu'autant qu'on parvient à déterminer exactement quels reproches il mérite. M. Maurice Wilmotte divise l'histoire politique et morale de la Belgique en trois parties (heureux pays dont l'histoire politique est en même temps l'histoire morale!) : *le passé libéral, le présent catholique, l'avenir socialiste*. C'est parfait. Quelques personnes préféreraient sans doute que ce fût le passé catholique, le présent socialiste et l'avenir libéral. Mais c'est surtout en politique qu'on ne peut contenter tout le monde, et, au surplus, il résulte du livre de M. Wilmotte que libéralisme et socialisme sont complémentaires et qu'il peut y avoir autant de socialistes libéraux que de libéraux socialistes. Naguère, en France, je ne sais quel candidat se présentait aux suffrages des électeurs comme socialiste libéral. Et on souriait. Le

sourire masque souvent l'ignorance. Bientôt on ne sourira plus. Et tous les libéraux seront socialistes, et tous les socialistes seront libéraux : et peut-être qu'il n'y aura rien de changé, malgré tout, dans la vie des peuples ! Dès maintenant, il est prouvé que le terme libéral n'a pas, en Belgique, le sens dont en France il tire vanité. Il est même prouvé que le libéralisme d'Anvers ou de Gand est la doctrine la plus hostile qui soit au libéralisme de Paris ou de Lyon (c'est à vous, monsieur Aynard, que ce discours s'adresse!). D'où l'on pourrait conclure, en passant, que la langue belge n'a presque rien de commun avec la langue française.

Mais je n'insiste pas, car M. Wilmotte écrit le français avec autant de talent que M. Mühlfeld ou M. Wiener le belge... Bref, un libéral belge pense à peu près comme M. Mougeot, de Langres, ou M. Doumergue, d'Aigues-Vives. Un libéral belge expulse les congrégations qu'un libéral français se pique de conserver. Je n'irai pas jusqu'à inférer qu'un Belge est par cela même très supérieur à un Français. Mais, enfin, on doit bien reconnaître que le mot libéralisme n'est qu'un vocable illusoire puisque chacun peut être libéral de la façon qu'il préfère. Vérité à Tournai, erreur à Cambrai! Il suffit à l'honnête homme de cultiver son jardin...

Or, M. Wilmotte estime que chaque partie de l'histoire de Belgique est caractérisée par des individualités très fortes qui imprimèrent sur leur temps leur influence. Mais s'il s'attarde — et nous ne saurions nous en plaindre — à considérer Charles Rogier, Frère-Orban, Bara, qui furent les personnalités les plus significatives du passé libéral, il omet totalement — Diogène malchanceux — de découvrir un homme dans le présent catholique — et c'est à peine s'il aperçoit quelques caricatures dans l'avenir socialiste. Cela est un tort, très probablement. Et nous voulons être convaincu que la Belgique compte plus d'hommes d'État que M. Wilmotte ne nous permet de le croire. Tous les pays sont riches en hommes d'État,

tous, depuis le Mexique jusqu'au Béloutchistan, y compris la France et le Guatémala. Et je pensais que c'était une maladie exclusivement française que celle qui consiste à traiter de sots, et même à rayer du nombre des humains les hommes qui gouvernent pour un parti que l'on condamne. L'épidémie s'est étendue jusqu'à Bruxelles. Et M. Wilmotte libéral ne distingue guère de grands hommes d'État que dans le passé libéral belge. Il distingue Charles Rogier, Frère-Orban, Bara...

On pourrait connaître davantage Charles Rogier. Il fut conduit à la politique par le journalisme : c'est un sort commun à beaucoup de gens. M. Wilmotte ne nous dit pas ce qui l'avait conduit au journalisme. Mais il est vrai que tant de gens sont amenés au journalisme sans savoir ni comment, ni pourquoi ! Charles Rogier était républicain. Mais il est donné à peu de journalistes de faire triompher les opinions qu'ils ont librement choisies tout d'abord. Et Charles Rogier républicain fut, après 1830, le grand organisateur de la monarchie en Belgique. Étant journaliste, il put occuper naturellement tous les ministères, tour à tour, et exceller en chacun d'eux.

Il fut, avec beaucoup de méthode, un spécialiste universel. Il fut, en outre, un orateur, et, ce qui vaut mieux, un administrateur. Il avait des idées sur presque toutes les questions; et il lui arrivait quelquefois de les appliquer. D'ailleurs, cet homme raisonnable ne s'en étonnait pas, car il savait qu'en politique tout est possible. Au surplus, ce libéral était anticlérical ; et le clergé belge le combattait, ou bien parce qu'il était anticlérical, ou bien parce qu'il était libéral. Charles Rogier, dès 1831, fut battu aux élections de Liège, car il plut aux cléricaux de l'écarter. Il faillit échouer également à Turnhout, c'est-à-dire dans une humble bourgade de Campine, où il dut se résigner à poser sa candidature et où l'antipathie du petit clergé le poursuivit ouvertement. « On a eu soin, lui écrivait-on, de faire accroire à quelques

jeunes prêtres que vous n'étiez rien moins que favorable au clergé. Ils se sont placés dans toutes les rues et ont distribué des billets préparés d'avance à tous les paysans ignorants... » L'histoire est un perpétuel recommencement, disait Joseph Prud'homme, qui était précisément un contemporain de Charles Rogier. Charles Rogier fut également fouriériste. Prochainement tous les hommes d'État le deviendront : M. Eugène Ledrain ne sera pas seul à s'en réjouir.

Nous nous réjouirions davantage si M. Wilmotte avait déterminé plus nettement la physionomie de Charles Rogier. Mais cette physionomie est peut-être naturellement grise et terne. Celle de Frère-Orban a plus de relief. Frère-Orban était un olympien de Bruxelles. Il portait un grand faux-col, et sa cravate faisait deux tours, peut-être trois. M. Wilmotte écrit : « Le faux-col de 1847, avec la lourde cravate du temps, lui serra toujours la gorge, et y étouffa jusqu'au bout les cris d'un cœur qui, comme tous les cœurs, battit quelquefois éperdument. » En vérité ! Frère-Orban était avocat : il avait donc de vastes aptitudes politiques. Il les cultiva par l'action. Au cours de sa longue carrière, il changea plusieurs fois d'opinion, sans perdre pour cela son libéralisme. Il parlait véhémentement contre « les féodalités », mais ne faisait rien contre elles. Il était donc un vrai libéral. Il fut violemment attaqué à plusieurs reprises : c'est ce qui perpétua sa gloire. Au reste, il prononça des mots célèbres. Un petit nombre de personnes seulement parviennent à prononcer des mots célèbres ! Il en est même qui répètent simplement les mots célèbres prononcés par d'autres qui demeurent ignorés. Si nous en croyons M. Wilmotte, Frère-Orban aurait dit : « Gouverner, c'est prévoir. » J'ai idée que quelqu'un l'avait dit avant lui. Qu'importe ! Il y a des vérités générales qu'on répète toujours utilement. Frère-Orban était un bon orateur, impérieux et raide. Il parlait avec assurance : et cela lui donnait une grande auto-

rité. On voyait sur son visage, dit spirituellement M. Wilmotte, « son mépris de la contradiction et son désir de vaincre plus encore que de convaincre ». Aimable ironie !

Frère-Orban avait de la hauteur et de la raideur. Jules Bara était préférablement jovial. Avocat, lui aussi, il fut un orateur considérable. Il mêlait en son éloquence de l'érudition et de la verve, invoquait l'histoire romaine et amusait ses auditeurs. Il était d'ailleurs systématiquement anticlérical. Son anticléricalisme était toute sa politique. A côté de Rogier et de Frère-Orban, Bara paraissait très sympathique. M. Wilmotte ne nous le dissimule pas.

Il ne peut nous dissimuler non plus que l'histoire de Belgique est le plus possible dépourvue de pittoresque et de couleur, car elle se déroule toute dans les assemblées parlementaires. Elle consiste exclusivement en discussions législatives. C'est pourquoi il eût été bon d'insister sans doute sur l'originalité des hommes qui ont dirigé l'évolution du passé libéral à l'avenir socialiste. M. Wilmotte se satisfait d'expliquer les événements avec une clarté louable. Cet historien limpide évite d'être artiste. Pourquoi donc évite-t-il de désigner les hommes du présent catholique ? Il insinue que c'est parce qu'il n'en discerne aucun. Il n'en distingue pas beaucoup plus dans l'avenir socialiste. Il passe César de Paepe, Jean Volders, Van Beveren, Brismée. La mort les emporta. Restent Vandervelde, Anseele, Hector Denis.

Vandervelde, très grand, très brun, très maigre, prêche volontiers. Il y a en lui du Millerand et du Jaurès : un dialecticien et un rhéteur. La rhétorique et la dialectique peuvent faire un bon orateur. Vandervelde est un apôtre autant qu'un tacticien. Il se flatte d'être un révolutionnaire lettré. Il travaille infiniment ses discours qui s'autorisent de cela pour être quelquefois laborieux. Il y glisse des violences et des citations poétiques qui ne

proviennent pas de l'improvisation. Il est très puissant sur son parti ; et il ne semble pas le regretter. Anseele n'a pas moins de puissance. Il a pour spécialité d'être redresseur de torts. Et il les redresse violemment. On l'appelle « le virtuose de la brutalité ». M. Anseele est virtuose sans effort et brutal sans application. C'est une personnalité fruste et forte. Anseele a autant de popularité que Vandervelde a d'autorité : M. Hector Denis a peu de l'une et peu de l'autre ; mais il est respecté. Son sort est peut-être le plus enviable. M. Denis est un économiste disert : il ne sait parler que longuement. Il ignore la brièveté, cette politesse des orateurs. On n'écoute pas toujours ses discours ; mais quelques personnes les lisent dans les *Annales parlementaires*. Nous comparerions Hector Denis à Édouard Vaillant !

*
* *

... Il nous a plu de suivre M. Wilmotte guide consciencieux. Nous gardons du moins quelque surprise, en voyant que nul homme d'État catholique ne s'impose à l'attention. Est-ce vrai ? M. Émile Faguet qui fit la préface, abondante d'idées, la clôt par cette conclusion :

Il ne restera en présence que le parti catholique et le parti socialiste : le parti catholique ayant pour frein et modérateur le catholicisme libéral, le parti socialiste ayant pour modérateur et pour frein le semi-socialisme, le socialisme d'État, qui s'appellera encore quelque temps « le parti libéral » jusqu'à ce que cette dénomination ne se comprenne plus, ne réponde à rien et n'ait même plus le sens d'un contre-sens.

Alors, si la bataille prochaine doit se livrer uniquement entre catholiques et socialistes, quels chefs catholiques dirigeront ce combat ? M. Wilmotte oublie de nous le dire. Sont-ce, par hasard, les libéraux qui, n'ayant plus de troupes, passeront dans le camp catholique pour avoir

la joie de commander et de gouverner? C'est, en effet, la joie la plus vive que puissent éprouver les libéraux. Un socialiste au gouvernement peut rester un homme d'opposition. Un libéral dans l'opposition demeure presque toujours un homme de gouvernement.

Mais voilà que nous avons fréquenté seulement des hommes politiques. Même dans le livre de M. Wilmotte, les écrivains prennent aussitôt leur revanche. Et il se trouve que la grande lutte politique et morale dont la Belgique peut être bouleversée n'est pas entre catholiques et socialistes, mais plutôt entre Flamands et Français. Les conflits de doctrines sociales sont peu de chose, les conflits de races et de langues presque tout. Contre les « flamingants », des littérateurs comme Lemonnier, Picard, Gilkin, Albert Giraud, Verhaeren, Maeterlinck, Mockel et d'autres encore, constituent une force colossale qui peut transformer la Belgique...

Le livre de M. Maurice Wilmotte, clair, élégant, d'une documentation rassurante, est donc extrêmement important, non seulement pour les politiques, mais encore pour les écrivains, puisqu'il nous entraîne à penser que l'œuvre de M. Camille Lemonnier, considérée d'un certain point de vue, peut ne pas être complètement négligeable.

9 août 1902.

DU CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Gabriel Hanotaux

M. Gabriel Hanotaux nous excite à l'action. Ça, c'est une bonne idée. Il ne faudrait cependant pas dire que nous sommes tout à fait inactifs. Nous avons l'action prudente et disciplinée, donc un peu lente. Nous réfléchissons trop avant d'agir, et quelquefois cela nous empêche d'agir. Mais tant d'autres peuples agissent avant de réfléchir. Et l'action leur est inutile. Elle leur est même plus nuisible que ne peut l'être pour nous notre excessive circonspection. Nous souffrons d'ailleurs d'un défaut plus grave que notre mollesse — toute relative — à nous mouvoir dans la vie universelle. Nous sommes modestes, nous sommes follement modestes. Nous sommes des maniaques de modestie. Incurable manie! Nous ajoutons foi à tout le mal que l'on dit de nous; nous avons hâte de nous fier à ces mauvais jugements qu'on porte sur notre caractère national. Si des Anglais prononcent que nous sommes inertes, incapables de commercer ou de coloniser, nous accueillons leur appréciation avec un généreux enthousiasme. Il se trouve des Demolins pour répandre cette opinion parmi nous, et tous ces Demolins jouissent immédiatement de la faveur bourgeoise, qui est beaucoup plus pernicieuse que la faveur populaire. Les Anglais sont tout-puissants pour nous faire condamner par nous-mêmes; il leur suffit d'abord de prononcer la condamnation, et nous poussons cette modestie maladive jusqu'à l'héroïsme le plus ahurissant. Après les famines de

l'Inde, nous prenons le ciel à témoin que l'Angleterre seule est apte à coloniser. Après la guerre du Transvaal, nous nous empressons encore à déclarer que l'Angleterre excelle à se faire aimer de ses colonies et des pays limitrophes. Si l'Angleterre voulait, nous proclamerions demain que c'est la France qui a subi les plus rudes défaites au Transvaal et que d'ailleurs Cecil Rhodes, doué de ce prodigieux esprit d'entreprise dont l'Angleterre seule donne les exemples, a laissé la Chartered dans un état de prospérité à nulle autre pareille. Ce n'est pas tout. Un aventurier — aventurier de génie peut-être — M. de Witte, le ministre des finances russe, peut nous railler avec un lourd mépris : « Les Français sont des rentiers, de petits rentiers, ils se contentent de détacher leurs coupons; ils n'ont pas l'esprit d'entreprise, ils ne sortent pas de chez eux, ils ne font pas de grands travaux publics. » Nous acceptons tout de suite cette raillerie injurieuse avec gratitude. Nous ne protestons pas que, si nous ne faisons plus de grands travaux publics, c'est parce que nous les avons exécutés chez nous avant tous les autres peuples qui maintenant se contentent glorieusement de nous imiter. Non, non, nous sommes ravis, nous sommes même fiers de nous voir abaissés par ceux-ci, par ceux-là, *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. Comme c'est drôle! Et nous nous enorgueillissons bénévolement de notre humiliation. Et nous ne disons même pas à M. de Witte, que si nous détachons seulement nos coupons, c'est pour prêter nos ressources aux industriels russes et leur permettre de faire faillite avec notre argent.

Il me semble que nous nous sommes suffisamment humiliés. Je sais bien que la lutte des partis rend cette humilité inconsciente. Dès que nous sommes hostiles à un ministère, nous hurlons à travers le monde que la France tombe de la décadence à la décrépitude et que, inférieurs à l'Allemagne qui, cependant, depuis quelques années, « détient le record » des banqueroutes fraudu-

leuses, inférieurs, bien entendu, à l'Angleterre, qui est essentiellement supérieure à toutes les nations de l'univers, nous sommes pour jamais avilis, aplatis, abrutis, incapables d'énergie et d'action, vidés, usés, finis, et que c'est la faute à Combes ou peut-être à Mougeot. Eh bien! nous nous sommes assez déconsidérés nous-mêmes; nos partis politiques ont assez travaillé à détruire le prestige moral de la France, et enfin, pour ne parler ici que des choses importantes, il est temps, il est grand temps de compter sur le patriotisme d'Arthur Meyer...

... Le livre de M. Hanotaux est excellent parce qu'il nous fournit une occasion de nous juger avec optimisme. Si le pessimisme est un principe d'action pour les individus ; l'optimisme, au contraire, est indispensable aux nations pour qu'elles agissent avec efficacité.

Certes, M. Hanotaux ne dissimule rien de toutes nos invalidités bien françaises. Mais il a l'esprit d'apercevoir à côté de chaque mal le remède convenable à ce mal et de penser que ce remède sera souverain. Et il a l'esprit de reconnaître que ce mal en lui-même n'est pas si redoutable et qu'en somme la France, pour être moribonde, se porte assez bien. Ah ! cela est vrai, quand les jeunes citoyens français délibèrent en famille sur la carrière où ils doivent entrer, alors que leurs aînés y sont encore, ils sont exagérément enclins à rechercher les fonctions publiques, à fuir les professions difficulteuses, incertaines, où le risque est trop grand et trop petite la tranquillité. Ah! cela est vrai, notre système d'éducation exagère peut-être cette tendance profonde à laquelle nous sommes malhabiles à résister. M. Hanotaux le dit, le dit clairement, le dit fermement. Et il dit encore que nous sommes trop disposés à envahir les professions parasitaires plutôt qu'à entreprendre les métiers qui enrichissent et fortifient la nation. Tout cela est vrai, et il est bon, il est indispensable de le dire. Je reprocherais peut-être à M. Hanotaux de ne faire observer à aucun moment que, si nous avons moins que d'autres peuples

l'esprit d'entreprise grandiose, hardie, frénétique, c'est que nous avons plus que d'autres peuples, plus que tous les autres peuples cette *caritas generis humani* qui est le sentiment par lequel les nations peu à peu deviendront vraiment les directrices, les maîtresses des autres nations. Les Pierpont-Morgan ou les Rockfeller sont rares chez nous, mais nous ne voyons pas comme en Amérique des milliers d'existences humaines sacrifiées à l'âpreté de quelques individus. Paris est peut-être moins riche que Londres et moins prêt à la grande luttte pour la conquête de l'or; mais, en revanche, nous ne connaissons pas à Paris cet effroyable prolétariat qui est la rançon douloureuse de quelques gigantesques fortunes. Nous sommes moins furieusement entreprenants que tels autres peuples sous la supériorité desquels nous nous écrasons nous-mêmes si volontiers; mais si nous sommes moins furieusement entreprenants, c'est parce que nous avons plus que les autres le respect de la personne humaine. Nos initiatives ne sont pas sans merci, mais nous apprenons chaque jour à comprendre, à goûter et à pratiquer davantage la solidarité. Et c'est ainsi que nous demeurons plus que jamais le premier des peuples.

J'aurais voulu que M. Hanotaux révélât mieux cette fondamentale supériorité française. Son livre eût été plus utile, donc plus beau. Mais si M. Hanotaux omet de nous dire que les peuples, doués surtout de l'esprit d'entreprise, sont des peuples primitifs et attardés encore dans la barbarie, s'il omet de nous dire que la France doit à son progrès même dans la moralité sociale son infériorité — discutable — dans l'entreprise, il est évident que cette supériorité même, d'une part, lui crée l'obligation stricte de veiller à ne pas accroître son infériorité, d'autre part. Et c'est maintenant que le livre de M. Hanotaux devient très utile. M. Hanotaux indique à merveille en quoi consiste notre faiblesse, et quelles carrières il convient que les jeunes gens choisissent pour

que la France ait une force apparente égale à sa supériorité réelle. A cet égard, nul ne se trompe, et M. Hanotaux moins que personne. Notre vice constitutionnel est d'affluer vers les fonctions publiques qui ne réclament qu'un effort modique et qui procurent une rétribution régulière et sûre et de fuir les professions difficiles... Et M. Hanotaux cite ces tableaux publiés par la préfecture de la Seine, relatant que, pour 1.500 emplois vacants, il y a 46.000 demandes, que, pour 12 places de commis auxiliaires, on s'est trouvé en présence de 3.126 demandes. Conclusion : le système d'éducation est mauvais puisqu'il pousse tous les Français à la vie bureaucratique. Pour multiplier en France la vigueur d'entreprise, il faut rénover le système d'éducation.

Moi, je veux bien, puisque je ne suis plus de ceux qui peuvent souffrir de ces rénovations. Mais combien vaine serait, si je ne me trompe, une pareille réforme ! D'abord, il me paraît tout à fait contestable que nos méthodes d'éducation française soient aussi différentes qu'on veut bien le dire des méthodes d'éducation anglaise ou allemande. Je crois, en outre, qu'en France plus que partout ailleurs, l'enseignement professionnel, pratique, populaire se développe. Et maintenant, modifiez, transformez, bouleversez, améliorez même les régimes d'études ou l'organisation des examens, cela ne saurait être, en fin de compte, ni bien dangereux, ni bien avantageux. Cela ne peut qu'être à peu près indifférent. Ce n'est pas parce que le Français apprend trop de grec et de latin qu'il brûle de devenir expéditionnaire ou rédacteur en quelque ministère, et il brûlera du même feu s'il apprend exclusivement les langues vivantes ; oui, il sera consumé de la même ardeur aussi longtemps que tous les avantages légaux et moraux seront attribués aux fonctions publiques au détriment des professions industrielles. Si les jeunes Français aspirent unanimement aux fonctions administratives, c'est parce qu'ils ont du bon sens et le sens critique, sans doute développés en eux par l'éducation

qu'ils ont reçue, et ils vont où, avec un moindre effort, ils sont sûrs d'obtenir plus de bénéfices et plus sûrs de les obtenir! Ce n'est pas aujourd'hui seulement, et ce n'est pas seulement en France que le principe du moindre effort règle la vie de l'humanité.

Et, par conséquent, le dirai-je! il me paraît un peu puéril de s'acharner si consciencieusement à réformer le système de l'éducation. On croit qu'il faut réformer par la base (style connu). Pas du tout. C'est par le sommet qu'il faut commencer les réformes. Tant que vous garantirez tous les avantages sociaux aux individualités inactives et improductives, pour ne pas dire aux parasites que sont presque tous les fonctionnaires et assimilables, comment voulez-vous que tous ne s'empressent pas à jouir de ces avantages. Ils hésiteront un peu, ils s'agiteront au début dans l'incertitude, puis ils viendront aux privilèges et feront bien.

La réforme de l'éducation est donc exactement la dernière qu'il faille accomplir, et la première qui s'impose est celle du fonctionnarisme. Si vous tenez pour indispensable de ressusciter les énergies françaises, et de les précipiter aux entreprises industrielles, voici donc, à mon avis, ce qu'il faut faire tout d'abord : exiger le plus long temps de service militaire de tous les aspirants aux fonctions publiques. Supprimer l'exercice du droit de vote pour tous les fonctionnaires. Décider leur inéligibilité absolue. Réserver les décorations de la Légion d'honneur au mérite militaire s'il vous plaît encore, mais en outre, et exclusivement, au mérite industriel, commercial, agricole. Décider que des pensions seront attribuées aux veuves et enfants d'industriels morts (spécialement dans les colonies, si vous le jugez à propos) au service de la patrie, c'est-à-dire parmi des travaux dont l'État ne se préoccupe point, dans le cours d'entreprises particulières, de labeurs productifs qui concourent à l'enrichissement de la nation. La question des retraites ne se pose pas, puisque nous nous acheminons à l'époque où

tout citoyen français jouira d'une retraite. Il est bien entendu, néanmoins, que si certaines retraites pour la vieillesse doivent être plus fortes que d'autres, c'est aux vétérans de la vie industrielle... qu'elles doivent être accordées. Voilà bien, si je ne me trompe, le seul moyen utile de réformation de nos mœurs sociales. Et je considère tout le reste comme à peu près négligeable et inopérant. Et j'ajoute : réformation d'accomplissement très aisé dans notre pays de suffrage universel où tous les électeurs qui ne réclament pas des places réclament la réduction du fonctionnarisme et des privilèges dont les fonctionnaires sont gratifiés. Il est vrai que ceux-là ne sont pas plus nombreux que ceux-ci...

Mais M. Hanotaux recommande surtout la réforme de l'éducation française. On peut toujours essayer. Et, en vérité, il serait pourtant temps... A force d'étudier cette immense rénovation, on perdra bientôt le goût de l'effectuer. Un peu de hâte ne messierait point à cette heure... Et c'est une erreur de croire qu'on peut faire les grandes choses sans précipitation.

Pour cette opération reconstitutive de l'énergie française, M. Hanotaux prodigue des conseils infiniment judicieux. Il serait bon que son livre fût lu et médité par toute la bourgeoisie française. C'est à elle qu'il s'adresse, cordialement. Il est fait pour elle, adroitement. C'est un parfait manuel à l'usage des familles. Et on ne peut le louer mieux qu'en le louant ainsi. C'est un livre de vulgarisation originale, si l'on peut dire. Il est alerte, franc, familier, point doctoral. Il doit convaincre et persuader, car il raisonne toujours en souriant et sourit toujours en raisonnant; le style de M. Hanotaux est très approprié à ce genre d'ouvrage. Il est sain, simple, expressif, coloré, bonhomme, un peu fruste, et même vulgaire s'il le faut, mais toujours clair et fort. M. Hanotaux emploie volontiers la métaphore, un peu brutale, mais brève et directe. En sa langue se mêlent les expressions populaires et les expressions classiques. Il dit

sans peur et sans reproche : « on ne peut pas tirer du sang d'un navet ». Et il dit : « un des plateaux de la balance l'emporte » ; ou bien : « les forces vitales se resserrent autour du noyau sec et sans vie tandis que la pulpe savoureuse s'étiole » ; ou bien : « la marée ne cesse de grandir et de pousser ses lames » ; ou bien : « les fonctionnaires sont les chiens de garde vigilants du troupeau » ; ou bien : « ils se plaisent à diriger ces puissants coups de volants qui mettent en mouvement l'atelier » ; ou bien : « j'ai marché sur les taupinières ». Et toutes ces images se succèdent, se multiplient, et l'ensemble est très attrayant. Bref, pour toutes sortes de raisons, le livre de M. Hanotaux est le meilleur publié sur ce sujet, et surtout parce qu'il est le plus optimiste. C'est en quoi il est particulièrement raisonnable, donc réconfortant. Aujourd'hui nous ne pouvons être forts dans la lutte mondiale que dans la mesure où nous aurons confiance en nous. Nous nous sommes suffisamment appliqués à manquer de confiance en nous-mêmes. Souhaitons que maints écrivains s'emploient à augmenter la force de la France en propageant l'optimisme parmi les Français !

16 août 1902.

LE VICE ERRANT

M. Jean Lorrain

LES EMBRASÉS

Michel Corday

M. Jean Lorrain cultive « l'orchidée du cadavre rare ». Et il met beaucoup de femmes autour. Il écrit des romans-feuilletons de mauvais lieux. Chaque époque a les feuilletonistes qu'elle mérite. Jean Lorrain est notre Ponson du Sérail.

Ce n'est pas qu'il manque tout à fait de ce qu'on est convenu d'appeler du talent. Si je disais qu'il en manque, il ne me croirait pas. Et alors à quoi donc serviraient les critiques littéraires ? Car il faut vous dire que M. Jean Lorrain a coutume de se lamenter bruyamment sur l'infinie pauvreté de notre époque en critiques littéraires. Cela prouve simplement qu'il est donné à toutes sortes d'écrivains de gémir sur l'absence ou sur la médiocrité ou, qui pis est, sur la servilité des critiques ! Mais revenons aux orchidées de Jean Lorrain, à ses romans-feuilletons et à son talent.

Il a du talent, en effet, je l'ai dit ; et, puisque je l'ai dit, je le répète. Il est plus facile de le répéter que de le démontrer. Son style est la plupart du temps correct, d'une ferme élégance, et moins vicié que sa pensée. Et ses livres ne sauraient être complètement négligeables,

car ils sont prodigieusement agaçants pour des esprits simples comme vous et moi. L'ennui suinte au travers de leurs pages, mais un ennui exceptionnel et dont le lecteur s'accommode jusqu'au dernier feuillet. Car il est entendu qu'on n'entre pas dans les livres de Jean Lorrain pour s'amuser, mais seulement pour vérifier s'il existe réellement une vie de raffinements ignobles et d'autant plus distingués, une vie mortellement élégante à laquelle seuls peuvent prétendre les aristocrates dégénérés, bien supérieurs, comme chacun sait, aux autres aristocrates, s'il en est encore, et enfin à toute la tourbe de ceux qui composent le vulgaire comme vous et moi, ainsi que j'avais déjà l'honneur de vous le dire.

Et, en vérité, il n'est pas impossible de ne pas être au plus haut point intéressé par l'effort singulier pour lequel Jean Lorrain tend toutes ses énergies. Il apparaît très clairement au lecteur attentif et persévérant — car j'aime à croire qu'il s'en trouve — que Jean Lorrain écrit précisément les livres qu'il est le moins fait pour écrire — et je ne veux pas insinuer par là qu'il serait capable d'en écrire d'autres qui seraient meilleurs, étant très différents. Non, mais il est évident que Jean Lorrain se force pour nous étonner. Et parmi les spectacles peu communs auxquels il nous convie afin de nous émerveiller en nous ahurissant, on discerne qu'il est tout le premier émerveillé et qu'il ne laisse pas que d'être et de rester complètement ahuri. Jean Lorrain est, autant que je puis le juger par ses livres, une âme candide et bourgeoise. Et il décrit une orgie moderne avec toute la conscience scrupuleuse et toute l'application pénible et lente qu'on peut mettre à élaborer une composition de rhétorique ou bien un éloge de Frédéric Masson. Au fond, Jean Lorrain est un esprit d'une surprenante timidité, et il est tout d'abord et avant nous, et plus que n'importe qui d'entre nous, dupe de lui-même et de chaque snobisme ambiant ; j'entends de chaque snobisme excessif, forcé, rastaquouère, grossier, et qui est tout

justement le contraire de l'élégance et de la distinction des mœurs françaises...

On trouve une dédicace au début de son ouvrage. Et cette dédicace, pareillement à toutes celles dont s'aggravent les livres de Lucien Descaves, tend à faire triompher la morale. Si certains écrivains consentaient à laisser la morale tranquille, nous en serions fort aises; et enfin la morale ne peut que se compromettre à triompher avec eux et par leur entremise. Mais voici, car il importe de ne rien céler, la dédicace même de Jean Lorrain :

A l'hypocrisie et à la lâcheté humaines, à la férocité des honnêtes gens et à l'honnêteté des parvenus, aux défenseurs patentés de la vertu, aux souteneurs mariés, à tous ceux à qui la prostitution et la morale font des rentes, aux redresseurs de torts et aux épouseurs de filles, aux escarpes enrichis et aux matrones à qui la quarantaine a refait une virginité, aux détracteurs farouches des vices dont ils ont vécu, je dédie ces pages de tristesse et de luxure, la grande luxure dont ils ignorent la détresse affreuse et l'incurable ennui, convaincu et flatté d'avance des cris indignés que soulèvera chez eux la chronique navrante d'une effroyable usure d'âme.

Aux grands hommes de mon époque j'offre ce livre de pitié.

Je suppose que les grands hommes de notre époque n'ont que faire du livre de Jean Lorrain. Et, pour le reste, je ne comprends pas... Ce doit être de l'ironie ! Mais de pareilles préfaces m'inquiètent toujours, car elles m'indiquent comme je ne sais quelle tromperie sur la littérature donnée. En effet, si c'est la grande luxure qu'a voulu peindre Jean Lorrain, la grande luxure est chose extraordinairement écœurante et petite. Son héros, Wladimir Noronsoff, — un prince et, pis encore, un prince russe, mais vous vous y attendiez — est une brute épileptique, infecté, à la suite de noces exagérées,

de toutes les maladies, et, naturellement, fort ignominieux au point de vue intellectuel et moral. C'est une sorte de fou, qui devrait être enfermé depuis longtemps. Il est entouré d'aventurières et de grues et de chevaliers d'industrie. Il souffre particulièrement des entrailles et il donne des fêtes néroniennes. Heureusement, un coup d'apoplexie, lent à venir, hélas! nous débarrasse enfin de lui. Jean Lorrain a voulu nous fournir le tableau impressionnant des dernières années de l'existence d'un individu adonné « à la grande luxure » et pourvu d'une déplorable constitution. C'est une littérature spéciale : ce n'est plus tout à fait la littérature d'aujourd'hui. J'ai lieu de croire que ce ne sera point du tout la littérature de demain.

Si encore c'était là de la grande luxure (mais, vraiment, de la grande luxure!), M. Jean Lorrain pourrait nous apprendre quelque chose et, par conséquent, nous être utile d'une certaine manière; mais, franchement, tout est inventé, et M. Jean Lorrain vient trop tard depuis cinq mille ans qu'il y a des débauchés...

Jean Lorrain manque autant que possible d'imagination. Son invention littéraire est nulle. J'ajouterais qu'il n'a aucune psychologie. Mais je ne sais si une psychologie précise et cohérente est de mise en pareils sujets. En tous cas, son héros n'est rien autre qu'un mannequin. C'est un personnage tout à fait conventionnel dont se sert M. Lorrain pour grouper ou plutôt pour faire défiler, les uns après les autres, les tableaux de grande luxure, oui, de grande luxure, ma chère... Noronsoff n'est ni un dévoyé, ni même un fou comme je le disais tout à l'heure ; c'est un prétexte à figuration, tout simplement. Les autres personnages n'ont pas davantage d'existence réelle. Ils sont hypothétiques, falots. L'aventurière, la comtesse Schoboleska, qui exerce, on ne sait pourquoi, une immense influence sur le Noronsoff, vient on ne sait d'où et, on ne sait comment, finit par se faire épouser à l'improviste par on ne sait

quel lord Férédith qui n'a d'autre raison d'être que de posséder un yacht... et, pour nous, ce n'est vraiment pas suffisant. La mère de Noronsoff, princesse italienne qui descend de César Borgia lui-même, et qui, — la voilà bien, la suprême ironie! la voilà bien! — représente la vertu dans le livre... la mère de Noronsoff est ridicule du commencement à la fin, et on n'aperçoit pas pour quel motif l'auteur l'a faite ridicule. Bref, tous les personnages sont des fantômes : ils sont inexistants.

Et voulez-vous savoir en quoi consiste la grande luxure du fantoche principal? Voici : posséder une villa somptueuse à Nice, avoir une fortune de 33 millions, être prince russe, apparenté au tsar, avoir été, malgré cela, chassé de Russie, être doué de toutes les sales maladies, avoir des fantaisies néroniennes, mais parfaitement!... recevoir les gens, assis sur une chaise percée et vêtu de fastueuses robes de chambres de toutes les nuances (il y en avait de blanches surchargées de saphirs et de rouges bossuées de rubis), aimer les bijoux comme un rasta, nourrir une tendresse équivoque pour les enfants non moins équivoques de sa maîtresse honoraire, jouer gros jeu, avoir par instants des goûts populaciers jusqu'à s'entourer de bizarres matelots, posséder un orchestre tzigane et un autre napolitain, les faire jouer tour à tour ou tous les deux à la fois, — je ne me rappelle plus, — donner des soupers dont on parle sur toute la Côte d'Azur, à l'un de ces soupers faire servir nus trois débardeurs tatoués, insulter en termes insinueusement ignobles sa maîtresse ou sa mère, tantôt l'une, tantôt l'autre, donner des tableaux vivants : scènes de Fragonard ou fêtes d'Adonis, etc., mourir, enfin, de dépit puéril et d'apoplexie... Et c'est ça, la grande luxure, le vice errant, les coins de Byzance!

Jean Lorrain porte en toutes les péripéties de ce drame honteux un étonnement toujours nouveau et que rien ne fatigue. Il ne parvient jamais à dissimuler son admiration éperdue pour les gens de ce milieu et pour

les actes de ces gens. Son enthousiasme ingénu nous apparaît à nous le plus comique du monde. D'abord, Wladimir Noronsoff est d'une noblesse qui en impose énormément à Jean Lorrain. Ah! ce n'est pas un comte du pape que Noronsoff! Et vous n'avez pas l'air de savoir que son grand-père avait 40.000 serfs et qu'il est propriétaire de soixante villages!

Sa mère elle-même, toute princesse Carloni qu'elle puisse être, est littéralement « épatée » de la noblesse de son fils, pensez donc : le sang des Romanoff et celui des Borgia! Et lorsque son fils crache le sang, ou s'abandonne à quelque pitrerie luxurieuse ou simplement grotesque, elle dit toujours : Ah! un Noronsoff faire ceci, un Nororsoff faire cela, un Noronsoff!!! Et Jean Lorrain en arrive à être transporté d'admiration pour l'aristocratie originelle de son personnage et il dit constamment, en roulant des yeux blancs : un Noronsoff!... Vieux reste d'innocente crédulité bourgeoise en ce descripteur de tous les raffinements de la luxure, de la grande luxure...

Dans luxure il y a luxe, dirait notre Jules Claretie pour faciliter la transition. Dans grande luxure, il y a grand luxe. Jean Lorrain ne se lasse pas d'admirer le luxe, le faste de Noronsoff. Il décrit les yachts avec amour, les bijoux avec adoration. Pour la villa, il l'admire avec une humilité délirante, surtout la piscine, car il est des admirations qui vont naturellement aux salles de bains : « La vasque hexagone s'étageait en trois marches arrondies et polies comme un torse de femme; pesamment accroupies sur le bord, six monstrueuses grenouilles de malachite en gardaient les six angles. D'énormes topazes étrangement éclairantes animaient le vide de leurs yeux... » Tu parles! Et Noronsoff donnait des soupers qui font encore pâmer Jean Lorrain. Figurez-vous que « les soupers de Noronsoff étaient les seuls où l'on mangeât réellement du caviar de Norvège et du sterlet du Volga; et puis, chaque invité trouvait

toujours un cadeau de prix sous sa serviette, porte-cigares en or étoilé de rubis, perle monstrueuse en épingle de cravate, bracelet d'opales, saphir en bague ou quelque orfèvrerie de Lalique : aucun sexe n'était oublié ». Combien y en a-t-il donc? demanderons-nous à Jean Lorrain. Mais la suite, vous pouvez la lire dans le livre, page 139. C'est assez dégoûtant. Il est vrai que la duchesse de Bourgogne...

Si noble, si riche, Noronsoff est néronien, car tous les poncifs se rencontrent dans *le Vice errant.* Aimez-vous le néronisme? Jean Lorrain en a mis partout. Mais je crois que le néronisme date. Rien n'est vieux comme ce qui est d'hier. Noronsoff donnait des fêtes costumées ou plutôt dévêtues (ah! que d'esprit!) renouvelées de celles de la décadence romaine. Le personnel des théâtres, recruté à force de roubles, fournissait les courtisanes des palatins, les mérétrices de Suburre, les augustans et les centurions... Quoi encore? « Noronsoff était un empereur, en vérité, et de la Rome la plus dissolue et la plus fangeuse avec des cruautés de petit-fils d'Auguste et une arrogance de parvenu à la Trimalcion. » Il est même tellement néronien qu'il en devient borgiesque. Il est tout à fait gai parce que, un soir, une de ses folies a fortement inquiété ses hôtes : « As-tu vu leurs gueules, comtesse? » interroge l'héritier des Romanoff qui, cependant, a reçu une bonne éducation. Et la comtesse, minaude : « Quel beau César Borgia vous eussiez fait, mon prince! » Cela suffit.

Mais, parce qu'il manque d'imagination, Jean Lorrain, pour encadrer ces snobismes frénétiques de bourgeois gâté par ses lectures, use de toutes les anecdotes, de tous les incidents, de tous les faits divers qui ont traîné dans les chroniques scandaleuses de ces dernières années. Nous reconnaissons Oscar Wilde; si nous étions mieux informés du monde « spécial » où Jean Lorrain nous conduit, nous retrouverions d'autres personnages du *Vice errant.* Même les épisodes sont transposés de la

réalité et introduits de force dans l'histoire de Noronsoff : grandeur et décadence de la tragédienne Diligenti, description de tableaux vivants qu'on a vus je ne sais plus où, de fêtes d'Adonis qui semblent être des comptes rendus de ballets des Folies-Bergère... Et puis, Jean Lorrain est essentiellement livresque. Nous connaissons depuis des siècles, si nous avons quelque lecture, les variétés de grande luxure à laquelle il se pique innocemment de nous initier. Ecrivains de Rome, ou chroniqueurs français, il les sait par cœur. Il donne même un pastiche du festin de Trimalcion. Il est permis de préférer à celui de Jean Lorrain celui de Pétrone. Ni l'un ni l'autre ne sont de mon goût...

Et c'est pourquoi je dirais que Jean Lorrain est un esprit d'une extrême timidité. Il force son talent : je dois concéder qu'il lui reste cependant quelque grâce. Lorsqu'il céde à sa nature, il fait des plaisanteries sur les députés (*Propos d'opium*). Ou bien, il pense et il décrit avec une effroyable banalité, non privée totalement d'élégance d'ailleurs : « La présence de Lina, la fille de la maîtresse de la maison, une créole de dix-huit ans, une blonde du blond roussi des épis mûrs avec la carnation chaude et savoureuse d'une belle pêche (fleurs et fruits)... peuplait les salons de la générale V... d'un essaim gazouillant d'autres jeunes filles... » Puis « la joliesse de la fille, la beauté de la mère, un essaim choisi de jeunes et remuantes étrangères faisaient de son salon un des plus attrayants de Paris », etc.

Voilà le vrai Jean Lorrain. L'autre, qui s'est fait sans discernement la victime de snobismes rudimentaires et qui, les ayant empruntés de certaines lectures et d'un certain public, s'imagine néanmoins les lui inculquer, nous retient attentifs par l'ingénuité bourgeoise qui persiste en ses peintures forcenées du *Vice errant*, par son admiration candide pour la noblesse, la fortune et autres choses où s'attachent à l'accoutumée les admirations des gens élémentaires, et par l'application pa-

tiente, laborieuse, un peu pénible qu'il dépense pour combiner les grands tableaux répétés et monotones de la vie d'un monde qu'il connaît mal. Ou du moins s'il le connaît, il le peint mal, car il nous donne l'impression d'un monde factice et, pour tout dire, inexistant. Par conséquent, la leçon de morale qu'il prétend nous faire tirer du livre et qu'il annonce par sa dédicace, cette leçon, rien ne la justifie. La dédicace est donc inutile : le livre aussi.

Il est trop tard aujourd'hui pour démontrer que *le Vice errant* provient directement de tels livres de Bourget, de Prévost et de Mirbeau. Du moins, un véritable écrivain, s'il ne peut se soustraire à toutes les influences débilitantes que son époque lui impose, parvient toujours à faire une œuvre régénératrice de la littérature. Ce n'est point le cas de Jean Lorrain. Pour prendre une comparaison poncive et surannée comme sa conception de la grande luxure, un fleuve se jette à la mer par plusieurs embouchures : les unes sont rapides, tumultueuses, profondes, élargies, imposantes ; une autre est comme un marais plus ou moins pestilentiel : l'eau stagne et croupit. Suivant le grand courant littéraire de notre temps, Jean Lorrain a pris la mauvaise direction. Il est dans le marais. Au reste, je ne sache pas qu'il soit très intéressant de décrire des milieux très particuliers en les séparant du reste du monde. Un dévoyé et un malade comme Noronsoff peut être digne d'attention s'il est mêlé à la vie ordinaire des hommes : nous verrons quelle action il exerce ou quelle action on exerce sur lui. Isolé, il est comme un maniaque attristant ou répugnant qu'on ne saurait considérer longuement. Le penchant est cependant notable de nos romanciers à élire des milieux spéciaux. Voici, ô surprises de l'imagination romanesque! que Michel Corday choisit, entre tous, entre mille! le monde des phtisiques! Il entreprend de nous faire assister à leurs pitoyables exaltations amoureuses. On redoute un naturalisme choquant dans un caravan-

sérail de poitrinaires mourants. La délicatesse de son talent sauve Michel Corday. Il se trouve qu'il fuit comme naturellement toutes les horreurs douloureuses et malpropres auxquelles son sujet pouvait le condamner. Et son roman est délicat et pur, d'une fraîcheur exquise... A l'altitude où il le place, ce n'est d'ailleurs pas étonnant : mont Arvel, 2.500 mètres au-dessus du niveau de la mer ! ah ! pardon !... — Mais pourquoi? Parce qu'il s'évade du milieu spécial où il pensait s'emprisonner et nous emprisonner. Et les héros de son livre de poitrinaires sont presque bien portants. Amy est à peine atteinte et guérit après trois semaines. Robert se soigne préventivement. Ils s'aiment tous deux, car tous deux sont jeunes et sains. Et ils s'aiment poétiquement et chastement. Ainsi Michel Corday nous ramène, malgré lui, dans la vie générale du monde, et il fait bien. *Les Embrasés!* nous annonce Michel Corday. Les condamnés à mourir vont s'aimer follement! Amour et rut! Nous attendons des scènes « de grande luxure », comme dirait Jean Lorrain. Et le livre est touchant, attendri, un peu douceâtre, charmant ainsi : c'est presque du naturalisme pour jeunes filles!

La littérature romanesque de notre époque peut-elle s'enrichir et se renouveler par la peinture d'êtres exceptionnels, de monstres, vivant anormalement dans des milieux exceptionnels? Je ne le pense pas. C'est dans la vie véritable que tout roman doit prendre sa source, et l'exception ne doit se mêler au roman que dans la mesure où elle se mêle à la vie. Alors pourquoi les uns succombent-ils lourdement à la tentation de faire de leurs ouvrages un musée de monstres? Pourquoi les autres annoncent-ils qu'eux aussi peuvent faire de même? Mais certainement! venez tous, vous verrez ici ce que vous n'avez jamais vu! Ce n'est point parce que les doctrines et les écoles l'exigent. Ce n'est pas parce que les tempéraments littéraires y poussent. Non, plus forte que les doctrines et que les écoles, plus puissante que les

tempéraments est la concurrence industrielle qui veut que tout d'abord les romanciers entreprennent d'étonner le monde et l'étonnent, en effet, chacun selon ses moyens.

23 août 1902.

LE PERVERS SENTIMENTAL

Alfred Poizat

M. Alfred Poizat n'est pas le plus célèbre des écrivains de sa génération. Il a moins de gloire que de vertu littéraire. Il ne consent pas, au reste, à conquérir la renommée par l'accumulation des ouvrages et la persévérante abondance des livres publiés. Non, c'est au choix qu'il prétend obtenir l'estime des lettrés. On connaît de lui — à peine — une *Avila des Saints* que goûta Jules Lemaître. Il faudra lire *les Poètes chrétiens : Scènes de la vie littéraire du IVe au VIIIe siècle*. On ne se rendra coupable d'aucune erreur de jugement en accordant une attention très particulière au *Pervers sentimental* que M. Poizat propose à notre admiration avec une assez apparente confiance en son talent.

Car M. Alfred Poizat a eu manifestement l'idée systématique d'écrire un chef-d'œuvre. C'est une idée qu'on attribue à tort à M. Mirbeau chaque fois qu'il lance sur le marché un de ses ouvrages pesants et vides et verbeux. C'est une idée qu'on ne saurait jamais prêter à M. Lucien Mühlfeld qui, en écrivant un livre, a toujours d'autres desseins que celui d'enrichir la littérature française. Mais M. Poizat a voulu écrire un chef-d'œuvre. Le ciel en soit loué, et M. Poizat aussi ! La noblesse des ambitions est si peu fréquente à l'heure actuelle qu'elle est digne d'être signalée comme un inappréciable mérite. *Le Pervers sentimental* a donc été — ainsi qu'il convient pour un livre dédié à la postérité — lentement élaboré

et patiemment écrit. On ne bâcle point les œuvres immortelles, et M. Poizat le savait bien. Il a fait, en outre, une œuvre courte, car il se souvenait que *Manon Lescaut*, qu'*Adolphe*, que *René*, que *Werther*, tel que d'autres livres, qu'on n'a pas encore consenti à ne point oublier, sont brefs. On admire alors que M. Poizat ait pu concentrer tant de choses en un si petit nombre de pages ; et on ne sait d'abord s'il ne faut pas le vanter pour cette rare modération ou s'il n'est pas nécessaire de l'en blâmer plutôt, car tant de brièveté ne va pas sans quelque obscurité ni même sans quelque confusion. Et, bientôt, on s'aperçoit que M. Poizat, employant toutes à la fois les ressources diverses que l'art fournit, n'a point permis au naturel de se répandre suffisamment. Son ouvrage nullement méprisable trahit un effort littéraire orgueilleux et, par surcroît, hautain. Et M. Poizat a eu l'habileté dangereuse de remplir *le Pervers sentimental* de qualités excellentes, mais il a rendu ces qualités moins sensibles par le travail considérable qu'il a dépensé pour les y insérer.

*
* *

... Au reste, il faut savoir que, vers la fin du XVIe siècle, M. de Balanson, héritier d'une illustre maison de Bourgogne, se rendit au château de Roussillon en Vivarais pour demander en mariage l'aînée des filles de la comtesse de Tournon : Hélène. Il l'épousa promptement, et ce furent de grandes fêtes dans le pays. Il était accompagné dans son voyage par son cadet M. de Varambon, que tout destinait à être d'Église : la tradition, sa pauvreté, l'ordre même de son frère, chef de famille impérieux et borné. M. de Varambon vit Marie de Tournon, la sœur d'Hélène, et l'aima, et fut aimé d'elle. Son frère s'opposa au mariage, ce qui poussa M. de Varambon à le désirer plus violemment. Puis, soudain, son frère y consentit, et cela dissuada incontinent M. de Varambon d'y acquies-

cer. Marie, qui ne savait point à quels raffinements de psychologie pouvait se complaire M. de Varambon ou M. Alfred Poizat, ne comprit pas, continua d'aimer, fut mélancolique, souffrit...

Mais, heureusement, il y avait alors, en France, des guerres de religion. Cela permit à l'inquiet Varambon de narguer son Balanson de frère, de courir les armées. Et cela permit à la douce Marie de faire partie, avec madame sa mère, de la suite de Marguerite de Navarre qui s'en allait à Namur et de rencontrer dans les Flandres son incertain fiancé. Celui-ci eût été fort aise de la voir et peut-être de l'épouser, s'il n'était devenu sur l'heure amoureux de Marguerite de Navarre, pour faire enrager son frère et par désir violent d'imiter Don Juan d'Autriche que le destin contraignait de combattre Marguerite de Navarre en l'aimant — et pour se hausser, ainsi que ce héros charmant, jusqu'à des aventures merveilleusement compliquées. Marie mourut de cette incertitude, comme une tragique et simple amoureuse que M. Poizat voulait qu'elle fût. Et dès lors, Varambon, ne pouvant plus jamais satisfaire son amour, résolut d'y persévérer et de puiser toutes les joies de sa vie dans sa douleur.

Et tel est *le Pervers sentimental.* Ne pensez pas que M. Poizat conçut le projet désuet de reconstituer la vie extérieure d'une époque en une série de tableautins historiques. Non, et les tableaux dont il orne et, en quelque façon, éclaire ses pages, ne sont que d'accessoires décors. C'est la psychologie d'une intelligence autant que d'une âme que M. Poizat prétendit étudier dans cette époque trouble. Je ne crois pas me tromper si je dis que cet écrivain ennemi du médiocre a souhaité que nous citions un jour Varambon comme nous citons Hamlet, ou Faust, ou d'autres mémorables héros littéraires. A-t-il bien fait ou fut-il imprudent? Vous en déciderez. Mais je sais que Varambon est un personnage rare et, dans son incertitude, fort méticuleusement étudié. Entre nous, ce Varambon est, tout d'abord, un « drôle de type ».

Les yeux du jeune homme avaient cette tristesse satanique dont les cœurs purs ont tant de peine à repousser l'attrait. — Accoudé mélancoliquement aux barreaux de sa fenêtre, on eût dit d'un triste orgueil intérieurement dévoré par sa beauté. — Il le savait bien : il ne serait ni un saint, ni un héros, mais un être mélangé, à la fois paresseux et véhément, voluptueux et frugal, frivole et sombre, ardent et froid, fréquemment abattu, toujours relevé. — Il était devant elle comme un beau confesseur aux yeux magiques. — Le jeune homme avait cette défiance maladive des volontés lentes que le monde croit inertes parce qu'elles se meuvent par ondulations insensibles et qui se croient menacées dans leur liberté dès qu'on les presse d'exécuter ce qu'elles penchaient à accomplir. — C'était une première expérience manquée. Banale aventure ! Ces choses s'oublient et puis se recommencent. C'est la loi ordinaire. C'est aussi le nécessaire apprentissage des âmes qui se veulent donner et cette force et cette souplesse et cette aptitude à la vie changeante, idéal de tous les Varambon qui prétendent pouvoir se jouer à eux-mêmes, en se servant de leur cœur comme d'un instrument perfectionné, toutes les diverses chansons humaines.

J'ai voulu laisser à M. Poizat la responsabilité totale de la psychologie de Varambon, car on ne peut se flatter de pénétrer entièrement cet homme, qui ne se comprend pas toujours lui-même, et, d'autre part (et de ce défaut M. Poizat est reprochable), sa psychologie est bien contradictoire. D'abord, Varambon me semble un jeune homme assez simple, et mélancolique surtout d'être relégué au second rang par le droit d'aînesse de son frère. Il aime naturellement, simplement, Marie, qui l'aime naturellement, simplement. C'est aussi naturellement et aussi simplement qu'il la compromet un peu en lui déclarant son amour. Et quand son frère lui propose ce mariage auquel il aspire, si d'abord il hésite à l'accepter, c'est sans doute parce qu'il a des raisons de craindre son frère, même lorsqu'il lui apporte un présent. Je suis à peu près aussi étonné que cette pauvre Marie de Tour-

non lorsque j'apprends que Varambon a voulu se jouer à lui-même, en se servant de son cœur comme d'un instrument perfectionné, toutes les diverses chansons humaines. On ne s'y attendait pas, et le cœur de Varambon n'avait pas paru jusqu'alors un instrument si perfectionné. Et il est très tard, il est trop tard lorsque M. Poizat nous assure que Varambon est plus compliqué qu'on ne se le figurait, et que ce qu'il en fait, et que ses naïvetés et ses doutes, et ses tours et ses détours, tout cela c'est, en fin de compte, du dilettantisme supérieur et douloureux, et qu'au surplus, il est des hommes dont c'est le sort d'être victimes en faisant des victimes. Même, on ne comprend guère que ce dilettante que nous présente soudain M. Poizat, et dont la mort de Marie devrait être le ravissant triomphe, soit si franchement désespéré de cette mort :

Son désespoir le faisait semblable à de la pierre, le sculptait comme un frère de la Niobé. Quand il fut tout seul et que la nuit fut descendue sur le cimetière, l'air frais le fit se secouer. Puis, flagellé par la douleur, son noir manteau traînant derrière lui, la tête nue, les yeux hagards, les bras endus, les doigts crispés, il s'enfonça dans la campagne, nouvel Oreste.

Eh! mon Dieu? ce sentimental n'a plus tant de perversité! S'amusait-il vraiment à un jeu pervers, ou bien, malgré son irrésolution, aimait-il avec une force lente à se connaître! Je ne sais pas, je ne sais plus. Ou bien, M. Poizat, s'il ne s'est pas contredit, comme j'en suis certain, a-t-il voulu démontrer que le dilettantisme dans l'amour peut s'allier à la sincérité, naître d'elle, puis la laisser reparaître? Tout cela n'est pas clair, et, en somme, c'est trop fort pour moi. Quoi qu'il en soit, Varambon mérite bien de rester comme l'un des types les plus profondément étudiés de ces héros qui coupent les fils en quatre, cherchent midi à quatorze heures, s'arrêtent pour se regarder marcher.

Il est nécessaire qu'un ouvrage aussi profond et aussi ambitieux de l'être abonde en maximes d'une philosophie délicate, fine et quintessenciée.

Nous ne sommes que les hôtes, non les maîtres des pensées et des sentiments que nous abritons, et les âmes sont des maisons ouvertes, d'où l'on s'en va et où l'on meurt. — Satisfaite d'aimer et d'être aimée avec sécurité, se sentant justifiée de la secrète impudeur qu'il y a à donner si vite et si complètement son cœur à un homme... — Tout succès est d'une essence médiocre comme les hommes dont la connivence le fait. -- Le tourment qu'il avait d'être aimé lui donnait l'illusion d'aimer lui-même. — Toute violence, en sortant de nous, nous laisse faibles et nous attriste.

Vous discernerez à loisir ce qui est fin et ce qui est quintessencié. Je crois, quant à moi, qu'il n'est rien en ce livre précieux qui, n'étant fin et ne voulant l'être, ne le soit à l'excès. Ah! M. Poizat n'est pas un psychologue sommaire!

Il n'est pas non plus un styliste ingénu qui s'abandonne de tout son cœur et en souriant à sa native facilité d'écrire. Le style de M. Poizat est classique. Mais le malheur est que M. Poizat écrit comme tous nos classiques à la fois. Le vocabulaire, la syntaxe, la rhétorique, tout cela est merveilleux, tout cela est trop beau dans *le Pervers sentimental*. C'est Bossuet, c'est Saint-Simon, c'est La Rochefoucauld, c'est La Bruyère, ce n'est pas assez Alfred Poizat. Certes, il est excellent d'imiter les grands écrivains, alors que tant de contemporains se contentent d'écrire comme Paul Bourget. Mais je ne m'attendais pas à ce que M. Poizat, qui prétendit hardiment à l'originalité d'un chef-d'œuvre, fît preuve en même temps d'une si parfaite humilité littéraire. Pourquoi s'inspirer des auteurs célèbres au point de les pasticher infatigablement? Le pastiche est un art inférieur, plus un métier qu'un art. En outre, — et forcément, — un style si continûment travaillé sent l'huile. Et notez

que la perfection si visiblement volontaire du style a cet effet, de faire saillir les moindres imperfections. J'ai souffert, comme de fautes graves, de simples répétitions de mots : *s'ériger* (4 et 5) — il *entendait* fournir (20). Il me fut insupportable que M. Poizat reproduisît souvent cette expression : « A la *mesure* de... » Et parce que M. Poizat parle incessamment de l'*ombre* qui, de l'*ombre* que..., il m'a semblé que cette ombre qui partout s'étend faisait dans son livre une tache indélébile. Ah! plus de simplicité, ah ! plus de laisser-aller, ah ! quelque négligence !

C'est presque avec regret que j'ai constaté que Bossuet et Saint-Simon, et plusieurs autres encore, pourraient signer — tous ensemble, hélas ! — des portraits comme ceux-ci :

L'instinct de son ambition lui avait fait deviner en la molle Italienne (Catherine de Médicis) au sang-froid, que tout le monde dédaignait encore, la redoutable politique qui, avec une patience jamais rebutée, filait l'avenir dans l'ombre, comme une araignée. Cette dame aux façons d'abbesse, grasse et facile, et qui affectait le rire large des femmes du commun ; qui traversait la Cour d'un pas qu'on eût dit appris dans les couvents ; aussi incapable de se mouvoir par haine que par sentiment, avait compris de son côté tout ce qu'on pouvait obtenir de cet homme expédient, dont le petit génie docile était fait pour devenir l'instrument exercé d'une pensée plus étendue et plus vigoureuse. Elle savait pouvoir se reposer de l'exécution de ses desseins sur un ministre que le contentement de sa charge était capable de faire se dévouer à toutes les entreprises, et qui ne se croyait grand qu'autant qu'il voyait attachés à sa personne les insignes de la grandeur...

Dès ce premier moment, M. de Balanson apparut ce qu'il était : un être simple, quoique intelligent ; un esprit droit, précis et autoritaire, jugeant avec netteté, se résolvant selon son naturel et les préjugés de sa caste, clair et non subtil, suffisamment doux avec son monde ; ne se hissant point sur lui-même pour donner ses ordres, mais les tirant

des circonstances; si persuadé d'agir en tout avec justesse et mesure, de ne faire que ce que commandaient les événements, qu'une désobéissance l'offensait comme une marque de perversité; — âme flamande, lente à se mouvoir, paresseuse à se fâcher, inflexible aussi par incompréhension autant que par inattention...

*
* *

Tout cela est admirable, compassé, tendu, subtil et pas toujours clair, élégant jusqu'à nous incommoder, étonne, amuse, fatigue un peu. Et puisque Bossuet a écrit avant nous, nous est-il donc si difficile d'écrire comme fit Bossuet! Ne serait-il pas plus sage de se dire que si Bossuet vivait de nos jours, il écrirait non point comme au XVIIe siècle, mais selon nos façons modernes, plus habilement que nous, si vous le voulez?... Mais, décidément, M. Poizat est enclin au pastiche : deux ou trois pages de son livre sont des pastiches impeccables d'Anatole France, écrivain qu'il n'est point trop malaisé d'imiter à la perfection, car il est lui-même un assez prestigieux imitateur.

Bossuet, Anatole France : voilà comment se marque le principal défaut du livre. Dans son ardeur d'imitation, Alfred Poizat mêle un peu le moderne à l'ancien, et non pas seulement la forme moderne à l'ancienne, mais les idées du jour à celles des temps passés; et ce mélange est assez bizarre. Charles IX, Henri III ne dédaignent pas de devenir un peu nos contemporains. Charles IX est consumé par cet indéfinissable sourire, subtil comme un poison, que son âme fatidique a imprimé au tableau de Clouet. Et voici que Henri III s'avance, corseté à la taille, ironiquement vêtu de noir, l'habit tout brodé de petites têtes de mort en argent, sonnant le sarcasme, marchant à pas menus et précieux, avec des révérences, comme un beau démon à travers sa légende, dont il arrange les plis à mesure... Ailleurs, Varambon dit à Hélène :

Votre beauté est harmonieuse. Elle est apaisante aussi. Elle me donne une leçon de bonheur. Vous m'apparaissez comme ces femmes de l'ancienne Sicile à qui les artistes n'ont pas cherché à donner des yeux, car toute leur noblesse s'exprime dans la simplicité de leur geste...

Ailleurs : « Je vais fonder une race, ou être moi-même toute ma race. » En vérité, ce cadet de Bourgogne parle bien !

Et on se demande peu à peu si toute la psychologie, toute la philosophie, tout le livre même d'Alfred Poizat ne sort pas des livres plutôt que de la vie, comme on se demande, en outre, s'il n'y a pas une disproportion singulière entre l'immense appareil de psychologie, de philosophie dont ce livre est armé et l'aventure assez ténue qu'il déroule à la hâte... Au moins, *le Pervers sentimental*, que se voit dédié le bon poète Paul Musurus, est une œuvre sans banalité. Remettons à plus tard de décider si l'originalité de cet ouvrage n'est pas plus apparente que réelle, plus factice que naturelle, et fort composite, au demeurant. C'est, assurément, un ouvrage précieux dans tout le sens du mot. Souhaitons, sans les espérer, quelques ouvrages de cette sorte. Certes, ils rendraient difficile la tâche des critiques, car si *le Pervers sentimental* procure un plaisir intense qu'on est assez fier d'éprouver, on n'est pas très certain de le bien comprendre.

Mais il est, en revanche, des livres que l'on comprend trop.

On annonce — déjà! — pour la reprise des affaires littéraires, de divers Mühlfeld (laissez-moi rire!), des romans de vie parisienne dont le besoin se fait vivement sentir et qui seront les livres de chevet des mondaines...

30 août 1902.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Gaston Maugras

M. Gaston Maugras a eu d'abord l'excellente idée de nous faire connaître le duc et particulièrement la duchesse de Choiseul. Il a un peu oublié son idée excellente dans le cours de son livre agréable, et aux dernières pages nous connaissons à peine le duc et spécialement la duchesse de Choiseul.

Tout de même nous les devinons. L'effort que nous accomplissons pour pénétrer en leur intimité nous satisfait, et nous savons presque gré à M. Gaston Maugras de n'avoir pas voulu nous épargner complètement cet effort. Que Choiseul doive nous être très sympathique, je le veux bien, et, en effet, je pense que cet aimable ministre mérite que nous le jugions avec moins de sévérité que ne firent jusqu'ici maints historiens ardents à juger les hommes d'Etat uniquement d'après les résultats de leur politique. Il faut convenir que, si les résultats de la politique de Choiseul ont été dignes d'être déplorés, Choiseul ne manqua pas de sourire dès le premier moment où il commença de préparer ces résultats, et c'est avec beaucoup d'élégance qu'il conduisit, si vous voulez, la France et la monarchie à la décadence. Au reste, il fut ambitieux avec grâce, ce qui lui permit d'affirmer qu'il n'était pas ambitieux du tout. « Ce n'est, disait-on, qu'un petit-maître qui a un peu de phosphore dans l'esprit. » Lui pensait qu'il avait de la chance, et il s'abandonnait doucement à sa chance, en faisant

d'ailleurs de son mieux afin de l'aider. C'est pourquoi il ne s'embarrassait pas dans les exigences de la morale vulgaire. Son mariage prouve son dédain de cette morale faite pour les gens du commun. Et son mariage fut le commencement de sa fortune. Il épousa la sœur de Mme de Gontaut, dont il était l'amant « éperdument aimé ». Il est simplement convenable d'ajouter que M. de Choiseul était en même temps l'ami le plus cher de M. de Gontaut. Admirez les petites vicissitudes de la vie d'un homme heureux. C'est Mme de Gontaut elle-même qui, en mourant, et pour assurer de toutes façons l'avenir de l'homme qu'elle aimait, arracha à sa sœur Louise-Honorine, qui n'avait que douze ans, la promesse d'épouser Choiseul. Mme de Choiseul était née Crozat du Chatel, elle apportait en dot plus de 120.000 livres de rente...

C'était un bon commencement. Louise-Honorine avait grandi en âge et en sagesse, — car elle se piqua de vertu toute sa vie, — devint l'amie de Mme de Pompadour, parce qu'il importait qu'elle servît de cette façon encore son sémillant époux. On prétendait d'ailleurs que Choiseul entretenait quelque commerce amoureux avec Mme de Pompadour. Mais M. Gaston Maugras, qui aime Choiseul et la morale, affirme que cela n'est pas vrai. Au fond, cela, vrai ou faux, nous est indifférent. Ce qui nous intéresse, c'est que la femme la plus vertueuse et la plus systématiquement chaste du siècle où nulle femme n'était ni vertueuse ni chaste, était l'amie intime et la confidente quotidienne de la maîtresse du roi.

Une femme ordinaire peut toujours être utile à son mari; une femme vertueuse aussi. Mais Choiseul qui avait de l'esprit pensa qu'une sœur pouvait être aussi avantageuse à sa fortune qu'une épouse et même que plusieurs maîtresses. Devenu ministre, il attira donc à Paris sa sœur Béatrice, chanoinesse de Remiremont, qui se morfondait rageusement sans son canonicat et regrettait, en outre, d'avoir déjà vingt-huit ans. Que faire d'une sœur et, pis encore, d'une chanoinesse? Choi-

seul estima qu'il n'était pas mauvais de la marier le plus mal du monde. Voix brève et rude, maintien hardi, manières libres et brusques : elle avait tout cela, la chanoinesse Béatrice. Le président Hénault écrivait : « Sans être une belle personne, sa figure, l'habitude de son corps, sa manière d'être, tout plaît en elle. C'est une des femmes du monde qu'on aurait le plus de peine à se défendre d'aimer... Si elle était venue du temps que nos hommes à bonnes fortunes en valaient la peine, elle leur aurait tourné la tête. » Or, il existait un duc de Gramont méprisé, déconsidéré et qui « menait une vie crapuleuse, malgré son nom et ses grandes richesses ». Le brave Gontaut négocia. En six mois, la chanoinesse fut duchesse de Gramont, séparée de son mari qui retourna vivre avec des « filles » oh!... Quant à elle, elle garda le titre de duchesse, d'enviables revenus, la liberté. Elle vint habiter chez son frère, vécut en tiers dans le ménage. On prétendit d'ailleurs qu'elle était la maîtresse de son frère. Mais M. Gaston Maugras, qui aime Choiseul et la morale et réprouve très particulièrement l'inceste, affirme que cela n'est pas vrai. Au fond, cela, vrai ou faux, nous est indifférent. Ce qui nous intéresse, c'est que la femme d'un côté, la sœur de l'autre, assurent l'alliance intime de Choiseul et de la Pompadour.

Mme de Pompadour pouvait être en même temps l'amie de la vertueuse Choiseul et de la plus libre Gramont, puisque, faisant allusion aux difficultés qu'elle avait à garder en sa puissance le cœur de Louis XV, elle disait avec beaucoup de componction : « Ma vie est, comme celle du chrétien, un combat perpétuel. »

Or, il advint un jour que Mme de Pompadour mourut. On ne lui fit pas de magnifiques funérailles. Et comme le roi, qui s'acheminait rapidement au « gâtisme », avait besoin d'une maîtresse nouvelle, et comme les jésuites, qui détestaient Choiseul, voulaient astucieusement se rendre maîtres de l'esprit, donc du lit du roi, ils poussèrent la comtesse d'Esparbès. Celle-ci, au commence-

ment de 1765, était, grâce à Dieu et à ses efforts personnels, sur le point d'obtenir la place officielle de favorite. On venait de lui donner un appartement à Marly. Elle allait être « déclarée » et les jésuites se réjouissaient *ad majorem Dei gloriam*. Mais le malin Choiseul arrêta la petite comtesse sur le joli chemin du vice, et un jour, fort de l'appui du roi, rencontrant Mme d'Esparbès sur le grand escalier, en présence de toute la cour, lui prit le menton et lui dit en raillant : « Eh bien, petite, comment vont vos affaires?... » La comtesse, à ce coup, comprit que ses affaires allaient très mal; les jésuites aussi. Bientôt Mme du Barry commença de régner sur la France. Les jésuites d'abord défendirent la vertu contre elle, puis je crois que, dans la suite, ils protégèrent la vertu en sa personne... Et voilà les mœurs du temps, qui n'est point notre temps. On parle souvent de notre décadence morale. Je pense que c'est dans les mœurs surtout que nos progrès sont sensibles. M. Rochefort lui-même n'accuserait pas nos ministres des petits crimes commis par Choiseul et qui, d'ailleurs, ne furent point inutiles à sa réputation et à son crédit. Et les jésuites eux-mêmes n'oseraient plus imposer des maîtresses à nos rois démocratiques : c'est tout au plus s'ils se plairaient à les confesser... Nous sommes devenus fous de moralité...

Il y a longtemps déjà que nous sommes un peu toqués de psychologie. M. Maugras, qui ne marque pas directement nos progrès moraux, ne cède point à notre manie psychologique. Je ne songe guère à analyser la personnalité de la duchesse de Choiseul. Il conte, il narre. Les extraits de lettres et les anecdotes s'entremêlent agréablement. Il nous reste à discerner nous-mêmes ce que la duchesse de Choiseul pouvait être. Elle était exquise et un peu ennuyeuse, comme sa vie. Il faut dire que la duchesse de Choiseul fut, en son temps, la seule femme qui fut fidèle à son époux. C'était, on l'avouera, une singulière originalité. Choiseul, de son côté, se garda

bien de prêter au même ridicule. Car en tout Choiseul suivait la mode, ou la faisait. Il était plus Lauzun que son neveu Lauzun. Il avait même la supériorité d'être un Don Juan sans beauté. D'une taille médiocre, avec des cheveux presque roux et une figure plutôt laide, il avait cependant l'abord le plus aimable et son seul aspect prévenait en sa faveur. Ses petits yeux étaient spirituels : son nez au vent lui donnait un air plaisant et ses grosses lèvres riantes annonçaient la gaieté de ses propos. Le baron de Gleichen écrivait : « Bon, noble, franc, généreux, galant, magnifique, libéral, fier, audacieux, bouillant et emporté même, le duc de Choiseul rappelle l'idée des anciens chevaliers français. » Sa femme fut, toute sa vie durant, sensible à ses charmes, et c'est pourquoi elle vécut une vie infiniment mélancolique. Elle aimait, certes, la gloire de son mari, mais elle détestait la cour où il fallait qu'elle vécût constamment ; elle détestait le monde où il était nécessaire qu'elle régnât perpétuellement ; elle savait que la cour et le monde prodiguaient des maîtresses à son trop séduisant époux, elle en souffrait au dedans de son cœur, mais, pour l'amour de Choiseul, elle s'astreignait le plus possible à fréquenter la cour et le monde. Et elle calmait ses chagrins par de la littérature. Elle était instruite de tout. Elle étalait un peu ce qu'elle savait, et ses propos étaient graves comme son maintien, comme sa conception de la vie. Elle savait sourire, et son sourire était gracieux, mais elle mettait de la gravité jusque dans sa grâce ou de la grâce jusque dans sa gravité. Elle envisageait sérieusement même les choses les plus futiles, et son mari avait précisément l'aptitude contraire qui badinait parmi les plus fâcheuses conjonctures et ne s'amusait jamais tant que lorsque sa vie publique était traversée des pires difficultés... Et la charmante et douce duchesse était un peu pédante aussi : ses lettres à Mme du Deffand ne dissimulent pas suffisamment son pédantisme. Le pédantisme était-il pour elle une consolation ?

En tous cas, elle fut la plus adorable des femmes sérieuses et pédantes. « Il est regrettable qu'elle soit un ange, écrivait Mme du Deffand; j'aimerais mieux qu'elle fût une femme; mais elle n'a que des vertus, pas une faiblesse, pas un défaut. » Il est vrai qu'elle fut ange à l'excès et que, par conséquent, elle ne fut point assez femme. Walpole cependant disait : « Elle est le type le plus accompli de son sexe, elle a plus de bon sens et plus de vertu que presque aucune créature humaine. » Jolie, d'ailleurs, presque très jolie, mais ses qualités intellectuelles et morales nuisaient à ses qualités physiques.

D'où lui venaient ces qualités intellectuelles et morales si dangereuses en cet instant? La duchesse de Choiseul était, à peu de chose près, une bourgeoise, une parvenue. Elle était petite-fille de ce Crozat qui, de bas commis, puis de petit financier, était devenu receveur général du clergé, qui s'était mis ensuite aux aventures de la mer et avait fondé la compagnie de la Louisiane, laquelle lui rapportait des sommes considérables. Elle était fille de ce marquis Crozat du Châtel qui avait de l'esprit et des lettres, ainsi qu'en témoigne ce portrait qu'il fit de lui-même :

M. du Châtel est vilain et petit; sa physionomie est obscure; sa timidité extrême est cachée sous des traits rudes et immobiles. On serait tenté de croire qu'il n'est qu'une ébauche de la nature; il paraît qu'il ne lui doit ni ses goûts, ni ses idées, ni ses sentiments, et qu'il se les est tous donnés à force de culture et de travail; son cœur et son esprit semblent des hôtes domiciliés chez lui et qu'il y a retirés afin d'achever et de perfectionner son être; il a appris à penser comme les autres apprennent à jouer des instruments et à danser. C'est proprement l'homme de l'art... Comme M. du Châtel s'est moulé sur d'excellents modèles, tous ses sentiments sont honnêtes, et la plupart de ses idées sont saines et assez justes. S'il avait pu se donner de la vanité et de l'ambition, il se serait peut-être fait un grand homme.

Sa fille « tenait de lui », à cela près, que toutes ses qualités lui étaient naturelles et seulement perfectionnées par la pratique...

Cette femme pensive, et douce et triste, devait aimer les lettres qu'elles comprenait. Elle aima aussi les gens de lettres. Elle eut le snobisme de Voltaire. Celui qui étudiera le snobisme au XVIIIe siècle ne manquera pas de nous être agréable. On s'engouait alors des écrivains; on allait même jusqu'à s'engouer de leurs idées : ce qui pouvait être plus dangereux. On s'engouait aussi des étrangers qui daignaient fréquenter la France. La duchesse de Choiseul, avec Mme du Deffand, eut le snobisme d'Horace Walpole. Au fond de son cœur, ne l'aima-t-elle pas un peu?

Elle restait, du moins, à l'amour platonique. Et si elle adorait Walpole, elle ne voulait pas qu'il le sût. En revanche, elle développait de son mieux l'amour, le culte de l'abbé Barthélemy et du baron de Gleichen pour elle, et elle faisait semblant de ne rien voir.

J'aurais passé près d'elle inaperçu...
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

se disaient l'un et l'autre. N'est-ce pas la perversité sentimentale de cette femme vertueuse que d'avoir développé continûment l'amour platonique de ces deux adorateurs révérends?

Il faut bien découvrir un défaut à cette femme qui eut trop de vertus pour tromper un seul instant sa mélancolie...

Comment, sur un tel sujet, le livre de M. Maugras ne serait-il pas attrayant? Les héros charmants font les livres plaisants. Avec quelle indiscrète passion nous pénétrons dans l'histoire intime des hommes célèbres! Mais il est malaisé aux écrivains de nous faire comprendre exactement dans quelle mesure la vie publique de ces hommes se mêle à leur vie privée et subit l'in-

fluence de celle-ci. M. Maugras n'a pas été complètement vainqueur de cette difficulté. Et puisqu'il semble négliger entièrement la vie politique de Choiseul, pourquoi donc arrête-t-il brutalement son ouvrage le jour même où Choiseul quitta la vie politique? N'est-ce pas à cette heure que la vie intime du « ménage Choiseul » devait susciter davantage notre curiosité? Bref, cela revient à peu près à dire qu'on regrette que le livre ne soit pas plus long. Il est agréable éminemment : il contient mille anecdotes connues et quelques lettres inédites...

6 septembre 1902.

QUELQUES JEUNES : LOUIS DUMUR, PIERRE DE QUERLON, JEAN DE LA HIRE

Faisons, comme on se plaît à dire, un petit tour en province. Nous trouvons précisément un certain nombre de romans excellents pour nous guider dans les milieux intéressants de la vie provinciale. Et ces romans peuvent être lus en chemin de fer, car ils ne développent pas des sujets trop compliqués et ils sont écrits avec une sympathique aisance. Ils ont pour auteurs des jeunes gens, de tout jeunes gens. Et ce sont de jolis romans alertes...

Notons que ces jeunes gens ne se flattent point d'avoir fondé, à la fleur de l'âge, la littérature de l'avenir. D'ailleurs, on commence à savoir que la littérature de l'avenir a pour fondateur patenté le brillant Saint-Georges de Bouhélier. Je lisais récemment une étude de M. Eugène Montfort sur les littérateurs adolescents dont la France sera appelée à s'enorgueillir demain. De cette étude, j'étais obligé de conclure que les grands littérateurs promis à la France par la nouvelle génération littéraire ne compteraient pour rien s'il n'y avait, Dieu merci, parmi eux : *le maître* Saint-Georges de Bouhélier. Certes, il est flatteur pour M. de Bouhélier d'avoir suscité une admiration si vive de la part de M. Eugène Montfort, et comme M. de Bouhélier vient de publier un roman : *Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle*, nous nous appliquerons bientôt à dis-

cerner comment *ce maître* est effectivement un disciple assez estimable de tel ou tel romancier contemporain... Mais prenez garde que ces exaltations mutuelles et, sans doute, prématurées, ne puissent que nous dissuader d'accorder toute l'attention qu'ils méritent à des livres et à des écrivains qui ne sont vraisemblablement indignes ni d'attention ni d'encouragement. Les petites écoles, non plus que les modiques coteries, ne sont qualifiées pour décerner des brevets de génie que seul le public cultivé a le droit d'attribuer peu à peu. Ah! je n'oublie pas que M. Montfort a bien voulu introduire parmi les représentants essentiels de la nouvelle génération littéraire : MM. Pierre Camo, René Loudet, Edouard Laurent, Christian Beck... Et pareille investiture ne peut qu'être précieuse à ces jeunes écrivains marqués dès maintenant pour d'enviables destinées... Mais je ne sais pourquoi c'est cependant avec une sorte de sympathie particulièrement empressée qu'on vient aux œuvres d'autres jeunes écrivains qui ne font partie de nulle association pour la mise en valeur du génie de ses rares adhérents; j'ajouterai même qu'on les goûte avec un sentiment de sécurité spéciale et que rien ne trouble. Ainsi, il ne me paraît pas que M. Eugène Montfort, probablement parce qu'il ne fréquente que les sommets où il plane un peu au-dessous de l'aimable Bouhélier, ait discerné dans la littérature d'aujourd'hui les noms de Pierre de Querlon, de Jean de la Hire et de Louis Dumur que la grâce et la vivacité de son imagination rattachent à la génération contemporaine.

Il se peut néanmoins que, sans avertir préalablement l'univers qu'ils vont renouveler la littérature française, Pierre de Querlon, Jean de la Hire rajeunissent un peu le roman contemporain, l'inspiration, l'esprit, la forme du roman, et soient donc en cela des écrivains originaux. Voici que de jeunes romanciers se lassent incontestablement d'étudier, après tant d'autres, les mœurs parisiennes et de nous fatiguer à leur tour de la peinture

des élégances mondaines, et s'appliquent, tout en souriant, à saisir la vie provinciale dans son intimité douce et vulgaire et dans ses petites bizarreries plaisantes. Ils recherchent des héros modestes oubliés depuis quelque vingt ans, et c'est à merveille qu'ils les analysent. Et ils nous apportent encore cette nouveauté : leur observation est sans aucun pessimisme; elle est aimable, que dis-je! elle est bienveillante. En somme, on voit qu'ils ne détestent pas les héros dont ils se moquent. Leur ironie est dépourvue de toute méchanceté, au moins celle de Pierre de Querlon, très jeune, si semblable à celle de Louis Dumur, moins jeune, car Jean de la Hire travaille à vitupérer plus rudement les défauts de la province dont le pire est, comme on sait, l'odieuse médisance. Ils n'ont point d'ironie : ils ont de l'humour. L'ironie est de la raillerie plus ou moins agressive, plus ou moins violente. Dans l'humour, il y a de l'esprit, de la gaieté, de la mélancolie, de la brusquerie de la sensibilité, et, disons le mot, de la bonté ; il peut y avoir aussi de la naïveté. C'est avec une indulgence cordiale que Louis Dumur, que Pierre de Querlon observent la province, ses petitesses, la médiocrité. Ils sont des humoristes charmants, discrets et doux. Et, le ciel en soit loué ! leurs livres sont gais, non pas d'une gaieté sarcastique, véhémente, un peu forcée comme *le Vice provincial* de Jean de la Hire, mais d'une gaieté discrète et douce, charmante. Cette année-ci, fiez-vous à mon témoignage, tous les romans publiés — surtout les romans joyeux — ont été effroyablement tristes. Et les livres de Pierre de Querlon, de Louis Dumur, sont gais. Après les avoir lus, la vie provinciale ne nous semble ni moins grossière, ni moins plate, mais nous pensons tout de même qu'elle est assez bonne à vivre. Pierre de Querlon, Louis Dumur sont pleins d'une pitié attendrie pour la misère humaine. Mais leur pitié elle-même sourit.

Oh ! ce sont des aventures bien simples qu'ils content. Ils déroulent de petits drames dont la vie des hommes

ne saurait être profondément bouleversée. Pierre de Querlon donne l'impression de la vie dans sa vérité absolue. M. Valentin Jéromy est conseiller municipal de Neuvy-sur-Seine parce que feu son père l'a été jadis. Il a des rentes et s'ennuie. Il va donc à Paris un jour. Il pleut et il rencontre la petite Rose qui a quitté les ateliers de corsets de Mmes Weil et Lablanche pour prendre le galant surnom de Rose d'Almelys et travailler à le faire connaître.

« Tu tombes bien, lui dit-elle, je n'avais plus que quatre ronds et je viens de m'acheter un ruban de cou. » Il l'installe rue des Écoles et vient la voir tous les samedis. Quelquefois, comme elle est gentille, elle lui écrit : « A demain, chez nous, mon gros chéri. » Les autres jours, elle fait de son mieux pour ne pas s'ennuyer. Bientôt, on connaît à Neuvy cette liaison fâcheuse. On accuse Jéromy de détournement de mineure. Sa maîtresse vient le voir à Neuvy : c'en est fait. Il perd ses relations. « Comment va votre pupille ? » lui demande en narguant l'entrepreneur Cuvillon. Un jour, à l'improviste, il grimpe jusqu'au palier de son amie. Mais, quand il eut frappé, et qu'après un moment la petite Rose, avec un peignoir taché, une chevelure défaite et de gros yeux battus, vint entr'ouvrir la porte, il ne pénétra pas dans ce milieu familier, dont le papier peint figurait une chasse à courre et dont le lit à courtine rouge se montrait dans la pénombre... « Il y avait un homme chez Mlle d'Almélys. » Rupture. Alors Mme Bular, la cousine de Jéromy, essaya de le marier avec Mme veuve des Genettes, mère d'une sautillante petite fille dont Jéromy était justement le parrain. Les dimanches, Mme des Genettes venait voir Jéromy, et tandis que dans le salon ils causaient doucement, la fillette écrivait sur la poussière du guéridon : *Tonton Jéromy est un namour*. Ce mariage allait se faire. Mais il se trouva que Mme des Genettes était la maîtresse du blond pâtissier de la rue Grande, Louis Printemps, et que M. Jéromy le sut trop

tôt. Rupture. Il retourna vers Rose et bravement l'amena à Neuvy. Tous deux vécurent bourgeoisement. « Le soir, Mme Jéromy lisait à son ami l'histoire de *Colomba*, de Prosper Mérimée, et l'un et l'autre y prenaient le plus grand intérêt. » Leur vie était heureuse et calme. Mais dans la ville les uns « blaguaient » M. Jéromy et les autres l'appelaient libertin. Aux élections municipales, Jéromy, conseiller sortant, fut battu. O douleur ! Il fallut fuir Neuvy-sur-Seine. C'est à Paris qu'ils vinrent s'installer. « Toi, tu es un type, » lui disait Rose. L'emménagement fut vite opéré. Et comme Jéromy demandait à la concierge les clefs de la cave : « Je viens de les donner à votre demoiselle », lui fut-il répondu. — Ils vécurent tranquilles, trop tranquilles même puisque Rose faillit tromper M. Jéromy. Elle se rappelait ses premiers amants qui l'attendaient jadis à la sortie de l'atelier et qui l'aimaient si bien : le petit Emilien... Jules Enault, de la rue Monge... le joli Philippe, avec sa figure de fille... puis le commis de l'emballeur... Inquiétants souvenirs. Soudain Jéromy fut malade. On dut retourner à la campagne, reprendre la vie de Neuvy-sur-Seine. L'accueil fut froid d'abord, mais les fournisseurs souriaient à Rose. Et Jéromy rêva de rentrer au conseil municipal. « Crois-tu, disait Rose, que cela te ferait du bien pour la politique, si j'allais à la messe le dimanche ?... » Mlle des Genettes ne garda pas rancune à Jéromy, voulut connaître Rose ; le nouveau médecin, Paul Henriot, vint en voisin la voir avec sa femme. Jéromy devint président de la Société de gymnastique. « Un grand pas vers le conseil », disait-il. Il fut élu et, dès lors, il n'eut plus rien à désirer dans la vie, surtout après qu'il eut fait obtenir une pompe communale pour le faubourg Saint-Julien. Il vieillissait, et on ne se souvenait plus dans la ville qu'il avait détourné une mineure. Sa vie était de plus en plus calme. Et chaque jour, en revenant de sa promenade, il rencontrait le regard de Rose derrière la vitre grise au rideau relevé, à cette fenêtre où elle a

coutume de faire de la tapisserie qu'elle destine à son piano et où, tranquillement, elle devient peu à peu une femme d'un certain âge...

... M. Louis Dumur vient par hasard dans une petite ville identique à celle où M. Pierre de Querlon a connu Valentin Jéromy. On l'invite à une soirée : on dansera et on dira des monologues. Le fils du marchand de grains, Charles Loridaine, dit des vers de sa composition : *l'Enfant boer :*

Roberts a passé là. Tout est ruine et deuil.
Le veld du Rand au Cap n'est plus qu'un sombre écueil,
Le veld qu'égayaient les faucilles,
Le veld qui dans le Waal reflétait ses grands bois,
Les fermes, ses coteaux...

La plupart des assistants jugent que ces vers sont idiots et quelques-uns le disent. « De qui sont ces vers? » se demande Louis Dumur. De Victor Hugo. Loridaine lui affirme qu'ils sont de Loridaine et que Loridaine, non seulement n'a pas imité Victor Hugo, mais qu'il n'a même jamais rien lu de lui. On saura bientôt que Loridaine était somnambule et que, chaque nuit, il allait dans un grenier où il lisait les vers que le lendemain il composait de mémoire. Il avait même écrit une tragédie : *Joas*, qu'il avait envoyée au directeur de l'Odéon. *Joas*, c'était *Athalie*, ni plus, ni moins... Abner prenait le premier la parole et s'exprimait de la sorte :

Gloire à Dieu, cher Joad, gloire au dieu d'Israël!
Je viens selon l'usage antique et solennel
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.

Loridaine possédait une *Petite Encyclopédie populaire* dans laquelle une notice faisait en quelques lignes l'historique d'*Athalie*, rappelait le mot de Voltaire : « chef-

d'œuvre de l'esprit humain », et citait une douzaine de « vers célèbres », entre autres celui-ci :

Oui, je viens dans son temple adorer l'éternel.

« Est-ce que vous n'avez pas eu envie de commencer votre tragédie par ce vers ? » lui demanda Louis Dumur. « Oh ! fit-il avec un extrême étonnement, comment avez-vous pu deviner ? J'en ai eu une envie folle. Vous ne vous figurez pas quel mal m'a coûté le mien. Il m'a fallu trois jours rien que pour venir à bout de ce premier vers, tandis que la suite est allée toute seule. »

Mais, heureusement, la maison brûla où étaient entassés les « chefs-d'œuvre de l'esprit français » que Loridaine écrivait de nouveau. Il épousa Renaude Chamot, qui, seule dans la ville, admirait ses vers. Il fut guéri de son somnambulisme et se consacra tout entier à sa femme et au commerce de grains. L'année suivante, quand Louis Dumur revint dans la ville, Loridaine « ne faisait plus de littérature ». Il était devenu sérieux. Seul, l'instituteur, Isidore Paumier, disait parfois en hochant la tête : « C'était peut-être un coco de génie ! »

Voilà ! — Ai-je besoin de dire avec quelle verve Louis Dumur étale ces dédains admirables des braves gens de province pour la littérature et pour ceux qui l'écrivent ? Le livre, qui s'allonge un peu quelquefois, est tout de même le plus amusant du monde. De la caricature par instants, mais sans excès ! Et c'est à lire *Un Coco de génie* et *la Liaison fâcheuse* qu'on s'aperçoit combien il est malaisé de distinguer de leur caricature la vie ordinaire et les hommes ordinaires...

Louis Dumur et Pierre de Querlon sont les amis de leurs héros un peu ridicules et si simples. C'est peut-être pour leurs ridicules et leur simplicité qu'ils les aiment. Et, dans leurs livres, la vie de province paraît, comme je le disais, bonne à vivre. Elle apparaît terrible dans *le Vice provincial*, de Jean de la Hire. Il faut vous dire que Jean

de la Hire a beaucoup de talent vivant, vibrant, abondant avec quelque confusion... Je ne crois pas le lui apprendre, car la préface du *Vice provincial* démontre assez clairement qu'il le sait déjà. Il a écrit quelques ouvrages dont les titres sont singuliers : *le Tombeau des vierges*, *Incestueuse*, roman illustré par la photographie d'après nature... pas entièrement d'après nature, j'espère! Un jour, dans le compartiment d'un wagon, je trouvai, abandonné sur les banquettes, un journal qui pouvait bien s'appeler *le Fêtard* ou peut-être *la Culotte rouge*, à moins que ce ne fût *Cythère*. A la dernière page, des annonces imposantes vantaient, en termes généreux et d'ailleurs congruents, les grandes qualités des romans passionnels de M. de la Hire. Puis-je dire quelque chose, après que *le Fêtard* a parlé? M. de la Hire est assez jeune pour qu'on ne laisse pas au *Fêtard* le soin d'établir sa réputation. Et le livre qu'il donne aujourd'hui vaut mieux que son titre qui semble promettre des monstruosités. Non, ce *Vice provincial* est simplement la médisance, la jalousie, l'envie, la haine... Des femmes de Banyuls jalousent fortement une actrice parisienne qui accompagne à Banyuls son amant, enfant du pays, écrivain déjà glorieux. Tous les détails sont évidemment d'une vérité parfaite. Et M. de la Hire est un observateur très clairvoyant. Mais pourquoi allier le réalisme à la fantaisie la plus invraisemblable? M. de la Hire veut nous faire croire que la famille — toute provinciale — de son héros Sainte-Claire admet aussitôt dans son intimité la théâtreuse Suzanne, et que la sœur de Sainte-Claire peut aussitôt devenir l'amie de Suzanne, ainsi que la charmante Thérèse Niocel. M. de la Hire veut nous faire croire que le curé lui-même viendra prier Sainte-Claire de demander à sa maîtresse de chanter *O Salutaris* à la grand'messe... Moi, je veux bien. Mais je suis tout de même un peu étonné. J'ajouterai que ce jeune écrivain, qui n'a qu'à paraître dans sa ville natale pour être aimé de toutes les femmes, est un peu agaçant en

son impertinence. Et je ne savais pas que les jeunes écrivains fussent si parfaitement irrésistibles. Au reste, ils ne pourront qu'être flattés de la toute-puissance de séduction dont M. de la Hire les gratifie... Mais lisez ce livre hâtivement combiné, écrit à la hâte, presque mal écrit, abondant en négligences et en vulgarités de style, mais d'un psychologue très pénétrant pour son âge, où certaines scènes sont d'un admirable relief, et doué merveilleusement de cette qualité qui annihile à peu près tous les défauts : la vie.

13 septembre 1902.

UN ADOLESCENT

Dostoïewski

Il s'agit de savoir si, alors que nous tenons Dostoïewski pour un écrivain de génie, on peut vraiment nous révéler, aujourd'hui à midi, un chef-d'œuvre qu'il aurait écrit il y a quelque vingt ans. M. Bienstock et M. Félix Fénéon l'ont pensé puisqu'ils ont traduit en un français passable *Un Adolescent*, que nul n'avait traduit avant eux, et puisque, ce faisant, ils ont eu la conviction qu'ils travaillaient utilement à l'avancement de l'élite française dans la connaissance nécessaire des littératures européennes. On se demande tout d'abord si cette traduction tardive et inopinée prouve simplement que M. Fénéon et M. Bienstock ont cédé au snobisme contemporain qui nous pousse à tout lire passionnément des littératures étrangères... Mais cela n'est point vrai. Ils étaient convaincus que la France était infiniment coupable d'ignorer une œuvre capitale d'un des écrivains essentiels de la Russie moderne ; ils ont été un peu honteux pour la France de cette ignorance ou de cet oubli. Et franchement, nous dirons-nous, comment peut-il se faire qu'à l'époque où nous sommes précisément le plus ardents à tout apprendre de la Russie et de sa littérature, nous ayons négligé le livre qui, s'il faut croire M. Fénéon et M. Bienstock, serait de tous ceux de Dostoïewski le moins négligeable ? Est-ce que les lettrés auxquels nous devons maintenant *Un Adolescent* n'ont pas exagéré les mérites de l'ouvrage dont ils nous gratifient à l'improviste? Et quand ils prétendent que ce

livre est le plus caractéristique des qualités incomparables du maître qui l'écrivit, ne peut-on pas répondre que sans doute ils commettent quelque confusion et que, si le livre de Dostoïewski est, en effet, comme je le crois, très caractéristique, il l'est surtout, et au plus haut point, des défauts de l'écrivain inégal et violent, tourmenté et bizarre à qui nous le devons.

M. Melchior de Vogüé jadis écrivit opportunément *le Roman russe*. Il nous révéla cette littérature à l'heure où tout nous contraignait de ne plus l'ignorer totalement et où il fallait absolument que quelqu'un se trouvât pour faire cette révélation que tout le monde attendait. Je viens de relire en entier ces études dont l'éloquence surpasse l'érudition. M. de Vogüé ne cite nulle part *Un Adolescent*. Ne le connaît-il pas? Et je sais bien que les travaux notoires de M. de Vogüé sont plutôt des esquisses que des études. Mais si *Un Adolescent* était, en vérité, le chef-d'œuvre que ses traducteurs semblent nous promettre, il y aurait lieu de conclure que *le Roman russe* de M. de Vogüé est plus superficiel encore qu'il ne le paraît. Je crois au contraire qu'il l'est seulement autant qu'il le paraît, c'est-à-dire autant qu'il fallait qu'il le fût à l'heure où il fut écrit pour déterminer dans les salons parisiens et dans les âmes françaises une mode littéraire, intellectuelle et morale.

Malgré l'oubli que je signale, *le Roman russe* reste donc l'œuvre la plus importante de l'écrivain ardéchois, et, par conséquent, il n'est pas démontré que *Un Adolescent* soit l'une des plus belles œuvres de Dostoïewski. Ajouterai-je que dans les livres abondants en renseignements et riches d'idées que M. Teodor de Wyzewa consacre aux *Écrivains étrangers*, je n'ai pas non plus rencontré la moindre trace d'*Un Adolescent*. Il est donc permis d'affirmer que notre ignorance de cet ouvrage n'est pas du tout un témoignage de l'incuriosité de la France. La France est, autant que les autres nations, curieuse de goûter les œuvres de la littérature de l'hu-

manité. Mais elle a une supériorité : c'est que presque toujours elle s'informe de ces œuvres avec discernement et s'instruit d'abord des plus significatives, qui sont assez souvent les meilleures. Au surplus, il est sage de convenir que rien ne peut dissuader la France de s'enquérir, même en désordre, de toutes les œuvres étrangères quelles qu'elles soient, car il n'est aucune d'elles, même parmi les plus modernes et les plus originales, qui ne prouve d'une façon ou d'une autre la persistance de notre domination intellectuelle dans le monde et la prépondérance constante du génie français. M. de Vogüé écrivait de Dostoïewski : « C'est le Scythe, le vrai Scythe qui va révolutionner toutes nos habitudes intellectuelles. » Que d'influences françaises discerne-t-on néanmoins à travers *Un Adolescent!*

Ce livre est immense, colossal ; toutes les idées et tous les sentiments grouillent en lui. Il contient tout confusément ; il est impossible de dire clairement ce qu'il contient. Qu'a prétendu faire Dostoïewski ? A-t-il voulu étudier le caractère d'un jeune homme à l'âge où il est jeté dans la vie active, à l'âge où il s'agite plutôt que d'agir ? A-t-il voulu indiquer les destinées morales de la jeune génération russe en cet instant où, en Russie comme dans l'univers, tout se transforme autour d'elle, pour elle ? A-t-il voulu étudier plutôt la décomposition intérieure des familles russes, à l'heure où tous les mondes, toutes les classes se pénètrent et se nuisent les unes aux autres ? A-t-il voulu écrire un roman philosophique, religieux, moral, ou seulement dérouler les multiples péripéties d'un drame compliqué ? On ne le sait exactement. Toutes ces intentions paraissent dans son livre ; il les eut toutes en même temps, et elles se gênent et tout s'enchevêtre, et le drame est tumultueux, incohérent, incompréhensible, affolant comme tous les personnages mêmes du drame. Et s'il est vrai que Dostoïewski a réellement entrepris, comme il l'affirme aux dernières pages du livre, de « clicher une humanité en

formation », il faut avouer que le cliché n'est pas net.

Et naturellement il est impossible de raconter le roman, ou les divers romans emmêlés dans cet ouvrage. L'*Adolescent* s'appelle Arcade Macarovitch Dolgorouki. Il est fils naturel d'une serve et d'un seigneur Versiloz. Sa mère vit avec Versilov, sorte de don Juan bizarre qui a deux familles ou trois ou quatre, perpétuellement amoureux, constamment aimé, et qui n'est pas plus heureux pour cela, dévoyé infiniment estimable, qui donne les plus beaux exemples d'honneur et dont chaucun se défie justement, dangereux à tous ceux qu'il aime, souffrant de tous ses amours. Arcade passe comme une victime dans tous les milieux. Le voici dans l'aristocratie russe, le voilà parmi des étudiants et des révolutionnaires, dans des tripots et fraternisant avec des escrocs. Il aime, lui aussi, et on l'aime. Et il ne fait rien de bon, mais il veut toujours agir avec héroïsme. Il ne cesse pas d'être ahuri dans cette existence où il est, trop jeune, ballotté rudement. Certes, il ne comprend pas, il ne comprend que trop tard. Il fait toutes sortes d'expériences à son insu. Il est avide de se distinguer aux regards du monde ; il sent en lui une force exceptionnelle, il a une idée, il parle toujours de son idée, il se croit désigné pour maîtriser très prochainement l'univers, et il est dupe de tout et de tous. Ah! quelle énergie souveraine! Mais c'est inutilement qu'il la dépense en préparatifs indirects et lointains des actions prodigieuses qu'il veut accomplir selon les circonstances. Et quand sonne l'heure de l'action véritable, il est découragé, impuissant, inexistant. Cet adolescent n'est plus qu'un enfant. Cet orgueilleux est dédaigné, humilié ; ce triomphateur souffre et pleure. Il ne compte même pas dans les drames dont il est, pour ainsi dire, le promoteur. Tout le dépasse, lui qui ignore tout de la vie et n'en saisit presque rien. Et il reste incertain entre la plus sublime morale et, somme toute, la plus basse immoralité. Le livre est clos maintenant. Et nous ne savons même pas si l'adolescent, roulé de drame en

drame, a tiré parti des expériences peu communes que la vie lui infligeait. Nous voyons avec certitude se développer en lui non seulement un besoin d'amour, mais surtout un besoin d'affection pour sa mère, pour son père naturel, pour son père légitime; mais c'est tout ce que nous voyons. Et nous ne saurions dire, en fin de compte, si ce jeune héros sera, dans la vie où il s'introduit à peine, un dominateur ou une victime, un homme de bien ou un être sans moralité, un homme fort ou un imbécile, ou, pis encore et simplement, un individu parfaitement insignifiant.

Ah ! tout le tempérament de Dostoïewski se retrouve en ce livre aussi émouvant qu'ennuyeux. Dostoïewski, nous dit-on, a créé, il a souffert ses livres. Et ce ne sont pas seulement *les Souvenirs de la maison des morts* qui sont ses propres souvenirs. L'histoire de cet *Adolescent*, écrite avec furie, est ce qu'elle pourrait être si Dostoïewski avait entrepris de confier au monde ses aventures pendant une année de sa jeunesse infortunée. Les sentiments qu'il prête à ses héros, on dirait que ce sont ses sentiments eux-mêmes. Dostoïewski avait un orgueil ardent, frénétique et qui le faisait atrocement souffrir de tous ses contacts avec les hommes. La vie paraissait mauvaise à vivre à cet homme de génie qui était un malheureux et un malade. Mais si cette amertume d'abord l'inclinait à la pitié pour les humbles, à la religion de la souffrance humaine, elle le porta bientôt à une haine évidente de l'humanité.

L'Adolescent est un livre de douleur et de haine. L'apôtre des améliorations sociales et des progrès moraux demeure en Dostoïewski, mais c'est surtout le satiriste que l'on voit. Dostoïewski avait un génie incomplet, rudimentaire, irrésistible, et chacun de ses livres produit les émotions les plus fortes. Mais surtout on en garde l'effroi de la vie et l'horreur des hommes. Dostoïewski avait enduré les pires misères matérielles et morales. Epileptique et déséquilibré, il y avait en lui un

germe de folie, plus qu'un germe. Et la plupart de ses héros sont des êtres malfaisants qui consacrent leur vie à se causer mutuellement les pires souffrances. Avouons que presque tous les héros de *l'Adolescent* sont des fous. Il n'en est pas un qui raisonne d'un esprit sain et qui agisse à peu près sagement. On serait épouvanté si on ne se disait forcément : Dostoïewski a créé un héros à son image ; d'eux il a fait des malades. *Un Adolescent* est un livre d'observations merveilleusement clairvoyantes sur les fous qui vivent en liberté. Lisez et relisez. Ce n'est pas la pitié pour les malheureux que vous apprendrez en cet ouvrage, si la pitié s'apprend. Ce n'est pas le mépris de l'humanité, non ; c'en est la haine ou le dégoût. Ce n'est même pas la société qui est mal faite, direz-vous ; non, mais vous conclurez : tous les hommes sont fous, folles toutes les femmes, et il n'y a rien à faire. Gardez-vous, je me garde !

Et sans doute, vous reconnaîtrez tous les sentiments de charité évangélique, mystique ou autre qui sont épandus parmi la littérature russe. Mais je maintiens que le sentiment propre à Dostoïewski, c'est la misanthropie maladive, l'incurable misanthropie. Et cependant, qu'elles sont apaisantes les peintures qu'il nous fait de quelques êtres que leur mysticisme voue à tous les sacrifices! L'adolescent Arcade Macarovitch Dolgorouki est, nous le savons, fils naturel. Son père était serf du seigneur Versilov qui lui prit sa femme et l'emmena. Le père légitime, Macaire Ivanovitch, continua de vivre sur le domaine de Versilov, s'intéressa toujours à sa femme qui l'avait abandonné, aux enfants qu'elle avait de Versilov. Il écrivait : « A notre très chère et respectable épouse Sophie Andreievna j'envoie le salut le plus profond... A nos aimables enfants j'envoie ma bénédiction paternelle indéfectible... » Et il ajoutait toujours un mot pour le très respecté M. André Pétrovitch qui était Versilov. Puis il devint une sorte de chemineau, courant infatigablement les lieux de pèlerinages, et il s'arrêtait dans les

villes, dans la maison où séjournaient Versilov et Sophie Andreievna. C'est près d'eux qu'il vint pour mourir. Et, déjà moribond, il eut avec Versilov et avec sa femme et avec leurs enfants les conversations les plus édifiantes. Il les aimait tous en Dieu, et il leur souhaitait le bonheur, et il conseillait à Versilov d'épouser enfin Sophie... Certes, ce vieillard mystique et indulgent reste un type exclusivement russe. Russe également cette Sophie Andreievna qui fut séduite par son seigneur Versilov et accepta ensuite tous les chagrins de sa vie pour racheter sa faute. Toutes les vertus les plus nobles sont réunies en elle : et voilà les deux seules créatures vraiment vertueuses et nobles qui se rencontrent dans la foule mouvante et bigarrée de *l'Adolescent.*

On ne peut que donner des indications hâtives et sommaires. Mais si *l'Adolescent* est un véritable roman de la vie russe et de l'âme des générations nouvelles, qui se pressent à Pétersbourg, à Moscou, si ce livre est bien significatif de la personnalité de Dostoïewski dont il manifeste toutes les agitations intérieures, est-ce qu'il ne prouve pas aussi que cet écrivain, le plus complètement russe des écrivains russes, a subi, profondément, certaines influences françaises. Dostoïewski professait une admiration sans bornes pour Balzac, il admirait aussi Flaubert. Je pense qu'on rencontre dans *l'Adolescent* ce mélange intime d'imagination et de réalités qui distingue les romans de Balzac. Ce n'est pas assez dire : ce mélange-là s'opère de la même façon qu'ici et d'après les mêmes procédés. Les scènes de la plus admirable vérité, prodigieusement observées et minutieusement décrites, se mêlent aux aventures les plus fantastiques dont on a coutume de lire surtout les récits dans les romans-feuilletons. Ce n'est pas seulement de Balzac, c'est de toute la littérature romanesque française, de 1840 à 1870, qu'on perçoit l'influence précise dans ce livre de Dostoïewski. Et que dis-je ! il y a même des traits d'esprit, des ironies — lourdes — qui

proviennent directement de Paris, mais se sont un peu abîmés en chemin. Il y a un type de jeune fille moderne — Lise — qui lui aussi a été inventé et fabriqué à Paris. Notez bien que Dostoïewski ne fait pas de la contrefaçon ; il a cru dépeindre la jeune fille russe — déclassée — de la génération nouvelle, il a été inspiré par ses lectures et ses souvenirs autant que par ses observations. Ce serait un paradoxe sans doute que de chercher dans ce roman de Dostoïewski les éléments épars, quoique abondants, d'un roman bien parisien : je ne le tenterai pas. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée que Dostoïewski était, quand il écrivit *Un Adolescent*, tout imprégné de notre littérature française et que cette influence sur lui est évidente. Je vais plus loin. Il est telle scène de *Un Adolescent* que je trouve d'abord et telle quelle dans *Madame Bovary*. (Entrée de Charles Bovary dans sa pension et entrée de Arcade Dolgorouki à la pension Touchard.) Et serait-ce donc puéril que de comparer soigneusement Arcade Macarovitch à Julien Sorel? Je ne dis pas que Dostoïewski ait eu la volonté systématique de faire une étude analogue à celle de Stendhal. Je ne dis pas que l'inspiration de *Rouge et Noir* soit permanente et unique dans *Un Adolescent*. Je sais bien au surplus que les comparaisons ne sont pas des raisons... Mais, si on est de loisir, on peut essayer celle-ci : je tiens pour certain qu'elle s'impose.

Peu de gens la tenteront sans doute, car le génie de Dostoïewski apparaît en cette œuvre aussi fumeux que fougueux. Ce n'est point un chef-d'œuvre qui nous est soudain révélé pour notre confusion. Nous n'avons pas aujourd'hui de raisons nouvelles d'admirer Dostoïewski. Mais la beauté trouble de cet ouvrage affolant, permettant à tous de pénétrer mieux les défauts d'un inoubliable écrivain, peut fournir à quelques-uns des motifs d'admirer mieux ses qualités qui sont — on le savait déjà — d'un homme de génie.

20 septembre 1902.

L'AME BRETONNE

Charles Le Goffic

Charles Le Goffic est un Breton de Paris ou un Parisien de Tréguier : je ne sais pas exactement. Mais je suis sûr néanmoins qu'il a beaucoup d'esprit. Il y a en lui une sympathique union de religion et de septicisme, et ce qui constitue l'originalité de cette union, et, mieux encore, l'originalité de Le Goffic, c'est qu'il ne paraît jamais avoir l'âme plus religieuse que lorsqu'il exprime, tout en souriant, son scepticisme attendri et doucement ému, et qu'en revanche il n'est jamais aussi évidemment sceptique que lorsqu'il s'abandonne à ces effusions convenues de religiosité qui ont assuré la réputation de la Bretagne dans l'univers et la renommée de quelques écrivains bretons dans Paris. Charles Le Goffic plaisante avec une grâce sournoise qui est tout à fait séduisante. Il se plaît à badiner sur les questions, qui passent pour graves, de la vie humaine et de l'éternité. Ses compatriotes, dont il aime, admire et décrit on ne peut mieux les tendances religieuses, ne laissent pas que de l'amuser énormément. Il est raisonnable de considérer Charles Le Goffic comme le plus jovial des idéalistes contemporains. Il sait être excellemment un pince-sans-rire mystique. Et si les Bretons se reconnaissent judicieusement en lui, il convient que les hommes d'esprit le tiennent pour un de leurs frères et, en quelque mesure, pour un de leurs maîtres, — qui, étant un maître, ne cesserait pas pour cela d'être un bon garçon.

Le destin littéraire de Charles Le Goffic est celui de beaucoup d'écrivains estimables de notre temps. Le Goffic — je vous ai déjà dit qu'il avait de l'esprit — vint tout d'abord à Paris pour y exprimer en une langue aussi française que possible des idées bretonnes et des sentiments bretons. Étant jeune et poète, il chanta dès la première heure son amour, qui se trouvait être, comme vous pouvez croire, un *amour breton*, mais non pas tout à fait breton bretonnant. Parce qu'il avait émigré de Paimpol au quartier Latin, il se souvenait volontiers de l'amour ingénu qui là-bas avait occupé son cœur. Et il disait, en de jolis vers tendres, la beauté de la payse qu'il ne pouvait oublier. Et l'éloignement accroissait son amour ; mais il advint que la payse émigra elle aussi, et nous devinons qu'elle préféra la rive droite à la rive gauche et que, marquée par le sort pour jeter son bonnet breton par-dessus les moulins, c'est aux alentours du Moulin-Rouge qu'elle accomplit ce geste « irréparable ». Le Goffic accepta très bien ce dénouement, car, encore que poète, il était sage, et ne prenait pas au tragique les petites Bretonnes qui ne se faisaient pas prendre au sérieux. Mais vous voyez déjà que ce poète immigré avait pris l'air de Paris et qu'il avait déjà le sens des plaisanteries les plus aimables. L'Académie française considéra ce poème d'abord, cet amour ensuite, et il lui apparut qu'il n'était pas, autant qu'il le fallait, de ces amours si platoniques et si purs auxquels elle a coutume d'accorder des encouragements et des prix de cinq cents francs. Du moins, Anatole France, avec une négligence des plus agréables, laissa tout de suite tomber, sur ce poète sentimental et narquois, la consécration d'un éloge. Il le loua beaucoup d'avoir un talent délicat et fort, et non pas moins d'être un amoureux bien vivant, bon vivant. « C'est à dessein, dit-il, que M. Le Goffic a mêlé l'ironie à la tendresse, la brutalité à l'idéalisme. Il a voulu qu'on devinât le joyeux garçon à coté du rêveur et le buveur auprès de l'amant. »

Nul ne peut être poète toute sa vie, ni même, hélas! toute sa jeunesse. Charles Le Goffic moins que tout autre était homme à s'attarder aux larmoiements sentimentaux. Notez qu'alors, — c'était vers 1890, si je ne me trompe, — Charles Le Goffic savait résister aux influences des versificateurs (!) ahurissants qui sévissaient encore en ce temps-là et dépensaient tout le génie qu'ils avaient à profusion à enchaîner des phrases incompréhensibles. Le Goffic venu à Paris pour écrire le français, le bon français, redoutait qu'on ne l'accusât d'écrire encore le bas-breton à l'exemple des autres poètes de Paris. Vocabulaire, syntaxe, phrase sont donc, en ses vers, limpides et simples, classiques, si vous voulez. Mais il importait que l'inspiration restât bretonne, et c'est pourquoi, après *l'Amour breton*, Charles Le Goffic écrivit : *Bois dormant*, *le Pardon de la reine Anne*. Puis il résolut de cesser d'être poète, puisque, aussi bien, il avait assez d'idées et de style pour être prosateur.

Il cède au penchant de tous : il est à la fois romancier, critique, voyageur. L'Académie le guette, le prend sur le fait, le couronne. Le Goffic est-il condamné dès cet instant à être un écrivain facile, aimable, sans personnalité ? Vous voyez, du moins, qu'il est négligent à se créer une forte individualité. De tout un peu : voilà sa devise. Il balance à tracer, — permettez-moi cette métaphore vieillie, — un sillon pour le creuser profondément : c'est, cependant, au prix d'un tel effort qu'un écrivain dans la cohue contemporaine peut imposer son nom à la gloire, c'est-à-dire à l'influence! Mais non, Le Goffic se laisse aller au plaisir de vivre, peut-être au plaisir d'écrire, et les années passent!...

Pourquoi ne consent-il point à l'effort élémentaire que les temps — qui sont durs — exigent de tous ceux adonnés à écrire? Pourquoi? Il lui serait si aisé d'être original s'il lui plaisait d'être persévérant! A l'heure où Le Goffic s'abandonne à composer des fictions romanesques, un certain nombre de disciples de Zola re-

jettent bruyamment leur maître et dès lors vaguent avec incohérence dans la littérature sans parvenir à se créer une existence réelle. Maupassant règne, mais ne gouverne pas. Le prestige d'Alphonse Daudet est grand, médiocre son influence. La domination de Bourget est presque absolue, et les adroits, ceux qui depuis ont commercé triomphalement dans les lettres, imitent et reproduisent ses lentes psychologies sommaires et ses élégances d'antichambre. Le Goffic échappe à cette tyrannie. C'est loin des salons qu'il va chercher ses héros, c'est en Bretagne qu'il les trouve. Dans *le Crucifix de Kéraliès*, *la Payse*, *Morgane*, on voit bien qu'il aime Loti, — il l'aime plutôt qu'il ne s'inspire de lui. Ses œuvres sont personnelles, mais il ne persiste point suffisamment à en créer d'autres, plus complètes, plus fortes, qui le situent décidément à une place précise dans la littérature, déterminent et imposent son originalité.

Que fera-t-il, critique? Car il veut être critique, lui aussi. Que l'on voue au mépris public un certain nombre de critiques littéraires, j'y consens, c'est simplement justice. Mais peut-on considérer la critique littéraire comme le plus bas des genres? Permettez!... C'est une mode de ravaler toute critique littéraire, et, en même temps, contradiction significative, de déplorer l'absence d'une vraie critique littéraire. Un Mirbeau, un Lorrain se feront remarquer par la violence furibonde de leurs imprécations et de leurs regrets; mais, sont-ils conduits par aventures à juger un livre ou un écrivain, alors l'innocence de leurs appréciations tumultueuses, faibles et pauvres, force à rire les plus indulgents, les autres à hausser les épaules. Depuis vingt ans, il n'est peut-être pas un seul écrivain qui ne « se soit essayé » dans la critique, pas un seul de tous ceux qui errent maintenant, avec quelle incertitude! dans tous les domaines de la littérature. Et certes! ils n'ont pas manqué de réunir leurs articles en volume, oh! non. Eh bien! faites le bilan de toutes les idées apportées par eux. Total :

zéro. Ils ont échoué complètement dans la critique : et voilà une des raisons principales pour quoi la critique est assurément le genre le plus bas, et telle est la foule où se recrutent les plus véhéments contempteurs de la critique, à l'heure exacte où il siérait, pour toutes sortes de raisons industrielles et autres, de faciliter, d'activer la renaissance de la critique littéraire!

Charles Le Goffic, à l'instar de ses contemporains, et mieux que la plupart d'entre eux, écrit donc un livre de critique. Nous sommes en 1892. La plupart des écrivains notoires composent des romans. Le Goffic consacre son ouvrage aux *Romanciers d'aujourd'hui*. Des idées neuves? peu. Des classifications nouvelles? point. Des révélations? aucune. De vives et brèves silhouettes, des railleries bien dirigées, de spirituelles admirations, des jugements fins et prestes, naturellement; mais cela seulement... Un très grand sujet n'inspire à ce bon écrivain que de petites variations attrayantes. Le Goffic cite trois cents romanciers, cinq cents peut-être. Son livre est un catalogue, le plus littéraire des catalogues, mais incomplet comme tous les autres... Et, cependant, que l'époque est propice à un grand livre de critique! Jules Huret, par une enquête qu'il ne faudra pas oublier, vient de donner aux écrivains célèbres, et à ceux avides de le devenir, une occasion solennelle d'affirmer au monde la médiocrité de leurs idées et combien ils se préoccupent peu de l'œuvre qu'on peut accomplir par la littérature. Tous s'attardent à disputer du symbolisme, qui dut sa naissance, on le sait maintenant, à une des plaisanteries les mieux réussies d'Anatole France ; et il semble que ce soit là toute notre littérature. Aucun n'a souci de prévoir les lendemains de l'énorme production romanesque dont il est témoin, d'envisager l'action morale et sociale que la littérature doit exercer d'urgence, d'indiquer son effort nécessaire pour maintenir à la France son influence prépondérante dans les développements de l'esprit européen — quoi encore? Mais de petites idées

exprimées petitement; des rivalités, non pas de poésies, mais de poètes qui se heurtent; des jalousies de romanciers, furieux de la concurrence croissante des voisins et redoutant de la favoriser; des sourires qui doutent d'eux-mêmes; des ridicules trop confiants en eux-mêmes, rien autre. Un livre reste à faire, un grand livre : Le Goffic l'entrevoit aussitôt. Il établit d'abord la table des matières, la publie, puis se désintéresse de ces vanités-là, et s'en va faire un tour en Bretagne.

De ce long voyage en son pays et vers ses idées d'origine, il apporte aujourd'hui ce livre, qui aurait pu être, lui aussi, un grand livre : *l'Ame bretonne*. L'application de Le Goffic était vraiment trop molle à se créer une personnalité « de premier plan ». Il avait de rares qualités littéraires; mais il lui répugnait de les rassembler en bataille pour une œuvre importante et durable. C'était assez pour lui d'observer les choses, la vie, les hommes, les écrivains, avec une curiosité assurée et précise, puis de passer outre. Dans l'*Ame bretonne*, il regarde encore avec une indifférence amicale les spectacles monotones et variés que lui offre son pays, il décrit, il explique, il sourit et réunit ses articles en un livre; mais cela lui suffit. Oh! le volume est de tous points charmant, n'en doutez pas. Que l'auteur s'efforce sans fatigue de pénétrer au cœur de la race, qu'il étudie les saints, les bardes, les pardons, les coutumes, les mœurs, les grands calvaires, ou le mouvement pancelique; qu'il rappelle les dernières années de Châteaubriand ou les débuts politiques de Jules Simon, on prend à le lire un plaisir toujours pareil. Il est psychologue, et il est critique, excellemment. Il est aussi moraliste et croyez bien qu'il l'est sans aucun pédantisme. Tout ce qui est pédantesque lui est étranger. Même il craint toujours d'être grave à l'excès, et il faut qu'il raille, imperturbablement. Il est imprégné de cette ironie romanesque qui a poussé toute une génération à croire, à tort, que Renan pensait toujours le contraire de ce qu'il

disait. Je me demande même si M. Le Goffic sait toujours très nettement ce qu'il pense. Il doit le savoir, mais il ne veut pas que nous le sachions aussi bien que lui.

S'il dépeint les pardons de Bretagne, il insiste scrupuleusement sur les « saouleries » grandioses, qui sont une des cérémonies indispensables de ces féeries religieuses et populaires. Il nous montre, avec une poésie très réaliste, les processions nocturnes. Dans l'alanguissement des premières ombres, sur cette terre baignée de tristesse, il se lève des talus et des landes une impalpable poussière d'âmes, les mânes errants du purgatoire celtique. Leur murmure berce la marche titubante des pèlerins ; ils l'entendent dans le vent et dans le bruit des feuilles, et machinalement leurs lèvres achèvent dans une éructation le *De profundis* interrompu. Et si quelques-uns hésitent à pénétrer la beauté intime de cette religieuse ivresse, Charles Le Goffic leur signifie incontinent que l'ivresse de ses pèlerins est grave et toute mystique et qu'enfin elle prolonge leur rêve individuel et l'élargit jusqu'au symbole. Et faut-il sourire un peu ? Ou ne convient-il pas plutôt d'être ému?

Et lisez encore, — mais vous lirez le livre en entier — la monographie du curé breton. C'est, sans doute, un chef-d'œuvre facile et sans prétention. Mais n'est-ce pas une satire? Ou serait-ce la glorification cordiale d'un être simple et proche de la nature? Les deux à la fois, peut-être, car, chez Le Goffic, la sympathie elle-même se moque...

Toutes ses sympathies ont tendance à railler. Charles Le Goffic — à quoi tiennent les vocations littéraires ! — a beaucoup aimé Pierre Zaccone, feuilletoniste éminent. Avec quelle verve il nous le présente, toujours assis à la même table, dans la même robe de chambre à ramages, devant la même écritoire, qui machinait d'une âme ingénue quelque nouvelle atrocité. Il tenait registre de tous ses forfaits : les viols sur une colonne, les assas-

sinats sur une autre, les enlèvements sur une troisième. Cette comptabilité méticuleuse lui permettait d'économiser un peu de son temps, dont il était fort ménager. Et publiant *Maman Rocambole* après *l'Inconnu de Belleville*, après *les Drames des Catacombes* ou *les Nuits du Boulevard*, il passionnait méthodiquement le Tout-Paris du Cordon. Et Charles Le Goffic nous fait bien comprendre que ce n'est pas sa faute à lui si cet homme d'extérieur si avenant, d'âme si candide et si douce, avait une imagination de boucher. Et il continue avec une cruauté pleine d'attendrissement. Il élève son vieil ami sur un piédestal pour le mieux viser et l'exécuter plus sûrement. Il rappelle que Zaccone écrivit un jour, par erreur sans doute, une petite nouvelle gracieuse et vraiment littéraire. Un de ses biographes prétendit même : « Dans la suite, l'orthographe l'attira. » Le Goffic, débordant toujours de cordialité, a bien soin de ne pas omettre ce biographe et ce mot. Puis il conclut avec bonhomie : « Je dois reconnaître à sa décharge qu'il ne soufflait jamais mot de ses romans et de ses drames et qu'il ne mettait point ses visiteurs dans la pénible nécessité de lui en dire leur sentiment. Il faisait sa besogne d'homme de lettres comme il eût fait sa besogne d'épicier : avec probité et simplicité. » Il existe encore maints épiciers des lettres : la plupart sont improbes et prétentieux. Mais on avouera que l'amitié même de Charles Le Goffic est souvent féroce...

A la hâte, concluons. *L'Ame bretonne* est une série d'études charmantes, non pas un livre puissant, et Charles Le Goffic est un Breton bien spirituel! Que lui manque-t-il pour qu'il se place par une œuvre notable aux premiers rangs des écrivains de sa génération? Aucune qualité intellectuelle, assurément. La volonté peut-être. Dans la foule des écrivains d'aujourd'hui doués de quelque talent, en est-il beaucoup dont le talent soit vraiment trop supérieur pour que le talent des autres lui soit incomparable? Non pas. Mais tels ont

de la chance et de l'industrie : ils planent. Tels ont de la volonté et de la persévérance. Même s'ils ne savent pas ce qu'ils veulent, ils le veulent longuement et fermement. Ils finissent par dominer. M. Le Goffic a manqué jusqu'ici de volonté. Il est allé ici et là, où son inclination le poussait. Jeune encore, il lui est tout loisible d'écrire l'œuvre que déjà promettait son talent voilà dix ans passés... Voudra-t-il?

27 septembre 1902.

ROMANS ANTIQUES

Marcus Cæso est un démocrate, ennemi de l'alliance russe et adversaire des expéditions lointaines. Il a une très grande confiance dans la valeur de ses idées, et il veut y convertir à peu près tout le monde. Ainsi, rencontrant le coiffeur Bulbus, qui fume une cigarette sur le pas de sa porte en attendant la clientèle, il lui démontre qu'il faut de toute nécessité, pour le bien du peuple, une république socialiste. Bulbus, qui, à l'accoutumée, rase des réactionnaires, sourit et hausse légèrement les épaules, et ce geste, d'ailleurs déférent, peut paraître du scepticisme, c'est-à-dire de la supériorité, ou peut-être de l'incompréhension. Marcus Cæso le quitte sans répondre, car il pense que, le soir, il parlera à la réunion publique et qu'il sera acclamé par le peuple des travailleurs. Il est, au reste, candidat à la députation et il a bon espoir d'être élu. Il rentre donc chez lui, par cette belle matinée de printemps, et s'habille avec élégance, car, pour si démocrate qu'il soit, il est fort répandu dans la vie parisienne et ne craint pas, le soir, d'aller se délasser, dans les endroits où l'on s'amuse, de ses travaux, de ses discours et de ses ambitions. En somme, sa personnalité ressemble beaucoup à celle de Clémenceau. Marcus Cæso a pour concurrent Mœnius, de famille riche et bourgeoise, rallié à la République comme les Cochin et les Piou, et la combattant d'autant plus efficacement pour cela. Mœnius est, lui aussi, un bon orateur et un homme élégant. Il affecte le libéralisme afin de ne pas être tenu constamment de s'acharner

pour le triomphe de ses idées. Il dépense assez joyeusement sa fortune, que ses parents ont gagnée dans la joaillerie. Il est comte de l'Empire ou du pape, je ne sais plus au juste. Il n'est pas fâché de posséder ce titre, mais tout de même ne s'en fait pas accroire. Bref, sa noblesse, sa générosité, sa gaieté le rendent très populaire, non seulement dans le Tout-Paris des premières dont il est un des membres distingués, non seulement dans les grands bars où il ne manque pas, chaque soir, d'aller boire quelques coktails, mais encore dans le monde de la haute galanterie... Il trouve donc la vie assez bonne, et ne juge pas indispensable de réformer le gouvernement. Au reste, il a la preuve écrite que Marcus Cæso n'a pas toujours été le démocrate sincère qu'il se vante d'être, mais qu'il a naguère participé au boulangisme, et qu'il n'a même pas été totalement étranger à l'équipée du bon Déroulède! Et maintenant nous verrons, le soir du scrutin.

Pendant ce temps-là, la grande courtisane Tuccia s'habille minutieusement pour aller aux Folies-Bergère. Tuccia est une fort jolie fille qui passe pour Espagnole, étant née à Perpignan, et ayant coulé à Béziers son adolescence mouvementée. Elle est vraiment tout à fait « lancée ». Tous s'empressent autour d'elle, et elle n'a qu'à choisir. Je ne sais pas pourquoi elle continue d'habiter le quartier Pigalle, quand elle pourrait si bien demeurer rue Marbeuf ou avoir un hôtel dans la rue Fortuny. Et M. Maurice Buret, sans doute pour nous faire mieux connaître tous les endroits que fréquente ce monde auquel elle appartient, nous la montre, tantôt chez Maxim's ou au pavillon d'Armenonville, et tantôt chez des mastroquets ou dans de médiocres beuglants du boulevard de Clichy.

Donc, Tuccia « s'en va-t-en guerre ». Mais elle rencontre sur son chemin l'aimable Varus, avocat sans causes, entouré de ses amis. On l'entraîne à la réunion publique et contradictoire que donnent Mœnius et Mar-

cus Cæso. Mœnius parle avec sa facilité habituelle et préconise l'expansion coloniale. Énergiquement, Marcus Cæso le combat. Et il est très applaudi. Tuccia — le dirai-je! — a subitement un « béguin » pour lui. Elle l'attend à la sortie, et quand il est seul : « Cæso! Cæso! » dit-elle doucement dans l'ombre. Cæso s'arrête et Tuccia lui déclare son amour. Elle n'a pas de chance, la jolie Tuccia. Tandis que, avec de séduisantes câlineries, elle assure à Marcus qu'elle le trouve beau, celui-ci lui parle politique. « Je veux, dit-il, je veux d'abord certaines tablettes sur lesquelles Mœnius, que tu connais, a la preuve d'une ancienne conspiration dont j'étais... Je veux ensuite le secret. » Tuccia promet avec ardeur : « Tu auras les tablettes et j'aurai la discrétion du Dieu qui voit tout, mais qui ne s'en vante pas. J'en fais le serment... » Et ils prennent rendez-vous pour le surlendemain.

Comment avoir les tablettes? Heureusement Tuccia est la nuit prochaine invitée à souper chez la gentille Plania dont il est souvent question dans les échos du *Gil Blas*. Plania chez elle, rue Clément-Marot, doit célébrer son anniversaire par un souper dont il sera parlé dans l'histoire. La petite Calussa est invitée, et Ventidia et Marsilia, Vibia, Alma, Vitrassia... Il y a aussi naturellement les amis de ces dames, les amis sérieux, Varus, Nonius, le petit fondeur; Sestius, le vieux Caldus; Celsus, officier de la garde; Gallus, le poète amateur; Bassus, vague rastaquouère, et enfin Mœnius... A table Tuccia se fera placer à côté de lui. Et maintenant, amusez-vous bien. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce souper se termine par une orgie qu'on ne saurait trop qualifier de romaine : une orgie romaine étant aussi indispensable dans un roman antique qu'il est utile d'appeler un manteau « palla » et une horloge à eau « clepsydre ». Bref, les soupeurs boivent à qui mieux mieux, passent du champagne aux boissons anglaises. Le *pick me up* alterne avec le *corps e reviver*... Jetons

un voile. Bref, Tuccia est devenue l'amie de Mœnius plus gai qu'un candidat à la députation ne doit l'être, mais qui n'a pas tout à fait perdu la tête, si j'ose m'exprimer ainsi. Avec une naïveté qui m'étonne de sa part, Tuccia lui demande les tablettes révélatrices. Comment donc ! Mœnius ordonne tout de suite à son fidèle vieux domestique d'aller les prendre chez lui et d'en rapporter... une copie déchargée des noms les plus importants. Aussitôt dit, aussitôt fait. Et Tuccia follement joyeuse quitte incontinent Mœnius, et se met à la recherche de Marcus Cæso dans tous les quartiers de la ville qu'elle parcourt sans beaucoup de méthode. Mais cela permet à M. Maurice Buret d'établir à notre usage la topographie exacte de Paris ou de Rome.

Le lendemain l'empereur Claude, — car décidément c'est à Rome que nous nous trouvons et non pas à Paris, — l'empereur Claude s'occupe des affaires de l'État. Il est très irrité de l'opposition de Marcus Cæso à ses expéditions lointaines, et il ordonne de faire disparaître avec prestesse, cet orateur gênant. Le même soir, la nuit tombée, Tuccia remet les tablettes à Marcus Cæso. Le nom de Cæso ne s'y trouve pas. Ça, c'est drôle ! Cæso remercie à peine la dévouée Tuccia et ne lui donne pas la récompense attendue et promise. Entre nous, cet ambitieux est assez gaffeur...

Sur ces entrefaites, l'impératrice Messaline (je l'attendais !) veut aller à Baïes, elle demande à Tuccia, qu'elle connaît, de l'accompagner, — car elle connaît Tuccia et vous savez, non, vraiment non, vous ne savez pas complètement la vie que mène l'impératrice Messaline. Messaline est chargée par l'histoire de beaucoup de forfaits que d'ailleurs elle a probablement accomplis ; et en outre, elle est devenue la proie des romanciers. On est toujours puni par où l'on a péché. Il faut vous dire très simplement que Messaline a continué à se livrer à des débauches compliquées que je tiens, quant à moi, pour excessives ; au surplus, elle fait assassiner les gens

qui lui déplaisent. Il est aussi dangereux pour les hommes de déplaire à Messaline que de lui plaire. Tuccia, de plus en plus naïve, conte à la bonne Messaline ses peines de cœur et qu'enfin elle voudrait bien retourner à Rome pour voir celui qu'elle aime : « Marcus Cæso. Marcus Cæso ! répond Messaline, c'est le candidat à la députation ! — Mais oui, reprend Tuccia, et il est si tellement éloquent ! » Pauvre Cæso ! son compte est bon. — Forum, grande réunion. Cæso parle, attaque, s'emballe, flatte la démocratie. Mœnius, cependant, sourit car il est sûr du succès. Il prend la parole à son tour, accuse Cæso d'avoir conspiré et offre la preuve. Cæso proteste : il possède la liste authentique des conspirateurs et son nom est absent. Alors, Mœnius raconte l'histoire véritable et comment le pauvre Cæso n'a qu'une copie incertaine... Marcus Cæso confondu quitte le Forum. Le soir, le bruit courut qu'il s'était noyé dans le Tibre. Claude l'avait condamné à mort, Messaline avait juré de se débarrasser de lui : il eût été bien étonnant qu'on le rencontrât encore sur le boulevard.

Tuccia amoureuse et furieuse, entreprit aussitôt de venger Cæso et de se venger de Mœnius. Elle retourna chez lui et après un banquet (eh quoi ! encore une orgie romaine !) le tua d'un coup de couteau. Crime passionnel ! Enfin Tuccia s'enfuit avec Albus, l'esclave de Marcus Cæso : « Deux jours plus tard Albus et Tuccia avaient atteint le but de leur course. Ils grossissaient le nombre de ceux qui peuplaient les Marais Pontins, repaire habituel des gens perdus de crimes, cloaque de tous les vices où s'entassait la lie de Rome. »

Ainsi finit le roman antique de M. Maurice Buret. Ainsi finissent à peu près tous les romans antiques. J'ai hâte de dire que le livre de Maurice Buret est aussi bon que peut l'être désormais un roman antique. Il est l'illustration claire, colorée et précise de ces maximes qui abondent dans le livre profond de H.-B. Brewster : *l'Ame païenne*, de celle-ci, par exemple : « La question du but

final, du salaire ultime et du bien suprême ne se pose pas; on ne demande pas à quoi bon; on lutte, on jouit, on souffre, on se résigne, on se révolte parce qu'on a ces divers talents. On vit parce qu'on a le talent de vivre », ou encore de celle-là : « Nos désirs, nos pensées, nos sentiments sont autant de souverains indépendants, ne relevant que d'eux-mêmes, limités seulement par la limite de leurs forces et celles de leurs voisins, libres et batailleurs comme eux. » Peut-on croire que *Tuccia la Courtisane* a médité le livre de H.-B. Brewster? N'est-ce pas plutôt inconsciemment que Tuccia suit ses préceptes? Dira-t-on, en effet, que M. Maurice Buret a multiplié ses efforts heureux pour analyser l'âme d'une courtisane romaine? Non. Mais est-ce bien la peine de tenter cette analyse et M. Maurice Buret ne vient-il pas trop tard, depuis quelques années que tout le monde écrit des romans antiques? L'écrivain le plus rare est condamné par son sujet à la banalité extrême des imaginations. Que voyons-nous donc? Un gros mélodrame, un vulgaire roman-feuilleton. Une courtisane s'éprend d'un politicien quelconque, et pour lui rendre service devient la maîtresse de son rival. Celui-ci se moque d'elle assez agréablement. Par vengeance elle l'assassine. Cela devait arriver. Et les romans de mœurs parisiennes élaborés par des entrepreneurs pour les journaux quotidiens ressemblent à s'y méprendre à ce roman de mœurs antiques. Les mêmes événements s'y produisent, et de la même façon.

Notez que Tuccia est une bonne fille; mais elle est réellement trop sommaire. Quand cette prostituée est saisie soudainement par sa passion pour Cæso, elle pourrait refuser de se donner à Mœnius; et cette hésitation serait peut-être intéressante, mais Tuccia n'hésite pas, elle fait tout ce que Cæso réclame d'elle sans réfléchir et vraiment elle ne réfléchit pas assez. Elle serait même fort embarrassée de dire pourquoi elle aime si violemment Cæso. C'est une fille comme une autre, comme

toutes les autres de son temps et de tous les temps. Marcus Cæso est-il plus original, plus neuf? Nous voyons bien en lui un ambitieux qui subordonne tout à son ambition. Il va même jusqu'à réclamer des femmes qu'il aime des sacrifices assez délicats : car on ne peut se dissimuler qu'il conseille à Tuccia non seulement de séduire Mœnius et le reste mais encore de lui escroquer des documents précieux. Marcus Cæso est exigeant! Mais il l'est sans se rendre compte qu'il l'est. Marcus Cæso est représenté comme un réformateur fort honnête, soucieux, avant toutes choses, d'améliorer la condition des travailleurs. Et voici que cet apôtre de la démocratie emploie tout de suite de drôles de moyens... Ah! toute-puissance de l'ambition dans un homme jeune et généreux et à quelles infamies elle entraîne irrésistiblement ceux qu'elle domine! Malheureusement Marcus Cæso ne s'aperçoit même pas — et il a bien tort — qu'il est justement entraîné à des infamies, et il ne se livre pas en lui des combats qui eussent pu être bien intéressants, et, en somme, le rendre intéressant lui-même! Cæso nous apparaît aussi sommaire que Tuccia.

Maurice Buret, cependant, a construit son ouvrage nettement, méthodiquement. Mais le récit et les personnages lui apparaissaient de toute nécessité comme accessoires, et s'il consentait à conter une histoire et à faire agir des hommes et des femmes, c'était tout simplement parce qu'il ne pouvait totalement les supprimer. Aventures et personnages ne sont que des prétextes à des tableaux de toutes sortes. Certes, nous trouvons rassemblés dans le roman de Maurice Buret tous les tableaux variés et monotones que nous avons l'habitude de lire dans tous les romans antiques : la toilette d'une courtisane, l'assemblée populaire au forum, les jeux du cirque, les débauches du palais impérial, la vente des esclaves, l'orgie romaine, la fête des Vestalies, Suburre, les tombeaux, Baïes, les conversations des philosophes, quoi encore? Et, naturellement, tous les quartiers de

Rome sont décrits et situés avec une précision stupéfiante. M. Buret connaît mieux que personne le plan de l'ancienne Rome. Et chaque chose est appelée par son nom : compluvium, triclium, atrium, apodytère, caldarium, tépidaire, strigile, cincinnus, cirrus, caprone, antia, caligilla, solea, etc. Et M. Buret saura énumérer, n'en doutez pas, tous les mets et tous les vins qu'on choisissait de préférence dans les soupers (etc.), et sur ce sujet vous pourrez discuter aussi savamment que si vous aviez lu telle *Gastronomie* du plus notable Brillat-Savarin de Rome. Je sais bien qu'il en est ainsi même pour les romans les plus modernes, qu'il est telles scènes que les romanciers bien parisiens reproduiront perpétuellement, tels détails d'appartements, ou de toilettes féminines, ou de fêtes nocturnes qu'ils se flatteront de faire connaître avec une admirable précision, et que tous ces procédés sont aussi indispensables ici que là et des deux côtés d'emploi très facile. Il n'en est pas moins vrai que tout cela c'est du procédé et qu'on est un peu fatigué de lire dans tous les romans antiques les développements de cette érudition élémentaire qui, à elle seule, fait les romans en entier. Nous avons été conviés à lire depuis quelques années des romans antiques en trop grand nombre. Ils sont trop, beaucoup trop ! Et, désormais, ils ne nous apparaîtront plus que comme des exercices scolaires. Les uns seront plus mouvementés, les autres plus sobres, les uns plus colorés, les autres plus nets, les uns seront plus ennuyeux et les autres le seront moins, mais tous se ressembleront et on croira toujours que le dernier venu est la copie de tous ceux qui l'auront précédé.

On sera d'autant plus justifié de le croire que tous les écrivains adonnés à reconstituer les temps abolis se jettent avec un acharnement cruel sur les mêmes personnages historiques. Depuis quelques années c'est Messaline qui « écope ». Messaline, dit l'histoire, n'avait pas des mœurs très recommandables, mais vraiment elle est bien punie. C'est à elle qu'on attribue maintenant tous

les crimes de Rome, et chaque écrivain apporte contre elle un nouveau témoignage. Récemment encore, Nonce Casanova, écrivain de verve infatigable, publiait après tant d'autres un roman : *Messaline*, et on pouvait voir une flamboyante Messaline toute nue sur la couverture : que ne se mettait-elle dessous? Et le livre tenait tout ce que promettaient le titre et l'image. Maintenant, Maurice Buret ne manque pas de nous représenter Messaline, qui décidément fait parler d'elle après sa mort autant que pendant sa vie... A qui le tour? Qui n'a pas écrit son roman sur Messaline?

Autrefois, tous les jeunes écrivains débutaient par publier un volume de vers. Ils publient maintenant un roman antique. Celui de Maurice Buret est assurément « ce qu'on fait de mieux dans ce genre ». Puisse-t-il donc ne pas trouver d'imitateurs!

Et que chacun laisse Messaline à sa réputation fâcheuse et se livre à d'autres exercices!

4 octobre 1902

EMILE ZOLA

On ne peut oublier qu'Émile Zola est mort. Les circonstances propices ont permis que sa disparition intéressât l'univers non seulement comme la clôture naturelle d'une vie abondamment remplie d'actes et de livres, mais encore comme un drame singulier et vulgaire, émouvant en sa soudaineté. Heureux les hommes d'action pour qui le bienveillant hasard supprime la vieillesse inactive! Heureux les hommes avides de domination à qui la mort brutale épargne la longue décadence, le lent affaiblissement, le déclin diversement douloureux! L'œuvre de Zola était accomplie, et on ne contestait pas la médiocrité trop visible de ses récents ouvrages dilués. En vérité, sa destinée fut bonne. Il a pris, dans les discussions générales de la dernière partie du siècle, une importance égale à son ambition. Et cette ambition ample et rare était constamment satisfaite pour ce qu'elle était perpétuellement combattue.

* * *

La grandeur de Zola provient de son isolement. Il obtint sans relâche la faveur d'être méconnu. Et même au temps où sa glorieuse prépondérance littéraire paraissait plus assurée, les critiques étaient là qui violemment l'attaquaient. Il ne connut jamais la paisible gloire. Et c'est par ses luttes et par ses échecs que sa célébrité, supérieure à son influence ou son influence très forte, mais que se refusait à témoigner l'aveu de ceux mêmes qui la subissaient, prospéra sans fin.

Il veut fonder une école littéraire, imposer à des disciples une loi. Mais d'abord, en France, il ne rencontre à peu près pour disciples que des faibles ou des sots, des intrigants ou des plagiaires. Au reste, se conformer à la foi d'un maître, c'est fournir une preuve de médiocrité littéraire que peu d'écrivains donneront désormais, car nous sommes de plus en plus impatients de tous les jougs, et, — sans savoir exactement ce que nous voulons, — nous sommes ardents, nous qui fléchissons sous tant d'exigences de toutes sortes, à ne nous subordonner à personne en particulier. Zola, dans l'immensité de son œuvre, absorbait par avance toutes les œuvres possibles de ses possibles disciples. Il constituait l'encyclopédie grandiose du naturalisme : il ne laissait aux imitateurs que la tâche vaine de s'abandonner à des développements d'infimes détails. Besogne subalterne qui convenait à leur talent mais non pas à leur présomption. Zola était condamné à ne point retenir longuement les disciples qu'il cherchait. Échouant ainsi, je tiens pour certain qu'il semblait plus grand de constituer à lui seul toute son école littéraire.

Mais il fallait qu'étant abandonné par ses disciples il fût, plus encore, renié par eux. Ce spectacle risible nous fut procuré : Zola voué au mépris public par ceux mêmes qui avaient d'abord exagéré et rendu inexcusables les tendances fâcheuses de son œuvre. Le manifeste des Cinq, utilitaire et grossier, pouvait être inspiré par des principes littéraires acceptables, il était néanmoins une mauvaise action. Nous sommes étranges et rudimentaires : nous consentons à citer quelquefois ce manifeste comme un incident littéraire de quelque importance. A ce point de vue, il me semble nul. Mais nous omettons de voir en lui un des témoignages les plus caractéristiques de l'avilissement de la moralité littéraire à notre époque et de l'inconscience qui nous amena bien vite au point de décadence où nous nous trouvons aujourd'hui. Nous ne savons plus juger exactement des faits et nous avons

des indulgences qui portent à faux. Mais ce n'était point assez, pour ces gens de goût, d'un manifeste criard et charlatanesque. En ce temps-là un reporter éminent, Jules Huret, conduisait une enquête à travers la littérature. Par erreur, probablement, il questionna Lucien Descaves. Et celui-ci de proclamer que Zola écrit avec une truelle et fait de l'ouvrage à l'année. Et il cite une phrase qu'il est tout fier d'avoir découverte dans l'*Argent :* « Jeantrou avait encore sur le cœur les coups de pieds au derrière que lui avait envoyés le père de la comtesse. » Le reporter s'en va et Descaves le rappelle. Est-ce l'effet du remords ? Non pas ! Et ce disciple généreux et dépourvu de talent s'écrie en une recommandation suprême : « Surtout, surtout n'oubliez pas le coup de pied au cœur de Jeantrou ! » Combien, depuis lors, à l'instar d'un Descaves, ont eu soin de ne pas oublier le coup de pied au cœur de Jeantrou ! C'est ainsi qu'autour de Zola tous les abandons doivent être injurieux. Il ne lui est pas donné d'aller à la gloire par des chemins attrayants et fleuris. Mais le jour où il l'atteint, il paraît d'autant plus digne d'y être arrivé que sa route fut traversée de plus d'obstacles et son effort gêné par plus de malveillances.

A mesure qu'il grandit, il reste donc isolé davantage. Plus considérable est le tumulte qui accompagne son nom, moins on distingue si ce sont des admirateurs qui clament leur enthousiasme, ou des détracteurs leur haineuse réprobation. Du moins la critique entière, qui le veut mépriser, ne le peut dédaigner. Cet irrégulier est le principal souci de tous les réguliers de la hiérarchie littéraire. S'il n'inspire pas toutes les polémiques, celles qui naissent en dehors de lui aboutissent bientôt à lui et deviennent contre lui violemment excitatrices. Au reste, il est fatal qu'un écrivain qui domine soit combattu par le critique strictement littéraire. Le critique qui entreprend de louer un écrivain qui s'est fait grand sans sa permission ou a grandi sans son concours, s'annihile derrière

lui, ne pouvant rien ajouter à sa grandeur. Le critique qui s'égale au colosse, surtout s'il parvient à le diminuer l'attaque. Au moment où Zola conquiert peu à peu sa gloire rudement disputée, l'un des critiques qui exercent la plus profonde influence, Brunetière, lui porte des coups répétés et dirige contre lui une partie essentielle de son œuvre. La fantaisie de France ne lui est même pas favorable : France lui consacre des articles assez contradictoires, mais qui, dans l'ensemble, constituent une fort méchante agression.

Un jour vient cependant où, même glorieux, son isolement lui pèse. Il souhaite alors une consécration régulière de ses efforts. Il ne l'obtient pas de la critique : il la demande à l'Académie. Il a encore la chance de ne pas l'obtenir. Il garde donc sa grandeur, puisqu'il garde son isolement. Certes, je n'omettrai pas à l'heure actuelle de noter que, dans sa lutte contre la critique, Zola ne trouve qu'un allié : Jules Lemaître (son étude est la plus complète et la plus équitable qui soit : je me tiens pour ma part incapable d'y rien ajouter), et dans les combats hargneux que l'Académie engage contre lui, Zola ne rencontre qu'un auxiliaire : François Coppée. Je ne me refuserai pas non plus au devoir de remarquer que le critique le plus ouvertement injuste à son égard est Anatole France. Cela prouve sans doute que nul n'est maître de son destin.

Mais je constate que tout et tous coopèrent à manifester mieux la vertu essentielle d'Émile Zola qui ne réside pas dans son génie littéraire mais dans la puissance frénétique de sa personnalité. Il faut admettre que maintenant les écrivains agissent surtout par l'exemple de vigueur intellectuelle et morale qu'ils donnent. Et Zola était une individualité prodigieuse. Sans doute, c'est un des spectacles les moins négligeables de la vie littéraire pendant ces dernières années que la lutte héroïque entreprise par Brunetière contre le naturalisme que Zola fait omnipotent. Brunetière, Zola : les deux

personnalités se ressemblent et, dans des domaines et dans des mondes différents, affirment par des procédés analogues la même qualité fondamentale d'énergie combative et le même penchant à la domination. Dans la littérature tout sépare les hommes qui se ressemblent et tout les rend hostiles les uns aux autres. Et les critiques ne comprennent bien que ceux dont ils diffèrent le plus complètement... Je note seulement les résultats de ces grandes batailles. Le méthodique et vigoureux acharnement d'un Brunetière contre un Zola exaltait précisément Zola, tout en le rabaissant et le plaçant en dessous du rang qu'il s'attribuait naturellement : le premier, — et le contraignait incessamment de se pousser à ce point que n'atteignent pas les classifications : au sommet. Par la véhémence prolongée des accusations dont on pensa l'accabler, il fut donc bien avéré que Zola était et restait un créateur. Et bataillant toujours et renouvelant constamment son courage dans des combats nouveaux, Zola avait, somme toute, la chance inestimable d'être bien servi par ses ennemis et d'en avoir de tous temps un grand nombre et des meilleurs à sa disposition. Obligé à une tension permanente de toutes ses énergies, il leur fit produire les plus grands résultats, et sa puissance volontaire s'accrut indéfiniment. Et par tous ces triomphes disputés sans cesse et toujours contestés, il fut heureux.

* * *

Quand on dit d'un mort : il fut heureux, il semble que rien ne reste qui puisse être dit. Cependant nous avons accoutumé d'ouvrir alors le plus vain des débats, et nous croirons toujours que c'est celui qui convient le mieux aux circonstances : quelle sera la vie de ce mort dans la postérité ? Zola, si je ne me trompe, ne doutait pas de sa survie. Il est permis de n'en pas douter non plus, tout en étant moins assuré que lui. Mais, enfin, si sa

gloire persévère dans les siècles prochains c'est pour des motifs tout autres que ceux qu'il supposait fièrement.

Un écrivain russe a prononcé, avec une modestie souveraine et un bons sens digne de la plus rare estime, ces excellentes et tristes paroles : « Je n'ai jamais cru à la soi-disant immortalité des œuvres littéraires. Autrefois, lorsque la production était moins abondante, tel livre pouvait bien garder sa valeur plus de vingt ans ; mais alors même c'était plutôt le reflet de sa valeur qui persistait ; mais aujourd'hui les conditions de la production littéraire se sont modifiées. Chacun écrit désormais dans son temps et pour son temps ! » Pourrons-nous vérifier une affirmation aussi grave, nous tous qui sommes jeunes encore.

Quant à moi, je crois beaucoup plus à l'immortalité littéraire de ceux qui n'ont écrit qu'un ouvrage qu'à la pérennité de ceux qui en ont répandu un grand nombre dans la circulation. La postérité sera reconnaissante aux premiers de leur avoir épargné un choix qu'elle n'aura guère le loisir d'effectuer. Zola se présenterait mieux armé devant elle et plus fort pour la séduire s'il avait écrit seulement *l'Assommoir* et *Germinal.* Mais, hélas ! je sais bien qu'il n'est pas donné à tout le monde de n'écrire que très peu, et plus nombreux seront les écrivains et plus abondamment ils écriront...

Du moins, si tout est incertain dans l'avenir, un homme risque d'être grand dans la mesure où on peut le comparer à quelqu'un de grand dans le passé. Or, nous comparons forcément Zola à Balzac. Évidemment on le qualifie inférieur à Balzac, mais il est notre contemporain. Balzac serait inférieur s'il avait vécu de nos jours et si c'était contre lui que s'étaient usées les invalidités de la plupart de nos romanciers d'aujourd'hui. Disons, si vous voulez, que Zola subit cette comparaison ; en tous cas, il l'appelle. Et comme Balzac, en effet, et presque aussi bien que lui, « il mit dans les caractères une logique et dans les développements de la passion

une suite que ne sauraient avoir ni les caractères ni la passion dans la vie réelle, traversés qu'ils sont par la faiblesse et l'irrésolution naturelle des hommes ou par les nécessités quotidiennes de l'hypocrisie sociale ». Comme Balzac et presque aussi bien que lui, il sut avoir la vaste ambition et réaliser cette ambition « d'égaler le roman de mœurs à la diversité de la vie moderne ». Et si Zola écrivait un jour avec beaucoup d'enthousiasme et un peu moins de précision : « Je voudrais coucher l'humanité sur une page blanche, toutes les choses, tous les êtres, une œuvre qui serait l'arche immense », eh bien ! franchement, n'avons-nous pas le devoir de reconnaître que c'est à peu de chose près que ce magnifique dessein s'est accompli ! Et, dans l'histoire littéraire, Zola apparaîtra comme personnifiant une école : l'école naturaliste. Et même si on s'abstient de le lire, on ne pourra l'oublier totalement. Tels critiques lui reprochèrent surtout la triviale horreur de son naturalisme nu ; tels autres son incapacité d'être un vrai naturaliste, tout embarrassé qu'il était dans le romantisme de ses origines : on conclura plus tard que ces reproches contradictoires s'anéantissent réciproquement, et on pourra conclure aussi que Zola personnifie une école plus noble que ne le font supposer la bassesse et l'étroitesse de sa dénomination et qu'il est en vérité, comme le veut Jules Lemaître, le grand poète épique de la vie vulgaire d'un siècle et d'une civilisation.

Aussi bien, je n'hésite pas à croire que Zola sera le dernier des grands romanciers universellement représentatifs des tendances d'une époque, des tendances optimistes ou pessimistes, nobles ou grossières; et de clore une série, d'arriver le dernier dans un âge littéraire, cela ne peut que profiter à son renom dans les années à venir. Au reste, tout chasse les romanciers de la pleine lumière de la gloire ; les génies scientifiques se multiplient qui intéressent plus profondément l'humanité tout entière; les peuples plus cultivés et raison-

nant davantage sinon mieux, se passionnent de préférence pour ceux qui travaillent pratiquement aux améliorations de la vie sociale; si prodigieusement accrue est la foule de ceux qui écrivent, qu'il semble que le nombre des années réservées à une génération se restreint et que les générations se succèdent plus précipitamment; les esprits plus ouverts à des genres plus différents négligent progressivement le roman, distraction, donc superfluité; puis les nations échangent leurs littératures comme le reste, et l'échange supprime partout les plus faibles, les moindres, ne permet de vivre qu'aux plus forts, aux plus grands... Mais, en revanche, la gloire des écrivains peut gagner dans l'espace ce qu'elle perd dans la durée. Et il est même vraisemblable que les génies universels, désormais, persisteront dans la postérité beaucoup plus que les génies nationaux.

Zola, dès la première heure, intéressa l'Europe. Il eut d'abord la chance d'être violemment combattu par elle. Oui, l'Europe entière le nia comme l'eût pu faire un simple Descaves. Et de toutes parts on criait : « Surtout, surtout n'oubliez pas le coup de pied au cœur de Jeantrou ! » C'était l'immoralité superficielle de l'œuvre que l'Europe réprouvait de son mieux. Assurément cette immoralité est, en elle-même, tout à fait accessoire, et nous ne songeons plus à nous indigner contre celle de Rabelais, ou de Molière ou de tant d'autres conteurs, par aventure licencieux, des siècles passés. Puis, les peintures lascives de *Nana*, les pages ignobles de *la Terre* sont d'effet beaucoup moins immoral que la description lourdement admirative des adultères sournois et systématiques : description où se sont complu nos médiocres écrivains bien parisiens... Bref, toutes les nations européennes témoignaient d'abord un mépris injurieux contre l'œuvre de Zola qui était, en somme, une des grandes forces françaises à l'heure où la littérature de chaque pays faisait paraître peu de grandes forces. Puis soudain, l'influence de Zola sur toutes les littératures

européennes fut colossale. En France, il ne trouvait que des disciples négligeables, presque inexistants : c'est en Europe qu'il trouva ses vrais disciples, en Europe où le mouvement naturaliste est l'un des plus importants de ces dernières années. Et il est simplement équitable de constater, comme un fait évident, que Zola est un des hommes qui, depuis trente ans, assurèrent le plus puissamment l'empire intellectuel de la France dans le monde.

M. de Vogüé proclamait jadis avec une inquiétante affliction :

Il se crée de nos jours un esprit européen, un fonds de culture, d'idées et d'inclinations communes à toutes les sociétés intelligentes... Cet esprit nous échappe : les philosophies et les littératures de nos rivaux font lentement sa conquête. Cet esprit n'est plus le nôtre ; nous ne le communiquons pas, nous le suivons à la remorque, avec succès parfois, mais suivre n'est plus guider.

Affliction exagérée, prématurée ! L'esprit européen, en formation, est, si je puis dire, encore dans l'enfance. Et voyez où l'affliction de M. de Vogüé nous ramène : Zola qui, pendant les trente pauvres années littéraires que nous venons de vivre, assura plus puissamment que beaucoup d'autres la collaboration de la France à la formation de l'esprit européen, Zola trouva dans les prédications généreuses et vagues de ses derniers ouvrages : *Fécondité*, *Travail*, *Vérité*, le moyen suprême d'utiliser, pour la formation de l'esprit européen, son influence européenne, et de développer encore, assez harmonieusement, sa personnalité.

. . . .

On saura que le nom de Zola fut un des premiers attachés aux idées, qui seront essentielles dans cet esprit européen dont M. de Vogüé prophétise judicieusement la venue. Et qui sait si plus tard, lorsque l'es-

prit européen régnera décidément, et que chaque pays sera fier d'avoir, par l'œuvre d'un de ses enfants, hâté un règne aussi désirable, qui sait si un nouveau de Vogüé, animé par tout ce qui pourra rester de patriotisme à chaque nation, ne revendiquera pas éloquemment, comme un des titres de gloire pour la France, cet effort aventureux d'Emile Zola!

Mais il était conforme à son destin d'accomplir dans la lutte tumultueuse les derniers actes importants de sa vie, et de compléter par l'action sociale européenne son action littéraire européenne. Il est un des rares écrivains à qui il a été donné d'entraîner immédiatement dans le courant littéraire où il était lui-même engagé presque toutes les littératures, et d'intéresser à son effort social, logique et normal, quoique imprévu et occasionnel, presque tout l'univers qui pense ou qui, tout au moins, discute, avec quel fracas, grands dieux! nous en sommes encore assourdis!... Il s'est fait le champion des idées qui occuperont de plus en plus les hommes. Il s'est servi de sa gloire littéraire naturellement fragile, de son influence littéraire nécessairement périssable, comme de moyens pour agir moralement et socialement sur la vie internationale des peuples. Il a remis ainsi à l'Europe, autant qu'à la France, le soin de sa gloire dans la postérité. Il pouvait mourir.

11 octobre 1902.

PRÉFACES ET MANIFESTES

Un écrivain peut arriver à la gloire par ses livres ou par ses préfaces. Et, sans doute, on découvrirait dans la foule des contemporains plus d'un amateur.

Qui se croit un grand homme et fit une préface.

Plusieurs, assurément, parmi les écrivains de nos jours n'ont pas oublié que d'Alembert conquit, si je ne me trompe, une certaine notoriété pour avoir mis en tête de l'*Encyclopédie* des pages de sa façon et qu'aussi bien le poète Victor Hugo fit parler de lui longuement pour avoir aggravé son drame de *Cromwell* d'un manifeste assez imposant.

Mais les préfaces comme les écrivains par qui elles sont perpétrées sont de diverses sortes. Il y a les préfaces importantes par l'écrivain qui les signe, les préfaces importantes par le livre qu'elles précèdent, les préfaces importantes par les idées qu'elles expriment. Il y a, enfin, les préfaces négligeables par l'écrivain qui les signe, le livre qu'elles précèdent et les idées qu'elles expriment. Chacun pourra, suivant son humeur, ranger dans l'une ou l'autre de ces catégories susdites les préfaces et les préfaciers que j'ai retenus depuis quelques mois et dont, aux premiers débuts d'une nouvelle saison littéraire, il n'est pas superflu d'entretenir un instant les gens de bien et les gens d'esprit qui se donnent le loisir de s'intéresser encore aux belles lettres et aux autres...

Et puis, si les préfaces sont d'un médiocre secours pour ceux qui s'appliquent à constituer l'histoire métho-

dique d'une époque littéraire, certes elles sont des auxiliaires puissants pour qui est avant tout curieux de découvrir le caractère même des écrivains. Si la franchise était bannie des œuvres de littérature elle se retrouverait dans les préfaces de Saint-Georges de Bouhélier. Ce *jeune maître* est le préfacier solennel qui s'adresse directement aux siècles futurs. Pour chacun de ses volumes il refait la préface de *Cromwell*. Et on sent bien que Victor Hugo et lui ont la même conception du rôle des préfaces dans les destinées littéraires d'un peuple. Faut-il dire que M. de Bouhélier écrit ses préfaces pour ses livres ou plûtôt ses livres pour ses préfaces ? En tout cas, M. de Bouhélier ne laisse à personne le soin attrayant de discerner pourquoi et comment ses livres sont dignes d'admiration : il le dit par avance et minutieusement ; il le prouve avec une dialectique sincère et toute vibrante d'un loyal enthousiasme, à l'effort ingénu de laquelle il se peut bien, au demeurant, que quelques personnes crédules et bonnes ne soient pas complètement insensibles. Que si d'autres personnes prétendaient par hasard que le soin où se complaît amoureusement Saint-Georges de Bouhélier est excessif et comme indiscret de la part d'un auteur, ce *jeune maître* répondrait sans doute qu'il en use ainsi parce que la critique littéraire est morte comme l'affirme M. Mirbeau, qui d'ailleurs ne me paraît pas être au jourd'hui beaucoup plus vivant que la critique. Mais au moins, s'il n'est plus de critiques il reste encore des lecteurs et on peut soutenir, sans paradoxe, que c'est peut-être à eux plutôt qu'à l'écrivain lui-même que la tâche imcombe de juger du mérite des ouvrages de l'esprit. Au surplus, M. de Bouhélier se consacre encore, avec une louable conviction, à démontrer dans ses préfaces que ses œuvres naturistes d'aujourd'hui peuvent ne pas paraître naturistes de la même façon que ses œuvres naturistes d'hier, qu'on n'a certainement pas oubliées. Et en vérité, je suppose que cela vous est fort indifférent

que les œuvres de M. de Bouhélier soient naturistes si elle sont bonnes, et plus indifférent encore qu'elles ne soient pas naturistes si elles sont mauvaises. Or, — est-ce parce que l'*Histoire de Lucie* est insuffisamment naturiste ou bien parce qu'elle l'est trop, — il ne me semble pas que ce livre soit le meilleur ouvrage de M. de Bouhélier, de qui, au reste, aucun livre ne paraît être encore, si je peux dire, le meilleur ouvrage. Ce roman est disparate, hâtif, longuet, fait de plusieurs morceaux rapportés sans art, s'attardant d'abord en une poésie superficielle et surannée et prolixe, s'échouant, ensuite, dans un naturalisme vulgaire naïvement ou astucieusement annoncé dès la préface : en somme, un feuilleton bâclé par un jeune homme qui n'est point encore l'ennemi de toute psychologie et de tout style. Cette Lucie, nous dit le *jeune maître*, est une fille perdue et criminelle ; elle est bien coupable surtout d'avoir suscité un tel roman. Mais naturellement il serait injuste de s'autoriser de ce livre pour condamner sans retour le naturisme et, ce qui serait plus grave, M. de Bouhélier, et nous savons bien que Victor Hugo lui-même a laissé des œuvres inégales.

Tandis que M. de Bouhélier, comme Victor Hugo, se préoccupe exclusivement de lui dans ses préfaces, de lui et implicitement de tout l'avenir de la littérature française, et garde toute la solennité qu'un sujet si important réclame, — M. Maurice Cabs, en revanche, est simple et souriant : il ne s'en fait pas accroire. Ah ! la sympathique, la cordiale, la joviale préface qui ouvre son joli roman : *Fleur de grève!* M. Cabs exprime avec simplicité des idées raisonnables : il souhaite que les romanciers écrivent des œuvres de bonne foi qui seront des œuvres de salubrité. Il proteste contre l'invasion étrangère et il a bien raison. Puis il ajoute :

On nous parle d'observateurs et d'analystes, de descripteurs et de descriptions. Comme si nous n'avions pas eu

Balzac, Feuillet, Hector Malot, Guy de Maupassant, Daudet, Theuriet et tant d'autres! Eh bien! oui, les voilà lâchés les noms de mes auteurs favoris!

Allons! serrons-nous la main, mon cher confrère; vous êtes un bon garçon et, par surcroît, vous exprimez avec une loyauté persuasive des idées justes! André Theuriet a dû vous le dire avant moi.

Mais c'est par les mêmes qualités aimables et modérées que se recommande la suite de la préface :

Qu'on ne s'attende point à trouver dans ce livre la plus petite concession à la mode du jour. On n'y rencontrera ni réminiscences des littératures brumeuses du Nord, ni prétentions philosophiques, ni souvenirs attendris de Tolstoï ou de Schopenhauer. Je n'ai pas cru davantage devoir emprunter mon sujet à l'antiquité, ce qui, après les succès retentissants de Sienkiewicz et de ses nombreux imitateurs, passera bientôt pour une véritable témérité de la part d'un jeune auteur. J'ai essayé de m'inspirer au contraire des traditions bien françaises pour conter simplement une intrigue, dramatisée à peu de frais, qui a été vécue et dont j'ai pu connaître et étudier les personnages.

Le fait est que *Fleur de grève* est un livre d'une émotion douce et pénétrante, sobre et fort. Et au moins, Maurice Cabs est un préfacier qui ne plane pas!

Ils sont assez lourdement retenus à la terre, les dix-sept apôtres de la *Foi nouvelle :* Edmond Blanguernon, Adolphe Boschot, Pierre de Bouchaud, L. Cubélier de Beynac, Adolphe Lacuzon, Émile Lante, Pol Lowengard, Georges Normandy, Anne Osmont, Paul Page, Louis Payen, Eugène Plouchart, M.-C. Poinsot, Robert Randeau, Fernand Rivet, Marcel Rolland, Han Ryner, Gabriel Tallet. Et comme je compte des amis parmi eux —*sed magis amica veritas*—je leur dis, l'âme désespérée, que leur préface est effroyablement prudhom-

mesque. Hélas! ne serait-il pas déplorable que les poètes de l'École française pussent passer pour les fils, mettons simplement les neveux de Joseph Prudhomme! Mais j'ai remarqué, depuis un an, que Joseph Prudhomme exerce une influence profonde sur les écrivains d'aujourd'hui et cela ne laisse pas que d'être inquiétant. Enfin que chacun des dix-sept poètes de l'École française ne prenne donc pour lui que la dix-septième partie du reproche que je formule, et cela m'encouragera à en formuler immédiatement un autre. Que ces réformateurs sont prudents! Eh quoi! ils annoncent un manisfeste et ils donnent une pâle profession de foi opportuniste. Ces novateurs sont regrettablement centre gauche. Ils vont créer un monde et on dirait qu'ils ont peur du ridicule. C'est de quoi il ne faut jamais avoir peur. Et, fondateurs d'une école nouvelle, que dis-je! apôtres d'une foi nouvelle, ils ôtent systématiquement tout relief de leur personnalité. Ils veulent anéantir l'ex-poésie nouvelle, si caduque, si vieille, si morte, et ils s'excusent avec quelles salutations! quel style! de la liberté grande! Ils reconnaissent, certainement ils reconnaissent « l'incontestable talent qui a présidé (!) à quelques-unes de ces tentatives ». Mais ils sont bien obligés de reconnaître aussi qu'ils estiment insuffisantes « les réalisations (!) obtenues par elles ». Et ils sont bien obligés de reconnaître encore que « les préoccupations des groupements antérieurs se sont surtout portées vers (!) les caractères d'exception, la singularite. l'anomalie, le conventionnel, le morbide. Dans cet ordre d'idées (!), les subtilités les plus innattendues furent en honneur; à travers un *métaphorisme* bizarre, elles conduisirent la pensée du poète jusqu'à l'incohérence. » Ça, c'est très bien. Mais ayant reconnu tout cela, nos créateurs précautionneux reconnaissent encore autre chose : « Ces audaces, on doit le reconnaître, n'ont pas été sans laisser entrevoir pour le vers français une émancipation raisonnée dont les poètes du groupe acceptent volontiers le principe. (Allons,

tant mieux, tant mieux !) Il leur semble inutile d'ajouter que le groupe ne saurait être engagé par les théories prosodiques d'aucun de ses membres. » Cette dernière phrase est la perle de la préface, et je tiens pour certain que celui qui l'a rédigée a voulu donner à croire qu'il n'était pour rien dans cette affaire, et que les auteurs responsables étaient les seize autres poètes du groupe. Mais précisons ! comme dit volontiers un grand philosophe. Le Du Bellay de cette pléiade inattendue sera certainement le judicieux Adolphe Boschot qui, dans la *Réforme de la Prosodie*, à déterminé l'émancipation raisonnée du vers français. Alors, que signifie l'atténuation cauteleuse et si amusante : « Le groupe ne saurait être engagé par les théories prosodiques d'aucun de ses membres... » Si, au contraire, cette réserve prudente à l'excès vise le brave théoricien que voulut être naguère Adolphe Boschot, qu'est-ce que ce poète digne d'estime vient faire dans la galère où ce quarteron de nautoniers circonspects veulent embarquer la poésie ? Je me le demande et, à la première heure, je le demanderai à M. Boschot ! Mais en outre, si ce ne sont pas les théories prosodiques qui les rapprochent, quoi donc, ô mon Dieu ! les peut réunir ! Au reste, je concède que les vers de ces inventeurs sont meilleurs que leur préface écrite si visiblement en style Louis-Philippe. Tous ces poètes ont de la facilité, je l'avoue, une impressionnante facilité. Ils ont presque tous de l'élégance, une élégance cotonneuse. Ce n'est pas ma faute si la force leur manque le plus souvent. Enfin, il est bien certain, n'est-ce pas ? que leur poésie paraîtrait d'aventure plus originale si on n'avait l'impression persistante qu'on l'a déjà lue quelque part. Poètes d'âges différents, ils ont beaucoup lu, lu avec respect des poètes très dissemblables, et les inspirations des uns ne sont pas les inspirations des autres, mais toutes ces inspirations sont un peu *livresques*. Bref, de tous ces poètes plus jeunes que M. Dumur, qu'on ne peut rajeunir, mais qu'il ne faut pas vieillir, citons

M. Émile Lante, vingt et un ans aux pommes, et dont les vers sont de saison :

De l'ombre s'amasse au cœur des roses d'octobre,
Des roses que la pluie aigrelette alourdit;
Et leurs parfums, mêlés aux parfums blonds des fruits,
Font flotter des regrets majestueux et sobres
Au fil desquels s'endort, calme comme un vitrail,
Le jardin rouge et or que l'air suave effeuille...
Aux treilles les fruits mûrs s'offrent pour qu'on les cueille.
. . . .
Le soir tombe, et parmi son tremblement nacré
Je sens en frémissant, dans ma chair, dans mon âme,
L'automne s'infiltrer, touchant et solennel,
L'automne lent descendre avec le bleu du ciel,
Du ciel profond, profond comme une âme de femme...

Ça, c'est une idée discutable; est-ce par cette idée-là qu'il semble « inutile d'ajouter que le groupe ne saurait être engagé »? N'omettons pas M. Adolphe Lacuzon. Son poème *Éternité* est grave, austère, magnifique, profond : il a cette qualité rare dans les poèmes contemporains : la puissance. Il est entendu que c'est personnellement que M. Lacuzon a la puissance poétique; et il n'engage pas les membres de son groupe, oh non !

Et revenons à la prose; nous l'avons à peine quittée. Voici le théoricien enthousiaste. Il est jeune comme son enthousiasme l'indique; et, en dépit de cet enthousiasme il sait à peu près ce qu'il veut. A l'instar de Georges de Bouhélier, Jean de la Hire est soucieux de procurer à la France un écrivain de génie. M. de Bouhélier n'est pas éloigné de penser qu'en somme la France le possède déjà, puisqu'elle a Georges de Bouhélier. M. de la Hire, dans sa théorie, ne s'attribue pas l'emploi que M. de Bouhélier occupe dans la sienne. Et il discute compendieusement, ou plutôt, longuement. Il lui paraît urgent que le romancier étudie la vie entière *et peigne tout*

l'homme par tout l'art. Jusqu'ici, les romanciers n'ont guère été que de pauvres diables d'analystes :

L'analyse classique pour étudier en eux-mêmes les éléments du sentiment; l'analyse réaliste pour étudier en eux-mêmes les éléments de la sensation; mais la synthèse ne peut se localiser ni dans la pure psychologie passionnelle, ni dans la pure dramatisation sentimentale, ni dans la pure observation du monde tel que nous le voyons dans l'immédiat, puisqu'elle risquerait également, dans les trois domaines, de cesser d'être la synthèse pour redevenir l'analyse. Donc, la synthèse, écoutez-moi bien, doit employer ensemble les trois agents d'analyse et procéder selon les conséquences logiques de cette fusion.

Puissent donc les romanciers de notre temps procéder selon les conséquences logiques de cette fusion, car la grande idée de M. de la Hire est assez raisonnable! Mais est-elle si révolutionnaire? La synthèse n'est que le triomphe de l'analyse : et le romancier synthétique, rêvé par M. de la Hire, devra être d'abord un analyste à nul autre pareil. Balzac avait bien « tenté la réalisation de la synthèse »; mais Balzac, vous savez, retombe souvent des sommets de la synthèse dans les bas-fonds de l'analyse; et puis, entre nous, il écrivait mal le français. Car M. de la Hire veut que le romancier écrive bien : « Il faut bien connaître sa langue pour rendre fortement ce que l'on a senti; mais il faut sentir profondément pour bien se servir de sa langue. » Excellent conseil, assurément : et le jour où M. de la Hire se décidera à en faire son profit, il n'écrira plus qu'il faut « aplanir au romancier futur, par une série d'étapes vers la réalisation de la synthèse, la voie difficile... »

Et, maintenant, pourrons-nous fraternellement unir l'ambitieux et rhétoricien, mais raisonnable de la Hire, le génial *jeune maître* Bouhélier, le cordial Maurice Cabs, et les sages confesseurs de la Foi nouvelle? Cela est aisé. M. de Bouhélier écrit : « On me dira aussi que

ce mot de naturiste peut signifier tout simplement : qui recherche la nature des choses, leur principe, leur réalité fondamentale, bref la vie profonde et constante du monde. » Les bons élèves de l'École française prononcent : « Pour nous, la fonction de la poésie est d'exprimer la vie dans sa splendeur et dans sa force. » M. de la Hire réclame « la peinture complète de tout l'homme dans la nature. Il ne s'agit plus de psychologie, de physiologie, de romantisme; il s'agit de faire le plus complètement, le plus intensément et le plus profondément possible, de la vie. » M. Maurice Cabs professe gentiment : « Le romancier doit peindre la vie telle qu'elle est et les caractères tels qu'ils sont. » Ainsi tous ces rénovateurs s'accordent le mieux du monde ; ils sont tous, avec plus ou moins de talent, ce qu'ils doivent être : des *vitalistes*, si vous me permettez d'appliquer ce barbarisme à la littérature. Seulement, M. Cabs, dont la bonne grâce est quelquefois cruelle, ajoute qu'avant lui Albert Delpit avait voulu peindre la vie telle qu'elle est et que c'est justement à ce romancier qu'il emprunte modestement son « axiome ». Eh quoi ! Albert Delpit était lui-même un théoricien et un novateur? Tout cela n'est pas gai.

Mais, vraiment, ces théories nouvelles sont surtout sans nouveauté : de cela je crois être sûr. Je ne sais pas en revanche, si la théorie nouvelle de demain, qu'annoncent et ne formulent pas ces préfaces et ces manifestes, prospérera dans la littérature par l'action hardie d'un écrivain isolé ou par les délibérations équivoques d'une concentration opportuniste d'écrivains plus timides que présomptueux. En tous cas, l'époque est propice à une nouvelle théorie littéraire ; aussitôt affirmée sérieusement, elle sera discutée de toutes parts, car il n'est aujourd'hui personne qui ne l'attende.

Sans doute, les poètes de l'École française n'ont pas prétendu étonner le monde en précipitant l'avènement d'une nouvelle doctrine régénératrice des lettres françaises. Ils accomplissent plus petitement une tâche qui

pourra n'être point inutile. En leur livre frémissent, en effet, les âmes départementales. Les signataires du manifeste se lèvent de toutes les provinces et même de l'Algérie. Voilà donc syndiquées les pensées des poètes. Rapprochés aussi, donc fortifiés, les écrivains pourront mieux exercer l'influence générale, accomplir l'œuvre à laquelle tout les convie dans la société contemporaine. Pratiquera-t-on désormais la littérature des résultats?

18 octobre 1902.

LA MAISON DU PÉCHÉ

Marcelle Tinayre

Lorsque Marcelle Tinayre publiera son prochain roman, — c'est-à-dire quand Marie-Anne de Bovet en aura publié trois ou quatre et Jane de la Vaudère cinq ou six, — nous pourrons étudier les développements assez réguliers de son beau talent discrètement original, car il y a lieu d'espérer qu'elle n'encombrera pas alors notre marche à travers ses ouvrages charmants et doux de toutes les idées dont elle a chargé et même un peu accablé son roman d'aujourd'hui. Oh! fasse le ciel, dont il est beaucoup question dans la *Maison du péché*, fasse le ciel que Marcelle Tinayre daigne s'abandonner à ses imaginations parfois délicieuses et qu'elle renonce à introduire par effraction, dans ses œuvres, toutes les idées et toutes les philosophies qui occupent encore quelques hommes graves de notre temps et qui emplissent les livres ennuyeux de tous les temps!

La littérature féminine suscite nos admirations enthousiastes ou nos dédains démesurés : et l'excès de nos admirations surtout témoigne que nous ne prenons pas cette littérature très au sérieux, et que, dans le livre que nous acclamons, nous considérons surtout, et avec une galanterie un peu appuyée, la femme qui l'a commis. Aussi bien, nous passons à la hâte, car la vie est courte, et nous ne pouvons nous attarder à rectifier les fautes de grammaire et de goût qui encombrent à l'accoutumée les livres multiples des innombrables femmes

adonnées à écrire : ce serait une besogne vaine et les auteurs ne corrigeraient ni ne se corrigeraient... En revanche, il faut que nous admirions quelquefois avec une inquiétante frénésie deux ou trois femmes que nous séparons de la foule écrivante des femmes. Nous faisons alors quelques erreurs sur les personnes. Et il nous arrive de donner à la comtesse de Noailles tous les éloges qu'elle mérite, et de lui décerner toutes les louanges beaucoup plus exaltatrices qu'on devrait convenablement attribuer à Renée Vivien. Car Renée Vivien est, à coup sûr, le grand poète de l'année, — naguère on aurait dit le grand poète du siècle. C'est ainsi que nous divinisons complaisamment et sans nulle méthode quelques femmes qui écrivent, et que nous négligeons inconsidérément l'immense armée des autres, des autres femmes qui écrivent aussi. Mme Marcelle Tinayre a eu la fortune d'être discutée depuis ses débuts avec une modération constamment maîtresse d'elle-même. Et son talent a prospéré sagement comme sa gloire. On peut compter que l'un et l'autre se déploieront dans l'avenir avec une régularité pareille, car Marcelle Tinayre a le sens de la mesure, elle a du goût, et elle évitera désormais tout ce qui risque de dénaturer son talent ; elle l'évitera sûrement parce qu'elle relira posément la *Maison du péché*, et elle verra combien il s'en est peu fallu qu'elle ne gâtât complètement un livre, en somme, très digne de remarque.

Il est étrange tout de même et disparate, ce roman austère où Marcelle Tinayre a répandu à profusion toutes ses précieuses qualités littéraires, en forçant quelques-unes d'entre elles. L'héritier du nom de Chanteprie est élevé par le fanatisme de sa sainte mère dans la crainte de Dieu. De toute sa lugubre jeunesse, il ne sortira d'un castel bizarre qui semble fort éloigné du monde habité. A l'écart des humains, il est façonné par un précepteur, bigot avec érudition, nommé Fornerus. Et cet Augustin de Chanteprie est un bien pauvre diable

de jeune hobereau. Dans sa solitude, il élève son âme à Dieu, et sa vie n'est pas plus gaie pour cela. Il lit, il lit beaucoup, et, malheureux garçon, il retient tout ce qu'il a lu : c'est-à-dire les ouvrages effrayants des grands jansénistes. Mme Tinayre veut bien nous assurer qu'Augustin de Chanteprie vit de nos jours dans les environs de Paris, et nous sommes étonnés qu'un jeune homme puisse être aussi parfaitement séquestré ? Quoi qu'il en soit, ce descendant des Chanteprie lit, dans les dernières années du XIXe siècle, les livres de Nicole ou d'Arnauld. Ces livres sont noblement ennuyeux, et on sent bien que l'âme qu'ils font à Augustin est très différente de celle qu'il aurait s'il lisait, par exemple, les romans d'un Mühlfeld, qui sont ennuyeux aussi, certes ! mais le sont platement. Bref, il faut bien admettre, puisque Mme Tinayre l'exige, que ce jeune isolé de la banlieue parisienne lit seulement les jansénistes et point du tout les Mühlfeld. En somme, nous ne saurions le blâmer qu'à demi ; nous regrettons seulement que Mme Tinayre ait fait les mêmes lectures qu'Augustin de Chanteprie. En effet, Augustin et Mme Tinayre deviennent tous les deux jansénistes. Qu'Augustin le fût, c'était très suffisant. Vous devinez l'impression produite sur ce sublime coquebin par une artiste, Fanny Manolé, que le hasard, qui n'en fait jamais d'autres, fait précisément sa voisine de campagne à Hautfort-le-Vieux. Augustin s'émeut, car la chair est faible ; mais ne se transforme pas, car il a trop lu les jansénistes.

L'amour, du moins, le rend hardi, et il entreprend de concilier passion et religion (ah ! l'admirable pèlerinage à Port-Royal ! écrit avec une application imperturbablement élégante !) et de hisser jusqu'à Dieu Fanny Manolé, qui consent à se convertir parce que l'amour l'a déjà convertie. Mais si l'esprit est toujours prompt, la chair est de plus en plus faible, et je ne sais pas bien comment, après un enchaînement de circonstances bien fait pour ahurir les derniers jansénistes, Fanny devient

l'adorable maîtresse d'Augustin, enchanté, comme vous pouvez le croire, et d'ailleurs désolé. Les desseins de la Providence sont impénétrables, et Augustin, qui voudrait bien revenir à Dieu avec sa maîtresse, ne sait trop par quel chemin y arriver. Un prêtre, consulté, montre les mêmes incertitudes. Augustin a la nostalgie de Dieu. L'amour triomphe un instant. Mais Dieu ne se tient pas pour battu. Augustin, éloigné des pratiques religieuses qui étaient jadis le bonheur exclusif de sa peu moderne existence, éloigné de sa mère qui pousse la sainteté rigide et frigide jusqu'à la folie, de ses amis dévots, des prêtres pratiques mais ennemis du scandale ; Augustin fait un effort pour quitter tout ce milieu dont il fut jusqu'à présent l'esclave ; il veut chercher dans l'amour et trouver par l'amour de nouvelles raisons de vivre, partir avec sa maîtresse, demeurer près d'elle, revivre pour elle. Hélas ! trois fois hélas ! la religion l'enserre. Fornerus de retour, — *deus ex machinâ !* — le retient plus étroitement à sa chaîne, employant, non sans éloquence, des arguments de casuiste surexcité. Augustin, assommé par cette vertueuse dialectique, reste à son esclavage, revient vers Dieu, très loin de sa maîtresse, mais ne laisse pas que d'être consumé d'amour. Et il meurt opportunément. Mais toi, Fanny, que feras-tu ? Fanny que nous aimons, que nous plaignons, ô charmante et douloureuse Fanny Manolé !

Et c'est là un grand sujet, c'est même un sujet gigantesque. Il ne faut pas s'étonner si Marcelle Tinayre n'a pas pu toujours en mesurer et dominer l'immensité ! Qu'on dise : elle osa trop ; mais l'audace était belle !

Il paraît certain — je dis : il paraît certain — que Marcelle Tinayre a voulu montrer dans la foi religieuse l'ennemi de l'amour. Ce n' est cependant pas la seule croyance en Dieu qui éloigne de l'amour, c'est une conception particulière de la religion qui écarte l'homme de la femme et présente même la femme comme une sorte d'ennemie inférieure et, entre nous, terriblement dan-

gereuse. On sait que le jansénisme ne s'est pas spécialement appliqué à établir une communauté intime entre l'homme et la femme : et ce faisant, on peut admettre qu'il a détruit ou contrarié les doctrines ou les tendances de la vraie religion. Et tout le livre de Marcelle Tinayre est justement la contradiction de ce précepte aimable qui lui sert d'énigmatique épigraphe et qui est tiré de l'Ecclésiaste :

Qu'en tout temps tes vêtements soient blancs, et que l'huile parfumée coule sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, durant les jours rapides que Dieu t'a donnés sous le soleil, — car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts où tu vas en hâte...

L'influence de la croyance religieuse pour ou contre l'amour reste donc un sujet de belle controverse, mais de controverse inutile, car il est peu de nos contemporains qui, dans le cours ordinaire de la vie, soient éloignés de la femme et de l'amour par les motifs qui en écartent le déplorable Augustin de Chanteprie.

Aussi bien, il est presque nécessaire que Marcelle Tinayre se contredise elle-même. Elle n'y manque pas et nous avançons incertains et troublés à travers les splendeurs un peu confuses de son livre. D'abord elle s'attarde à une étude admirative du jansénisme, de ce jansénisme qui, interprété par l'ardent Augustin, ennoblit le plus naturellement du monde et purifie l'amour, exalte l'âme généreuse et simple d'une bien jolie femme. Et cet effet imprévu des doctrines jansénistes est pour plaire aux personnes pieuses et sensibles. Mais on est soudain surpris de voir une grave éloquence, — ah ! qu'une femme peut donc être éloquente quand elle y travaille ! — s'adultérer par le mélange de railleries anticléricales, amusantes si vous voulez, mais convenues et assez lourdes. Le jeune Augustin, si familier avec les

hautes pensées des roides jansénistes, vit dans la compagnie de sa mère atteinte de folie religieuse, impressionnante pour cela, mais dont le voisinage est bien fait pour susciter le doute dans un esprit jeune; d'un vieux capitaine assez brave homme, mais dont le larmoiement charitable donne une idée médiocre de l'intelligence humaine; d'une vieille bigote de chef-lieu de canton qui fait des confitures et a coutume, chaque fois que sonne l'heure au coucou de la salle à manger, d'élever, comme on dit, son âme à Dieu : ce qui lui vaut cinquante jours d'indulgences; de curés parlant, après boire, des avantages de leurs paroisses respectives et de l'importance de leur casuel, avec une liberté d'allures qu'en réalité ils évitent le plus souvent dans la vie ordinaire.

Est-ce donc que Mme Tinayre, qui a voulu tant de choses au cours de cet ouvrage, veut, par surcroît, montrer les différences entre une conception religieuse épurée et perfectionnée et les vulgarités ou les petitesses ridicules de la pratique confessionnelle? Je ne sais. Et on est surtout étonné que le jeune Chanteprie ne soit pas choqué par le violent contraste entre le jansénisme, la religion filtrée, à lui inculquée par les soins patients de son Fornerus, et la bassesse un peu blessante de la réalité; et on pense que si ce naïf Chanteprie avait seulement le sens commun, il se dirait bien vite que la sagesse est entre les deux extrêmes et qu'il est sage de ne raffiner en rien. On conclut qu'il est trop sot pour mériter l'amour de l'adorable Fanny, et qu'elle est bien sotte elle-même de l'aimer aussi furieusement.

Mais, en premier lieu, on ne s'inquiète guère car on se persuade que Marcelle Tinayre s'est livrée à la fantaisie respectable de recréer un milieu sévère depuis longtemps disparu : on ne sait ni dans quel siècle, ni dans quel pays vit Augustin de Chanteprie. Hélas! après cent pages, on s'aperçoit qu'Augustin vit de nos jours, dans la banlieue même de Paris, qui recèle de bien curieux mystères, — mais cependant on ne se résout pas à prendre Augustin

pour un personnage vivant, on le tient pour un être tout à fait impossible. Il y a tant de contradictions, en effet, entre le développement de son caractère, sous les influences si spéciales et si prodigieusement rares qu'il subit, et les attitudes que lui prête à certains moments Marcelle Tinayre ! On veut marier ce jeune homme sauvage, et voici que tout à coup il observe la fiancée qu'on lui propose. Il remarque l'oreille de la jeune fille, une « oreille large et plate, découverte par les cheveux plantés trop haut, une oreille anémique, une oreille bête... » Nous ne pensions pas que Chanteprie pouvait être un observateur si malin! Et plus tard, Chanteprie se promène pour la première fois avec Fanny Manolé dans les chemins creux :

Ils n'osaient parler. Ils se regardaient à peine. Et Fanny rougissait comme une vierge aux pensées qui lui venaient. Elle s'arrêta : « Des ronces ont accroché ma jupe. Je ne peux plus avancer. Aidez-moi. » Il mit un genou en terre, tira la branche épineuse, dégagea l'étoffe qui criait en se déchirant. Fanny, penchée, appuyait une main sur son épaule. « Je vous remercie, dit-elle, c'est fait. » Il ne bougeait pas. Et tout à coup, s'inclinant plus bas encore, il saisit le pied de la jeune femme, baisa le petit soulier de cuir jaune, le bas à jour. Fanny fit un oh ! de surprise.

Et nous donc ! Mon pauvre Chanteprie, vous êtes ahurissant !

Chanteprie, cependant, entre dans la vie véritable dès qu'il aime. Alors, il oublie son érudition janséniste et nous lui en savons gré ; mais son amour — si coupable ! — l'écarte des pratiques religieuses, car, étant pieux encore, il n'a aucun penchant pour le sacrilège. Il aime, il aime, et il a tout de même la nostalgie de Dieu. Et pour se rapprocher de Dieu il fait tout. Il se livre à la propagande, car cela n'empêche pas d'avoir une maîtresse, et il court dans les universités populaires comme

un simple héros de l'*Étape*. Au moins, M[me] Tinayre badine avec une aimable brièveté. Chanteprie s'égare dans un cercle catholique. Un conférencier prêche contre l'alcoolisme. Il passe de l'hygiène physique à l'hygiène morale, et de l'hygiène morale à la religion; la religion le conduit aux questions sociales. Il déplore que l'école sans Dieu prépare des générations d'ivrognes... Le lendemain, Chanteprie connaît l'*Aube future*, université populaire d'un lointain faubourg. Un ami du peuple conférencie sur l'alcoolisme. Il passe de l'hygiène à la morale, de la morale à la politique : « Le peuple, maintenu dans la servitude et l'ignorance par les réactionnaires et les cléricaux, demande à l'alcool l'oubli de ses misères. Le peuple, affranchi par la Révolution, partageant le bien-être matériel et les jouissances esthétiques accaparées par l'infâme bourgeoisie, le peuple abandonnerait les cabarets !... » Influences qui se combattent, ambitions qui se heurtent, nul ne reste indifférent à ces belles batailles que décrivent plus que jamais les romanciers. Aujourd'hui encore, M. Louis de Chauvigny nous apporte, dans *Adveniat*, une peinture fidèle et forte du monde religieux qui travaille frénétiquement pour la domination (plût au ciel que la seconde partie de son roman fût égale à la première!...). Bref, Chanteprie s'agite avec incohérence loin des jansénistes et de Dieu. Dieu et les jansénistes l'emportent en fin de compte sur l'émouvante et belle Fanny Manolé, qui eût pourtant touché Nicole et peut-être le grand Arnauld. Et le petit Augustin succombe sous le joug.

Pourquoi faut-il que M[me] Tinayre ait si scrupuleusement suivi ce bon jeune homme suranné et caduc dans ses moindres agitations intérieures! Et pourquoi n'a-t-elle pas donné la première importance à l'incomparable Fanny! Au moins elle est vivante, Fanny Manolé. Quelle exquise amoureuse, et avec quelle grâce précise et pénétrante Marcelle Tinayre sait analyser l'influence de l'amour sur le cœur d'une femme. Certes, je n'ai pas

bien compris pourquoi Fanny devenait si soudainement amoureuse d'Augustin. Mais quand elle aime, comme il est visible que son amour est son maître! Fanny est une grande amoureuse : et elle devient malléable, ductile, prompte à toutes les révolutions morales ou autres. Elle se contredit même avec une inconscience on ne peut plus sympathique. On la voit s'appliquer, si gentiment! à comprendre les rudes beautés du jansénisme, et soudain elle met une certaine brusquerie à renoncer à leur séduction pour goûter les joies plus naturelles d'être la maîtresse de celui qu'elle aime, d'être sa maîtresse purement et simplement... C'est qu'en elle l'amour est tout-puissant, et par l'amour s'expliquent toutes les contradictions de la femme. Et nous l'aimons, nous aussi, cette Fanny, nous l'aimons parce que nous la connaissons ou la pourrions connaître. Elle est seulement la femme, la femme amoureuse, c'est-a-dire deux fois femme, comme disait un grand psychologue ou Joseph Prudhomme.

Fanny est une artiste. Elle vit dans un monde d'artistes que Marcelle Tinayre aurait pu peindre moins banal et moins sommaire. Elle reste près de la nature. Isolée, elle pense que l'amour seul peut être le sourire de la vie. Mais elle veut l'amour avec sa poésie superficielle, avec ses festons et ses astragales, avec tout ce que son réaliste ami Barral appelle la guitare de Lindor... Ce n'est pas tout. Fanny est seule dans la vie moderne, parmi les hommes! Et nous la voyons en proie à la barbarie parisienne! Barral la désire et le lui dit toutes les fois qu'il peut. Un critique d'art lui propose un article qu'il lui ferait payer bien cher! Ah! ils sont comme cela, les critiques d'art! Ils n'ont guère le sentiment des nuances... Et cela nous intéresse par-dessus tout. Que peut faire une jolie femme isolée et pauvre dans la société contemporaine? L'union libre est pour elle un refuge, presque le seul refuge. Marcelle Tinayre l'indique en passant. Que n'insiste-t-elle! J'estime en effet que l'union libre pourrait devenir de

plus en plus protectrice de la jolie femme livrée à la vie comme une victime. Mais justement les milieux artistiques où elle est surtout pratiquée subissent une sorte d'«embourgeoisement» intellectuel et moral et social qui ôte toute vertu sociale à l'exemple qu'ils donnent.

Mais il est trop tard, aujourd'hui, pour réformer la société. Disons seulement que *La Maison du péché* est un livre admirable toutes les fois que Fanny Manolé en paraît être le personnage principal. Quand un écrivain sait créer des âmes vivantes et charmantes comme celle de Fanny, les animer en un style sans originalité nerveuse mais assez pur, il est bien coupable de charger sa psychologie d'érudition et de se dépenser en efforts inutiles pour ranimer des héros d'autrefois qui sont morts à jamais. Puisse Marcelle Tinayre fréquenter plutôt ce monde proche de nous où vivent les merveilleuses Fanny Manolé et où passent les «oiseaux d'orage»; puissent enfin les amants romanesques ne plus conduire leurs maîtresses à Port-Royal où dorment les jansénistes!

25 octobre 1902.

LA MÈRE DE GŒTHE

Paul Bastier

Faut-il ou ne faut-il pas élever une statue à la mère de Gœthe ? Voilà un excellent sujet de plébiscite pour les journaux qui « s'adressent spécialement aux femmes » ; mais, en attendant que la statue soit érigée sur la meilleure place de Francfort-sur-le-Mein, M. Paul Bastier a pensé qu'il était convenable de construire en l'honneur d'Élisabeth Textor, heureuse et glorieuse mère de Gœthe, un bon petit monument. Le monument est simple, un peu froid, ni somptueux, ni mélancolique, et on ne sait, en vérité, s'il est un temple ou un mausolée.

Aujourd'hui tout est prétexte, aux hommes de bonne volonté, à écrire des livres. Et il n'importe guère que les prétextes soient mauvais si les livres sont bons. Nous n'aurions point l'idée à Paris ou dans la banlieue, que l'érection d'une statue puisse justifier un ouvrage, car de prime abord il nous apparaît très clairement que la plupart des statues élevées pour célébrer des morts sont dressées sans aucun motif raisonnable. Ou bien le mort n'a pas besoin de statue pour durer dans la mémoire des hommes, ou bien cette entreprise fait simplement songer que le défunt ainsi commémoré est déjà oublié du plus grand nombre des vivants ; ou bien, et cela est pis encore, ces apothéoses prodiguées à tant de disparus leur préparent inconsidérément la plus fâcheuse aventure, car un jour viendra où les statues sembleront un regrettable encombrement et on les renversera moins

solennellement qu'on ne les aura dressées. Et le mort sera ainsi chassé injurieusement de l'immortalité où des admirations indiscrètes et précipitées auront prétendu l'introduire...

Du moins le projet inattendu de consacrer, par une statue, la gloire éternelle de la mère de Gœthe se justifie assez naturellement parce qu'il est symbolique. À coup sûr, les Allemands glorifient en cette femme, qui fut seulement la mère dévouée d'un des plus notables génies de l'humanité tout entière, ce sentiment familial si profond qui constitue la force de la famille et de la patrie allemandes. Les Allemands ont vu en Élisabeth Textor un type inoubliable de la mère allemande, et nul ne peut dire qu'ils ont eu tort. M. Paul Bastier a voulu voir davantage en elle, et peut-être peut-on dire qu'il n'a pas eu complètement raison. Du moins son livre, grave et attendri en son admiration, nous apparaît comme un hommage singulier à l'une des gloires d'outre-Rhin et sans doute cet hommage est assez opportun. D'abord M. Bastier est lektor à l'Université de Kœnigsberg. Petit fait qui n'est point négligeable. Combien de Français sont disséminés ainsi, non seulement dans les universités, mais encore dans tous les centres intellectuels de chaque pays du monde et propagent utilement dans l'univers la culture française! Ils font mieux s'ils entretiennent et développent les relations intellectuelles réciproques de la France et de ces pays et font participer la France à chacun des événements dont ces pays s'enorgueillissent et, en somme, coopèrent à créer une culture européenne, une culture universelle où s'affirmera dans une certaine mesure la domination même de l'esprit français. Aujourd'hui, où toute lutte d'idées devient nécessairement internationale, où chaque écrivain doit exercer son action non pas exclusivement dans son pays d'origine mais par rayonnement ou par influence directe dans toutes les nations intellectuellement solidaires les unes des autres; aujourd'hui enfin où la puissance des

écrivains tend à se mesurer moins par leur durée à travers les siècles, car les générations littéraires se pressent et se chassent trop rapidement, que par leur étendue dans l'espace, le rôle de tous les Français qui occupent des postes avancés dans les nations étrangères s'accroît, parce qu'il leur est donné de travailler plus efficacement que personne pour assurer l'empire intellectuel de la France dans ce grand combat que les peuples se livrent afin d'accaparer une influence mondiale.

Et c'est ainsi que le livre de M. Paul Bastier devient une manifestation importante : il est caractéristique de l'action continue de la France sur tous les esprits de toutes les régions et il nous est un témoignage infiniment précieux que s'il se forme un esprit européen ce n'est point, comme on osa le dire, en dehors de la France, malgré elle et contre elle que cet esprit se forme, mais au contraire avec sa collaboration incessante par où s'affirme encore incontestablement sa prépondérance.

* * *

Et maintenant, peut-on disserter de la mère de Gœthe? Il nous plaît assez souvent de reconnaître dans les hommes de génie la douce et profonde influence de leurs mères. Cela prouve que nous sommes restés de braves gens assez simples et près de la nature et que nous avons de très bons sentiments. Mais il est bien évident que les enfants, qui deviennent, par un concours heureux de toutes sortes de circonstances, des hommes de génie, ne le deviennent justement que parce qu'ils ont pu échapper à l'influence normale des parents sur les enfants ordinaires et dans la mesure exacte où ils se sont soustraits à cette influence. Un père, une mère, ne façonnent vraiment l'esprit, l'âme de l'enfant, que s'ils sont supérieurs à l'enfant lui-même. Inférieurs, il leur est malaisé de marquer sur lui leur empreinte. Et M. Paul Bastier est contraint d'avouer que la mère de

Gœthe n'exerça sur son fils aucune influence. Mais elle nous intéresse parce qu'elle fut la première et la plus fidèle admiratrice de son fils, et parce qu'elle l'accompagna dans sa vie trop belle avec un dévouement sans bornes, un dévouement presque jovial et toujours heureux de se dépenser. Ce n'est pas au point de vue intellectuel que Mme Gœthe est digne de notre attention. Certes, elles n'est point incapable d'accomplir sa tâche difficile de mère illustre. Elle est fière de lui, mais elle sait pourquoi : et sans doute, c'est là une grande supériorité. Elle n'est point une admiratrice aveuglée par l'amour maternel. Elle lit aussi bien qu'une autre les ouvrages de son fils et se sent très apte à avoir pour ceux-ci plutôt que pour ceux-là des préférences judicieusement raisonnées. Elle est même un bon critique littéraire. Et, par exemple, elle proclame que dans *Wilhelm Meister*, « on perd le fil de l'action ». D'ailleurs, pour retrouver le fil ou pour atténuer sa critique, elle se propose de relire posément le livre, car « c'est du bonbon que je me réserve pour les jours de fête ». Elle est, en outre, assez spirituelle pour ne pas proclamer que Gœthe est le seul génie de son temps et de tous les temps. Et, dans son admiration enthousiaste, mais cependant raisonnable, pour son fils, elle associe volontiers Schiller : « Toi, et Schiller, vous me causez une joie inexprimable... vos œuvres à vous demeurent pour l'éternité. » Telle est même la constante originalité de Mme Gœthe : unir la raison à l'enthousiasme. Il est, si l'on peut dire, des originalités banales; celle-ci est rare.

Puis, Mme Gœthe est lettrée. Elle fréquente assidûment les livres et les auteurs allemands; elle se flatte même d'admirer quelques écrivains français. Chez elle, chaque semaine, on lit des traductions de Marivaux et de Beaumarchais. On dit que l'esprit mordant de Beaumarchais lui agrée particulièrement; mais ce goût littéraire, qu'elle manifeste d'ailleurs à bon escient, n'est

pas un besoin absolu de son esprit. Mme Gœthe devient lettrée parce qu'il convient que la mère de Gœthe ne soit pas étrangère à ce monde des idées où son fils règne en potentat. Elle devient lettrée plus simplement parce que la gloire de son fils amène chez elle, autour d'elle, une foule d'écrivains de l'Allemagne entière, et qu'elle a, sans le vouloir, un salon littéraire dont, au surplus, elle rirait bien elle-même, s'il n'était pas naturellement convenable qu'elle s'abstînt d'en rire.

Oui, le penchant littéraire de Mme Gœthe est seulement un témoignage de son amour et de son dévouement maternel; cela surtout est charmant. Veuve jeune encore, la destinée fait d'elle la mère d'un grand homme. Elle ne juge pas qu'il y ait lieu de se plaindre. Et elle marque sa reconnaissance à la destinée en lui cédant. Mariée vers dix-sept ans à un conseiller impérial de vingt ans plus âgé qu'elle, un peu solennel, un peu ennuyeux, un peu avare, mais honorable et bon homme, riche et respecté, elle prit le parti d'être heureuse dans le calme et de considérer les hommes et les choses avec un infatigable optimisme. Elle écrivait plus tard : « Je ne sais pas comment cela se fait, tant de gens m'aiment, m'honorent, me recherchent au point que je suis souvent une enigme pour moi-même; je ne comprends pas ce que les gens trouvent de remarquable en moi? Enfin, c'est comme ça et pas autrement, et je jouis de la bonté des hommes avec une âme reconnaissante. » Elle avait trop de bon sens pour ne pas s'apercevoir que si on la recherchait tant, c'était à cause de son fils; elle devait donc à son fils de ne point se montrer rebelle a ces empressements, et son optimisme aidant, elle parvenait à se montrer si bonne, si souriante, que bientôt c'était à cause d'elle aussi qu'on la recherchait. Et sa vie était une fête perpétuelle de l'esprit et du cœur.

Aussi, est-ce à peine si on peut lui savoir gré de son dévouement ingénieux à son fils; sa tâche de mère lui était si facilitée! Du moins, elle voulut que son dévoue-

ment s'exprimât en toutes les occasions et de toutes les façons. Elle fut soucieuse de la santé de son fils avec le zèle régulier qu'il fallait attendre d'elle. Elle écrivait avec une simplicité extrême : « Il est donc vrai que tu vas mieux; et maintenant ta santé ne m'inquiétera plus, les soucis ne me verseront plus d'eau dans mon vin. Ah! quand tu es malade, je n'engraisse pas! Ta mère n'est pas une héroïne : elle pense avec Arlequin que la vie est une belle chose. » Elle écrivait une autre fois plus poétiquement : « J'espère que tu es tout à fait rétabli maintenant et que tes beaux yeux bruns contemplent de nouveau la création. » Elle écrivait même à la façon de Mme de Sévigné : « Vois-tu, c'est que je n'aimerais pas te voir un fardeau sur le dos, cela *me* pèserait trop. » Puis, elle éprouvait, — et j'espère que cela ne vous surprend pas, — un bonheur intense toutes les fois que son fils annonçait sa visite. « Ton séjour ici sera un véritable repos pour tes poumons, car maman Aja se sent d'humeur si bavarde que tu auras grand mal à placer au bon endroit un oui ou un non. Mais dis-moi sérieusement si tu viens, que je ne fasse pas comme j'ai fait depuis dimanche; toute la journée j'ai guetté à la fenêtre à m'en rendre aveugle; à chaque chaise de poste, je croyais que c'était toi. »

Et elle s'intéressait — cela ne peut nous étonner beaucoup — aux moindres actions de son fils. Gœthe veut devenir propriétaire; elle lui écrit avec une sagesse insigne : « Tu n'es pas fait pour l'agriculture et n'y entends rien : qu'arrivera-t-il? On t'exploitera. Tu ne fus jamais campagnard. Et puis dans les temps que nous traversons! Si les Allemands ne s'étaient pas fait battre et chasser de leur territoire? Ce que nous possédons aujourd'hui, qui sait si l'on ne nous le ravira pas demain? Ah! tu serais dans de beaux draps, et les contrariétés et la peine!... » En outre — et cela ne tient pas du prodige — Mme Gœthe envoie périodiquement à son fils des provisions variées. Des châtaignes d'abord,

tous les ans, en novembre. « Les meilleures châtaignes de toute la contrée sont, sans contredit, celles du pasteur de Cronebourg. Pourquoi? direz-vous. — C'est bien simple : parce que les paysans trient les meilleures pour leur pasteur, tandis qu'au marché, ils ne me font pas la même amabilité. » Une année, elle est forcée d'envoyer des marrons à la place des châtaignes. Une autre fois, la gelée retarde l'envoi des artichauts à replanter que Gœthe avait demandés; en guise de compensation, il reçoit des plants de laitue. Elle envoie encore des fruits confits, prunelles, bouteilles à conserves, fil à tricoter, grosse toile, batiste pour cols, coutils pour oreillers. L'infatigable commissionnaire ménage parfois à son fils une surprise : « Je t'envoie un morceau de nanquinet pour des culottes et des gilets; c'est du bon comme tu n'en trouverais pas à acheter à l'aune. Seulement je dois te dire que c'était une jupe à moi, il ne faut pas t'en formaliser, car, quand tout sera arrangé, personne ne pourra voir ce que c'était auparavant. » Qu'y a-t-il là d'extraordinaire et quelle mère eût fait autrement! Une mère pouvait à la rigueur ne point vouloir connaître la maîtresse de son fils. Et Mme Gœthe fut au contraire bienveillante à Christiane Vulpius. C'est parfait et nous l'approuvons. Mais observons tout de même que Gœthe vécut de longues années avec Christiane, et finit par l'épouser, que d'abord Mme Gœthe se piqua d'ignorer la charmante et bonne Christiane, qu'elle ne consentit à la connaître que plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'elle sut la fidélité exquise de son amoureux dévouement au poète; lorsque, vieillissante, et un peu isolée au milieu de tous ses amis, elle devint grand'mère et éprouva le besoin d'aimer son petit-fils, qu'enfin elle céda simplement aux instances réitérées de Gœthe et qu'après tout elle ne souffrait nullement dans son orgueil maternel d'une liaison que la gloire éclatante de l'écrivain légitimait aux regards de tous... Elle ne fut nullement héroïque et hardie en cette

occurrence ; elle eut seulement du bon sens comme toujours... En définitive, Mme Gœthe eut le mérite de se plier à toutes les conditions de vie que lui créait la gloire incomparable de son fils ; elle s'adapta on ne peut mieux à toutes les circonstances et à tous les milieux où la porta son avantageux destin. Elle ne fut jamais étonnée par sa bonne fortune perpétuelle : et cela vaut bien une statue.

M. Paul Bastier ajoute que les lettres de Mme Gœthe sont admirables. Mme Gœthe elle-même répondrait qu'il ne faut rien exagérer. Elles sont simples et vulgaires, telles que pouvait les écrire une bourgeoise bien portante, pratique, et non point incurieuse de toute littérature. Lues par les mères de famille, elles peuvent leur apprendre à aimer leurs enfants avec une ardeur réfléchie et à supporter le bonheur avec un stoïcisme souriant.

1er novembre 1902.

LA LITTÉRATURE INDUSTRIELLE A PROPOS DU ROMAN DE M. MUHLFELD : « L'ASSOCIÉE »

Jadis, avant que de proposer son deuxième roman à la clientèle, M. Lucien Mühlfeld perdait publiquement un petit chien auquel il tenait fort, comme l'affirmèrent les communiqués aux gazettes. Puis, exerçant je ne sais où le métier de critique dramatique, il offrait sans dissimulation, à qui retrouverait l'incomparable petit chien si opportunément disparu, « une bonne loge », dans l'un de nos meilleurs théâtres au choix. Je ne sais ce qui advint du chien perdu, ou des gazettes, ou même du roman qui fit perdre ce chien et promettre cette bonne loge ; peut-être découvrira-t-on ces jours-ci l'animal puisque Mühlfeld lance sur le marché un nouvel ouvrage : *l'Associée*... Il y a temps pour tout, et d'une seule pierre on peut faire deux coups, comme de la même bête deux occasions de réclame dans les journaux.

Il est bien entendu que Lucien Mühlfeld ne nous intéresse ici que pour le mouvement d'idées et les conceptions littéraires qu'il symbolise ingénûment. Aussi bien, commémorons les faits absolument notoires : il est démontré qu'un roman de M. Mülhfeld occupe plus de place dans les colonnes de publicité et dans les articles même de la presse périodique que dix volumes d'écrivains célèbres. Et, cependant, en quelle estime le tiennent les lettrés et les autres que la publicité sollicite

ou qu'excite la camaraderie, — à charge de revanche? Vous répondrez comme il vous plaira.

Il faut admettre — et c'est tout ce que je vous demande — que M. Mühlfeld ou ses éditeurs, ou qui sait! — simplement et comme c'est plus beau et plus rare! — ses admirateurs dont rien ne peut retenir l'enthousiasme, se livrent à des débauches de publicité naïve, tumultueuse, monstrueuse, affolée. Ce que j'admire, sans l'expliquer, c'est que les articles de presse concernant les ouvrages de M. Mühlfeld emploient exactement les mêmes expressions que les notes de publicité (prière d'insérer), à la rédaction desquelles l'immense majorité des auteurs n'a pas coutume de demeurer totalement étrangère. Et c'est ainsi qu'il s'avère que *l'Associée* est, comme vous pouvez croire, un « roman définitif ». Moi, je veux bien. Et, maintenant, il importe de constater encore que les manifestations les plus favorables de la presse sont rédigées dans le même style que celui affecté par M. Muhlfeld, c'est-à-dire avec cette vulgarité un peu choquante dont il lui est impossible de se décrasser, et cette prétention « voyante » qui accuse et souligne seulement sa vulgarité. Donc *l'Associée* est un « livre définitif », selon l'assertion des notes de publicité et comme elles l'alléguaient déjà pour les livres précédents. Cela est indéniable.

Mais alors comment le plus élogieux de tous les articles consacrés à la gloire de ce livre définitif, à l'insu, évidemment, de M. Mühlfed et dont sa modestie dut être confuse, peut-il proclamer agressivement qu'en voyant paraître cet éclatant ouvrage tous « les plumitifs à la manque riront jaune »...?

Et qui sont ces plumitifs à la manque? Sans doute,

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité,

et d'abord et, au-dessus de moi, un bon nombre d'autres plumitifs qui ne se laissent pas étonner par un usage

quasiment outrageant de publicité industrielle. M. Mühlfeld a des admirateurs bien maladroits. Et qu'est-ce que ces provocations préalables contre la critique qui pourrait s'aviser par hasard d'être indépendante? Quant à moi, je suis fort éloigné aujourd'hui de m'offusquer des succès d'un romancier quelconque. Et, tout au contraire, — la littérature romancière de France me paraît tellement découronnée depuis la mort d'Émile Zola que je cherche avidement quelqu'un à admirer, quelqu'un que j'exalterai, pour peu qu'il y prête, au delà même de toute mesure et avec des hyperboles magnifiques, afin de me procurer à moi-même au moins l'illusion que, dans la concurrence universelle des littératures, la France a toujours les moyens de vaincre et de dominer... Au reste, pour l'instant, je ne ris pas, je constate seulement; oui, je constate l'effet que le roman définitif de M. Mühlfeld produit sur ceux qui le lisent et qu'ils sont aussitôt enclins à copier le style même de l'« auteur »; et, par exemple, cette expression triviale : « plumitif à la manque » qu'évitent d'ordinaire les littérateurs de bon ton, je la retrouve dans *l'Associée*, page 20, où il est parlé, je ne sais pourquoi ni comment, « d'Alcestes à la manque... » Et ce sont là de singulières rencontres d'idées et de mots!

Mais je veux citer encore, et tel quel, un couplet louangeur :

« Quelque temps, certains ont voulu, espérant la crampe prochaine (*sic*), lancer le mot d'arriviste entre ses doigts laborieux. Lucien Mühlfeld l'a entendu, a souri, allumé sa cigarette de tabac clair (*sic*), a paru écouter d'où partait le sifflement léger, a relevé gaiement la tête, puis l'a penché sur le papier blanc, qui s'est noirci des lignes « d'une œuvre »... Tout simplement, facilement, avec la fumée de sa cigarette d'Orient, il a craché la finale « iste » et vous a contraint à prononcer « l'Arrivé » (*sic*)...

Admirons en toute hâte, avec quel à-propos on parle

de crachat dans l'éloge d'un livre où il est question de tuberculose. Et négligeons bien vite ce mécanisme trop expliqué des expectorations de M. Mühlfeld. Ils sont à plaindre, ceux dont les livres suscitent d'aussi malpropres éloges, évocateurs d'images aussi peu riantes. Plus à plaindre encore M. Mühlfeld pour ce que cet éloge, presque injurieux, coup de massue rudement asséné, est rédigé dans le style même dont il a fait son style *personnel*, si j'ose m'exprimer ainsi.

Arriviste, — arrivé. Qu'est-ce à dire? il est tels écrivains qu'on n'aura jamais besoin de protéger, avec ce zèle accusateur, contre une pareille imputation. M. Charles Maurras publie à cette heure *les Amants de Venise*, et j'en dirai mon sentiment. Je ne professe pas pour M. Maurras l'admiration un peu fanatique que lui témoignent, avec une sincérité indiscrète, quelques petits fidèles d'une minuscule chapelle. Mais irai-je, pour le replacer plus sûrement à son rang qui n'est point le le premier, insinuer que M. Maurras est, par exemple, arriviste ? Allons donc, si j'y songeais seulement, j'aurais honte de moi-même et de ma critique... Or, voici que tel admirateur de M. Mühlfeld, pour le défendre d'être arriviste, prononce brusquement qu'il est arrivé. J'y consens ! Mais c'est là un bien pauvre éloge au lendemain « d'un livre définitif » et un éloge dont M. Mühlfeld a dû bien souffrir s'il est, comme je ne le pense pas, un artiste désintéressé ! Au reste, ce n'est pas un déshonneur, c'est même un devoir d'être arriviste l'orsqu'on a des idées à répandre, une conception morale de la littérature à imposer, car tout se subordonne naturellement au résultat qui peut être grand, et la fin, qui est noble, justifie les moyens qui ne le seraient pas. M. Mühlfeld ne vise pas un tel but, lui qui n'est même pas un arriviste. Malgré tous ses efforts, il reste en dehors, en marge de la littérature véritable. Et c'est à un échec que ce parvenu est arrivé ou que cet arrivé est parvenu. J'ajoute qu'il m'est sympathique en son désastre, parce qu'il a eu l'audace,

disons l'aplomb d'employer un procédé direct, brutal, sommaire, loyal. Il perd la partie, mais il fut joueur hardi ; qu'il reste beau joueur! Il a entrepris sans timidité de s'imposer au public par une colossale accumulation de publicité industrielle, et le titre de chacun de ses livres a écrasé les produits pharmaceutiques à la dernière page des journaux. On me confie qu'une publication a même donné son « portrait officiel », oui, son portrait officiel... Me dira-t-on que ce sont les journaux qui ont pris l'initiative inattendue de découvrir, d'imposer à la foule béotienne ce talent exceptionnel? Alors je signalerais doucement et respectueusement leur erreur et j'exalterais d'autant plus leur bon sentiment. Mais M. Mühlfeld cesserait aussitôt d'être ce qu'il est; un « cas » anormal, donc intéressant.

Car ses livres sont médiocres. *L'Associée* est un livre plus médiocre que ses autres livres. Il est « un roman définitif » en ce qu'il marque, définitivement, l'incapacité de M. Mühlfeld de se distinguer de la foule des écrivains. Certes, *le Mauvais Désir* était plein d'effets trop attendus, d'imitations visibles à l'œil nu, de placages, de pastiches; il n'avait nulle originalité, mais révélait, comme disent les bons critiques, certaines promesses de talent. *La Carrière d'André Tourette* ne révélait plus rien du tout. Il était l'adaptation utilitaire, à un public plus bas, de *Bel-Ami*, de *Mensonges* et de divers autres romans qui s'étaient bien vendus. *L'Associée* est le plus impersonnel des romans. C'est, par surcroît, un livre manqué, mal composé, déséquilibré, avec, d'aventure, quelques morceaux réussis, en somme un livre gris, neutre, terne, un peu ennuyeux, et qui laisse surtout cette impression que « ça a traîné partout ».

L'inaptitude de M. Mühlfeld est complète à animer des idées, des sentiments. Observez que, comme le dit M. Mühlfeld — non pas lui, les notes de publicité — non pas les notes de publicité, les articles louangeurs, on peut aisément s'y tromper; — enfin, il est probable

que la publicité non plus que les articles ne disent le contraire de ce qu'a voulu M. Mühlfeld, — il a eu l'ambition de montrer une Égérie, épouse, confidente, guide doux et bien-aimé d'un époux de génie que la gloire détache de l'amour et l'égoïsme orgueilleux écarte de l'amoureuse gratitude qu'il doit à sa tendre inspiratrice; et la femme inconsolable, pleurant sur son œuvre et sur son isolement, et se dirigeant avec mélancolie vers la vieillesse... L'idée n'est pas neuve, oh! non; elle est du moins jolie. Mais il est impossible à M. Mühlfeld de se tenir à ces hauteurs, et, suivant son penchant, il retourne raser la terre.

La femme n'est plus, comme l'exprime si judicieusement le titre commercial du livre, que l'*Associée* d'un mari arriviste qui ne cesse même pas d'être arriviste alors qu'il est arrivé, et refuse de reconnaître à son épouse sa part dans la communauté. Elle aguiche un reporter pour obtenir un bon article : ah! quel est le mépris de Lucien Mühlfeld pour les pauvres petits journaleux ! Elle cherche un titre-réclame pour un mémoire : *la Tuberculose assassine;* un appartement avantageux et qui tire l'œil; un commanditaire pour œuvre de charité utile à l'avancement dans l'Ordre national de la Légion d'honneur. Elle cultive les médecins podagres pour l'élection de son mari à leur académie ; les ratés de tous les congrès pour sa gloire européenne; les vétérinaires des chefs-lieux de canton pour son entrée au Sénat... et voilà les occupations essentielles de cette femme incomprise. Le problème psychologique et moral annoncé n'est même pas posé ! M. Mühlfeld oublie perpétuellement son sujet, et bavarde en attendant d'y revenir. Les personnages principaux sont inexpressifs et falots. C'est un ménage conventionnel d'arrivistes modernes : l'industrie de l'épouse aide au talent du mari; seulement, comme l'auteur, pour s'évader de cette banalité qui l'enserre, veut nous montrer qu'il a une grande idée ingénieuse, l'épouse verbeuse, après chacune de ses petites combi-

naisons utilitaires, s'analyse à perte de vue, et ça, c'est la part de la littérature. Elle est faible et d'ailleurs « rapportée ». C'était dans la vie et par la vie qu'il fallait nous montrer cette femme associée amoureusement de son mari, au point d'oublier qu'elle est mère. Mais on ne s'aperçoit même pas qu'il y a lutte en elle et effort pour trouver dans l'affection de son fils le bonheur que lui refuse l'amour de son mari, cet élément essentiel du drame intérieur n'existe pas, et le fils, au cours du roman, est reçu le premier à l'École polytechnique comme un héros attardé de Georges Ohnet, mais c'est tout ce qu'il fait pour justifier sa présence en ce monde et ce n'est pas suffisant. Naturellement, les types accessoires, que nous reconnaissons bien pour les avoir rencontrés dans tous les romans parisiens, demeurent aussi incomplets et élémentaires : le flirteur élégant, les arrivistes de tous genres, le rustre arrivé, le journaliste descendu dans les affaires, le ministre badin, la Parisienne frivole; comparez tous ces types avec ceux analogues qui vivent avec tant d'intensité dans le livre heureux de Pierre Valdagne : *Confession de Nicaise*, et vous verrez la différence entre un écrivain qui tâche consciencieusement à approfondir et à renouveler un sujet vieilli et réussit dans cette entreprise vraiment littéraire, et un autre écrivain qui veut seulement grouper en son ouvrage tous les êtres et les événements banaux qui ont coutume de plaire à la clientèle ordinaire des romanciers.

Ah ! M. Mühlfeld n'omet aucun de ces moyens de succès commercial. Petits moyens, petits succès. Voici paraître toutes les questions à l'ordre du jour, à la mode : guérison de la tuberculose ou du pessimisme, dont on parle encore parce qu'on en a déjà beaucoup parlé. Au fond, M. Mühlfeld veut surtout fournir à ses lecteurs des sujets de conversations ; ce sera le secret pour réussir dans la littérature industrielle... Il emploie, en outre, tous les procédés pour viser à l'effet, atteindre à la variété : réceptions, dîners, enterrements, incidents de

vie journalière et à la portée de toutes les intelligences ; et, pour diversifier le récit qui se traîne : le journal, les lettres... Il n'a pas de chance, car chaque effort pour le varier accentue la monotonie du roman.

Et la préoccupation commerciale est partout sensible. Le style même la trahit. Lisez ces phrases qui pullulent : « Le petit carabin souriait à l'achalandage. » — « Les sujets passaient de main en main dans l'atelier, selon l'extrême division du travail. » De quoi s'agit-il ? D'un dispensaire où l'on soigne gratuitement les tuberculeux. Et, malgré lui, M. Mühlfeld appelle les visiteurs, les clients. Ou bien, le médecin Broutet, qui note les entrées et les diagnostics, lui paraît « le vendeur d'une active épicerie, préposé par intérim à la comptabilité ». Plus loin : « Geneviève offrait son beau sourire en prime. » — « Je ne suis pas une femme compliquée, j'ai seulement placé mon amour à fonds perdus dans l'amour d'Albert. » Des trouvailles, n'est-ce pas? Et comme on se fie à M. Lucien Muhlfeld quand il parle des « saveurs de la réclame » !

Au reste, tout le style est caractéristique de l'écrivain. Deux traits insolemment dominants : prétention et vulgarité ; négligence et pathos. « Une médaille amusante fixait la faille de son plastron. » « Parmi les jeunes gens en travail (?), Piot se sentait très camarade. » « Il regardait les documents qui sortaient précis de sa belle bouche. » Pourquoi pas : elle s'ôtait les documents de la bouche pour les lui donner?.. « Elle louangeait qu'on recherchât dans des cornues les panacées universelles. » « Dans la brève pointe de sa barbe blanche, Dieulegard se rengorgeait. » « Même chez sa filleule, il gardait l'observance de quelque cérémonie. » « Mme Tellier se jeta au cou de son parrain. Ils se reprochaient doucement les deux mois où ils ne s'étaient pas vus. » Et maintenant libre à vous de me laisser mes exemples pour compte, comme dirait M. Mühlfeld, et de conclure qu'il connaît l'orthographe et la grammaire et qu'il est même un bon

écrivain. Que voulez-vous que cela me fasse? Seulement je vous avertis que tous ces exemples sont extraits des trente premières pages, et que j'en citerais, s'il le fallait, et des mêmes pages, beaucoup d'autres encore...

Bref, ce live est lent, long, lourd, d'une traînante banalité. M. Mühlfeld à voulu joindre à l'ironique le genre sentimental : — le genre Capus, que popularise la vogue. Il n'a pas réussi. De fortes satires des arrivistes, des veuves (la scène est « filée » à merveille, encore qu'elle soit un peu longue) indiquent que M. Mühlfed n'est pas inhabile à peindre avec quelque verve des milieux observés par maints écrivains dont il s'assimile les observations. S'il s'abstient de faire des calembours, ou des plaisanteries vraiment trop connues : « Félicien Cosset se taisait parce qu'il achevait de polir mentalement l'anecdote qu'il improviserait tout à l'heure »; ou de représenter un facétieux médecin qui dit constamment : Ça m'est équilatéral; ou, donnant dans le grossier, d'écrire : « Geneviève souhaitait d'échanger ses satins contre un peignoir »; ou, donnant dans le prudhommesque, d'écrire : « Trente enveloppes provenaient d'une agence dont l'office est de découper les articles où figurent les noms de ses abonnés »; ou, donnant, qui pis est, dans le distingué, d'écrire des chocolats en crème pour des chocolats à la crème, et des « coulombs », pour des pigeons; ou, donnant dans l'incompréhensible, d'écrire un galimatias tantôt pompeux et tantôt plat qu'on est incessamment obligé de traduire, et qu'on n'est jamais sûr de comprendre, il pourra, sans doute, en élaborant des livres ironiques et parisiens se constituer une avantageuse clientèle. Au surplus, nous sommes encore assez riches dans notre littérature pour passer, simplement et sans insister davantage, ses trois premiers livres par profits et pertes; mais bien entendu, en ce qui le concerne et au point de vue littéraire, c'est à son passif qu'il faut les compter.

Qu'importe pour lui! Il personnifie — qui le croirait? — quelque chose de nouveau et de nécessaire, je dirai même un progrès regrettable de notre civilisation. Naguère, le peuple et la bourgeoisie étaient avides des feuilletons dont une publicité savante leur apprenait l'apparition. Aujourd'hui, l'instruction s'est répandue, le goût de la lecture à prospéré, tout un public s'est formé que ne satisfont plus complètement les traditionnelles et rudimentaires affabulations des feuilletonistes. Il lui faut des livres qui vulgarisent pour lui les idées, les sentiments, les drames psychologiques, intellectuels et moraux et les entourent à son usage de certaines apparences de style. Comme la richesse publique, en dépit de ce qu'on peut dire, se développe, et que les fortunes se répartissent de plus en plus également entre toutes les familles, cette clientèle des œuvres de vulgarisation littéraire s'accroît chaque jour. Le luxe se répand plus vite que la grande culture, et c'est pourquoi toute entreprise de vulgarisation littéraire bien lancée, bien dirigée, doit donner de beaux résultats. La lecture des romans n'étant qu'une des manifestations de la diffusion du luxe, concomitante avec les progrès de l'instruction et le perfectionnement de la vie sociale, les romanciers deviendront surtout des intermédiaires entre l'élite et la foule. Ils gagneront sur cette foule et les feuilletonistes iront chercher leur clientèle plus profond dans le peuple, parmi la masse obscure de ceux qui, hier encore, étaient des illettrés. L'époque est venue des Nansouty, des Émile Gautier, des Figuier littéraires : Georges Ohnet a commencé d'accomplir, sans bien s'en rendre compte, cette tâche que M. Mühlfeld, avec d'autres, continue délibérément. Il n'y a point de création intellectuelle, point de vraie littérature en cette affaire, qui, conduite hardiment, peut devenir une très bonne affaire...

8 Novembre 1902.

LES AMANTS DE VENISE

Paul Mariéton. — Charles Maurras

On pouvait croire à la rigueur que les amours de George Sand et de Musset, de George Sand et du « stupide Pagello » avaient suscité d'assez nombreux ouvrages et d'assez considérables, puisque nous leur devons en somme les *Lettres d'un voyageur*, *Elle et Lui*, *Lui*, *les Nuits*, et quels chefs-d'œuvre au surplus ! C'était là une opinion fort déraisonnable et qui ne pouvait être soutenue longuement. Un certain nombre d'écrivains de notre temps nous ont tout de suite prouvé que George Sand et Musset avaient laissé des chefs-d'œuvre à écrire sur des faits que peut-être ils connaissaient mieux que tous les historiographes possibles. Et nous sommes conviés périodiquement à dépouiller les résultats d'enquêtes sur leur cas amoureux et bien littéraire. M. Paul Mariéton, du moins, a conduit son enquête avec une sympathie enivrée pour l'amour, et pour les grands ou petits drames d'amour. M. Charles Maurras examine l'affaire Sand-Musset-Pagello avec les lumières et le tempérament d'un juge d'instruction assez rogue, qui est préoccupé avant tout de « retenir l'affaire » et de décider quelque condamnation. En effet, après avoir lu attentivement son dossier partial nous sommes obligés de conclure qu'on devait de toute nécessité enfermer Alfred de Musset dans une maison de fous, que George Sand mérite toutes les réprobations, et toutes les pénalités, et c'est tout au plus si l'on peut acquitter Pagello

comme ayant agi sans discernement. Louons M. Mariéton d'être aussi loyalement enchanté de ce bel amour vulgaire enchevêtré de drames vaudevillesques et de comédies tragiques, de ce bel amour romantique et réaliste, sublime et plat. M. Maurras enrage de considérer cet amour, et tout amour quel qu'il soit. Plaignons-le. Plaignons aussi George Sand, Musset, tous les amoureux passés, présents, futurs, d'avoir un tel ennemi, si rude et si médisant et doué par surcroît d'un si précieux talent qui, dans cette occurence, devient fâcheusement âpre et comme revêche. Plaignons-nous et plaignons notre temps si nos lettrés les plus purs ne savent plus sentir l'amour, mais ne veulent plus que le comprendre, et sont tout farauds seulement de se montrer si aptes à disserter de lui congrûment, ah! oui certes, congrûment...

Plaise à Dieu, témoin indulgent et peut-être charmé de leurs faiblesses, que George Sand et Musset se soient aimés comme le raconte le récit fervent de Mariéton. Mais si leur aventure s'est développée comme le déclare, comme le veut, comme l'exige M. Charles Maurras, oh! qu'il fut ennuyeux alors, cet amour historique! Je ne sais pas si notre époque laissera à nos neveux et à nos petits-neveux le souvenir de beaucoup de notables amours! Je crains plutôt que l'amour ne disparaisse bientôt de la littérature documentaire. Appliquons-nous donc à embellir les dernières amours historiques plutôt qu'à les enlaidir! Ayons moins de talent que M. Charles Maurras, — car cela est possible, — mais au moins sachons nous plaire à la vie, surtout à cette vie qu'il nous est de moins en moins permis de vivre, et ne regardons pas d'un œil chagrin les amoureux de génie et même les Pagello qu'exalta un instant l'amour, l'amour qui les traîne dans la postérité...

On conservera donc le livre précis, complet, ardent, extasié de Paul Mariéton, on le relira quelquefois avec bonheur; il est pour nous un document circonstancié;

que dis-je, un document ému, attendri sur l'aventure bien humaine dont fut traversée l'existence de Musset, de George Sand. On blâmera que l'art morose, que le naturel maussade de Charles Maurras se soit appliqué à rabaisser leur roman sentimental et même passionnel, trivial par moments mais en d'autres moments sublime... Sans doute, M. Charles Maurras apporte un ouvrage tout plein de docte dialectique. Cet imperturbable rhétoricien force notre attention par l'impavidité de ses arguments, et sa confiance exquise en ses inductions qui naissent incessamment les unes des autres. Il parle avec certitude et il est bon écrivain. C'est entendu.

Grand homme, si l'on veut, mais poète non pas...

Et justement il importait en cette circonstance d'être poète plutôt que grand homme... Aujourd'hui tout le monde est plus ou moins forcé d'aspirer à devenir un grand homme, et, par conséquent, je n'ose prétendre que M. Mariéton n'est pas du tout soucieux de l'être : ce serait trop d'originalité. Mais cette fois-ci, il désira surtout de se montrer poète. Et dans l'historien des amants de Venise nous voyons, en effet, un brave poète, et, ce qui vaut mieux encore, un poète du félibrige, c'est-à-dire qu'il a toute la sincérité exubérante et parfois candide, toute la cordialité sympathique et aussi toute la chaleureuse éloquence bien nécessaire à qui s'efforce minutieusement d'établir comment s'y prit un écrivain célèbre pour être trompé par sa maîtresse...

M. Mariéton rassemble donc tous les documents connus et le plus qu'il peut de documents inédits. Il rappelle les faits dans leur ordre, dans leur ordre logique, dirait M. Maurras enclin à voir partout de la logique, — dans leur suite désordonnée, dit M. Mariéton plus habile à pénétrer les aventures d'amour. Le livre de M. Mariéton est donc aussi définitif qu'une histoire peut l'être, car il ne faut désespérer de rien, et des documents inédits se révèlent

toujours indiscrètement pour détruire la vérité la plus laborieusement établie. Ah ! l'amour est fragile, cela est sûr; mais la vérité est plus fragile encore et plus éphémère. Rien n'est provisoire et précaire comme la vérité ; et, somme toute, rien n'est plus près de l'erreur. Ce n'est pas, soyez-en certain, de cette façon que se trompera M. Charles Maurras. Lisez son livre, ô vous qu'afflige notre prodigalité coutumière et maladive dè documents inédits, vous ne sauriez en découvrir un seul. Et si M. Maurras consent à se servir de documents édités, c'est pour témoigner mieux en quel mépris il tient tous les documents de toute nature...

Je n'oserais analyser avec trop de familiarité les âmes de George Sand et de Musset. M. Maurras n'est point timide avec les écrivains de génie. Il mesure aisément Musset et Sand ; il les toise. Et il a cette audace d'écrire sur leur cas un livre sans nul document : se documenter sur les péripéties d'un grand amour, cela en vérité est une besogne assez humble et subalterne et ne peut convenir qu'à de simples Mariéton. M. Maurras a des ressources tout autres pour s'introduire dans l'intimité d'illustres héros; il lui suffit pour cela de « rester fidèle », — nous possédons son aveu, — « à un précepte de la *rhétorique* classique ». Et il cherche le secret des événements dans les cœurs où il entre de plain-pied, comme chez lui. Et ce sont incontestablement d'héroïques, de graves, de sévères, d'intransigeantes dissertations. M. Maurras disserte à merveille ; il ne fait, il ne sait que disserter. Rhétoricien surexcité, il lui arrive de pontifier un peu et de vaticiner. Il est trop convaincu qu'il fournit la seule interprétation acceptable, contre laquelle aucun document connu ou inconnu ne saurait prévaloir. Il déclare, il arrête que les faits ont été tels et non pas autres, et nous n'avons rien à répondre; et assurément, M. Maurras est très fort pour décréter la vérité historique et psychologique, car enfin sur ce point il nous manquera toujours l'opinion des intéressés. Au reste, il

n'est pas très certain que M. Maurras ne sache pas mieux que George Sand et Musset eux-mêmes ce qui se passa et comment cela se passa, et surtout pourquoi cela se passa.

Mais naturellement, il me semble que la pieuse fidélité de M. Maurras aux préceptes de la rhétorique classique l'entraîne à des raisonnements bien aventureux. Ainsi, George Sand rencontre, près du lit de Musset, le beau et nice Pagello et se donne à lui avec une extrême promptitude et une facilité qu'on peut juger excessive. Vous croyez peut-être, comme M. Mariéton, que « le vertige des sens » fut pour quelque chose en cette affaire. Non, non, proclame Charles Maurras :

Pagello plut à George, parce que George avait conçu en le voyant une idée de goûter du fruit humain de cette Venise que le malheur présent l'empêchait de voir en détail. Le sens de l'amour n'est-il pas le premier des révélateurs? Elle pensait ainsi compléter son voyage par l'expérience instructive. Tandis que le poète qui l'avait étonnée par la nouveauté de son âme gisait comme un livre épuisé, tout ce qu'elle savait de la forme et de la beauté de l'Italie descendit de sa tête lourde à son cœur infini et transfigura Pagello. La moins personnelle des femmes, elle était fort sensible à de vastes espaces de géographie et d'histoire... Pagello figura l'assemblage d'âme, et ce chœur de voix réunies, une Terre, une Race, tout ce à quoi ce grand cerveau un peu diffus aimait le mieux s'abandonner. Le jeune médecin ne parlait pas le français : ce qu'elle savait d'italien se réduisait au vocabulaire commun. Le dialecte vénitien lui échappait tout à fait. Fascinant la mémoire et tentant la curiosité, Pagello résuma les mystères de l'étranger.

Est-ce que cette induction avantageuse ne vous paraît pas un peu suffisante? Mais que voulez-vous répondre! *Magister dixit!* Le magister l'a dit. Cependant M. Maurras me pardonnera-t-il de constater que, rhétoricien effréné, il est puéril parfois et qu'il l'est d'ailleurs fatalement? Un soir, dans la chambre du malade, George

Sand déclare son amour à Pagello. Le stupide Pagello ne comprend pas. George Sand écrit alors sa déclaration d'amour :

Nés sous des cieux différents, nous n'avons ni les mêmes pensées, ni le même langage ; avons-nous du moins des cœurs semblables ?

Le tiède et brumeux climat d'où je viens m'a laissé des impressions douces et mélancoliques : le généreux soleil qui a bruni ton front, quelles passions t'a-t-il données ? Je sais aimer et souffrir, et toi, comment aimes-tu ?

L'ardeur de tes regards, l'étreinte violente de tes bras, l'audace de tes désirs me tentent et me font peur.

Serai-je ta compagne ou ton esclave ? Me désires-tu ou m'aimes-tu ? Quand ta passion sera satisfaite, sauras-tu me remercier ? Quand je te rendrai heureux, sauras-tu me le dire ?

Croyez-vous que M. Maurras vibre un seul instant à cette frénétique et claire déclaration qui ne peut laisser insensible aucun homme raisonnable ? Non pas, la rhétorique forcenée l'emporte loin de l'amour, loin de la vie. Il suppose, il imagine, il induit, il déduit. Il a remarqué que cette inoubliable page est écrite sur un feuillet qui porte ce titre : *En Morée.*

Pourquoi « en Morée » ? se demande aussitôt M. Maurras avec fougue. La Morée a été possession vénitienne. Est-ce une allusion à quelque anecdote de Pagello ? Avait-on projeté un voyage en Morée ou ne s'agissait-il que de la Morée de Byron, et cela voulait-il signifier l'embarquement pour un amour sauvage, violent et primitif comme on en prêtait aux populations de la Grèce moderne ? Serait-ce encore un anagramme d'*En Amore ?* Ou faut-il lire *Enamorée ?*

Voilà-t-il pas de merveilleuses conjectures ! M. Maurras les exprime seulement parce que cela lui plaît. Et il les détruit aussitôt par une réflexion de bon sens qui vaut mieux que tout : « Il sera plus simple de croire que les

deux mots étaient déjà inscrits en tête de la feuille quand George la saisit pour y consigner ses aveux. » C'est tout à fait mon avis...

Alors, que de dissertations inutiles! N'est-il pas évident que George Sand a ruiné par avance toutes les dissertations enfiévrées et grincheuses de Charles Maurras? Elle écrivait dans sa déclaration au trop heureux Pagello: « Je t'aime parce que tu me plais. » N'est-ce point suffisamment clair? Est-ce que cette explication n'est pas exclusive de toutes les autres explications? M. Charles Maurras est un rhétoricien ingénieux et séduisant, mais rien ne m'ôtera de la pensée que George Sand, qui aima tour à tour, avec toute l'ardeur de la passion physique, Sandeau, Mérimée, Musset, Pagello, Chopin, Michel de Bourges et qui donc... mettait dans son amour, dans ses amours! beaucoup moins de littérature qu'on ne pense... Et comme elle avait raison! Et les beaux systèmes de rhétorique psychologique n'y changeront rien. L'étude de M. Maurras est donc un admirable et vain exercice. Il ne correspond aucunement à la réalité. Comment M. Maurras a-t-il pu l'entreprendre, lui qui déteste George Sand et se montre ennemi de l'amour lui-même! Je pourrais dire, suivant Voltaire, que M. Maurras est victime de son empressement de montrer de la logique, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir et de gâter les histoires les plus brillantes.

*
* *

Quant à moi, je relirai Mariéton. Au moins, il est tout content, celui-ci, de rapporter une magnifique histoire d'amour. N'est-il pas un franc ami de l'amour! Chacun cède à son tempérament. Il était nécessaire que M. Mariéton contât bien l'aventure des amants de Venise. N'a-t-il point chanté l'amour, les amours, ses amours dans toutes ses œuvres? Ce poète eut la bonne fortune d'être presque constamment amoureux. Il souffrit quel-

quefois, mais il sut insinuer une certaine jovialité jusque dans sa mélancolie. Chaque fois qu'il aima, il évoqua naturellement les amants les plus notoires et il passa sa vie en belle compagnie.

Je vous appelle tous, Roméo, Juliette,
Hernani, dona Sol, Mireille, et toi Vincent!...
Vous vous sentiez heureux dans votre âme inquiète?
Vous vous sentiez aimés d'un amour tout-puissant.
Et vous pouviez mourir! Mais moi, moi, je soupire
En vain après le jour qui finit les tourments...
Je vous appelle tous: voyez si mon martyre
N'est pas plus dur cent fois que vos déchirements.

Méfiez-vous du malin et du langage imagé, disait Paul-Louis Courier. On voit que M. Mariéton ne se garde point des hyperboles. Mais ayant des sentiments impétueux et sincères, M. Mariéton devint normalement un des grands poètes du félibrige. Il est vrai que dans le félibrige, il n'y a guère que des grands poètes. Ne raillons pas. M. Mariéton est un artiste sincère et familier. Il déborde naturellement d'enthousiasme, mais il est très judicieusement enthousiaste de toutes les beautés esthétiques et de tout ce qui constitue la noblesse et le charme de la vie. Et, comme il le dit très bien, il est toujours prêt à défendre la Cause immortelle de la « Sincérité », avec des lettres majuscules, croyez-le-bien. Il a plaidé une fois de plus cette cause immortelle, dans le *Amants de Venise*, et il l'a gagnée. M. Mariéton est un aimable artiste et un bon garçon.

*
* *

M. Maurras fréquente les grands philosophes comme M. Mariéton les grands amoureux; M. Maurras fréquente aussi les grands politiques, et aussi les grands artistes; et enfin rien de ce qui est grand ne lui est étranger. Il a conçu plusieurs systèmes du monde et

recommandé la décentralisation. N'a-t-il pas trouvé par surcroît une nouvelle méthode pour démontrer le bienfait de la monarchie? On peut s'attendre à ce que M. Maurras conçoive encore plusieurs systèmes du monde, à ce qu'il recommande encore, mais de façon différente, la décentralisation, et peut-être même découvrira-t-il encore une méthode inattendue pour démontrer le bienfait de la monarchie. C'est un penseur que M. Maurras, c'est aussi un artiste, et c'est encore un politique. Il fait profession de penser avec originalité sur tous les sujets. Il le prend de haut avec l'évolution de l'univers. Il arrête chaque jour le soleil et la démocratie : toutes ses argumentations témoignent qu'il est un peu surpris que l'univers ne le consulte pas pour évoluer. En fait, il est constamment dépaysé dans l'immensité de ses conceptions. Que disais-je? qu'il ignorait l'amour : il est l'amoureux assez pédantesque de toutes les idées; il n'est aise qu'en leur compagnie. Malheureusement il prend souvent les formules pour les idées. Qu'importe! il se croit philosophe quand il a beaucoup disserté. Il juge d'ailleurs qu'il est toujours temps de disserter. Il commence par définir; ensuite il distingue, après quoi il induit, puis ne manque pas de déduire; pendant ce temps le monde marche et M. Maurras est un penseur un peu isolé. Néanmoins il reste un assez grand homme pour petites associations.

Montaigne disait : « La science est un sceptre dans certaines mains et en d'autres une marotte. » Mais en notre temps on peut se servir d'une marotte comme d'un sceptre. Nous avons trop à voir et nous ne regardons pas de si près!

Et il n'est pas impossible que M. Maurras ne soit un grand philosophe, un grand artiste, un grand politique. Je le tiens surtout pour un rhétoricien né. Il encombre tout de sa rhétorique que rien ne déconcerte. Au vrai, il est un esprit très noble, il a le goût désintéressé des lettres, il vit en elles et pour elles. Et son style approche

quelquefois de la perfection classique. Fort élégant, souvent gracieux, d'une grâce délicate et pure, obscur, confus rarement et comme par distraction, souffre-douleur des idées qu'il expose, d'autre fois tendu et en quelque sorte poussif, il est le style d'un bon écrivain de France. Mais, que voulez-vous! Charles Maurras croit trop à la vertu intrinsèque d'un raisonnement bien enchaîné : et il lui advient perpétuellement de discuter avec une admirable puissance dans le vide. Puis, au rebours de Zadig, philosophe bien connu longtemps avant M. Maurras, il a trop cette faiblesse de vouloir toujours avoir raison. La dialectique dispose mal à connaître l'action. Il s'égare dans la théorie livresque et s'éloigne ainsi de la vie. Et il examine l'amour d'une femme comme il fait un projet de décentralisation. Quel dommage que M. Maurras soit un grand penseur, un grand artiste, un grand politique, un grand rhétoricien! Qu'il est donc fâcheux que M. Maurras ait du génie!

15 novembre 1902.

L'ORIGINALITÉ DE « L'ASSOCIÉE » ET LES DEUX CRITIQUES[1]

Je suis bien aise d'apprendre à l'univers que M. Gaston Deschamps a un système de critique excellent pour juger des œuvres importantes de la littérature française et aussi des livres de M. Abel Hermant. C'est du moins M. Abel Hermant qui nous fit, le verre en main, cette grave révélation. Et je vais la consigner ici même pour la postérité.

Donc divers gens de lettres de tous ordres dînaient ensemble dans un restaurant de premier ordre, chez Marguery. Au dessert, le président du comité de l'Alimentation parisienne loua fort le président de l'Association des critiques littéraires, à moins que ce ne fût le président de la Société des gens de lettres. Je me trompe. C'est le président de ladite Société des gens de lettres et de l'Association susdite des critiques littéraires qui entre-choquèrent leurs éloges comme des verres; et le président du comité de l'Alimentation parisienne souriait au dedans de lui-même, car ayant donné à manger à des groupements de toutes les catégories, il connaît

1. J'ai considéré comme un devoir absolu de publier, après la mort de Lucien Mühlfeld, les deux études le concernant parce qu'elles ne visent point l'homme lui-même mais incriminent une conception de la littérature et de la publicité littéraire dont il n'était malheureusement pas le seul représentant.

Lucien Mühlfeld (1870 — 1er Décembre 1902). Principaux ouvrages : *le Monde où l'on imprime*. et trois romans : *le Mauvais Désir*, *la Carrière d'André Tourette*, *l'Associée*.

mieux que personne la vanité des discours prononcés après boire, et lui qui, par je ne sais quelle aptitude naturelle, est depuis longtemps un grand restaurateur, il est devenu par surcroît un bon philosophe.

Certes, je ne demande pas mieux que d'ajouter foi aux mémorables paroles prononcées par M. Abel Hermant, et, ce faisant, je m'accorde avec M. Marguery, le critique ou plutôt le restaurateur bien connu qui, cependant que M. Hermant distillait sa louange, dodelinait de la tête et opinait de la serviette. D'ailleurs, qui refuserait d'applaudir, n'est-ce pas? lorsqu'on tresse des couronnes à M. Gaston Deschamps! Or donc, M. Abel Hermant, faisant de sa dextre un sort à chaque poil de sa jolie moustache, disait en un sourire, il disait... Mais voici le document, et s'il contient d'aventure une ou deux fautes de français, elles ont l'honneur et la chance d'être de M. Abel Hermant lui-même.

Vous devez sans doute à votre caractère et à votre milieu de posséder en propre ces qualités de libéralisme et d'inflexible honnêteté qui sont les plus précieuses d'un critique. Vous y en (!) ajoutez d'autres qui ne sont pas moins à priser...

Permettez-moi de vous dire que votre courtoisie est la meilleure preuve que vous êtes un excellent critique. Il y a deux systèmes Un autre critique déclarait tout récemment que dans un siècle aussi misérable que le nôtre, c'est un devoir que de « faire de la critique à tour de bras ». Il confondait peut-être avec la satire. Moi, je suis pour l'autre système, celui de Renan qui écrivait : « On ne parle bien que de ce qu'on aime. » Certes vous ne bénissez pas, mais je crois sentir que vous aimez la littérature contemporaine.

Et voilà ce que disait en un sourire, et flattant son enviable moustache, M. Abel Hermant, écrivain facile, cependant que M. Gaston Deschamps, faisant face à l'éloge avec sa gravité et son courage habituels, se demandait si c'était bien de lui qu'il s'agissait, et cependant que l'estimé Marguery remuait sa tête et sa ser-

viette en signe d'assentiment... Je n'accorde pas plus de sens qu'il ne faut et que M. Marguery n'en accorde lui-même à ces manifestations de salles de banquets. Je crois bien au reste que Renan refuserait de prendre sous sa protection littéraire ceux qui l'invoquaient ainsi d'un air si satisfait, et qu'il laisserait à M. Marguery tout seul le soin de porter témoignage que ces glorieuses consécrations s'adressent bien à ceux qui les méritent. Oui, il y a tout lieu de croire que Renan la trouverait mauvaise. Quant à moi, je la juge bien bonne.

Car il s'agit de moi en cette affaire, de moi, et comment oserai-je paraître, en si brillante compagnie! *Me, me, adsum qui feci.* C'est moi, hélas! c'est moi qui ai écrit la phrase dont M. Hermant me fait la grâce de se souvenir et qu'il me fait la faveur de me reprocher : « c'est un devoir pour les critiques d'écrire à tour de bras sur nos contemporains ». Ah! je sens bien que je ne deviendrai jamais un critique passable pour banquets confraternels. Mais enfin, cette phrase, je la maintiens entière et je prononce même que pour certains de nos contemporains, dût M. Marguery ou M. Hermant, ou M. Deschamps hausser les épaules! je la juge aujourd'hui un peu bien indulgente. Il appert donc des inoubliables déclarations de M. Hermant qu'il y a pour Paris, la banlieue et surtout la province, deux systèmes de critique : l'un qui ne vaut rien, le mien, l'autre qui est excellent, celui de M. Deschamps, comme l'insinuait d'ailleurs Renan, qui, prévoyant tout, prévoyait également la critique de M. Deschamps. Et j'assure bien qu'il ne me serait jamais venu à l'idée qu'on pût comparer l'humble mais énergique conception que j'ai de la critique avec celle qu'il est donné à M. Gaston Deschamps d'avoir; non, je n'aurais pas cru que je pusse mériter un tel excès d'honneur. Mais enfin, j'aime tant, j'admire tant M. Hermant, que je ne peux admettre un seul instant qu'il ait tort, et comme, en outre, j'aime bien M. Deschamps, que j'admire autant que je l'aime, je

voudrais bien trouver un moyen de communier dans la critique avec lui, oh! oui, et avec M. Hermant et surtout avec M. Marguery; et je propose donc un principe de critique que nous pourrons tous accepter et qui nous conciliera tous, dans une même ardeur, pour l'indépendance de la critique, la vérité et la probité littéraire. Ce principe, je l'emprunte de M. Jules Lemaître, qui a « marqué » dans la critique avant M. Deschamps, et autant que lui, si je ne me trompe. Ce principe, le voici : « Il faut aborder dans un esprit de sympathie et d'amour tous ceux de nos contemporains qui ne sont pas au-dessous de la critique. » Et maintenant, comme les principes ne valent que par l'application qu'on fait d'eux, je vais tout de suite appliquer ce principe qui plaira, je le souhaite, à M. Hermant, à M. Marguery, à M. Deschamps, encore qu'il me plaise beaucoup à moi-même.

*
* *

M. Mühlfeld (voir aux annonces) publie un troisième roman, définitif comme les deux premiers. J'affirme que ce roman ne vaut rien où à peu près rien, et je donne mes arguments. On accepte ou on conteste mes arguments, et, en somme, il est tout loisible à M. Hermant, à M. Deschamps, et particulièrement à M. Marguery de juger bon ce que je trouve détestable. Je tiens pour certain que les romans de M. Mühlfeld ne sont intéressants qu'à cause qu'ils créent une assez considérable circulation d'argent; et je prends leur auteur pour le type d'une industrie nouvelle, que j'appelle improprement l'industrie littéraire, parce que je ne trouve pas d'autre épithète plus convenable à ce genre de livres. J'exprime énergiquement mon opinion parce que je vois, par ailleurs, tout un lot d'auteurs dramatiques notoires mobilisés pour crier leur enthousiasme à la première page des journaux que ne fréquente guère, à l'accoutumée, la critique littéraire, reléguée

plus souvent dans les bas-fonds, hélas! dans les bas-fonds. Et je sens bien que mon opinion ne saurait prévaloir contre celles, furieusement admiratrices, d'écrivains qui sont ou furent célèbres, et pour quelques-uns desquels je ne suis pas sans professer une certaine estime; mais je me donne au moins la joie de l'exposer franchement et sans réticences, puisque c'est cela seulement que je peux faire. Bref, considérant comme absolument regrettable l'accumulation ahurissante de publiblicité industrielle à laquelle se livrait ce faiseur de romans, je m'appliquais de mon mieux à distinguer de M. Mühlfeld et de son livre définitif (voir aux annonces), d'autres livres et d'autres écrivains dont les annonces ne clament pas la gloire. Aujourd'hui, reprenant le cas singulier de M. Mühlfeld et de son livre, je demande simplement si les plagiaires sont ou ne sont pas au-dessous de la critique. Et puisque M. Deschamps, de l'aveu non négligeable, à coup sûr, de M. Hermant, détient le meilleur système de critique, je me réfère à M. Gaston Deschamps et j'attends sa décision.

M. Mühlfeld connaît le péril de l'originalité littéraire. Il reprend donc les sujets qui traînent partout, et qui, par conséquent, sont la propriété de ceux qui les ramassent. Je disais : M. Mühlfeld veut montrer la femme « associée » de son mari, sa confidente et son guide... L'idée n'est pas neuve... Non, elle n'est pas neuve. Est-ce pour la renouveler que M. Mühlfeld place ses héros dans le milieu des médecins modernes? Nous verrons bien. Mais le héros principal, Albert Tellier, est un grand médecin. L'héroïne principale, Geneviève Tellier, est l'associée du grand médecin, son mari. Les personnages secondaires sont médecins, les comparses eux-mêmes sont médecins. Lisez donc *l'Associée*, vous constaterez que les questions de médecine occupent au moins le tiers du volume qui, pour les deux autres tiers, apparaît aussi long que vide. Lisez ensuite les ***Mémoires d'un Médecin***, de Veressaïef, vous constaterez qu'il n'est

pas une idée, pas un fait, pas un petit, un tout petit exemple qui ne soit transposé du livre de Veressaïef dans le livre de M. Mühlfeld. J'affirme que l'inspiration est directe, soumise, fidèle, persévérante, perpétuelle, systématique, exclusive : tout est pris dans le livre de Veressaïef et rien n'est pris que là.

Concluez alors que l'un des deux auteurs a fait un plagiat et que le plagiaire n'est pas Veressaïef.

Je dis que toutes les idées exposées, tous les faits cités sont pris par Mühlfeld à Veressaïef. Et voici quelques témoignages significatifs :

Texte de Veressaïef, p. 250.

Une autre fois je reçois la visite d'une blanchisseuse avec un eczéma aux mains, d'un charretier, avec une hernie, d'un tisserand atteint de phtisie ; je leur prescris des onguents, des bandages et des poudres et, d'une voix mal assurée, confus de la comédie que je joue, je leur dis que la condition principale de leur guérison serait, pour la blanchisseuse, de ne pas se mouiller les mains, pour le charretier de ne pas soulever de fardeaux pesants, et, pour le tisserand, d'éviter les endroits pleins de poussière.

Texte de Mühlfeld, p. 152.

Quand j'étais interne, il venait quelquefois à la visite des blanchisseuses dont les mains se couvraient d'eczéma ; le professeur leur prescrivait un onguent et il ajoutait : » Ce qu'il faudrait c'est ne pas trop vous mouiller les mains... Evidemment. mais les laveuses ne travaillent pas avec des gants...

... Au tisserand dont les poumons n'en peuvent plus, ose-t-il ordonner de fuir cette poussière ?

Pourquoi l'eczéma d'une blanchisseuse dans un livre sur la phtisie? Tout simplement parce que cet eczéma et cette blanchisseuse sont dans le livre de Veressaïef. M. Mühlfeld gâte seulement cet exemple douloureusement clair par une facétie vulgaire et qui ne prouve rien : « Mais les laveuses ne travaillent pas avec des gants ! »

Les gants ne les empêcheraient pas de se mouiller et d'avoir des eczémas! Veressaïef n'eût pas dit cette sottise!

Autre fait qui n'est pas plus nécessaire dans *l'Associée* :

Texte de Veressaïef, p. 225.	*Texte de Mühlfeld*, p. 153.
Depuis plusieurs années, je soigne dans mon quartier des ouvriers typographes; et pendant tout ce temps, je n'ai pas rencontré une seule fois un vieillard parmi les compositeurs! La vieillesse n'a pas le temps de venir, ni les cheveux de grisonner: dévorés, par la poussière du plomb, tous ces hommes descendent dans la tombe avant l'âge.	Il y a des affections ouvrières. Je jetais cette semaine un coup d'œil dans l'atelier des compositeurs de l'*Époque;* je n'y ai pas vu une chevelure grise; le plomb typographique tue son homme avant cinquante ans.

Une fois encore, M. Mühlfeld cite, — non, il ne cite pas, il copie le texte de Veressaïef, mais lui ôte tout de même sa valeur. Une longue observation d'une longue vie médicale force Veressaïef à conclure que les typographes meurent tous avant la maturité de l'âge; et nous sommes émus. Le héros de M. Mühlfeld jette seulement un coup d'œil dans un atelier typographique, et conclut tout de go que cette profession tue son homme en moins de temps qu'il ne faut pour le copier sur un ouvrage merveilleux de psychologie sociale, et nous nous demandons seulement lequel des deux se moque de nous: M. Mühlfeld ou son grand médecin, et si M. Mühlfeld n'a pas copié son livre avec la même hâte que le docteur Tellier a fait ses observations médicales.

Ailleurs, M. Mühlfeld fera écrire par le baron Heurtel une longue lettre de médecine. Nous admirerons la profondeur des idées, la finesse et la précision des aperçus du docteur Mühlfeld, ou plutôt du baron Veres-

saïef, car Heurtel résume simplement et sans nous avertir, un et même deux chapitres des *Mémoires d'un médecin*, puis comme il est vieux, il se lasse et juge plus expédient de copier :

Texte de Veressaïef, p. 243.	*Texte de Mühlfeld*, p. 179.
Le rebouteur turc, le *chodja* fait avaler un remède à son malade; il le couvre d'amulettes, et, pour terminer, souffle sur lui; c'est cette dernière formule qui est la plus importante; le *chodja* qui a un « bon souffle » est seul capable de guérir les gens.	J'ai connu les rebouteurs turcs qu'on appelle là-bas des *chodjas*. Ce *chodja* fait avaler une essence à son malade; il le couvre d'amulettes, et, pour finir, il souffle sur lui. Cette dernière opération est de beaucoup la plus considérable. Le *chodja* qui a un bon souffle est un maître que les petits chodjas appellent en consultation. On se l'arrache. Il n'a plus le temps de souffler...

Notez que les chodja ne font rien à l'affaire, et interviennent bien indiscrètement dans l'ouvrage : Veressaïef aussi, lui qui est partout et qui cependant ne se montre pas ou qui, en tout cas, ne dit pas son nom. Mühlfeld néanmoins ajoute à Veressaïef pour le perfectionner. Il prend tel quel le fait pittoresque et l'abîme par un bas calembour : « Il n'a plus le temps de souffler. »

Nous non plus. Car Veressaïef nous poursuit constamment et nous rejoint à travers chaque page de M. Mühlfeld.

Texte de Veressaïef, p. 25.	*Texte de Mühlfeld*, p. 149.
Nous sommes groupés autour d'un interne qui nous démontre, sur un malade, *la respiration amphorique.* Le malade, simple ouvrier dans	Tellier avait encore dans l'oreille les auscultations récentes, la résonance des mauvaises cavernes, cette *hâte d'un souffle amphorique ;* il

une filature, est au dernier degré de la phtisie ; son jeune visage, excessivement amaigri, est *légèrement bleui*, il respire vite et superficiellement ; dans ses grands yeux fixés au plafond, on lit qu'il souffre au plus profond de son âme.	revoyait déjà le dernier sourire du visage si gracile et *bleui* déjà, il y a trois jours... Puis elle avait levé vers le plafond ses grands yeux décelant qu'elle souffrait jusqu'à l'âme.

Et nous voyons bien qu'une fois de plus M. Mühlfeld copie ; mais une fois de plus il estime que copier le dispense de comprendre. Et cette incompréhension est grave ici surtout où il s'agit de tuberculose, — de la tuberculose qu'il promène tout au long de son livre, avec cet excellent guide qu'est Veressaïef. Il fait signes caractéristiques de la mort d'une phtisique ce qui est signe seulement de la maladie en son dernier période, et n'est-il pas vrai que les tuberculeux ont au contraire la mort plutôt calme? Je ne saurais décider avec certitude. Mais vous discernez les erreurs d'un plagiat pourtant servile. Le bleuissement du visage du malade dans Veressaïef devient le bleuissement cadavérique de la mort imminente... Puis Veressaïef nous explique avec une rapide précision ce qu'est la respiration amphorique ; Mühlfeld est tellement imprégné de Veressaïef qu'il omet de nous donner cette explication nécessaire. Il croit que nous sommes tous comme lui et que nous lisons son livre, aidés du livre de Veressaïef : c'est pourquoi, sans doute, il omet de nous y renvoyer. Et remarquez encore combien M. Mühlfeld est habile à gâter tout ce qu'il touche. Le malade de Veressaïef souffre vraiment au plus profond de son âme. Parfaite observation de psychologie physiologique. Pour Mühlfeld qui se joue à la surface et ne va pas jusqu'à l'idée quand le texte lui est d'un secours suffisant, cette phrase n'est plus qu'une manière de parler : elle souffrait jusqu'à l'âme, beaucoup, rmément.

ı reste, les observations médicales de Veressaïef ne

suffisent pas à Mühlfeld. Il lui faut ses idées sur la puissance ou l'impuissance de la médecine, sur le rôle des médecins, leur sincérité, leur charlatanisme : il lui faut pêle-mêle les idées et toutes les observations de Veressaïef et non pas parce que le sujet de Mühlfeld le réclame impérieusement, — au contraire son livre est trop chargé de médecine, mais parce que, en vérité, il est vraiment bien commode d'écrire un livre avec le concours gracieux, gratuit d'un autre livre excellent, vécu, vivant, et si peu connu en France...

Texte de Veressaïef, p. 50.

Dans les manuels je lisais des descriptions qui aboutissaient à des remarques dans le genre de celles-ci : « Le diagnostic n'est guère possible que sur la table de dissection » ; comme si un tel diagnostic pouvait servir à quelque chose.

On amena un jour devant nous un enfant atteint d'un pio-pneumothorax tuberculeux... Quelle peine le professeur prenait pour cet examen et tout cela pour finir par nous dire que l'état du malade était désespéré et que nous n'étions pas en mesure de le guérir. A quoi bon alors le diagnostic ? Quelque juste qu'il soit, il se résume en fin de compte dans ce mot de Molière : « Ils vous diront en latin que votre fille est malade. »

Texte de Mühlfeld, p. 178.

On s'égare dans la lecture des historiques et des hypothèses, mais au bout du papier on arrive à la conclusion, on tombe sur le mot ingénument profond. Ecoute : « En cette matière le diagnostic n'est guère possible que sur une table de dissection. » Qu'est-ce que tu dis de ça? la reconnaissance du mal en vue de la guérison et du soulagement, reportée à l'heure posthume des découpages anatomiques. N'est-ce pas adorable? Ce docteur, du moins, ne nous leurre pas : « Pourquoi ma fille est-elle muette ? — On vous en avisera après l'autopsie. »

Dissertations que tout cela et pour quoi faire? Seulement, uniquement pour remplir le vide d'un livre qui

est perpétuellement vide, et d'autant plus vide encore qu'il est plus comblé de dissertations adventices, ô Veressaïef! Mais admirez l'influence de Veressaïef sur Mühlfeld et comme il se venge de son plagiaire! Veressaïef prononce : « Le diagnostic n'est possible que sur une table de dissection. » Et, discutant de l'ignorance des médecins il arrive au mot caractéristique de Molière: Ils vous diront en latin que votre fille est malade. Naturellement Mühlfeld emprunte la maxime : « le diagnostic... » mais il est tellement dominé par Veressaïef qu'il ne peut plus se débarrasser de lui. Mühlfeld est condamné à passer malgré lui de la maxime à Molière. Mais manquant de goût, il déforme et dénature. Et l'attristante constatation du médecin devient une médiocre plaisanterie de romancier. « Pourquoi ma fille est-elle muette ? — On vous en avisera après l'autopsie. » Vous distinguez bien d'ailleurs que cette plaisanterie n'est même pas sensée. Votre fille est muette. Cette infirmité n'use pas sa force physique. Elle pourra vivre longtemps. Et l'autopsie n'aura rien à révéler. D'autant plus que l'autopsie n'intervient que pour permettre au médecin de chercher enfin le diagnostic introuvable. On n'autopsie pas une muette pour trouver le diagnostic d'une infirmité connue! Mais Mühlfeld est entraîné par Veressaïef... et l'irréflexion fait le reste.

Partout ainsi. Toute la partie médicale du livre de Mühlfeld — et certes elle déborde sur les autres — est plagiée de Veressaïef. Je suis même surpris que Mühlfeld reproduisant si continûment les idées, les observations d'un médecin qui est, au reste, un émouvant écrivain, ait laissé traîner de la sorte les preuves de son plagiat, preuves que je viens de donner et que je pourrais multiplier. De telles... négligences se reconnaissent plutôt chez des auteurs qui, ayant consulté beaucoup de livres, n'ont pas prémédité d'en démarquer un seul...

Car il est bien entendu que je n'incrimine pas M. Mühlfeld pour avoir arraché de Veressaïef tous les petits faits

indispensables à sa documentation médicale, et il est constant que Veressaïef a été pour cette documentation son seul maître. Si Veressaïef écrit :

« En 1888 le professeur Petrescu de Bucarest fit connaitre un nouveau remède contre la pneumonie : la digitaline à forte dose. »

M. Mühlfeld écrit à son tour :

« Tellier saisit une fiche et griffonna une note contre le traitement par la digitale préconisé depuis peu par un professeur de Bucarest. »

Et tout le monde voit que Mühlfeld a pris ce document de Veressaïef. Mais ce n'est pas là une soustraction. Il fallait bien que M. Mühlfeld se documentât quelque part pour écrire un livre sur la médecine : ce qui, au reste, était une entreprise superflue, car le livre de Veressaïef est très beau et bien fait pour décourager tous les imitateurs, sinon tous les plagiaires. J'ajoute qu'après la documentation que je note, tout arrive dans la fiction de Mühlfeld comme dans le récit véridique de Veressaïef et que la digitale est abandonnée par Mühlfeld comme par Veressaïef, après les mêmes vicissitudes, et que de cet abandon, suivant cette gloire, Mühlfeld tire les mêmes conséquences que Veressaïef, de la même façon que lui, conséquences pour ou contre la hâte désordonnée des savants, leur morale douteuse, leur appétit de célébrité, leur mépris des malades qui ne leur servent guère que de sujets d'expérience... Enfin tout est pris par Mühlfeld à Veressaïef, tout et le reste aussi. Et je sens bien que ces développements médicaux ne sont pas le sujet même du livre, mais ils gagnent, ils envahissent comme les herbes folles parmi les champs. Veressaïef s'est bien vengé. Et, au reste, le véritable sujet n'est pas traité et le livre se réduit à n'être que l'histoire — tant de fois lue — d'un médecin arriviste aidé par sa femme...

Un de mes amis me dit : « Que voulez-vous ! Mühlfeld n'est qu'un journaliste. Alors, pour écrire un roman, il fait encore de la copie ».

Ce peut être une conclusion, mais ce ne sera pas la seule morale de cette histoire. Revenons donc à M. Gaston Deschamps, à M. Marguery, et à M. Abel Hermant. Je viens de signaler un fait littéraire avec un système de critique qui ne vaut rien, le mien. Il importe de savoir ce qu'on en peut dire quand on a un système de critique excellent, comme M. Deschamps. J'ai indiqué de mon mieux la médiocrité littéraire et morale de l'ouvrage, les excès injurieux d'une réclame effrénée, qui en somme m'amuse beaucoup plus qu'elle ne me choque, l'empressement bizarre de certains écrivains qui me choquent beaucoup plus qu'ils ne m'amusent. J'indique aujourd'hui les légers, légers emprunts qui dépassent légèrement les droits de documentation d'un écrivain. M. Deschamps n'a encore rien écrit sur un livre, sans valeur je le sais, mais qui a fait couler beaucoup d'encre et courir beaucoup d'argent. Ce livre sans littérature est un événement de la saison littéraire : c'est incontestable. Il faut que M. Deschamps en dise son sentiment. Je le connais assez pour savoir qu'il ne se dérobera pas à cette obligation[1]. Puisque M. Hermant daigne doucement me comparer à M. Deschamps, je fais donc formellement appel à M. Deschamps, et je dis : En un temps où il était bien porté d'attaquer Émile Zola, M. Deschamps n'a pas craint de ridiculiser le grand écrivain pour avoir utilisé les vulgarisations de normaliens séjournant à Rome. Je distingue, quant à moi, les emprunts transformés par le romancier tout-puissant, et les emprunts serviles d'un écrivain utilitaire qui prend les faits, les idées et les phrases, démarque, dénature ce qu'il ne reproduit pas textuellement, et dans un livre admirable et inconnu fait la razzia des conceptions et des observations sur un monde dont il ignore tout. J'espère que M. Deschamps, si rude à un écrivain de génie qu'il était de bon ton alors que tous les porte-

1. M. Gaston Deschamps n'a pas écrit l'article que les vœux de l'univers appelaient.

plume méprisassent, ne sera pas le dernier à rappeler un Mühlfeld à la pudeur littéraire et à la délicatesse de l'imitation. Je compte donc sur son concours dont je n'ai d'ailleurs pas besoin. Alors, il n'y aura pas deux critiques ou deux systèmes de critique et M. Hermant sera contraint de chercher d'autres effets pour sa littérature de restaurant. J'espère même qu'un jour ou l'autre, M. Hermant fera un livre qui me plaira — il n'y aura peut-être en ce livre ni force, ni nouveauté, ni verve naturelle, mais en somme de l'esprit assez facile en son application et qui sait ! de cette grâce toujours aimable, quoique un peu vieillotte, où excelle l'élève si remarquable qu'est M. Hermant, — alors je parlerai bien de ce livre puisque je l'aimerai et j'aurai le bonheur, une fois au moins dans ma vie, de faire de la critique à la façon de M. Deschamps. Que si m'était refusée cette honorable satisfaction d'être uni deux fois à M. Deschamps, et dans la réprobation d'une industrie et d'un plagiat pareillement déplorables, et dans l'éloge d'un ouvrage de M. Hermant, eh bien ! je me résoudrais à avoir contre moi des hommes qui ont dans la littérature le poids de M. Hermant et l'autorité de M. Deschamps et je continuerai comme j'ai commencé, et je parlerai plus net et plus fort, si je suis seul à parler.

Certains font leur métier, d'autres leur devoir. Une tâche capitale incombe à la critique contemporaine. Il faut faire reculer les industriels des lettres qui envahissent et absorbent tout, et nous finirons par déconcerter, j'en suis sûr, leurs tumultueuses et basses ambitions. Il faut affirmer bien haut que nous ne sommes pas dupes de ces exaltations stupéfiantes auxquelles se livrent chaque jour certains journaux et certains milieux. L'étranger se gausse de nous et de la multiplicité des chefs-d'œuvre que nous annonçons chaque jour avec fracas. Montrons-lui qu'il a tort de rire, car nous ne rions pas, et nous savons bien que de tous ces chefs-d'œuvre de pacotille il n'en est pas un seul que n'emporte le vent.

Le rôle intellectuel du critique est immense : à l'heure où tout s'universalise à la hâte et où il faut que chaque œuvre soit efficace, le critique doit déblayer le terrain de tous les parasites grossiers de la littérature, pour faire produire leur plus grand effet utile aux véritables écrivains capables d'assurer l'intervention active et, je le souhaite, prépondérante, de la France dans la formation de l'esprit européen. Et surtout, et d'abord le critique doit remplir un grand rôle moral : restaurer la dignité des mœurs littéraires contre les entreprises affolées des commerçants de la littérature, sauvegarder la liberté, l'honnêteté et la situation même des vrais écrivains ; c'est un magnifique effort à faire. Quant à moi, je suis trop soutenu par le suffrage d'écrivains indépendants et probes pour ne pas persévérer avec une vigueur croissante dans ce travail indispensable d'assainissement intellectuel et moral.

J'ai dit.

29 novembre 1902.

QUELQUES CRITIQUES : ÉMILE FAGUET, MAX NORDAU, HUGUES REBELL, HENRY BORDEAUX

Émile Faguet : *Le liberalisme.* — *André Chénier : Propos littéraires.* — Hugues Rebell : *Les inspiratrices de Balzac*, Stendhal, Mérimée. — Max Nordau : *Vus du dehors.* — Henry Bordeaux : *Les écrivains et les mœurs.*

Émile Faguet. — Je n'ai jamais lu d'étude de Max Nordau sur Émile Faguet; et je pense, en effet, que Max Nordau a dû, comme il était juste, négliger totalement Émile Faguet qui est la contradiction vivante, de plus en plus vivante de son système critique. Il n'est pas, en effet, d'esprit plus sain que M. Émile Faguet, ni de mieux fait pour désespérer complètement l'ardent théoricien de *Dégénérescence*, si Max Nordau est homme à désespérer de rien.

Esquissons en deux ou trois traits cette puissante personnalité et qu'Henry Bordeaux nous prête son secours! Chaque jour elle s'affermit et se précise en se développant. On a pu croire, à plusieurs reprises, qu'Émile Faguet avait effectué son œuvre, et qu'il la recommencerait simplement en la continuant. Non, mais poursuivant sans répit son labeur immense, il a constamment agrandi sa tâche. Observateur pénétrant des premiers génies littéraires de notre littérature, il a élaboré peu à peu son système en fuyant tous les systèmes auxquels s'étaient réduites les pensées de grands écrivains, et il eut ce rare courage de ne point se résoudre à endiguer

aussi étroitement et aussi complètement sa pensée... Fuyant les généralisations précipitées, il arrivait pas à pas aux ensembles définitifs. « Il étudie les écrivains dans leur rapport avec l'humanité générale, dans leurs façons de sentir et de penser qui résument les façons de sentir et de penser, non pas de leur époque, mais de l'élite de leur époque. Et comme il est persuadé que l'humanité ne progresse que par ses hommes supérieurs, si elle progresse, c'est donc bien chez ceux-ci que l'on doit rechercher la trace de ce progrès. De là sa prédilection pour des écrivains qui ne sont pas purement des littérateurs, pour les moralistes, les politiques, pour tous ceux qui furent le reflet de l'humanité en marche ou qui aspirèrent à diriger cette marche. Il a toujours rattaché ses études littéraires à l'étude de la société et de l'homme. » Et d'elle-même sa pensée s'amplifie posément, normalement. Il arrive, au moment voulu, à ces études « qui résument toute la vie cérébrale, politique et morale, de notre temps inquiet et changeant. » Il va plus loin, car, maintenant, il détermine ces idées gigantesques, capables d'aider aux progrès humains... Le théoricien du *Libéralisme* naît à l'heure opportune de celui qui ne voulut être d'abord qu'un critique de notre histoire littéraire...

De plus en plus dispos et allègre, il persévère en son colossal travail et, au même moment, il publie, comme en se jouant, trois volumes : il sourit aux petits et parcellaires efforts de quelques écrivains d'aujourd'hui, et ce sont les *Propos littéraires;* il ajoute à sa galerie célèbre de portraits littéraires un portrait nouveau et c'est *André Chénier;* il commence la synthèse de toutes les idées emmagasinées en lui et par lui reclassées et recréées, et, fort de tous les appuis intellectuels qu'il s'est donnés, il s'applique à formuler une loi de développement des sociétés, et c'est *Le Libéralisme.*

En deux mots, Émile Faguet parvient à être un des écrivains français les plus représentatifs. Il est allé avec

discipline où le conduisait le mouvement naturel des idées et des hommes de notre temps; il ne s'est point laissé entraîner par lui et peut, dans une certaine mesure, le guider. Au reste, le développement même, — si complètement libre, — de sa vie intellectuelle est un exemple incomparable. Cette gloire, cette influence assurées régulièrement, profondément, par la seule force de rayonnement d'un esprit noble et haut, sont la protestation la plus catégorique contre le découragement de tous ceux que blesse l'envahissement ignominieux des aventuriers de la littérature. Le vain bruit dont s'entourent, comme pour s'en protéger, tous les commerçants littéraires avides des succès les plus bas, ne peut tromper que ceux qui veulent être dupes : c'est contre eux, c'est en dehors de ces gens-là serrés en coteries illusoirement offensives que se déploie la pensée française plus forte que jamais pour agir sur le monde. Emile Faguet affirmait un jour, par manière de badinage, que le rôle moral du critique est nul : c'est une plaisanterie qu'on ne lui pardonnerait pas si sa vie, son œuvre, son action, son succès, ne démontraient péremptoirement le contraire.

Max Nordau. — De Emile Faguet, d'une liberté intellectuelle si parfaite, ou de Max Nordau, si soucieux d'être indépendant, quel est le plus apte à « voir du dehors » ?

M. Max Nordau, qui a assez de talent, et je l'espère de confiance en lui-même pour nous faire croire à peu près tout ce qu'il veut, ne parvient pas à nous assurer de son impartialité. Il nous affirme loyalement qu'il suffit de voir les Français du dehors pour les voir nettement, et que, étant venu résider en France toutefois pour y être écrivain et penseur allemand, il se trouve dans les meilleures conditions du monde pour prononcer, sur les écrivains dont nous sommes le plus fiers et sur ceux aussi dont nous ne songeons point à nous enorgueillir des jugements définitifs. Mais je pense que la théorie

est fausse, et si je n'entreprends pas de le démontrer, c'est que lui-même se charge de le prouver jusqu'à l'évidence tout le long, le long de son ouvrage...

Et d'abord sa théorie est fausse théoriquement, car enfin, dit-il, l'étranger ne connaît pas les hommes dont il analyse les œuvres. S'il ne les connaît pas, il a tort de les ignorer ou de ne les point deviner, car aujourd'hui, les écrivains, quels qu'ils soient, mettent, dans leurs œuvres, leur personnalité tout entière, et c'est souvent par la sincérité même avec laquelle ils étalent cette personnalité qui leur est particulièrement chère que leurs œuvres vivent et nous émeuvent.

Et pratiquement, à quelles violentes contradictions aboutissons-nous sous la conduite ardente de Max Nordau! Ce n'est point du dehors, mais du dedans que M. Nordau regarde chez nous. Il est Allemand, disais-je, mais il me semble que sa formation intellectuelle, l'étendue de ses connaissances philosophiques, scientifiques et assimilées, ses habitudes d'esprit, quoi encore? ont fait de lui un Européen, un cosmopolite; et, — mon Dieu! que nous sommes donc malheureux! — il lui advient d'être antifrançais dans la mesure où il est cosmopolite, européen, savant, philosophe et autre... Et c'est avec des yeux prévenus qu'il juge les choses et les hommes de France. Puis, précisons, M. Nordau réside en France, et ce n'est peut-être pas une condition excellente pour nous mieux voir du dehors. Et voici que justement, — admirons à quel point nous sommes puissants pour agir sur les esprits les plus indépendants du grand univers! — les passions françaises s'introduisent dans l'âme de Max Nordau, le dominent, le tyrannisent un peu, et déterminent tous ses jugements. Dans je ne sais plus quelle aventure qui divisa les plus admirables écrivains français de même que les plus médiocres, Jules Lemaître et Anatole France ne furent pas, si je me souviens bien, les chefs du même camp. D'ailleurs toutes les complications de cette aventure furent tellement

embrouillées, que nous avons pris le parti prudent de ne plus juger de nos littérateurs d'après leur politique, mais simplement selon leur littérature elle-même ; et, après tout, cette conception simple et rudimentaire de la critique littéraire n'est peut-être pas déraisonnable. M. Max Nordau ne peut fortifier en nous, par son adhésion, notre confiance en notre pauvre doctrine. Il est trop surexcité par les affaires politiques et sociales françaises pour qu'elles ne dictent pas toutes ses appréciations sur le style et particulièrement sur l'orthographe de nos académiciens notables. Et parce que Jules Lemaître et Anatole France ne furent point du même parti, car décidément je me souviens bien, ils appartinrent à des groupements différents, et en quelque manière antagonistes, Max Nordau admire, que dis-je, découvre Anatole France et le pousse violemment jusqu'aux plus hauts sommets de la gloire universelle ; mais, en revanche, poursuit Jules Lemaître de sa haine injurieuse et ne cache point que *l'Aînée* est une œuvre au-dessous du médiocre, puisque Jules Lemaître est, si ce mot est français, nationaliste. Cette conviction préalable que la littérature de M. Lemaître ne peut être que désastreuse au point de vue littéraire et pernicieuse au point de vue moral, entraîne même M. Nordau, à des incohérences significatives.

La scène de *l'Aînée* est placée en Suisse. Or, une fête se donne où paraît un séduisant lieutenant de hussards français en uniforme : (sur le territoire suisse?) ajoute M. Nordau, avec un point d'interrogation d'une raillerie triomphante. Je veux bien. Je suis tout prêt à reconnaître que jamais un lieutenant de hussards n'a pu paraître en uniforme dans un salon suisse (cependant je suis bien obligé de dire que j'ai rencontré des officiers ou sous-officiers belges, suisses ou scandinaves, et même allemands sur nos boulevards parisiens, mais ceci n'a aucun rapport avec cela), et je conclus immédiatement, comme il importe, que Jules Lemaître a toujours été

dépourvu de talent : d'ailleurs on l'a toujours dit. Mais enfin, puisque Suisse il y a, pourquoi reprocher à M. Jules Lemaître d'avoir appelé ses héros : Pétermann et Mikils. (*A ses oreilles, ce dernier nom a aussi un son allemand*, ajoute admirablement Max Nordau.) On peut affirmer que de tels noms ou des noms qui ont de telles sonorités se rencontrent quelquefois en Suisse. Et puisque le choix des noms a une si grande importance dans la critique de Max Nordau, j'observe tout de suite que Pétermann marie la plus vertueuse de ses filles avec un nommé Dursay, dont le nom a des sonorités parfaitement françaises. J'ajoute même que le seul personnage vraiment antipathique de la pièce, — parce qu'il est immoral, sans esprit — est justement le lieutenant de hussards Dursay. Max Nordau écrivait tout à l'heure : « L'excitation à la haine ne serait pas assez raffinée si les pasteurs de la pièce ne portaient pas des noms allemands ou prétendus allemands. » Je me demande maintenant si Jules Lemaître n'a pas voulu plutôt « faire le jeu » des Allemands et nous exciter à la haine des lieutenants de hussards. Mais que voilà bien ! n'est-ce pas, des jugements littéraires fortement motivés, et par des motifs bien littéraires ! Nous qui n'avons pas l'avantage de voir du dehors, mais qui peut-être regardons de plus près, nous sommes aptes à goûter également France et Lemaître, et même à les goûter assez pour regretter que tous deux ne soient pas demeurés exclusivement des écrivains.

Ainsi donc Max Nordau nous émerveille d'abord par sa partialité toujours vibrante quoiqu'un peu prolixe. Et comme il est excellent, d'autre part, pour nous instruire sur nous-mêmes ! Il nous révèle François de Nion ; et, en effet, il est possible que François de Nion possède un mérite supérieur à sa renommée plutôt qu'une renommée supérieure à son mérite. Mais enfin *les Façades* qui arrêtent les regards de Max Nordau sont-elles si caractéristiques de la littérature française ! Ensuite Max

Nordau accorde à je ne sais quel drame d'Henri de Bornier une signification analogue à celle des brillants développements dramatiques dont Edmond Rostand nous a gratifiés. Et sans doute, il y a là quelque exagération et peut-être est-ce trop attribuer de puissance symbolique à l'un, et aussi à l'autre !...

Bref, Max Nordau nous intéresse prodigieusement par sa vigoureuse partialité, que tout accuse, même ou surtout son ardeur frénétique de sincère indépendance. Nul moins que lui n'est indépendant : il dépend de ses conceptions scientifiques, de ses théories médicales, de son talent même de dialectique agressive, de son penchant irrépressible à la satire et au paradoxe sociologiquement narquois, et voici qu'il dépend encore de nos idées ou de nos passions françaises. Et son effort loyal et virulent pour être libre, nous fait mieux voir ses entraves, et qu'il ne peut se dégager d'elles.

Max Nordau est peut-être un grand esprit fort incomplet. Il a une mémoire gigantesque de toutes les idées ; il se les assimile tout naturellement et il construit avec dextérité de beaux systèmes qu'il eut le tort sans doute d'appliquer à la littérature. Ses romans sont de riche abondance. Il disserte à merveille dans tout son théâtre, et occasionnellement ne manque pas d'émouvoir. Son imagination scientifique est fort belle et toujours aventureuse. Il excelle à approfondir à la hâte; aucun n'est plus adroit que lui à généraliser au pas accéléré. Et on rencontre tout dans sa critique littéraire : tout mêlé, confondu en tumulte avec une intensité de vie et une verve de dialectique militante qu'on admire, il n'y a guère que le sens exact de la littérature qui y fasse le plus souvent défaut.

Max Nordau reste ce qu'il fut toujours, un orateur et quelquefois un rhéteur philosophique qui de toutes ses préventions, de tous ses sentimentalismes, de toutes ses lectures, de toutes ses certitudes et particulièrement de toutes ses hypothèses a fait un beau système, utile sur-

tout à lui suggérer des sujets et à lui fournir des moyens de développements... Remercions-le, car il est toujours temps de philosopher impétueusement.

*
* *

Hugues Rebell. — Ah ! le charmant critique ! Il est vraiment le plus féministe des hommes et il comprend l'amour mieux que Charles Maurras n'entend la décentralisation. M. Charles Maurras disserte de l'amour comme de la décentralisation ; s'il advenait à son ami Rebell de traiter un jour de la décentralisation, il aurait ce ton délicat et doux, et langoureux qu'il prend pour parler de l'amour...

Les inspiratrices de Balzac, de Stendhal, de Mérimée, ce sont bien des idées, mais toutes leurs idées leur viennent des femmes. Et Hugues Rebell en est enchanté, pourvu, toutefois, que les femmes soient jolies. Il est fort irrité contre Mme Hanska pour ce qu'elle a ruiné le génie de Balzac et l'a tué lui-même en moins de six mois, mais on sent qu'il lui en veut surtout d'avoir été laide, et d'avoir exercé une si détestable mais si profonde influence, ayant l'air hommasse, les traits durs, un front trop grand. Et pour le reste, trop heureux les écrivains de souffrir par la grâce de femmes adorables et de subir à perpétuité leurs impérieuses inspirations. Les temps ne sont plus où les femmes étaient si puissantes, et Hugues Rebell se désole avec un bon sourire attendri, et son style lui-même pleure et sourit et a, comme en sourdine, des accents de désespoir si sincère qu'ils vont jusqu'à notre âme, et que nous sommes, après avoir lu et relu ce petit livre pénétrant, intime, tout imprégnés de mélancolie parce que les femmes ont moins coutume qu'autrefois d'inspirer les écrivains et de les martyriser.

Rien ne lui échappe du cœur, c'est-à-dire de l'intelli-

gence des hommes qui ont glorieusement fait métier d'écrire. M. Arthur Chuquet consacre à Stendhal un ample et grave in-octavo, et, certes, nul fait ne nous est dissimulé de cette vie dont nous sommes curieux, curieux indéfiniment... Les cent pages d'Hugues Rebell remplissent presque le même office que les six cents d'Arthur Chuquet... Hugues Rebell ressent les mêmes émotions que Stendhal, revit sa vie et doucement regrette les temps abolis. Il y a trop de femmes dans la vie de Stendhal, trop de femmes et trop d'amour pour que Rebell ne revive pas toutes les moindres manifestations de cette existence avec une extase adorante, et c'est pourquoi, sans doute, il est si parfaitement habile à nous expliquer profondément, délicieusement, un beau génie. Toutefois, il ne me persuade qu'à demi. Tout ce qui est amour a tant de prestige à ses regards qu'il prend souvent pour de l'amour ce qui n'en est que la contrefaçon... Au demeurant, Stendhal est un génie vulgaire, et il me blesse presque toujours par son rastaquouérisme psychologique, que je voudrais bien analyser tôt ou tard et sur quoi je serais aise qu'il me fût donné de disserter à la façon de Charles Maurras...

Rien n'est vulgaire dans Mérimée, et je vois bien que Hugues Rebell a décrit cet esprit et cette âme inconnus jusqu'à nos jours, et méconnus et déformés parce qu'ils furent la proie des psychologues... Hugues Rebell, guidé par les amies et les confidentes et les amantes du dernier honnête homme, entre avec délices jusqu'au plus profond de cette âme pudique et fermée... Il y entre, et dans l'objet aimé tout lui devient aimable... Des femmes ont suscité ce talent plein de tant de rares séductions, des femmes ont multiplié les ornements discrets et fins de cette intelligence, et ont fait fleurir avec raffinement des chefs-d'œuvre. Hélas! des femmes ont annihilé trop tôt ce génie simple et subtil. Et voici que nous arrivons à la vie contemporaine, et Hugues Rebell se lamente et se désespère un peu... Mérimée est chassé du cœur d'une

maîtresse adorable par un Maxime du Camp : le règne des imbéciles a commencé.

Et peut-être est-ce trop prêter d'empire aux femmes, et peut-être la dépendance des écrivains n'est-elle point si totale que le veut passionnément Hugues Rebell... Les femmes, pour être souveraines, ne sont point des inspiratrices absolues, exclusives. Non pas... Au reste, presque à son insu, Hugues Rebell réduit, rétrécit son système critique. L'âme des femmes aimées n'est point seule inspiratrice... Hugues Rebell descend vite du platonisme intellectuel à la matérialité de l'amour, et presque malgré lui il établit une corrélation fort savante entre les idées, les inspirations des écrivains amoureux et le genre de beauté de leurs maîtresses... Hugues Rebell est trop artiste pour n'être pas sensible de toutes façons à la séduction des formes harmonieuses... Mais voilà ! Hugues Rebell écrit avec une conviction digne d'éloges. « Madame Sand était alors à la plus belle période de ses extravagances. C'était le moment où elle emprisonnait ses hanches énormes dans une culotte de satin noir et se promenait en justaucorps moyenâgeux et en toque à plumes blanches. » La conception critique d'Hugues Rebell est un peu comme la culotte de George Sand : elle est trop étroite pour les belles choses qu'elle contient.

*
* *

Henry Bordeaux. — Max Nordau a conquis la réputation d'être un homme assez raisonnable pour avoir démontré que tous ses contemporains étaient fous. Henry Bordeaux est sage d'une tout autre façon ; il affirme avec une gravité impassible et un calme inquiétant, que tous les écrivains d'aujourd'hui sont sensés et que nul d'entre eux n'est dépourvu d'un considérable talent. Henry Bordeaux est décidément très sage, sage dans la mesure où la sagesse est compatible avec l'indulgence.

Henry Bordeaux admire imperturbablement : c'est peut-être parce qu'il comprend tout. Mais, en vérité, je n'en suis pas sûr. Du moins, il explique infatigablement, et il ne manque pas non plus de généraliser. Le malheureux ! il fait plus encore, il approfondit sans désemparer. C'est, à mon sens, faire une critique bien superficielle que de tout approfondir. Il est tant d'écrivains qui ne méritent pas d'être approfondis ! Il faut faire un choix entre ceux-ci et les autres. Ce choix, Henry Bordeaux ne l'accomplit jamais ! Et il arrive ceci : Max Nordau rabaisse tous les écrivains à peu près ; naturellement nous concluons qu'il a tort et nous les élevons. Henry Bordeaux les exalte tous indistinctement et nous pousse à les rabaisser tout de suite. Au reste, sa critique méticuleusement et scrupuleusement admirative est surtout funeste aux plus grands, à ceux que l'on tient pour les plus expressifs. Ayant lu et médité ses ouvrages, nous nous demandons si Jean Blaize n'est pas plus important dans notre littérature que Paul Bourget. Ceux qui les reliront dans cinquante ans seront fatalement amenés à conclure que Jean Blaize était plus important que M. Bourget ; mais que Henry C. Moreau exerçait un pouvoir égal au sien... On sera certain, très certain que Jules Delafosse, glorieux penseur, et Étienne Lamy, penseur glorieux, étaient, plus qu'Émile Faguet, puissants sur les intelligences. Et pourtant, avec quelle fermeté il sut analyser Émile Faguet ! Ou bien d'autres, et ce sera peut-être pis, concluront : en ce temps-là, ils étaient tous égaux, tous grands ; mais comme il n'y a pas de grandeur dans l'égalité, ils ajouteront : tous médiocres. A force d'approfondir, Henry Bordeaux isole, et chacun grandit à ses yeux qui n'aperçoivent pas l'ensemble... Et, d'autre part, si Henry Bordeaux veut considérer un ensemble, il commet des omissions qui détruisent toute la valeur de ses idées générales. Il étudie la crise du roman : et il oublie totalement Hugues Rebell, dont on dira avant peu d'années qu'il est le premier ro-

mancier de notre époque; en revanche, le pasticheur gracieux et lent, Pierre Louÿs, règne dans son étude, et le vicomte de Vogüé y occupe la même place exactement que Henry C. Moreau et André Couvreur.

Pour être critique littéraire, — surtout à notre époque où il n'est personne qui n'écrive, — il faut avoir essentiellement le sens des perspectives : perspective dans le temps, perspective dans l'espace... De ce sens des perspectives, Henry Bordeaux semble complètement dépourvu. Ce défaut caractérise sa critique sincère, patiente, pénétrante, amie des traditions, sobre, forte par instants, toujours claire, élégante et distinguée, ah oui ! distinguée effroyablement.

29 novembre 1902.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TOURS
IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES
6, rue Gambetta, 6

1,2

2

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.